BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
99
NAPOLI

E Dup. Pol. F. B. 93

VOYAGES

DANS

LA PARTIE SEPTENTRIONALE

DE L'EUROPE.

V 5 BN
650 V18

VOYAGES

DANS

LA PARTIE SEPTENTRIONALE

DE L'EUROPE,

PAR M. JOSEPH MARSHALL, ÉCUYER;

PENDANT les années 1768, 1769 & 1770, dans lesquels on trouve les plus grands détails sur la Hollande, la Flandre, l'Allemagne, le Danemarck, la Suede, la Laponie, la Russie, l'Ukraine & la Pologne, relativement à l'Agriculture, la Population, les Manufactures, le Commerce, l'état des Arts & les entreprises utiles. Traduction de l'Anglois d'après la seconde édition, par M. PINGERON, Capitaine d'Artillerie & Ingénieur au service de Pologne, à laquelle il a joint un grand nombre de Notes.

The great objets that a Traveller ejpecially one which propoſes to publish the reſult of his Travels, ought moſt to attend to, are thoſe which have the greateſt probability of being uſeful to his own country. Le principal but d'un Voyageur, ſur-tout de celui qui ſe propoſe de publier ſes Voyages, doit être d'examiner les choſes qu'il préſume pouvoir être utiles à la Patrie. MARSHALL, p. 196 Tom. 2.[de]

BIBLIOTECA NACIONAL DE MADRID

A PARIS,

Chez DOREZ, Libraire, rue St.-Jacques, au deſſous de St. Yves;

M. DCC. LXXVI.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION DU ROI.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A MONSIEUR

LE COMTE DE MAILLY,

Marquis de Néelle, Prince Souverain d'Orange & de Neufchâtel en Suiſſe, Marquis de Montcavrel, actuellement Mailly en Boulonnois, Vicomte de Bohain, Baron de Beaulieu, Vicomte de Mouchy, &c. &c. Colonel du Régiment Royal Infanterie & premier Ecuyer de MADAME.

MONSIEUR,

Les Voyages que j'ai l'honneur de vous préſenter, ſont ceux d'un excellent Citoyen,

qui, plus flatté d'inſtruire ſes Compatriotes que de les amuſer par des frivoles narrations, fixe leurs regards ſur les objets de la plus grande importance, tels que l'état de l'Agriculture, des Arts & du Commerce dans toutes les Contrées qu'il a parcourues. Perſuadé qu'ils ne forment pas ſeuls les principales reſſources des Etats, il s'eſt également attaché à examiner la ſituation de leurs finances, leur maniere de percevoir les impoſitions & leurs rapports avec les Pays voiſins, de même que leur influence plus ou moins grande dans le ſyſtême politique de l'Europe. Vous vous propoſez, MONSIEUR, le même but dans le long voyage que vous êtes ſur le point d'entreprendre, ſans dédaigner toutefois les Beaux-Arts & les Lettres qui forment le plus doux agrément de la vie. Cette conformité de goût & d'idées vous auroit donné déja des droits ſur cet Ouvrage & ſur la tâche que je viens de remplir en le faiſant

paſſer dans notre Langue ; mais une juſte reconnoiſſance pour les bontés dont vous daignez m'honorer, vous les aſſure.

Si la baſſe flatterie dirigeoit ma plume, ſans m'arréter ſpécialement à vos qualités perſonnelles, à l'excellence de votre cœur & à l'agrément de votre eſprit, je répéterois avec ſoin tout ce que la Nation ſait depuis tant de ſiecles ſur votre illuſtre Maiſon, ſur ſes alliances, ſur les ſervices qu'elle a rendu à la Patrie & ſur ſes droits légitimes ſur quelques Etats ; mais je me borne ſeulement à louer ce qui vous eſt perſonnel ; votre généroſité & votre affabilité.

J'oſe donc, MONSIEUR, vous ſupplier d'agréer mon travail, & d'être perſuadé que je ne l'offre qu'à vous ſeul en faiſant abſtraction de ce rang diſtingué où les conventions humaines vous ont placé. Croyez enfin que le deſir de vous donner des preuves publiques de mon reſpectueux attachement,

eſt le premier motif qui a déterminé mon hommage.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble, très-obéiſſant ſerviteur,
PINGERON, Capitaine d'Artillerie & Ingénieur au ſervice de Pologne.

PREFACE
DU TRADUCTEUR.

Le ſuccès des différens Voyages qui ont été publiés en France depuis quelques années (1), m'a fait préſumer que l'on pourroit lire avec plaiſir ceux de M. Marshall, qui renferment une deſcription complette de toute la partie ſeptentrionale de l'Europe ſur laquelle nous avons très-peu de détails. D'ailleurs, les changemens arrivés dans ces Contreés depuis le commencement du ſiecle & ſur-tout depuis ces dernieres années, offrent un tableau également intéreſſant pour le Philoſophe &

(1) Les Voyages autour du monde par M. de Bouguainville; 2°. les Voyages du Commodore Byron; 3°. le Voyage des Docteurs Bancks & Solander; ceux du Capitaine Philippe au pole arctique; 4°. les Voyages autour du monde entrepris par les Anglois; 5°. la deſcription de la Sicile & de l'iſle de Malte par M. Bridone.

pour celui qui ne cherche qu'un amuſement frivole & paſſager dans ſes lectures. Le premier voit avec ſurpriſe la rapidité des progrès de l'eſprit humain dans un court eſpace d'années, il admire des établiſſemens conſacrés aux Arts & aux Sciences dans des Pays que le plus rigoureux climat ſembloit avoir dévoué à l'ignorance la plus craſſe. Il ſe perſuade de plus en plus que ceux qui contribuent à étendre les connoiſſances utiles, ſont les véritables bienfaiteurs de l'humanité. Le ſecond trouvera dans cette prodigieuſe variété d'uſages & de coutumes & dans leur ſingularité même de quoi ſatisfaire ſa curioſité. . . .

Le premier volume offre une idée aſſez exacte de la Hollande & de ſes Habitans. On apprend à y connoître ce Peuple économe qui eſt également attaché à ſon Commerce & à ſa liberté. On y verra combien les Hollandoiſes ſont généralement modeſtes & paſſionnées pour

la retraite & uniquement occupées des détails de l'économie domeſtique.

Comme l'Auteur de ces Voyages eſt né Proteſtant, il n'eſt pas ſurprenant qu'il n'ait pas fait un article ſeparé de la Réligion dominante des Hollandois qui eſt la ſienne propre; cet objet ne devoit rien avoir de ſingulier pour lui. Il n'en eſt pas de même du plus grand nombre de ceux de mes Lecteurs à qui la langue dans laquelle j'ai fait paſſer ces Voyages eſt naturelle; je dirai donc en leur faveur que malgré que l'on jouiſſe en Hollande d'une liberté indéfinie en matiere de Réligion, le Luthéraniſme, épuré par le Synode de Dordrecht, y eſt la Réligion de l'Etat; il faut en faire profeſſion pour poſſéder les Charges de Magiſtrature & pour avoir part à l'adminiſtration. Les Catholiques, ainſi que ceux qui ſuivent les autres Religions, ne ſont que tolerés & ont des Chapelles en aſſez grande quantité où ils s'aſſemblent ſans aucun obſtacle.

Le Gouvernement de la Hollande, dont mon Auteur ne parle pas, ſe renfermant particuliérement dans les objets plus utiles, mais moins connus, tels que l'Agriculture & l'induſtrie, ce Gouvernement, dis-je, participe de l'ariſtocratie & de la démocratie, puiſque l'autorité réſide dans les Etats-Généraux qui ſont compoſés des Députés de l'Ordre de la Nobleſſe & de celui du Peuple. Le Stathouder ou Conſervateur des droits comme l'indique ſon nom, n'eſt que le repréſentant de l'autorité; ſon pouvoir ne s'étend que sur le Militaire & toujours ſelon les vues des Etats. On peut le regarder comme le Dictateur dans la République Romaine.

Le phyſique du Pays eſt exactement décrit par mon Auteur; on voit par ſa relation que le ſol des Provinces-Unies eſt preſque par-tout humide & marécageux, qu'il y a peu de terres où l'on puiſſe ſemer des grains, & que la plus grande partie eſt en pâturages où l'on éleve cette pro-

digieuſe quantité de vaches qui ſont la richeſſe de ces Contrées. On trouve encore à chaque page des preuves de l'induſtrie des Hollandois, ſoit dans les canaux qu'ils ont ouverts pour faciliter la communication d'une Ville à l'autre, ſoit en élevant des digues prodigieuſes pour ſoutenir dans certains endroits les eaux de la mer au deſſous du niveau deſquelles on voit pluſieurs Villages. Leurs Manufactures étonnent par leur variété, & plus encore parce que les matieres premieres qu'on y employent viennent preſque toutes de l'Etranger ; on voit enfin tous les avantages que peuvent procurer le Commerce & la liberté qui en eſt la baſe, pour peu qu'ils ſoient favoriſés par le local. Scaliger a raſſemblé dans une ſeule Epigramme Latine toutes les choſes que l'on trouve en Hollande, quoique l'on ne dût pas naturellement les y rencontrer. Quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi piquante que celles de Martial, je penſe qu'on ne la lira pas moins

avec plaiſir, à cauſe de la fidélité du tableau qu'elle préſente.

Ignorata tuæ referam miracula terræ
Douza, Peregrinis non habitura fidem.
Omnia lanitium laſſat textrina Minervæ
Lanigeros, tamen, hinc ſcimus abeſſe greges.
Non capiunt operas fabriles oppida veſtra.
Nulla fabris tamen ligna miniſtrat humus.
Horrea triticeæ rumpunt hic frugis acervi
Paſcuus hic tamen eſt, non cerealis ager.
Hic numeroſa meri ſtipantur dolia cellis,
Quæ vineta colat nulla potator habet.
Hic nulla aut certè ſeges eſt rariſſima lini,
Linifici tamen & copia major ubi?
Hic mediis habitamus aquis, quis credere poſſit?
Et tamen hic nullæ, Douza bibentur aquæ.

C'eſt-à-dire,

» Mon cher Douza, je vais rapporter les
» prodiges de ton Pays, prodiges ignorés
» de toutes les autres Nations & que l'on
» ne croira qu'avec beaucoup de peine.
» Quoiqu'il n'y ait point de troupeaux
» qui puiſſent fournir de la laine, Mi-
» nerve ne voit point d'endroit où proſ-

» perent d'auſſi belles Manufactures de
» Draps. Les Villes y offrent preſque
» toutes des chantiers pour la conſtruc-
» tion des vaiſſeaux, & le ſol ne produit
» cependant point de bois. Quoiqu'il
» n'y ait point de terres conſacrées à
» Cérès & qu'il n'y ait que des pâturages,
» on trouve cependant des magaſins im-
» menſes de bled. Il n'y a point de vi-
» gnobles & les caves ſont pleines de vin.
» A peine recueille-t-on une petite quan-
» tité de lin, cependant il n'y a point de
» Contrée ſur la terre où l'on en emploie
» davantage. On y vit au milieu des
» eaux, eh! qui pourra le croire, mon cher
» Douza, on n'en boit jamais une goutte.'
L'eau eſt à la vérité très-mal ſaine en Hollande ; la bierre & le vin y ſont la boiſſon ordinaire. La bierre y eſt très-bonne en général. Comme l'air eſt encore lourd & épais & que le chaufage que fournit la tourbe, n'eſt moins rien qu'agréable, on dit communément que les quatre élémens

ſont conjurés contre l'homme dans la Hollande. Il s'y fixe pourtant ; mais il y eſt libre.

Quoique les Arts utiles aient été l'objet principal des obſervations de M. Marshall dans le cours de ſes Voyages, ſon Traducteur doit-il être auſſi ſévere ? Les Amateurs & autres perſonnes inſtruites qui voient journellement les chef-d'œuvres de l'Ecole Hollandoiſe dans les cabinets de cette Capitale & qui les admirent, ne ſeroient-ils pas en droit d'exiger que celui qui va faire parler leur Langue au Voyageur Anglois, leur donnât une idée des diſpoſitions des Hollandois pour les Arts libéraux & de leurs ſuccès dans ce genre ? Cette queſtion eſt d'autant plus naturelle, que la réponſe qu'elle mérite ſervira à completter l'idée que l'on doit avoir de ces Peuples après la lecture de cet Ouvrage. Le Traducteur fera donc remarquer que le flegme naturel des Hollandois, leur propreté extrême &

leur

leur tenacité dans le travail, ſi l'on peut ſe permettre cette expreſſion, ont influé ſinguliérement ſur les productions de leurs Artiſtes. Les Peintres Hollandois ſe ſont diſtingués particuliérement dans le payſage & dans la marine par la beauté de leur couleur, la magie du clair obſcur, & ſur-tout par le fini de leurs ouvrages. On ne peut s'empêcher d'avouer avec peine que leurs compoſitions, preſque toutes faites ſans un certain choix, n'ont pas l'avantage d'élever l'ame & d'exciter les paſſions comme ces tableaux & ces plafonds immenſes des grands Maîtres de l'Ecole Romaine ou de l'Ecole Lombarde; mais l'œil eſt enchanté par les vérités de détail, & ſur-tout par le précieux des tableaux Hollandois (1). On oſe même

(1) On raconte que quelques Peintres Hollandois & Flamands ont été ſi ſcrupuleux ſur cet objet qu'ils préparoient eux-mêmes les couleurs, & que certains ſe logeoient ſur des canaux pour éviter la pouſſiere qui nuit toujours aux couleurs à l'huile quand elles ſont fraîches. Leur maniere

dire que les plus grands Coloriſtes ſont nés dans les Provinces-Unies. Otto Venius eſt le premier qui ſe ſoit fait un nom parmi eux : il peignoit le portrait & l'hiſtoire ave ſuccès. Lucas de Leyde s'eſt pareillement fait une grande réputation ; Paul Rembrant, fils d'un pauvre Meûnier, s'eſt acquis une gloire immortelle par ſon intelligence du clair obſcur & par la magie de ſa couleur, que l'on peut même dire n'avoir jamais été ſurpaſſée ; Terbourg, Jean Boot, Gerard-dow, célebre par le fini & le tranſparent de ſes tableaux, où l'on voit dans un petit eſpace tout ce que renfermeroit un lieu d'une grande étendue ; Metzu, Barthoiomée Bréenberg, payſagiſte, Philippe Wouvermens, fameux payſagiſte & Peintre de chevaux, Nicolas Berghem, grand

---

de peindre eſt un myſtere ; mais telle qu'elle eſt, elle ſuppoſe une extrême propreté, & une patience dont peu d'Artiſtes François ſont capables ſans tomber dans le froid ou le leché, & par conſéquent dans le médiocre.

payſagiſte, Paul Potter, Peintre d'animaux, Wershuring, Peintre de bataille, Vander Shuur, Guillaume Kalf, Vander Kabel, Vander Meulen, Peintre de bataille, attaché à Louis IV, Vanden Velde, Mieris, Eleve de Gerard-dow, dont les tableaux ſont ſi finis, Karel du Jardin, Ruiſdal, grand payſagiſte, Vandernéer, Houbraken & le fameux Vandyck, Eleve de Rubens, Peintre d'hiſtoire, &c. &c. ſont les plus grands Maîtres de l'Ecole Hollandoiſe, qui renferme, comme on a pu le remarquer, un grand nombre de Payſagiſtes & de Peintres d'animaux. Leurs ouvrages ſont d'une grandeur médiocre & d'un fini qui appellent l'œil. Ces qualités les rendent propres à orner des cabinets & de petits appartemens. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle on les priſe ſi prodigieuſement en France, où l'on ne connoît plus que de petits cabinets ou boudoirs, au lieu de ces ſalles immenſes que l'on voit en Italie. Ce goût pour les

productions des anciens Maîtres de l'Ecole Hollandoiſe doit donc aſſurément engager pluſieurs Peintres François à les imiter, s'ils veulent plaire. M. le Prince réuſſit ſupérieurement dans ce genre, qui, ſans être le premier, eſt cependant celui qui doit réunir les ſuffrages, vu la nature des lieux où l'on met aujourd'hui des tableaux, quoique l'Ecole d'Italie dût mériter la préférence.

Les Hollandois excellent dans l'art de deſſécher les marais & dans celui de conſtruire les machines propres à élever les eaux au deſſus de leur niveau. Le vent eſt celui des moteurs dont ils font le plus grand uſage. Leur Pays étant abſolument plat, il eſt certain que l'air une fois agité, doit exercer plus long-emps ſon action contre les objets qui lui réſiſtent, que dans les Contrées montagneuſes où ce fluide eſt conſtamment obligé de refouler ſur lui-même. On vante encore avec beaucoup de raiſon les moulins à ſcie de Sardam,

les moulins à bled, les moulins à foulons, les moulins à papier, &c. que l'on voit dans les Provinces-Unies. Quoique leur méchaniſme ſoit à peu-près le même que celui de nos moulins, la préciſion & la ſolidité avec laquelle ils ſont conſtruits, aſſurent la bonté de leurs effets. Les Hollandois ont raſſemblé dans deux gros volumes *in-folio* tout ce qui appartient à l'art de conſtruire les moulins. Ces Traités paſſent difficilement dans les mains des Etrangers; ils ont pour titre *Architectura Hydraulica*, 3 vol. *in-folio*. *Theatrum Machinarum univerſale*, 1 vol. *in-folio*. Of groot algemeen moolen-boek, &c. te Amſterdam by Petrus Shenk, Konſt en Kaart verkopper in de Kalveſtraat by de Gaper ſteeg, in N. Wiſſchers atlas 1761. Quoique le titre de ces Ouvrages ſoit en partie Latin, le corps eſt cependant écrit en Hollandois.

Chaque volume ſera précédé d'une courte Préface, dans laquelle on donnera

une notice de ce qu'il contiendra, moins pour prévenir le Lecteur, que pour lui faire connoître la marche de l'Auteur, qui a toujours fait marcher l'utile avant l'agréable, eſpece d'attentat dans ce ſiecle de frivolité. L'Agriculture, le Commerce les Manufactures ont été les ſeuls objets qui lui ont paru dignes de ſon attention ; c'eſt auſſi ce goût dominant pour les choſes eſſentielles qui m'a déterminé a traduire ſon Ouvrage, autant pour mon inſtruction particuliere que pour celle de mes Lecteurs. M. Marshall n'a pas cru devoir s'étendre ſur le Gouvernement politique des Pays qu'il a parcourus & qu'il a décrits; cette matiere eſt ſuffiſamment connue: Je deſire que ce nouvel effort pour bien mériter du Public, puiſſe me mériter la continuation de ſon indulgence. Qu'il daigne me juger ſur mes intentions & reſter perſuadé de mon zele & de mon empreſſement à augmenter autant qu'il ſera en moi, les connoiſſances utiles à la Société.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Le grand nombre de Voyages qui ont été publiés derniérement en Angleterre, en France & en Allemagne, ſembleroit exiger que je fiſſe ici mon apologie, pour oſer en ajouter un nouveau à cette multitude. Je préſume cependant qu'il vaudra encore mieux expoſer à mes Lecteurs le motif qui m'a déterminé à parcourir toute la partie ſeptentrionale de l'Europe, Voyage qui comprend deux mille & quarante lieues, & lui préſenter méthodiquement les objets qui m'ont paru mériter la plus grande attention.

Il y a environ onze ans que je fis, ſelon l'uſage, le voyage de l'Europe, que l'on regarde mal-à-propos comme devant terminer l'éducation d'un jeune homme bien né. Je parcourus alors la France, l'Italie,

une partie de l'Eſpagne, & quelques Contrées de l'Allemagne. J'examinai, avec tout le ſoin & toute l'application dont j'étois capable, les productions des Beaux-Arts, penſant alors que les tableaux, les ſtatues & les chef-d'œuvres de l'Architecture & de la Muſique & autres Arts libéraux, étoient les ſeuls objets dignes d'être remarqués. En effet, un jeune Voyageur ne penſe, pour l'ordinaire, qu'à multiplier ſes amuſemens & à acquérir certaines connoiſſances ſuperficielles qui le mettent à portée de briller dans les converſations ordinaires. Mais, hélas! un pareil but n'aura jamais une valeur réelle! Je m'apperçus bientôt que j'avois employé beaucoup de ſoins & de temps & dépenſé beaucoup d'argent pour retourner chez moi, à parler ſincerement, auſſi ignorant que j'en étois ſorti. Cette réflexion me convainquit encore qu'il y avoit dans chaque Contrée une foule d'objets qui auroient mérité que j'y euſſe

fait la plus grande attention & devant leſquels j'avois cependant paſſé ſans en avoir pris la moindre note. Il ne me reſta plus que le regret d'avoir fait un Voyage dans la fougue de la jeuneſſe, dont je n'avois tiré preſque aucun parti pour mon inſtruction.

Une perte que je fis dans ma famille, & qui me jetta dans une mélancolie & à laquelle je ne pourrai jamais m'arracher, me détermina à quitter de nouveau l'Angleterre & à chercher dans les Voyages mon amuſement & la diſſipation que je croyois ne pouvoir jamais trouver dans mon propre Pays. Comme j'avois déja parcouru la partie méridionale de l'Europe dont chaque particularité a été ſi ſouvent & ſi bien décrite, je crus que l'idée que j'en avois d'ailleurs, détruiroit abſolument la nouveauté du ſpectacle que je cherchois à me procurer, dans la ſeule intention de me diſſiper & de me diſtraire. Je me déterminai donc à employer pluſieurs années

à voyager dans le nord de l'Europe, qui devoit m'offrir, ſelon toutes les apparences, un nouveau monde. Les deſcriptions que j'avois lues de la plupart de ces Contrées étoient ſi imparfaites ou ſi anciennes, que je penſai que chaque choſe y étoit changée depuis la mort de ceux qui en avoient fait mention dans leurs écrits. Je ne courrois donc aucun riſque d'en prendre quelques connoiſſances avant que de commencer mon Voyage.

Rempli de ce projet, je m'embarquai pour la Hollande & j'y ai employé quelque temps pour examiner tout ce qui paroiſſoit mériter une certaine attention dans toutes les Provinces de cette République. Les détails dans leſquels je vais entrer, appartiennent à des objets plus utiles & plus dignes d'être remarqués par un Voyageur qui a plus de vingt ou vingt-deux ans, que tout ce que renferme quelque partie de l'Italie que ce puiſſe être. J'ai eu le bonheur de me procurer pluſieurs con-

noiſſances très-eſtimables & très-utiles par les Lettres de recommandation que j'avois apporté d'Angleterre. J'ai commencé mon Voyage par l'examen des choſes les plus utiles & de l'uſage le plus général. Je n'ai négligé aucune recherche ſur tous ces objets: quoique j'euſſe déja pris quelques renſeignemens à cet égard avant de partir. L'état du Commerce des Hollandois & celui de leurs Manufactures, la valeur & le revenu de leurs terres furent les matieres qui exigoient toute mon attention & qui l'obtinrent en effet. Dès le moment que j'abordai dans le Continent, je réſolus de faire un journal de tout ce que je verrois & de tout ce que j'entendrois dire, autant pour employer utilement mes momens de loiſir, que pour retenir plus sûrement les éclairciſſemens que je pourrois me procurer. C'eſt auſſi dans la même vue que j'ai inſéré dans mon Voyage la traduction d'un ou de deux petits Ecrits qui ont été derniére-

ment publiés en Hollande ſur le Commerce de ce Pays. Je n'étois cependant pas dans le deſſein de les faire connoître ; mais en revoyant mon manuſcrit, je crus devoir les laiſſer dans la place que je leur avois d'abord aſſignée ; premierement, parce qu'ils ſont très-courts, & ſecondement, parce qu'ils n'avoient jamais été traduits dans la Langue Angloiſe.

Je viſitai enſuite la Flandre où je fus frappé des progrès de l'Agriculture dans ces Contrées, j'en ai tenu des notes ſi exactes & ſi détaillées, que les perſonnes qui n'auroit jamais pratiqué cet art ſi utile, ſeroient en état de faire l'application des différens procédés que je rapporte.

Je paſſai après dans la partie ſeptentrionale de l'Allemagne où j'ai trouvé, de même que dans la Weſtphalie, ce Pays ſi ſtérile, pluſieurs ſingularités dignes de la curioſité d'un Voyageur, ainſi que pluſieurs pratiques également inſtructives & intéreſſantes. J'ai fait pluſieurs obſer-

vations dans le Holſtein ſur la maniere de cultiver certaines eſpeces de terre, & j'oſe croire qu'elles méritent une certaine attention.

J'ai été très-heureux en Danemarck, en y rencontrant par haſard un Gentilhomme qui avoit entrepris les plus grands travaux pour perfectionner la culture d'une terre très-conſidérable. Le même Citoyen avoit établi des Manufactures, attiré le Commerce dans un Port de ſon Pays & peuplé une nouvelle Contrée, ſervices qui devroient immortaliſer ſon nom. J'obtins de ce même Gentilhomme des recommandations pour pluſieurs perſonnes de marque qui demeuroient à Copenhague & même en Suede.

Je traverſai ce dernier Royaume, qui eſt beaucoup plus étendu que l'on ne ſe l'imagine communément, & je trouvai que ſes Provinces les plus montagneuſes n'étoient pas privées de toute eſpece de connoiſſance & d'inſtruction comme on ſeroit

tenté de le croire. Je vis dans ces Contrées travailler à pluſieurs entrepriſes qui ſont le plus grand honneur à ceux qui s'en ſont chargés, & je trouvai pluſieurs pratiques en uſage parmi les Payſans Suédois qui pourroient être utiles aux meilleurs Fermiers d'Angleterre.

La Ruſſie m'a fourni le ſujet de pluſieurs obſervations très-importantes ſur l'état actuel des revenus, des forces, de la puiſſance de ce grand Empire, connoiſſances que je n'aurois jamais pu me procurer ſi je n'y avois jamais voyagé. Je crois que le Lecteur trouvera dans mon ouvrage une idée des ravages que les Turcs ont faits dans une partie de ce Pays pendant la derniere guerre, qui ſera beaucoup plus exacte que toutes ces deſcriptions qui peuvent ſe trouver dans pluſieurs autres écrits.

L'Ukraine m'a paru la Contrée la plus fertile & où l'Agriculture étoit la mieux entendue; je l'ai trouvé abſolument diffé-

rente de l'idée que je m'étois fait d'une Contrée peuplée par les Coſaques & par les Tartares, d'après les différens livres qui font mention de ce Pays.

L'état d'anarchie & de déſolation dans lequel j'ai trouvé la Pologne ne m'a fourni d'autres occaſions que celle de décrire ſa malheureuſe ſituation & d'en développer les cauſes (1).

Mon voyage dans les Pays ſoumis à Sa Majeſté Pruſſienne & à l'Impératrice Reine, m'a procuré plus de lumieres ſur la derniere guerre dont ils ont été le théâtre & ſur l'habileté qu'ont montré ces deux Puiſſances en s'engageant de concert dans une nouvelle guerre & dans toute autre entrepriſe, que je n'en aurois acquis en liſant cette foule d'Ouvrages qui ont été publiés ſur ces matieres en Allemagne, & même en Hollande.

(1) Le Traducteur de cet Ouvrage ayant demeuré long-temps en Pologne, a ſuppléé à ce qui pouvoit avoir échappé à ſon Auteur.

Ce n'eſt qu'avec la plus grande modération que j'ai employé quelques pages de mon Ouvrage pour rapporter les différens tableaux que j'ai vu ſur ma route, à moins que ce n'ait été pour redreſſer les erreurs les plus groſſieres, dans leſquelles ſont tombés les Auteurs qui ont traité de cette matiere. Je ne préſume pas cependant que l'on doive négliger de pareils détails; car les productions des Beaux-Arts ſont dans pluſieurs Pays la preuve de la bonté & de la ſageſſe du Gouvernement politique. Je n'ai jamais négligé la moindre occaſion de faire quelques obſervations ſur l'état des Peuples. Dans toutes les Contrées que j'ai traverſé, je me ſuis attaché à connoître la cauſe à laquelle ils doivent attribuer leur bonheur ou leur miſere. J'ai parlé en même temps des diverſes expériences qui avoient été faites pour hâter les progrès de l'Agriculture. J'ai traité de l'état des Manufactures & des progrès du Commerce, objets ſupérieurs

à tous les autres & d'autant plus intéreſſans que les autres Voyageurs ſemblent avoir pris à tâche de les négliger entiérement.

Il ſe préſente ici une circonſtance qu'il eſt néceſſaire que j'explique. La différence des poids, des monnoies & des meſures m'a donné beaucoup d'embarras dans le cours de mon voyage. J'ai eu le plus grand ſoin de tenir une note exacte de tous ces objets à meſure que l'occaſion s'en préſentoit. J'écrivois tous les termes & tous les noms étrangers qui leurs ſont particuliers; cependant ayant trouvé que la bigârure qu'ils mettoient dans mon Journal le rendoit abſolument inintelligible pour ceux qui ne ſont pas bien verſés dans les proportions qui ſe trouvent entre la valeur intrinſeque de ces meſures & de ces monnoies dans différens Etats, j'ai cru devoir parler d'une maniere plus uniforme & réduire tous les poids & toutes les monnoies

à ceux d'Angleterre (1); on verra que j'ai ſuivi conſtament mon idée durant le cours de mon Voyage; de ſorte que je me flatte de pouvoir être entendu de tous mes Compatriotes. En effet, quelle ſatisfaction & quel avantage auroit pu tirer mon Lecteur en apprenant qu'en Pologne il faut cinq *crucks* de bled pour faire un *buſching?* Il ne ſeroit pas plus inſtruit que ſi je lui rapportoit les meſures de la Lune. J'ai donc bani de mon Ouvrage tous ces termes étrangers, & j'ai donné le plus exactement qu'il m'a été poſſible les proportions des diverſes meſures qu'ils déſignent avec celle d'Angleterre.

Le grand nombre d'obſervations que j'ai fait ſur l'état de l'Agriculture, &c. & celui des informations que j'ai fait ſur ces différentes matieres, m'a cauſé beaucoup

(1) Les mêmes raiſons ont déterminé le Traducteur a évaluer toutes les monnoies, les poids & meſures d'Angleterre en monnoies, poids & meſures de France.

d'embaras & m'a forcé de faire la dépenſe d'un Interprete qui fût capable de répondre à toutes les queſtions que je lui faiſois & d'entendre toutes les réponſes qu'il me donnoit. J'ai trouvé par ma propre expérience que cette précaution étoit abſolument néceſſaire pour l'exécution d'une entrepriſe de la nature de celle dans laquelle je m'étois embarqué; précaution que ceux qui ſe propoſeront de voyager, ſuivant le plan que j'ai ſuivi, ne pourront jamais ſe diſpenſer de prendre.

Je prendrai maintenant congé de mon Lecteur, en lui faiſant obſerver que je n'ai point été forcé de publier mon Journal par les preſſantes ſollicitations de mes amis, ni par aucun motif de la même nature; c'eſt pourquoi je penſe que ce ſeroit manquer de bonne foi en tentant de le faire croire. Lorſque j'ai examiné le plan de Voyage que je venois de me tracer, j'ai préſumé qu'en l'exécutant promptement j'acquérois une foule de connoiſſances

beaucoup plus utiles que celles que me procureroit la lecture de tous les Livres. Lorſque j'eus rempli mon projet (quoique j'aie pu me tromper dans pluſieurs occaſions) j'ai penſé que mes écrits pourroient être auſſi utiles aux autres qu'à moi-même. Telles ſont les raiſons qui m'ont déterminé à donner mon Voyage au Public.

Je prie donc mon Lecteur de jetter un coup d'œil favorable ſur cet Ouvrage, & de ſe reſſouvenir que ce n'eſt qu'avec beaucoup de peines & de difficultés que je ſuis parvenu à en raſſembler les matériaux. Ces raiſons me font eſpérer qu'il voudra bien me pardonner les erreurs qu'il n'a pas été dans mon pouvoir de prévenir.

VOYAGES

VOYAGES
DANS LE NORD
DE L'EUROPE.

CHAPITRE PREMIER.

PASSAGE d'Harwich à Helvoet ; voyage d'Helvoet à Roterdam ; observations sur les campagnes des environs de cette Ville & sur la maniere de voyager. Description de la Ville de Roterdam.

JE m'embarquai le 6 Avril de l'année 1768 à Harwich sur le paquet-bot appellé *le Roi Georges ;* & j'abordai le 8 au soir à Helvoet-Sluys, après une traversée qui ne fut ni bonne ni mauvaise, comme nous le dirent les Matelots. On m'avoit assuré que le prix du passage étoit fixé, & qu'il ne passoit pas une guinée ou un louis de France pour chaque personne ; il

m'en coûta cependant trois livres ſterlings & dix-huit ſchellings ou quatre-vingt-treize livres douze ſols (1) pour moi & pour mon Domeſtique, en y comprenant tous les droits qu'il me fallut acquitter. Lorſqu'on voyage on doit toujours s'attendre à faire beaucoup plus de dépenſe que l'on ne devroit le préſumer d'après les inſtructions que l'on s'eſt procuré. Cette obſervation préliminaire vous met à l'abri d'une foule d'inconvéniens, & concourt également à vous rendre le voyage plus agréable & à vous éviter les querelles continuelles que l'on auroit avec le menu peuple des Pays que l'on parcourt, ſi l'on n'avoit pas fait ces réflexions.

Je fus très-heureux de rencontrer dans ma traverſée un Gentilhomme Anglois qui avoit été pluſieurs fois en Hollande. Il voulut bien me donner pluſieurs renſeignemens ſur la manière

(1) Schelling, monnoie d'argent que l'on évalue mal-à-propos à la ſomme de vingt-quatre ſols, quoiqu'elle ne vaille en effet que 1 l. 2 ſ. 10 d. & $\frac{6}{11}$, étant la vingt-unieme partie de la guinée, monnoie d'or équivalente à vingt-quatre livres de France. Le ſchelling vaut douze pences ou ſols Anglois, & fait la vingtieme partie de la livre ſterling, qui n'eſt qu'une monnoie de compte. Il y a des ſchellings en Danemarck; mais leur valeur différe de ceux de la Grande-Bretagne. Le ſchelling Anglois ſe ſoudiviſe en deux petites monnoies d'argent appellées ſix pences.

dont je devois me conduire pendant mon ſéjour dans les Provinces-Unies. Il me parut cependant un peu trop porté à l'économie ; car il ne ſavoit ſûrement pas que je ne m'attendois à rien de moins qu'à ê re écorché ſans miſéricorde ; en effet, s'il me fût arrivé de vouloir faire quelque réſiſtance, j'aurois été non ſeulement la victime de la ſupériorité un peu bruſque des Magiſtrats inférieurs, mais j'euſſe encore été en proie à la colère du dernier Particulier avec lequel j'aurois eu quelque diſpute. Je n'avois jamais eu une opinion bien avantageuſe de la politeſſe Hollandoiſe ; mais je penſe qu'elle peut n'être pas fondée.

Helvoet me parut une petite Ville très-ſale & uniquement habitée par des Pêcheurs. On vante beaucoup la propreté des Hollandois ; mais j'en vis peu d'exemples dans cet endroit. Le Port eſt excellent, ſoit pour ſa ſûreté, ſoit pour la profondeur de la mer. Les Etats-Généraux y entretiennent pluſieurs vaiſſeaux de guerre toujours prêts à partir au premier ordre. J'en vis ſix, dont cinq étoient du premier rang ; ſavoir, un de quatre-vingts canons, un de ſoixante dix, trois de ſoixante, & le ſixieme de quarante. Je fis pluſieurs obſervations générales ſur les flottes des Hollandois ; on me dit que Leurs Hautes Puiſſances entretenoient de

fortes eſcadres dans d'autres Ports. Les fortifications d'Helvoet me parurent conſidérables.

Comme je débarquai le ſoir, le premier objet qui frappa ma vue fut une Auberge Hollandoiſe. On m'y ſervit du poiſſon parfaitement bien accommodé, ſelon la maniere Angloiſe, & l'Hôte me parut très honnête. Quoique ſon mémoire me prouvât qu'il ne me traitoit pas à bon marché, ma dépenſe ne monta point cependant à un prix ridicule. Le lit n'étoit pas des meilleurs; mais je ne m'attendois point à en trouver un en Hollande auſſi bon que celui que j'avois laiſſé chez moi. Je n'éprouvai aucune difficulté par rapport à la langue, ayant l'avantage de pouvoir me faire entendre en François, langage aſſez répandu dans ces Contrées. Lorſque je me trouvois dans le cas de faire quelques queſtions à des perſonnes du peuple, je m'adreſſois alors à mon Domeſtique, qui me ſervoit d'interprête, ayant quelque teinture de la langue Hollandoiſe. Ce mérite étoit preſque le ſeul que je trouvois en lui, ce fut auſſi pour cette bonne qualité que je jugeai à propos de me l'attacher à Londres.

Le 9 au matin, j'envoyai chercher une chaiſe pour me conduire à la Brille; mais l'on me dit qu'il n'y en avoit qu'une ſeule dans la Ville & qu'elle étoit partie pour aller à Dordrecht.

Quelle autre commodité avez-vous donc ici, demandai-je de nouveau? —Un chariot de poſte, Monſieur.—Où eſt-il?—Monſieur, il eſt parti à huit heures du matin.—Quand reviendra-t-il?—Demain matin à la même heure. Cette nouvelle me déplut beaucoup; car le temps & la ſaiſon n'étoient rien moins qu'agréables. Je terminai la difficulté en allant tout en me promenant juſqu'à la Brille. Je laiſſai mon bagage à Helvoet, pour que l'on me l'envoyât directement à Roterdam par la premiere commodité.

On compte environ cinq à ſix milles d'Angleterre, ou deux lieues de France, d'Helvoet à la Brille On traverſe pour s'y rendre un Pays peu agréable: la plus grande partie des chemins étant remplie de ſable & mal entretenue. Je remarquai dans ma route deux charues qui étoient attelées chacune de ſix bœufs. Le labour me parut très-mal fait, & j'appris qu'on préparoit les champs pour y ſemer de l'orge. Le ſole ne me parut cependant pas convenir à cette eſpece de grain. On ſe ſert dans ce Pays de charues avec des roues qui ne me parurent pas auſſi lourdes que le grand nombre de bœufs qui y étoient attelés auroit pu me le faire croire, la terre étant d'ailleurs ſabloneuſe & légere.

La Ville de la Brille, de même que celle

d'Helvoet ſont toutes les deux dans une iſle que les Hollandois appellent Voorn, quoique cette premiere Ville en ſoit l'endroit le plus conſidérable. C'eſt un lieu pauvre, qui n'eſt habité que par des Pêcheurs. Ses fortifications, qui ſont très-conſidérables, le rendent cependant célebre. Ce qu'il y a de plus agréable à voir, c'eſt la Meuſe, lorſque la marée monte. Ce fleuve, qui réflue alors vers ſa ſource, a une demi-lieue de large. Le commerce paroît languiſſant à la Brille, quoique dans le voiſinage de Roterdam. L'air des environs de cette premiere Ville, & celui que l'on reſpire dans toute l'iſle de Voorn eſt épais & ſujet aux brouillards; cependant pour en rendre la circulation encore plus difficile, on a jugé à propos de planter des arbres dans les rues pour y tenir lieu de ces poteaux qui, dans les rues étroites de Londres, garantiſſent les gens de pied des voitures (1). Ces arbres m'ont paru très-inutiles

(1) Quelque part où l'on aille en Angleterre, on voit à chaque pas l'influence du Gouvernement ſur les mœurs & ſur les uſages. Comme le Peuple y fait les Loix, il n'a eu garde de ſe regarder dans cette Contrée comme un corps ſéparé des autres Ordres de l'État. Il n'y exiſte pas pour y ſervir ſeulement le faſte des Grands, & ceux-ci ne croient pas avoir le droit barbare de l'écraſer dans les rues: le Peuple a donc travaillé pour Peuple en Angleterre. On

& même déplacés dans une Cité. Je dînai à la Ville d'Amſterdam, qui eſt la principale Auberge, & l'on m'y ſervit d'excellentes ſaules ; des poulets accommodés avec une ſauce aux huîtres, & pluſieurs plats de légumes cuits ſans beurre, avec une bouteille de vin de Bordeaux. Le mémoire de ma dépenſe & de celle de mon Domeſtique ſe monta à neuf florins d'Hollande, ou quinze ſchellings d'Angleterre, qui font dix-huit livres de France. Il faut ici remarquer que le florin ou gilder vaut vingt ſols d'Angleterre ou quarante ſols de France.

---

voit dans les anciennes rues de Londres & des autres Villes à droite & à gauche, des files de gros poteaux éloignés d'environ trois pieds des maiſons, & à quatre ou cinq pieds les uns des autres, derriere leſquels paſſent les gens de pied. Dans les rues plus ſpacieuſes, & ſur-tout dans celles de Londres & de Weſtminſter, il y a des trotoirs de chaque côté. Ces trotoirs, qui ſont uniquement pour les gens de pied, ſont pavés avec de grandes dalles de pierre, & ſont plus ou moins larges. Lyon eſt la ſeule Ville en France qui ait quelque choſe d'équivalent, que l'on nomme *cadette* ; mais ces derniers trotoirs ſont très-étroits, & ne feroient pas le quart de ceux de Londres. On trouve des bancs de quatre pieds de haut ſur les trotoirs de Londres, ſur leſquels les Crocheteurs & les Porte-faix, trop chargés, peuvent placer leurs fardeaux & ſe repoſer. Des lampes, placées des deux côtés de la rue ſur des poteaux, éclairent ces trotoirs pendant toutes les nuits de l'année, ſans aucune diſtinction.

Le ſtiver vaut quelque choſe de plus que le penni ou ſol d'Angleterre, qui en font deux de France ; 2°. que vingt ſtivers font un florin (1). Cette Auberge & la dépenſe que j'y fis me parurent raiſonnables, comme Voyageur ; mais cela ne m'eut pas paru tel ſi je m'en étois rapporté aux avis de mon Gentilhomme Anglois. Le Maître de l'Auberge fut ſurpris de ce que je me diſpoſois à paſſer par Roterdam pour aller à la Haye ; car il m'aſſura que les Voyageurs étoient ordinairement dans l'uſage d'aller de la Brille à Maëſland-Sluys, & delà à Delft & à Leyden. Mais comme je me diſpoſois de diriger ma route vers le midi pour aller en Flandre, mon projet parut plauſible à *Myn heer* (2), & il mit fin à ſes obſervations quand je lui eus expoſé mes raiſons.

---

(1) *Florin* monnoie en uſage dans diverſes Contrées, telles que la Flandre, les Provinces-Unies, l'Allemagne & la Pologne. On l'évalue communément à quarante-deux ſols de France, excepté le florin Polonois, qui ne vaut que deux choſtacks ou dix ſols de notre monnoie.

(2) Le mot de *Myn heer*, qui veut dire *Monſieur*, eſt une corruption de deux mots Allemands *meine herr*, qui ſignifient la même choſe. Le mot de *herr* ne viendroit-il pas du mot latin *herus*, qui déſigne le Maître de la maiſon ? Comme les Anglois prononcent le mot de *Sir* comme *Ser*, on pourroit préſumer que Sir a la même origine, ayant

Je m'embarquai à la Brille pour me rendre à Roterdam dans une barque qui part à dix heures fixes pour cette Ville. Le voyage eſt d'environ douze milles d'Angleterre ou de quatre lieues de France, que l'on fait communément dans l'eſpace de deux heures & demie. Je payai huit ſtivers ou ſeize ſols de France pour moi & pour mon Domeſtique. Cette maniere de voyager coûte très-peu, & n'a d'autre déſagrément que celui de vous mettre dans le cas de ſe trouver dans une chambre commune avec tous ceux qui veulent y prendre place, ce qui devient très-déſagréable dans certaines occaſions. Nous paſſâmes devant Maëſland-Sluys & Schiedam. Les bords de la Meuſe ne donnent pas une idée bien avantageuſe de tout le Pays.

J'arrivai le lendemain à Roterdam ſur le ſoir, & j'allai deſcendre dans l'Auberge Angloiſe qui eſt ſur le quai appellé en Hollandois *Gelders quay*. On y trouve de très-bonnes chambres, d'excellentes proviſions, & un Aubergiſte Anglois qui eſt des plus honnêtes. J'informai ce dernier du deſſein que j'avois formé de paſſer quelques jours dans cette Ville. Je lui repré-

---

d'ailleurs la même ſignification. Si l'on conſultoit plus fréquemment la langue parlée que la langue écrite, on trouveroit un plus grand nombre d'étimologies.

ſentai qu'il pouvoit me traiter d'une maniere convenable pour le prix que je me propoſois de lui donner pour chaque jour. Je lui nommai en même temps M. Godewinus Zaayman, riche Marchand très-connu à Roterdam, pour lequel j'avois des Lettres de recommandation. Je dis encore à mon Hôte que je ne manquerois pas de me plaindre à ce Négociant, ſi j'avois lieu d'être mécontent de la maniere dont je ſerois chez lui. Il me répondit alors que je trouverois ſa maiſon auſſi commode & auſſi agréable que toute autre de la même eſpece en Angleterre. Cet homme me dit encore que toutes les perſonnes de diſtinction qui faiſoient le voyage de Hollande avoient coutume de loger chez lui. Il profita de la premiere occaſion favorable pour me conduire chez M. Zaayman, que je trouvai très-affable & fort obligeant. Ce Négociant me preſſa beaucoup pour m'engager à prendre un logement dans ſa maiſon ; mais je lui donnai différentes raiſons pour m'en excuſer. Je dînai deux ou trois fois chez lui pendant mon ſéjour à Roterdam, & je lui rendis pluſieurs viſites dans d'autres momens. M. Zaayman me préſenta à différentes perſonnes de ſa connoiſſance, de qui je reçus beaucoup d'honnêteté. Ce Particulier me donna encore pluſieurs renſeignemens ſur l'état actuel de la Hollande,

relativement à divers objets intéreſſans, tels que ſon Commerce & ſes Manufactures. J'en pris une note très-exacte pour m'informer plus particuliérement dans la ſuite de ces différentes choſes. La maniere dont M. Zaayman me rendit ce ſervice, me prouva en même temps ſon zele pour obliger, la ſagacité de ſon eſprit & la bonté de ſon jugement.

Roterdam eſt une grande Ville très-peuplée & avantageuſement ſituée pour le Commerce; c'eſt la ſeconde place de la Hollande, & qui ne le cede qu'à la ſeule Ville d'Amſterdam. Elle approche beaucoup plus de cet immenſe entrepôt du Commerce de l'Europe, qu'aucun des Ports de l'Angleterre n'approche de la Ville de Londres. La Meuſe eſt à Roterdam une des plus belles rivieres, & l'on en tire l'eau néceſſaire pour remplir divers canaux qui coupent les différens quartiers de cette Ville. Ces canaux ſont ſi larges & ſi profonds que les vaiſſeaux au deſſous de trois cent tonneaux (le tonneau peſe deux milliers) chargent & déchargent les marchandiſes auprès des quais qui les bordent. On les tranſporte delà dans des magaſins qui ſont ſur ces mêmes quais. Pluſieurs de ces canaux ſont bordés par de grands arbres, qui, figurant avec les mâts & les flammes des vaiſſeaux & les toits des maiſons, offrent un ſpectacle

frappant par ſa ſingularité. Il ne m'eſt jamais arrivé d'en voir un pareil dans tout autre Port.

On me dit que la Ville de Roterdam réuniſſoit un avantage de plus que celle d'Amſterdam ; c'eſt qu'elle recevoit les plus grands vaiſſeaux, tandis qu'on étoit obligé de les décharger pour les faire arriver juſqu'à cette derniere Place. La Meuſe & le Texel gêlent également pendant l'hiver ; mais dans ces temps rigoureux on briſe plus facilement les glaces de la Meuſe ; ce qui eſt d'un très-grand avantage pour le Commerce. Ajoutez à cela que les environs de Roterdam ſont, ſuivant ce que l'on dit dans cette Ville, beaucoup plus agréables. L'air y eſt plus ſalutaire & les eaux y ſont meilleures qu'à Amſterdam. Cependant la Banque qui eſt établie dans cette derniere Ville & qui en fait le centre du Commerce, fait paſſer ſur tous ces inconvéniens, & y donne lieu à un trafic beaucoup plus conſidérable qu'à Roterdam.

Les neuf dixiemes du Commerce de l'Angleterre avec les Provinces-Unies ſe fait dans cette derniere Ville, qui doit cet avantage à ſa ſituation. On y envoie pluſieurs vaiſſeaux chargés de marchandiſes deſtinées pour Amſterdam, & qui s'embarquent ſur les canaux pour ſe rendre dans cetre Place. Il arrive très-ſou-

vent que l'on voit à Roterdam juſqu'à deux ou trois cent vaiſſeaux Anglois à la fois. Il ſe fait encore dans ce dernier Port un très-grand Commerce des marchandiſes des Indes, & l'on y voit également de très-vaſtes Magaſins qui en ſont remplis. Il y a à Roterdam une Verrerie qui ne travaille que pour les vaiſſeaux deſtinés au Commerce des Indes. J'y vis une très-grande quantité de bagatelles en émail, des jattes, des taſſes à café, des ſoucoupes, des ſaucieres & des figures, dont la plupart étoient dans le goût le plus groteſque & très-bien exécutées. On m'aſſura que ces marchandiſes étoient du plus prompt débit dans les iſles que les Hollandois poſſedent dans les Indes Orientales.

Preſque toutes les rues de Roterdam ſont très-larges & bordées de maiſons très-bien bâties. La rue qui ſe nomme *Heeren Street* eſt ſans contredit la plus belle. Toutes les maiſons y ſont en pierre de taille. Le *Boompies* eſt la rue la plus agréable, s'étendant le long de la Meuſe; elle a plus d'un mille & demi d'Angleterre ou demi-lieue de France de longueur. On peut la comparer, d'un côté, à un vaſte quai, dont la riviere, qui eſt toujours couverte de vaiſſeaux, baigne le pied, & de l'autre à une rue bordée d'arbres, au delà de laquelle on voit un très-grand nombre de maiſons égale-

ment vaſtes & bien bâties. C'eſt dans cet endroit que ſe raſſemble la meilleure compagnie de la Ville pour ſe procurer le plaiſir de la promenade & celui de la converſation, à peu près comme l'on fait à Londres dans le Parc Saint-James; ce dernier eſt cependant très-au deſſus de la promenade de Boompies. J'avois beaucoup entendu parler des Egliſes de Roterdam; mais je n'en vis aucune qui me frappât par quelques beautés particulieres. La Bourſe eſt un bâtiment très-vaſte & d'un goût très-lourd. Elle donne par ſa grandeur une idée avantageuſe du Commerce de Roterdam.

Cette Ville eſt fameuſe pour avoir donné la naiſſance à Eraſme. On me montra, avec une ſorte d'oſtentation tenant un peu de la ruſticité, la maiſon où ce grand homme vit le jour. Ses Compatriotes lui ont érigé une ſtatue de bronze d'un ſtyle aſſez médiocre ſur le grand pont de Roterdam. Eraſme eſt repréſenté en habit long, ayant un bonnet de Docteur ſur ſa tête, & tenant un livre dans ſa main. Le pied-d'eſtal de cette ſtatue eſt de marbre & environné d'une baluſtrade de fer. Ce monument n'a rien de conſidérable, & la figure a très-peu d'expreſſion.

Toutes les denrées ſont très-cheres à Roterdam; le poiſſon même, qui eſt très-bon, eſt

bien éloigné d'y être à bon marché. Les Hollandois ſont ſinguliérement induſtrieux, & la plus baſſe claſſe des Citoyens eſt très-frugale ; ſans cela il lui ſeroit impoſſible de vivre. Si les Pauvres étoient auſſi enclins en Hollande à la prodigalité & à l'ivrognerie comme dans les Villes d'Angleterre, ils mourroient bientôt de faim. On concevra facilement ce que j'avance, lorſque mon Lecteur ſaura que pendant le ſéjour que j'ai fait à Roterdam, le pain n'a jamais été au deſſous de deux pences & demi d'Angleterre, ou cinq ſols de France la livre. Le vin y eſt à la vérité à meilleur marché qu'en Angleterre ; mais il eſt très mauvais. Je ne pouvois vivre décemment à l'Auberge avec mon Domeſtique à moins de vingts florins par jour, qui valent une livre ſterling & treize ſchellings, ou environ quarante livres de France, ce qui eſt sûrement auſſi cher que dans quel endroit que ce ſoit en Angleterre.

CHAPITRE II.

VOYAGE de Roterdam à la Haye ; deſcription de ce fameux Village ; deſcription des Campagnes voiſines ; état de l'Agriculture ; notice de l'état du Peuple. Deſcription de Harlem ; voyage de cette derniere Ville à Amſterdam.

JE partis le 14 de Roterdam pour me rendre à la Haye en paſſant par Delft. Je me ſervis du *Treckſuite* ou bateau pour les Paſſagers. La diſtance qui ſe trouve entre les deux Villes que je viens de nommer, n'eſt que de ſix milles d'Angleterre ou deux lieues de France. Je ne payai pour ce petit paſſage que la ſomme de douze ſtivers ou vingt-quatre ſols de France, tant pour moi, que pour mon Domeſtique. Les treckſuites ſont des voitures particulieres qui font environ trois milles & demi ou une lieue & un ſixieme par heure. Elles ne s'arrêtent que devant certaines petites Villes où elles comptent prendre de nouveaux Paſſagers. Ces bateaux ne ſont traînés que par un ſeul cheval, & peuvent contenir commodément une quinzaine de Paſſagers dans le *cabin* ou dans la chambre. La mauvaiſe fortune veut que le Maître ou Patron de cette barque en fait entrer juſqu'à vingt, & même vingt-cinq

vingt cinq pour augmenter ſon bénéfice. En vérité, je ſerois tenté de croire que ſi l'on pouvoit mettre les Voyageurs les uns ſur les autres, ces Conducteurs les entaſſeroient comme des harengs dans des barils. J'ai lu dans pluſieurs livres, qui prétendent donner une deſcription exacte de la Hollande que les treckſuites fourniſſent un moyen de voyager qui eſt le plus agréable du monde. Je demande qu'il me ſoit permis d'ajouter que ce n'eſt que parce que le prix de cette ſorte de voiture eſt très-médiocre. Je m'embarquai donc avec vingt-deux Paſſagers. On me dit qu'ils avoient le droit de cauſer, de tricoter, de coudre, de lire & de faire tout ce que bon leur ſemble; ce qui eſt dans la plus exacte vérité. En effet, les Hollandois s'acquittent de toutes ces agréables fonctions à peu près de la même maniere que ceux qui voyagent dans les voitures publiques d'Angleterre, où s'étouffent ſix perſonnes de différens volumes, qui ſont réciproquement le fleau de leurs voiſins. Je conçois facilement qu'un carroſſe public, à moitié plein & où ſe trouve une compagnie choiſie eſt une voiture très-agréable; mais l'on ne me prouvera jamais la même choſe en faveur des treckſuites, ſur-tout quand il y aura, ſelon l'uſage le plus ordinaire, une douzaine de Payſans Hollandois. Ceux-ci faiſant abſtraction de la propreté de

leur Pays, crachent juſques ſur vos pieds, dans quel rang que vous ſoyez placé, & ſe montrent plus impolis, & même moins humains que les Cochers des Fiacres de Londres, qui ſont les plus ivrognes.

Mais, hélas! que peut-on attendre d'une voiture où l'on fait un mille ou tiers de lieue pour la ſomme modique d'un penny ou de deux ſols de France? Lorſqu'il en coûtera ſi peu pour voyager, le bas peuple ſe placera toujours dans les voitures. Nous avons à Londres des carroſſes publics où l'on peut faire cinq ou ſix milles ou deux lieues de France pour un ſchelling ou vingt-quatre ſols de ce Pays. Je ne connois rien de plus déteſtable. Le bon marché détermine toute la canaille, qui eſt faite pour ſe ſervir de ſes jambes, à entrer dans ces voitures pour voyager (1). Une perſonne bien

(1) Quelques efforts que nos Anglomanes, qui n'ont jamais traverſé les mers, puiſſent faire pour nous repréſenter les Anglois tels qu'ils voudroient qu'ils fuſſent, il n'en ſera pas moins vrai que cette Nation, très-eſtimable à beaucoup d'égards, eſt encore bien éloignée d'avoir cette urbanité qui caractériſe ſi particuliérement les François. La bruſquerie eſt ſi naturelle en Angleterre & chez tous les Inſulaires, dont le plus grand nombre ne communique jamais avec leurs voiſins, que ces Peuples n'en ſont point choqués. Que l'on ne croie pas que je tire cette conſéquence de l'humeur

née, ou tout autre Particulier capable de réunir deux idées, eſt choqué de la groſſiéreté de la compagnie qu'il eſt dans le cas d'y rencontrer. Il me ſemble que tout ce qui eſt à bon marché eſt deſtiné particuliérement pour ceux qui ſont peu accommodés des biens de la fortune, & que ces choſes ne conviennent qu'à eux. On pourra m'objecter qu'il arrive fréquemment que des perſonnes qui ont reçu une certaine éducation, des Savans, des hommes de génie ont très-peu de fortune. Mais quelle conſéquence doit-on tirer de cette rigueur du ſort? Eſt-il raiſonnable que je ſois infecté dans la compagnie d'une demi-douzaine de Payſans Hollandois, parce qu'il peut arriver qu'un homme de génie ſera dans le cas de les honorer de ſa préſence. Cependant, pour rendre juſtice à ceux qui ont imaginé ces barques, je crois devoir dire que ſi l'on payoit ſix pences ou douze ſols par mille ou pour chaque tiers de lieue, elles fourniroient aux Etrangers & aux Nationaux un moyen plus agréable pour voyager. Ces treckſuites ſont très-bien conſtruits.

---

que marque l'Auteur de ces Voyages; il ſeroit abſurde de conclure du général, par un Particulier. Je ne parle que d'après ceux qui ont long-temps vécu en Angleterre & d'après ma propre expérience.

On y trouve une fort bonne chambre, dont les fenêtres ſont diſpoſées de maniere que l'on peut découvrir une partie de la campagne; car les canaux ne ſont pas ſeulement très-profonds, mais ils ont encore depuis trente juſqu'à ſoixante pieds de large. Les treckſuites ou barques pour les Voyageurs partent à des heures réglées & arrivent de même.

Delft eſt une Ville très agréable, que je crois auſſi grande que la moitié d'Harwich en Angleterre. Le principal objet de ſon Commerce conſiſte dans le produit de ſes Manufactures de poterie, de faïence & de porcelaine. M. Gerard Van Weſſelinck, qui eſt à la tête de l'un des plus conſidérables de ces établiſſemens, & pour lequel j'avois une Lettre de recommandation, voulut m'obliger en me procurant toutes les notions néceſſaires ſur l'état actuel de ſa Manufacture, lorſque je lui eus témoigné la grande envie que j'avois de connoître tous ces détails. Je dois dire ici qu'il s'y prêta de la meilleure grâce. Comme M. Van Weſſelinck n'entendoit pas la langue Françoiſe, je fus obligé de me ſervir d'un Interprête. Il me dit donc que les Manufactures de Porcelaine employoient environ quatre mille perſonnes, tant hommes que femmes & enfans. Elles étoient jadis ſi floriſſantes, qu'elles occupoient plus de ſept

mille Ouvriers. L'établiſſement de la Manufacture de Terre blanche en Angleterre leur a été très-funeſte. Il a cependant porté moins de préjudice aux Manufactures de Porcelaine de Delft que la Fabrique de cette belle poterie jaunâtre appellée *cream colourer*, de couleur de crême, établie dans le Comté de Stadford. Les choſes ſont tellement changées à cet égard, que les Anglois ſont devenus les rivaux des Manufactures de Delft, non-ſeulement comme fourniſſant beaucoup de marchandiſes de ce genre à leur Patrie, mais encore en en vendant dans toutes les Villes de Hollande. La vente publique qui s'en fait à Delft, a tellement alarmé les Chefs des Manufactures de cette Ville qu'ils ont ſupplié plus d'une fois les Etats-Généraux de vouloir bien défendre abſolument cette ſorte de poterie. Leur demande n'a pas été accordée dans ſon entier; mais l'on a mis des droits conſidérables ſur cette ſorte de marchandiſe. Comme l'on continue toujours en Hollande de ſe ſervir de cette poterie d'Angleterre, on s'y applique maintenant à l'imiter pour entrer plus facilement en concurrence avec elle. Les divers eſſais que j'ai vu dans ce genre, me font préſumer que les Anglois ne doivent pas craindre que cette nouvelle poterie ſupplée

jamais à celle dont les Hollandois voudroient anéantir l'uſage.

Les Braſſeries de Biere forment encore une branche d'induſtrie qui occupe une grande partie du menu peuple de Delft. Elle y eſt même aſſez floriſſante. Il y avoit jadis des Manufactures de draps dans cette Ville ; mais depuis qu'il s'en eſt établi de pareilles en France ſous le regne de Louis XIV, celles de Delft ſont tombées en décadence.

On compte environ quatre milles ou une lieue & un tiers depuis cette derniere Ville juſqu'à la Haye. Comme le chemin eſt bon & que les chaiſes y paſſent ordinairement, je préférai cette voiture aux barques. Toute la campagne n'eſt qu'une riche prairie. J'arrivai le 16 à ma deſtination.

La Haye eſt une Ville conſidérable, quoiqu'on ne lui donne que le nom de Village, par la raiſon ridicule qu'elle n'eſt point murée. On y voit beaucoup plus de ce que les Latins appelloient *rus in Urbe*, c'eſt à dire, de la campagne dans la Ville, que dans tous les autres endroits que j'ai vus. Les rues ſont larges & bien alignées ; mais il n'y en a qu'un petit nombre où l'on ne voit point d'allée d'arbres. Les Places y reſſemblent à des boſquets, & le grand

nombre de jardins qui ſe trouve à la Haye, en ſe joignant aux prairies qui environnent ce ſéjour, forment un enſemble qui vous rappelle tous les charmes de la campagne. On ne trouve point entre la Haye & les prairies voiſines, ces cloaques, ces tuileries & ces écuries à vaches qui déparent les environs de Londres. Une pareille habitation doit être délicieuſe pour tous ceux qui aiment à s'occuper de tous les détails de l'économie champêtre au milieu même des Villes.

J'avois été adreſſé à l'Auberge appellée *le Parlement d'Angleterre*, comme étant l'une des meilleures de la Haye, & celle où les perſonnes de conſidération ont coutume de deſcendre. Je trouvai qu'elle répondoit complettement à l'idée avantageuſe que l'on m'en avoit donnée. Je fus très modeſte en ordonnant tout ce dont j'avois beſoin pour ma nourriture, autant par économie que par le dégoût qu'inſpire à une perſonne ſeule une table couverte de mêts. Je ne pus cependant pas m'en tirer à moins de deux ſervices & de pluſieurs ſortes d'excellens vins. J'éprouvai alors combien il m'étoit inutile d'avoir été ſi précis pour fixer le nombre de plats que je voulois avoir à chaque repas; car l'on me ſervit avec autant de profuſion & de variété, que ſi je ne m'étois pas

expliqué ſur cet objet. Ma dépenſe monta au moins à deux guinées ou quarante-huit livres de France par jour. J'eus l'avantage de voir pluſieurs perſonnes de marque à la Haye, au moyen des Lettres de recommandation que j'avois pour elles. On me permettra de remarquer ici qu'il n'y a aucune ſatisfaction à faire beaucoup de dépenſe en voyageant, ſur-tout en mangeant & en bûvant au delà de ce qu'une perſonne d'un certain rang & d'une certaine naiſſance doit à elle-même. J'ai toujours cru faire un meilleur uſage de mon argent en achetant, autant que mes facultés pouvoient me le permettre, des choſes rares ou des productions ſingulieres du Pays où je me trouvois, plutôt que de dépenſer beaucoup d'argent dans les Auberges ou ſur les grands chemins. Mon deſſein n'étoit pas de faire un long ſéjour à la Haye; car j'aurois pris un logement particulier où j'aurois vécu d'une maniere beaucoup moins coûteuſe qu'à l'Auberge. J'ai cru devoir faire ici ces différentes obſervations en faveur de ceux qui doivent voyager, pour leur rappeller qu'ils doivent former d'avance leur plan & fixer les endroits où ils ſe propoſent de faire quelque ſéjour. Celui que je fis à la Haye fut beaucoup plus long que je ne l'avois cru, & me coûta par conſéquent beaucoup plus cher.

Je n'ai trouvé en général dans toutes les Provinces-Unies que des lits à la mode du Pays (1); c'eſt-à-dire, des lits qui ont quatre ou cinq pieds de haut. De jeunes amans, à moins qu'un ſang Hollandois ne coulât dans leurs veines, y courroient riſque de ſe caſſer le col la premiere nuit de leur mariage; car ces lits ne conviennent qu'aux dormeurs les plus décidés. Comme je témoignai de la répugnance pour y repoſer, on me donna un appartement meublé à l'Angloiſe.

Les rues de la Haye ſont très-bien pavées avec une eſpece de brique qu'on nomme *clinkers*, compoſée d'argile & de mâche-fer & fortement cuite au four. Elles reſſemblent au premier coup d'œil aux briques ordinaires, & ſe joignent ſi parfaitement qu'on peut les laver comme les maiſons. On peut dire que chaque Habitant porte envie à la propreté de ſon voiſin, & concourt de tout ſon zele à tenir la Ville la plus propre qu'il eſt poſſible. Tous les Particuliers lavent donc ſans ceſſe le petit eſpace de

(1) Les lits ſont en général très-bons en Angleterre; ils y ſont fort bas, & ſe renferment dans des eſpeces de caiſſes qui prennent extérieurement ou la forme d'un armoire ou celle d'un ſopha. Ces lits ont l'avantage de n'occuper que très-peu de place, & de ne faire aucun étalage dans une chambre.

pavé qui éſt devant leurs maiſons, ce qui leur procure une promenade qui leur paroît agréable. J'obſervai le même goût pour la propreté à Roterdam & à Delft. Comme le pavé n'eſt pas auſſi bon dans ces deux dernieres Villes qu'à la Haye, ſes effets n'y ſont pas auſſi ſenſibles. On me permettra cependant de remarquer ici que ce goût extrême pour la propreté des maiſons, que j'ai vu ſi ſouvent & ſi prodigieuſement vanté dans les écrits des Voyageurs, ſemble plutôt décliner chez les Hollandois que s'y conſerver. Je me rappelle d'être allé dans pluſieurs maiſons en Angleterre, qui étoient pour le moins auſſi proprement tenues que celles que j'ai eu l'occaſion de voir en Hollande. Il eſt vrai que je n'ai fait cette remarque qu'en me rappellant la demeure des perſonnes d'une certaine conſidération ; car il n'y a pas de parallele à faire entre les deux Nations, ſi l'on compare, à l'égard de la propreté, le menu peuple de l'un avec le menu peuple de l'autre. Les chaumieres Hollandoiſes ou les maiſons des petits Marchands qui ſont toujours remplies d'enfans, ſont auſſi propres qu'il eſt poſſible de ſe l'imaginer, tandis que de pareilles demeures ne ſont autre choſe en Angleterre que le ſéjour de la négligence & de la mal-propreté. Nous avons une eſpece de caractere mépriſable

parmi nous, que nous désignons communément par le mot *daudle* (nigaud); mais il n'y en a point de semblable en Hollande.

Un des inconvéniens de cette Contrée, & que j'ai toujours vu regarder par mes Compatriotes comme le plus considérable, c'est le chauffage. Un feu entretenu avec du bois coûtera autant à la Haye que sept feux à Londres. Je n'y ai point vu de charbons de terre, la tourbe est la seule matiere combustible dont on se sert pour s'y chauffer. Je n'ai cependant point à m'en plaindre; car l'on peut regarder un des grands avantages celui qu'a la tourbe de ne point donner de fumée. En effet, celle du charbon de terre est terrible pour la poitrine & pour les habits, & la fumée du bois est perfide pour les yeux. Ajoutez à cela que l'asthmatique le plus décidé n'éprouvera pas la moindre incommodité en brûlant de la tourbe. En Hollande, les appartemens sont échauffés avec des poëles, usage qui me paroît très-désagréable. Nos sociétés, rassemblées près de nos foyers en Angleterre, sont trop agréables pour que je ne donne pas à ces derniers la préférence sur toutes ces inventions.

La Haye offre un coup d'œil très-différent de tous ceux dont j'ai joui en Hollande. Le Commerce & le desir de gagner de l'argent font le

ſeul plaiſir & l'unique occupation des Habitans de Roterdam. La Haye ne fait au contraire que très-peu de commerce au dehors ; mais en revanche il s'y trouve toute auſſi bonne compagnie que dans quelle Ville de l'Europe que ce puiſſe être. Les Miniſtres étrangers y demeurent, le Prince d'Orange y tient ſa Cour (1), & les Etats-Généraux ne s'aſſemblent jamais qu'à la Haye. On y voit un grand nombre d'équipages élégans & des habillemens ſuperbes. La multitude des Domeſtiques, le luxe & le goût des Habitans de ce ſéjour pour le plaiſir m'offroient ſans ceſſe un ſpectacle très différent de celui que j'ai vu depuis. Quoique la Haye ſoit la demeure d'un grand nombre de perſonnes qui paſſent leur vie dans l'oiſiveté & qui ſont en état de faire beaucoup de dépenſe, on peut dire qu'elle eſt médiocrement pourvue de divertiſſemens publics. J'allai dans une maiſon que l'on appelle l'*Opera*, où je vis repréſenter mauſſadement une Comédie Françaiſe, ce qui

(1) Ce Prince deſcend d'une des premieres Maiſons du Pays, & qui doit être regardée comme la libératrice de la Hollande. La dignité de Stathouder ou de Conſervateur y eſt héréditaire. Le Stathoudérat, dans la République des Provinces-Unies, répond à la dignité de Dictateur dans la République Romaine. M. l'Abbé du Rayſal a fait l'Hiſtoire du Stathoudérat.

m'inſpira du dégoût pour le Théâtre de la Haye. C'eſt pourtant le ſeul endroit où l'on puiſſe ſe procurer quelque amuſement. Le Spectacle eſt ſoutenu en partie par les ſouſcriptions des Miniſtres étrangers. On me dit que l'on repreſentoit encore des Opéra ; mais que les Chanteurs étoient mauvais. Il ſe donnne très-ſouvent des Concerts publics à la Haye ; mais ils ſont rarement bons. Les meilleurs ſont ceux que l'on entend dans les maiſons particulieres.

Ce que je perdis en ceſſant de ſuivre la route ordinaire, je le regagnai dans le particulier, en rendant les Lettres de recommandation que j'avois pour différentes perſonnes de marque en allant voir Sir Joſeph Yorke. Je fus bientôt introduit dans la bonne compagnie, ce qui contribua beaucoup à rendre agréable mon ſéjour à la Haye. Les parties que je fus dans le cas d'y faire, comme cela arrive dans toutes les grandes Villes de l'Europe, étoient plus analogues à mes goûts que tous les divertiſſemens publics.

Les édifices publics de la Haye ont très-peu d'apparence ; les maiſons particulieres qui forment les rues & les places, ſont en général bien ſupérieures par le goût de leur architecture. On en voit même quelques-uns qui ſont très-conſidérables. Le Palais, comme on le nomme ici, renferme pluſieurs cours ; & n'of-

ſre à la vue qu'un bâtiment de peu d'apparence. L'Hôtel du Prince Maurice, Gouverneur du Bréſil, n'a rien d'extraordinaire.

Le Voohout eſt le mail des Hollandois ; il eſt preſque auſſi large que celui du parc Saint-James à Londres ; mais il n'eſt pas à beaucoup près auſſi long. Cette Promenade a été plantée par l'Empereur Charles-Quint. On y voit trois grandes allées contiguës pour les voitures. Les édifices qui les bordent offrent un beau coup d'œil ; ce qu'il y a de ſurprenant dans cette Promenade, c'eſt que pour la ſabler on a employé des coquilles au lieu de petit gravier, ce qui produit un effet très-déſagréable quand l'on s'y promene. Je fus d'autant plus ſurpris de cette ſingularité, que les Hollandois pourroient ſe procurer pour le même prix du gravier de la Tamiſe. Ces coquillages ſuppléent au ſable dans ce Pays, & cet uſage ſeul y diminue beaucoup la beauté des jardins, ou plutôt leur propreté. Le Mail de la Haye eſt auſſi peu fréquenté que les allées qui environnent le parc St. James (1).

(1) Le Parc Saint-James eſt une des promenades publiques de Londres, qui eſt contiguë au Palais du Roi. Elle paſſe pour une des plus belles de l'Europe par ſa noble ſimplicité. Charles I, Roi d'Angleterre, ayant formé le pro-

Le Prince Craft eſt une très-belle rue qui a près d'un mille & demi ou une demi-lieue de France de long ſur une grande largeur. Elle eſt auſſi droite qu'une flêche. On voit dans ſon milieu un très-grand canal planté d'arbres des

---

jet de la faire replanter dans un autre goût, fit venir de France le fameux le Nôtre pour le charger de ce ſoin; à peine le Nôtre eut-il jetté les yeux ſur ce Parc qu'il avoua qu'il ne ſe croyoit pas capable de faire mieux, & engagea le Monarque Anglois à le laiſſer ſubſiſter comme on le voit aujourd'hui. Cette promenade n'offre, dans la partie qui eſt voiſine de Weſtminſter, que la Nature toute brute: c'eſt une prairie irréguliérement coupée & arroſée par des canaux plantés de ſaules & de peupliers jettés au haſard. Il y a pluſieurs grandes allées d'ormeaux qui ſont le rendez-vous de la Nobleſſe & du beau monde. Les boulingrins ſont couverts de vaches, de chevres, de jumens & de biches qui répandent ſur ces promenades un air de vie qui en bannit la ſolitude lorſqu'il y a peu de monde. Sont-elles remplies, elles y réuniſſent, ſous le même coup d'œil, la foule, le luxe d'une Ville auſſi opulente que peuplée dans le contraſte le plus piquant, avec la ſimplicité champêtre. La plupart de ces vaches ſe rendent à midi & le ſoir vers la partie du Parc qui communique avec le quartier du White-hall. On les voit attachées ſur une file à des piquets au bord du boulingrin le plus près de la porte. Elles abreuvent les Paſſans de leur lait, qui eſt tiré ſur le champ & ſervi avec toute la propreté Angloiſe dans de grandes taſſes à thé, à raiſon d'un ſol d'Angleterre ou de deux ſols de France la taſſe. Voyez la deſcription de Londres par M. Groſlée.

deux côtés, & ſur lequel il y a pluſieurs ponts de pierre avec des balluſtrades de fer. Les maiſons, ſur-tout celles qui forment un des côtés de cette rue, ont la plus belle apparence, & le tout enſemble fait un des plus beaux ornemens de la Haye. On a ici une forte preuve que l'uſage de planter des arbres dans les rues ne produit pas un auſſi bel effet qu'une ſuite de beaux bâtimens devant leſquels il n'y a point d'arbres. Un canal revêtu en pierre de taille, qui traverſe une rue fort large, s'accorde très-bien avec la régularité des maiſons & produit un très-bel effet. Les arbres deviennent donc alors inutiles?

Après avoir paſſé huit jours très-agréablement à la Haye, j'allai faire, le 24, une petite courſe à Schewelinge, Village éloigné d'environ deux milles ou trois quarts de lieue de ce dernier endroit & ſitué ſur les bords de la mer. Le chemin qui y conduit eſt pratiqué entre des digues de ſable & mérite d'être vu. Il vient ſouvent de nombreuſes compagnies de la Haye à Schewelinge pour y manger du poiſſon frais ou pour s'y baigner dans la mer. Les côtes de cette partie de la Hollande ſont dignes de toute l'attention d'un Voyageur, par le ſoin que l'on prend de l'entretien des digues qui défendent ce Pays contre la mer. C'eſt auſſi ſur cette côte, qui

eſt

eſt très-plate & très-uniforme, que ſe fit l'épreuve du fameux chariot à voile inventé par Stevin, qui voitura vingt-huit perſonnes dans l'eſpace de de deux heures à la diſtance prodigieuſe de quarante-deux milles d'Angleterre ou quatorze de nos lieues. Ce chariot fut un jour ſur le point d'aller à la voile ſur la mer avec toute ſa cargaiſon par la faute de celui qui tenoit le gouvernail, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, ce qui ſeroit allé un peu plus loin que la compagnie étoit convenu. Le grand ſuccès de cette fameuſe machine engagea pluſieurs perſonnes à l'imiter dans pluſieurs endroits de l'Europe, & il parut dans le temps plus de cent projets pour faire non-ſeulement aller des carroſſes, des chariots & des charettes par les ſecours du vent, mais encore des charrues, des herſes, des cylindres de pierre ou de fer fondu pour unir les gazons. On eut probablement retiré quelque utilité de ces différentes inventions; mais comme la plupart des Mathématiciens manquent d'argent pour faire de pareilles expériences, ces découvertes ne s'étendent jamais au delà du cabinet des viſionnaires & des faiſeurs de projets.

J'employai l'après-dînée qui me reſtoit après mon retour de Schewelinge pour aller faire un tour de promenade dans un petit bois près de la Haye, qui appartient au Prince d'Orange &

qui eſt très-fameux en Hollande. Il n'y a cependant rien de merveilleux pour une perſonne qui eſt dans l'habitude de voir les jardins d'Angleterre (1). On trouve un très-beau Sallon ou

(1) C'eſt dans les forêts abandonnées à la Nature que les Anglois vont aujourd'hui chercher les modeles de leurs jardins. Les grandes allées de leurs parcs les mieux tenus ſont des routes de forêts formées au haſard d'arbres de toutes eſpeces & de toutes grandeurs. Les allées deſtinées à la promenade, imitant les ſentiers des forêts autant par leurs ſinuoſités que par la maniere dont elles ſe coupent & ſe communiquent. L'art ſe montre à peine dans la compoſition des maſſifs qui les ſéparent & les maſquent. Il conſiſte dans le choix des arbres & des arbuſtes qui les forment. Des violetes & des marguerites ſemées au haſard ſervent de bordure à ces maſſifs. A ces fleurs ſuccedent des arbuſtes nains de leur nature, tels que des roſiers, des myrtes, des genêts, des houx, &c. Les étages ſuivans ſont remplis par des cedres, des pins de diverſes parties de l'Amérique, & autres arbres qui ne s'élevent qu'à une hauteur graduée, ou dont l'accroiſſement eſt fort lent. Les derniers étages ſont formés par des arbres dont les tiges ſont les plus hautes. Au moyen de cette diſpoſition ces maſſifs offrent dans tous leurs âges la forme pyramidale qui eſt la plus agréable. Les ſentiers ſont de petites allées tortueuſes qui ne courrent jamais l'eſpace de deux toiſes en ligne droite ni ſur le même plan. On voit dans les jardins de la maiſon du Lord Burlington à Chiſwich, & dans les jardins & le parc que la Princeſſe de Galles a fait faire à Kew dans le voiſinage de Richemont des gazons de la plus grande beauté. On vante beaucoup les jardins de Stow,

Salle de Bal, avec un dôme dans le Palais dont dépend le petit bois dont on vient de parler. Cette piece, célebre dans le Pays, eſt ornée de très-beaux tableaux, parmi leſquels on en compte pluſieurs de Rubens, de Vanderverf, de Wareſt, de Sehuyer, &c.

J'employai toute la journée du 25 pour voir Riſwick, Palais appartenant au Prince d'Orange, & fameux par la paix qui y fut conclue. C'eſt le ſeul édifice conſtruit en pierre de taille qui ſoit dans toutes les ſept Provinces-Unies. Il eſt ſinguliérement enveloppé de bois,

---

ceux de Greenwich, de Richemont & de Windſor. Il eſt à préſumer que le goût qui regne actuellement en Angleterre pour l'arrangement de leurs parcs & de leurs jardins vient des Chinois; car l'on y voit, comme chez ce Peuple ſi éloigné de nous, des grottes, des petites colonnes artificielles; on y tranſporte par piece des rochers entiers, & cela dans le deſſein d'imiter la Nature. M. Groſlée obſerve très judicieuſement dans ſa deſcription de Londres, que les Anglois évitent d'introduire dans leurs jardins nos ſalles modernes en tilleuls dont la cime exactement applatie au ciſeau, & ces portiques continus qui reſſemblent à de la menuiſerie peinte en vert. Ne ſeroit-il pas poſſible de trouver un ſage milieu entre la froide ſymmétrie des jardins François & la négligence apparente des plantations Angloiſes? Il me paroît que ces dernieres ſe lient mal avec les Châteaux qu'elles doivent embellir, & qu'elles les font paroître trop iſolés. *Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines.*

ce qui rend toutes les chambres très-obſcures. La fureur d'enſevelir, pour ainſi dire, toutes les maiſons dans les arbres eſt inexprimable chez les Hollandois. Ce goût paroîtroit naturel dans un Pays froid & montagneux, où les grands vents & le trop grand air ſont des inconvéniens; mais il eſt ridicule & biſarre dans un Pays abſolument plat, où l'air eſt toujours diſpoſé à reſter auſſi tranquille que les eaux d'un étang. Il me ſemble qu'une habitation eſt d'autant plus ſaine & plus agréable, qu'elle eſt très-découverte. On ne voit rien dans le Palais de Riſwick qui mérite l'attention d'un Etranger, excepté un très-petit nombre de tableaux. Il n'en eſt pas de même à Hondſlaërdyck, qui eſt un autre Palais appartenant au Prince d'Orange. On y trouve une gallerie compoſée des plus beaux tableaux des meilleurs Maîtres de l'Ecole de Flandre. Pluſieurs ſalles du rez-de-chauſſée ſont pavées avec les plus beaux marbres, & l'on voit un cabinet entiérement revêtu de vieux japon (1).

(1) On appelle vieux japon ou vieux lacq des paneaux venus originairement du Japon ou de la Chine, ſur leſquels on voit des eſpeces de bas-reliefs coloriés & formés avec une pâte très-dure; ces paneaux ſont couverts pour l'ordinaire d'un vernis noir du plus grand éclat. Les Amateurs ont mis

Je partis le 26 de la Haye, & je pris le treckſuite pour me rendre à Leyde, qui n'en eſt tout au plus éloignée que de neuf milles ou trois lieues de France. Il ne m'en coûta que quatorze ſtivers ou vingt huit ſols de France pour moi & pour mon Domeſtique. Je fus très-heureux de trouver bonne compagnie dans cette barque; de ſorte que cette maniere de voyager me devint très-agréable. Nous ne demeurâmes qu'environ trois heures en chemin, & j'allai loger à la Boule d'Or. Que mon lecteur me permette ici de lui faire remarquer, qu'ayant toujours parlé des Auberges où je ſuis deſcendu, je crois devoir lui apprendre que je trouvai cette derniere très-bonne, mais fort chere.

Leyde eſt une très-grande Ville qui eſt fort jolie en général. Elle eſt fortifiée; mais les ouvrages qui la défendent ne ſont pas conſidérables. On y voit peu de caneaux, ce qui donne à cette Ville un air tout différent des autres Places da la Hollande. On ſe plaint beaucoup à Leyde de la qualité des eaux, qui eſt

---

un prix d'autant plus grand au vieux lacq, que l'on aſſure que le ſecret de ce magnifique vernis eſt perdu dans le Japon & dans la Chine. Quelque riche que ſoit le vieux lacq il a toujours un coup d'œil triſte.

très-mauvaiſe. Comme elles ſont ſtagnantes dans les canaux, il s'en éleve d'ailleurs des exhalaiſons & des vapeurs qui ſont très-nuiſibles à la ſanté.

Les rues de Leyde ſont très-longues, & l'on en voit de larges & d'étroites. Les maiſons y ſont en général très-bien bâties. La rue appellée *Rapen-Bourg* eſt très-noble ; mais elle ne me parut pas, comme aux yeux des Habitans de Leyde, la plus belle de l'Europe. La principale Égliſe eſt un très bel édifice. Il n'y a rien à l'Hôtel-de-Ville qui ſoit digne de la curioſité d'un Voyageur, excepté un grand tableau repréſentant le jugement dernier, qui a été peint par Luc de Leyde (1). L'Univerſité de Leyde eſt la plus fameuſe de la Hollande, & jouit de la plus grande réputation en Europe pour les Grands Hommes qu'elle a produits.

Je m'attachai d'une maniere particuliere à me procurer des renſeignemens ſur l'état actuel des Manufactures de Drap établies à Leyde,

(1) *Luc de Leyde*, connu ſous le nom de Lucas de Hollande, naquit en 1494 ; il eſt le premier des Peintres modernes qui ait eu une idée de la perſpective. Cet Artiſte fut l'émule & l'ami d'Albert Durer. Il peignoit à l'huile, à gouache & quelquefois ſur le verre. C'eſt ainſi qu'il variois ſes occupations. On a de lui quelques gravures eſtimées. Luc de Leyde mourut en 1533.

qui étoient jadis très-conſidérables. Les Ouvriers qu'elles emploient ſont de différentes Nations, parmi leſquels on remarque un grand nombre de François réfugiés. Ces Manufactures emploient pluſieurs milliers d'hommes & de femmes & quelques enfans. On y fabrique ordinairement des draps de différente largeur, des ſerges & des camelots, mais qui ſont inférieurs aux plus belles étoffes de ce genre qui ſe fabriquent en Angleterre. Je fus curieux de ſavoir ſi cette différence venoit de ce que ces Manufactures n'avoient pas à leur diſpoſition d'aſſez belle laine pour l'employer, ou ſi elles manquoient de débouchés pour vendre leurs draps dans le cas où ils ſeroient d'une qualité ſupérieure. La premiere raiſon ſe trouve rapportée dans pluſieurs Auteurs qui ont parlé de ces Fabriques. Cependant un des principaux Manufacturiers, qui me parut très-intelligent & de la meilleure foi, m'aſſura qu'ils ne s'attachoient plus qu'à fabriquer des draps qui ſont d'un prompt débit en Turquie, dans les Indes Orientales, en Eſpagne & dans d'autres Pays. Des draps auſſi fins que ceux qui ſe fabriquent en Angleterre ne s'y vendroient point, non pas parce l'on en eſt dégoûté, mais parce qu'ils y deviendroient trop chers. On a fait à Leyde des draps auſſi fins que dans la Grande Bretagne; mais

ils y ont été vendus auſſi chérement. Ce n'eſt donc que le prix de ces étoffes dans les Foires étrangeres qui ſert de regle à ces Manufactures. Pour ce qui eſt de la laine, les Hollandois en tirent beaucoup de l'Eſpagne, avec laquelle on peut faire les draps les plus fins. La Grande Bretagne & l'Irlande leur en fourniſſent un peu; mais il s'en faut de beaucoup, ſelon les obſervations de mon Manufacturier, que cette derniere quantité de laine ſoit auſſi conſidérable que la crainte le faiſoit préſumer aux Anglois. La laine groſſiere que les Hollandois emploient dans leurs Fabriques leur vient de l'Allemagne, & ſur-tout de la Pologne & de la Turquie. Je demandai à mon Fabricant comment il ſe pouvoit faire que ſes Compatriotes achetaſſent des draps fins en Angleterre pour les exporter, ainſi que j'en avois été inſtruit à Roterdam, ſur tout ſi on leur demandoit plutôt des draps d'Hollande, pour la ſeule raiſon qu'ils étoient à meilleur marché. Il me répondit que cela n'arrivoit en général que pour ſatisfaire quelques Particuliers établis dans les Pays où l'on exportoit leurs marchandiſes, parce qu'ils ne regardoient point au prix, pourvu qu'ils euſſent ce qu'il y avoit de meilleur. Mon Manufacturier me dit enſuite que ces demandes n'étoient preſque plus rien en comparaiſon de

celles qu'on leur faiſait de leur drap à bon marché : il m'aſſura encore que l'on trouvoit beaucoup d'avantage à ne mettre ſur les métiers que de la laîne commune, & que ces raiſons avoient facilement déterminé les Hollandois à tirer leurs beaux draps de l'Angleterre.

Je trouvai que ces Manufacturiers ſe plaignaignaient unanimement de la décadence de leur Commerce. Ils m'aſſurerent qu'il y a cinquante ans que les Fabriques de Leyde étoient d'un tiers plus conſidérables qu'elles ne le ſont aujourd'hui ; ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'elles tombent tous les jours. Je m'informai enſuite des cauſes de cette décadence ; on me dit qu'elle ne devoit être attribuée qu'aux grands progrès que faiſoient tous les jours les Manufactures de France, d'Angleterre & d'Allemagne. On me dit encore que les Anglois s'attachoient chaque jour à imiter de plus en plus les draps de Leyde, & que les Manufactures de France portoient un très-grand préjudice à celles de Hollande depuis la paix. J'appris enfin que le coup le plus terrible fut porté aux Manufactures de Leyde dans le ſiecle dernier, lorſque pluſiours Princes d'Allemagne, qui habilloient jadis toutes leurs Troupes avec du drap d'Hollande, établirent des Fabriques de Draps chez eux, pour y remplir cet objet.

Avant de quitter Leyde, je dois offrir à mon lecteur un petit nombre d'obſervations que j'ai faites ſur les campagnes que j'ai traverſées depuis mon départ de Roterdam. Toute cette partie de la Hollande peut être conſidérée en général comme une très-riche prairie ; car l'on y voit très-rarement des terres labourables. Les pâturages y ſont très-abondans, & le ſol qui les produit eſt abſolument plat. Le fonds m'a paru d'une argile noirâtre, autant que j'ai pu le préſumer. On me dit que ces prairies ſe louoient depuis quarante ſchellings ou quarante-huit livres de France, juſqu'à ſix livres ſterlings l'âcre, meſure d'Angleterre (1). Les Habitans de ces campagnes s'attachent particuliérement à nourrir des vaches de la plus forte eſpece, que l'on nomme en Angleterre des vaches Hollandoiſes, & quelques autres perſonnes *bétail d'Holderneſſ*. Les Payſans prennent un ſoin particulier pour ces animaux ; ils les renferment dans les étables pendant les hivers les plus longs, & les y tiennent auſſi propres qu'un Gentilhomme Anglois pourroit tenir ſes chevaux de race (2). Les Hollandois n'y par-

(1) *Acre*, meſure ſuperficielle en uſage en Angleterre, équivalent à un arpent & demi de cent perches quarrées. La perche vaut communément vingt-deux toiſes.

(2) Les Anglois appellent *chevaux de race* ceux qu'ils

viennent pas en mettant beaucoup de litiere ſous leurs vaches ; bien au contraire, car ils n'en mettent point du tout. Les Hollandois ſe contentent de pratiquer une rigole ou tranchée en pierre ou en brique dans leurs écuries, & de la diſpoſer de maniere que les excrémens de ces animaux puiſſent y tomber, quand ces derniers ſont attachés à la mangeoire. On a ſoin de les enlever réguliérement & de les mêler avec toutes les ordures que l'on balaie hors de la maiſon, ce qui fait un excellent engrais.

---

croient les plus propres à la courſe. Ils en ont dont la viteſſe eſt preſque incroyable. Le Pomfret & l'Eclipſe, chevaux fameux parmi eux, ont fait juſqu'à neuf lieues dans une heure ayant leur Cavalier ſur le dos. Les courſes de chevaux, qui ſont les délices de la Nation Angloiſe, paroîtront peut-être un amuſement des plus frivoles au premier coup d'œil; mais ſi l'on réfléchit que ce goût, qui commença à s'introduire vers le regne de la fameuſe Eliſabeth, a tourné les vues de cette Nation vers l'éducation des chevaux, qui eſt pour elle une branche de commerce des plus conſidérables, on penſera différemment. La race des chevaux de courſe vient originairement de l'Arabie & de la Barbarie. Les premiers harras d'un certain prix furent établis par M. de Pluvinel, Gentilhomme François, envoyé par Henri IV à Eliſabeth. Cette Princeſſe laiſſa à ſes Sujets la plus grande liberté à cet égard, auſſi les races n'ont point dégénéré ; l'induſtrie du Fermier, n'ayant point d'entraves, s'eſt déployée toute entiere.

Cette maniere d'économiſer la paille dans un Pays où il n'y a point de terres labourables, eſt un objet de la plus grande importance. Les Payſans Hollandois étrillent & nétoient leurs vaches de préférence à leurs chevaux, & ne les tiennent auſſi propres, que parce qu'ils croient que cette propreté contribue à leur faire donner beaucoup de lait. Ils tiennent encore leurs écuries auſſi chaudes qu'il eſt poſſible, & bouchent toutes les ouvertures juſqu'à ce que l'haleine de ces animaux échauffe parfaitement tout cet endroit. Je penſe que cet uſage eſt ſingulier, & qu'il contrarie les vues de la Nature. Les Payſans de la Hollande portent ſi loin les précautions pour leurs vaches, qu'ils leurs mettent des couvertures pendant l'été lorſqu'elles paiſſent dans les prairies, ce qui offre un coup d'œil très-extraordinaire.

Indépendamment des vaches que les Hollandois nourriſſent avec le plus grand ſoin dans leurs pâturages, on y voit encore de nombreux troupeaux de gros bétail, qui viennent du Holſtein & du Danemarck. On achete les bœufs, dans ces deux Contrées, à raiſon de quarante ou cinquante ſchellings ou ſoixante-dix livres de France la piece ; mais dès que ces animaux ſont arrivés en Hollande, quelquefois

au nombre de cent mille, leurs Conducteurs, qui ſont tous de ce Pays, les vendent aux Fermiers depuis trois juſqu'à quatre livres ſterlings ou quatre-vingt-quatre livres la piece. Il faut ſur-tout remarquer que les prairies ſont ſi riches dans ces Contrées, que quelques-uns de ces bœufs s'engraiſſent dans l'eſpace de ſix ſemaines. Il faut cependant deux mois pour qu'ils ſoient en pleine graiſſe, & trois mois ſuffiſent pour engraiſſer les plus groſſes & les plus ſurprenantes pieces de bétail. Les Bouchers les achetent toutes engraiſſées à raiſon de cinq, de ſix, de huit & même de neuf livres ſterlings la piece. Comme un âcre, meſure d'Angleterre, pourroit engraiſſer trois de ces bœufs, le Fermier tire depuis trois juſqu'à ſix livres ſterlings ou cent vingt-ſix livres de bénéfice de chaque âcre, pour une ſeule partie de l'année. Ce profit n'eſt pas cependant auſſi grand qu'on ſe l'imagine; car les taxes & les rentes que ce Cultivateur eſt obligé de payer, ne lui laiſſent pas un grand bénéfice. On m'a aſſuré que la chair des bœufs que l'on éleve dans les pâturages de la Hollande, n'eſt pas à beaucoup près auſſi ferme, & que leur peau n'eſt pas auſſi propre à faire du bon cuir que celles des bœufs d'Angleterre. Ces inconvéniens ſont les effets de la qualité des pâturages,

qui, étant trop nourriſſans, contribuent plutôt à bouffir ces animaux dans l'eſpace de trois mois, qu'à leur donner cet embonpoint durable & ſolide qu'ils ne prennent en Angleterre qu'au bout de ſix ou de huit mois.

On a pareillement remarqué que, malgré que quelques-uns de ces bœufs élevés en Hollande ſoient auſſi gros que ceux de la Grande Bretagne, leur chair n'eſt pas à beaucoup près auſſi peſante que le même volume de chair de ceux d'Angleterre. Comme les Hollandois mangent très-peu de viande fraîche, la plus grande partie de celles qu'ils tirent de ces troupes prodigieuſes de bœufs qu'ils tuent chaque année, ſe ſale pour les équipages des vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, qui en conſument la plus grande partie. Les Hollandois en font encore ſécher à la fumée ſelon une maniere qui leur eſt propre, en la ſuſpendant dans leurs cheminées, pour l'exporter enſuite comme une choſe rare dans le reſte de l'Europe.

Puiſque je parle du ſol de la Hollande & de ſes productions, je crois devoir faire remarquer à mon lecteur que le terrein que l'on veut ſeulement cultiver, & ſur lequel on ne ſe propopoſe pas de bâtir, ſe vend beaucoup plus cher dans les environs de Leyde que dans tout autre endroit du monde. L'âcre de terre

labourable s'y vend deux cent livres ſterlings ou quatre mille deux cent livres de notre monnoie. Je connois trois âcres qui ont été vendus ſix cent cinquante livres ſterlings. Les jardins qui ſont très-fameux ſe paient communément depuis deux cent cinquante livres ſterlings l'âcre, juſques à trois cent dix livres ſterlings. Leurs productions en fruits & en légumes ſont tellement eſtimées par ceux qui aiment la bonne chere, qu'Amſterdam ſe fournit preſque entiérement de ſes denrées dans les potagers de Leyde, quoiqu'ils en ſoient éloignés de dix milles ou trois lieues de France. Les Jardiniers Hollandois excellent dans leur Art, & ont le talent de faire ſans ceſſe de nouvelles récoltes ſur le même terrein. Ils ſuivent, à peu de choſes près, la maniere de cultiver les jardins qui a été adoptée dans les environs de Londres, où le jardinage a été porté auſſi loin que partout ailleurs.

La fertilité des campagnes de la Hollande, qui fourniſſent pluſieurs ſortes de denrées, & qui abondent ſur-tout en fourages, eſt une ſuite de la bonne qualité & de la nature du ſol. Chaque prairie y eſt très-bien arroſée ; le Pays eſt d'ailleurs très-plat dans toute ſon étendue, voiſin de la mer & entrecoupé par un très-grand nombre de rivieres. On peut le regarder comme

un marais ou une fondriere qui a été deſſéché, n'offrant par-tout qu'une glaiſe très-graſſe & humide, ou de la terre à tourbe, ce qui forme un ſole très-fertile. Les beſtiaux y ont d'ailleurs l'avantage d'y avoir de l'eau à ſouhait, où ils peuvent ſe baigner pendant les chaleurs de l'été. Les Payſans Hollandois font le plus grand cas de cette facilité, & y attachent la plus grande importance pour engraiſſer leurs bœufs & pour donner beaucoup de lait à leurs vaches. Telles ſont les cauſes de la fertilité prodigieuſe de ces Contrées. La Hollande doit encore une partie des avantages dont je viens de parler, au grand nombre de rivieres (1) & de canaux qui coupent ſes prairies &

(1) Tout le monde ſait que le Rhin eſt peu conſidérable en Hollande. Si on le voit à Leyde, il n'offre qu'un petit ruiſſeau qui eſt pourtant le véritable Rhin. La remarque d'un Auteur moderne ſur ce fleuve m'a paru très-juſte. La gloire des autres fleuves, dit-il, augmente à proportion de la longueur de leurs cours; mais le Rhin ſe réduit preſque à rien & ſe perd, pour ainſi dire, dans les ſables avant d'entrer dans l'Océan. Après avoir été forcé de ſe ſéparer en deux branches au Fort de Schencken, où la moitié de ſes eaux prend le nom de Wahal, l'Iſſel lui enleve encore une partie de celle qui lui reſtoit un peu au deſſous d'Arnheim. Il coule enſuite vers cette Ville, quoique très-affoibli, & environ à vingt milles ou ſix lieues & $\frac{2}{3}$; delà il eſt obligé qui

qui en inondent ſouvent une grande partie pendant l'hiver. On pourroit préſumer qu'elles y

---

de ſe ſéparer de nouveau dans la Ville de Duderſtadt. C'eſt ici que ſa principale branche prend un nouveau nom & s'appelle le Lech. Il ne coule plus que ſous la forme d'un petit ruiſſeau vers la droite & retient toujours ſon ancien nom de Rhin. Il va paſſer à Utrecht où il ſe partage pour la quatrieme fois. Le Lech s'écarte de cette Ville & dirige enſuite ſon cours vers le Nord. Le petit filet d'eau, qui porte néanmoins le nom de Rhin, paſſe tranquillement à Worden; enfin il fait ſes derniers adieux à Leyde, & finit triſtement ſon cours, en verſant le peu d'eau qui lui reſtoit dans deux ou trois canaux, ſans avoir même l'honneur de ſe jetter dans l'Océan. Nous n'ignorons pas la cauſe de cette deſtinée du Rhin. On doit l'attribuer à un tremblement de terre qui bouleverſa les Dunes dans le neuvieme ſiecle & combla l'embouchure de ce fleuve. Le Rhin fut alors obligé de revenir ſur ſes pas & de chercher un autre paſſage. Le Lech n'avoit rien alors de remarquable; mais les eaux du Rhin qui furent obligées de refluer vers leur ſource, inonderent le Pays, enflerent ce petit fleuve & contribuerent à lui creuſer un lit. L'entrée dans la mer a toujours été interdite depuis cette époque à l'ancien cours du Rhin. C'eſt ainſi que ce malheureux fleuve, qui coule beaucoup de haſard en traverſant le lac de Conſtance & qui ſe précipite du haut des rochers près de Schafouſe dans la Suiſſe, perd enfin ſa gloire avec ſon nom au Village de Catwick. Pluſieurs bons Hiſtoriens, qui ont écrit ſur cette eſpace de terre que l'on nomme aujourd'hui la Zélande, prétendent qu'elle fut alors diviſée en pluſieurs iſles que nous voyons maintenant, &

dépoſent les mêmes principes de fécondité que le Nil laiſſe ſur les Campagnes de la baſſe Egypte quand il s'en retire.

Avant de quitter les environs de la Haye & de Leyde, qui paſſent pour être les deux endroits les plus polis de toutes les Provinces-Unies, & les plus inſtruits, puiſque les Chefs du Gouvernement & les Miniſtres Etrangers ont choiſi le premier pour leur réſidence, & que l'Univerſité qui eſt établie dans l'autre eſt le ſéjour des Sciences & de la Littérature, je vais offrir à mon lecteur quelques obſervations que j'ai faites ſur le caractère des Peuples que j'ai vus juſques ici. Quoique la différence qui ſe trouve entr'eux & le Peuple d'Amſterdam ne ſoit pas extrême, elle eſt cependant aſſez grande pour que l'on puiſſe l'appercevoir avec facilité. Il y a cependant une reſſemblance nationale dans le bas peuple ; mais il n'en eſt pas de même des perſonnes d'un certain rang qui ont voyagé & qui vivent ſans avoir beſoin de faire aucun Commerce. Ces derniers ſont plus ou moins François, c'eſt-à-dire, qu'ils imitent plus

---

que les terres, les forêts & les prairies qui étoient entre Amſterdam, & les terres furent inondées par les eaux qui les couvrent encore aujourd'hui & à qui on a donné le nom de Zui der Zée.

ou moins cette Nation ; ils ne parlent que ſa langue, s'habillent comme elle : (ce qui, à dire la vérité, n'eſt pas trop naturel dans les marais de la Hollande) ils vivent de même & ſe donnent les mêmes airs, comme s'ils prétendoient à la vivacité & à la gentilleſſe Françoiſe. Il eſt évident que cette claſſe n'étant compoſée que de Métis & d'Imitateurs, on ne doit pas conclure que leur caractere ſoit celui de la Nation Hollandoiſe. En effet, ils n'en ſont que les bâtards. Qu'il me ſoit cependant permis de remarquer ici que la Haye paroît remplie de ces Hollandois Franciſés ; car cet endroit, ne devant point ſon exiſtence au Commerce, doit être plutôt le ſéjour de la pareſſe que celui de l'induſtrie. Un grand nombre de familles, qui demeurent à la Haye, ont renoncé au négoce, & n'ont plus beſoin de cette reſſource. D'ailleurs, la réſidence qu'y font les Miniſtres Etrangers concourt à faciliter ces moyens, d'expliquer la cauſe de la différence du caractere des Habitans de cet endroit avec celui des autres Citoyens de la Hollande. Il faut encore remarquer que l'on trouve également de pareils caracteres à Leyde, quoiqu'ils ne ſoient pas auſſi communs qu'à la Haye. Il y a une très-grande différence dans les mœurs & dans la façon de penſer à Roterdam ; ces

obſervations prouvent évidemment que l'éloignement des affaires & la fréquentation des Etrangers d'un certain rang ont beaucoup influé ſur le caractere des Habitans de la Haye. On voit à Leyde un grand nombre de perſonnes que l'Univerſité y attire, & qui, n'ayant point le Commerce pour objet, communiquent leurs uſages & leurs mœurs aux Habitans de cette Ville. Il n'en eſt pas de même à Roterdam ; chaque Particulier s'y occupe ſérieuſement du Commerce, & n'a point d'autre objet. C'eſt alors qu'il y manifeſte le véritable caractere Hollandois plutôt qu'ailleurs.

Une induſtrie ſoutenue, une activité prodigieuſe ſemblent ſe faire remarquer dans chaque individu. Les Hollandois ne connoiſſent point la diſſipation, & rien ne peut les diſtraire de leurs projets. Ils ne s'appliquent qu'à augmenter leurs richeſſes. Il eſt étonnant de voir combien il ſe trouve de grandes fortunes parmi eux. Ces Négocians, immenſement riches, n'en continuent pas moins leurs Commerce avec la même ardeur, ſans ſonger à ſe procurer quelque aiſance & un peu de ſuperflu. Les Hollandois ſont d'une conſtitution froide, & flegmatique au plus haut degré. Ils ſont ſobres, avares & amateurs de l'ordre. La parcimonie ſemble leur être naturelle, & leurs cœurs paroiſſent inacceſſibles

à toute autre paſſion qui pourroit en altérer la tranquillité. Ces qualités ſont moins les ſuites du goût de cette Nation pour le Commerce, que les effets du climat. Un Hollandois eſt un être amphybie comme une grenouille; comme la moitié de ſon Pays eſt couverte d'eau, il paſſe la moitié de l'année ſur cet élément. Les vapeurs, qui s'en élevent en grande quantité, jointes aux exhalaiſons continuelles que fournit un terrein également bas & humide, doivent beaucoup influer ſur l'eſprit & le caractere des Habitans. Quel contraſte prodigieux entre l'amour en Eſpagne, en Italie & en Hollande! Ne ſeroit-il pas ſurprenant pour un Napolitain amoureux, s'il ſavoit que l'excès de ſa belle paſſion n'eſt que l'effet du climat, & que s'il vivoit en Hollande, il n'auroit pour ſa Maitreſſe qu'une froide amitié?

Ces principaux traits du caractere des Hollandois ne ſe trouvent pas ſi généralement dans chaque Particulier que l'on ne puiſſe faire des exceptions. Les différences qu'il peut y avoir ne ſont ſenſibles, comme je puis l'aſſurer, que pour ceux qui ont voyagé dans toutes les parties de la Hollande; car ceux de ſes Habitans qui, ne ſont jamais ſorti de leur Patrie, n'ont pas autant de goût, pour une vie molle & oiſive, que ceux qui ont parcouru d'autres

Contrées. Quant à la parcimonie que l'on reproche à cette Nation, je n'oſerois encore décider, je ne parle juſques ici que ſur parole, & j'attends pour prononcer ſur cette matiere que j'aie vu un plus grand théâtre que les Villes de Roterdam & de Delft. Je n'ai connu juſques à préſent que quelques Négocians & quelques Manufacturiers qui vivoient dans l'aiſance, quoique ce ne fût pas dans le goût François. Malgré que j'ai remarqué chez ces Particuliers la plus grande abondance, ils n'en ont pas moins paru attachés à leurs affaires, & leur activité ne feroit jamais ſoupçonner qu'ils euſſent une auſſi grande fortune que celle dont ils jouiſſoient. Les dépenſes de la table & des vins étrangers m'ont paru celles qu'ils faiſoient le plus volontiers. Les Hollandois aiſés emploient encore beaucoup d'argent pour ſe meubler & pour décorer leurs maiſons, de même que pour leurs équipages. Il s'en faut de beaucoup qu'ils faſſent autant de dépenſes pour leurs habillemens, pour leurs plaiſirs & pour leurs Domeſtiques.

Si l'on veut connoître le véritable caractere national des Hollandais, ce caractere qui eſt ſans aucune altération, il faut tâcher de le découvrir dans la claſſe la plus baſſe du peuple. Vous trouverez dans la conſtitution de chaque

individu le même flegme, & vous n'y verrez jamais d'autre vivacité que celle que donnent la forte biere, le gin ou eau-de-vie de genié-vre & la fumée de tabac, dont ces Peuples font un très-grand uſage. Vous remarquerez encore une induſtrie particuliere qui leur eſt néceſſaire pour qu'ils puiſſent pourvoir à leur ſubſiſtance, puiſque toutes les denrées ſont d'un tiers plus cheres dans leur Pays qu'en Angleterre. Vous verrez encore chez eux une ruſticité & une rudeſſe révoltantes, qui ſurpaſſent toutes celles que vous auriez pu remarquer chez les les autres Nations. Le menu peuple n'a pas la moindre déférence, ni le moindre reſpect pour le plus riche Marchand de la Ville. Tel eſt l'effet de l'égalité qui regne dans une République plutôt que celui de la liberté ; car le peuple Hollandois eſt gouverné avec trois fois plus de ſévérité que le menu peuple d'Angleterre, qui, pour cette ſeule raiſon, eſt beaucoup plus libre. On ne trouve pas cependant cette même rudeſſe dans la Grande Bretagne. On reproche au bas peuple de la Hollande d'être violent & de porter des coups de couteaux pour la moindre diſpute ; enfin, d'être cruel dans ſes révoltes. Cependant je dois lui rendre ici cette juſtice, c'eſt que pendant le ſéjour que j'ai fait dans ce Pays, je n'ai vu que très-rarement

des preuves d'un ſi mauvais caractere. Je ſuis intimement perſuadé que lorſqu'un Hollandois ſe porte à de pareilles extrêmités, c'eſt qu'il n'eſt pas de ſang froid, & que ſes violences ſont plutôt l'effet des liqueurs fortes dont il s'eſt enivré. Il n'en eſt pas de même des accès de fureurs auxquels ſe portent tout-à-coup les Peuples de la partie méridionale de l'Europe. Je n'ai rien vu de pareil en Hollande, quoique les nombreuſes courſes que j'y ai fait pour examiner tout ce qui pouvoit flatter ma curioſité m'aient fourni l'occaſion d'y voir beaucoup de monde.

La diſtance de Leyde à Harlem eſt de quinze milles ou cinq lieues de France, que l'on fait en bateau dans l'eſpace de quatre heures. Je fis ce petit voyage le 29, & j'allai deſcendre à l'Auberge du Lion d'Or, qui m'avoit été recommandée. Les Hotéleries, je le répete encore, ſont auſſi cheres en Hollande qu'en Angleterre; mais je ne crois pas qu'on doive les comparer, pour la commodité, à celles qui ſe trouvent ſur les grands chemins de cette derniere Contrée. La vue de la campagne n'eſt pas déſagréable quand on ſuit la route dont je viens de parler, quoique vous voyez preſque toujours de grands amas de tourbe d'un côté, & que vous ayez le lac ou mer de Harlem de

l'autre. On m'aſſura que l'autre chemin étoit plus diverſifié par des prairies qui fourniſſent des pâturages & la nourriture à tout le gros bétail de ce Pays. Le lac de Harlem a douze milles ou quatre lieues de France de long, & trois milles ou une lieue de large. Il ſe trouve entre Amſterdam, Leyde & Harlem. Comme le Commerce qui ſe fait entre ces trois Villes eſt très-conſidérable, ce lac eſt toujours couvert de barques & d'autres bâtimens. Il fournit en même temps une très grande quantité de poiſſons. Il eſt ſurprenant que les petites jalouſies qui ſubſiſtent entre Amſterdam, Leyde & Harlem empêchent que l'on exécute un projet auſſi utile que le ſeroit pour elles le deſſéchement de ce lac que l'on pourroit convertir en de riches prairies. L'eau n'y a pas plus de huit pieds d'Angleterre ou ſept pieds & demi de France dans les endroits les plus profonds, & l'on pourroit la faire écouler ou l'enlever avec des machines de très-peu de dépenſe. On deſſécheroit par conſéquent le vaſte terrein qu'elle couvre, & on le mettroit en culture. Les Hollandois à qui j'ai parlé de ce projet conviennent que ſon exécution ſeroit très-facile; mais ils avouent en même temps que les Habitans des trois Villes dont on vient de faire mention, ne ſont pas tous du même ſentiment.

Harlem, de même que toutes les autres Villes de la Hollande, eſt environnée d'une eſpece de fortification qui ne ſeroit pas capable de ſoutenir trois jours de ſiége contre une Armée bien pourvue d'artillerie. Les rues y ſont en général étroites & les maiſons n'ont rien d'extraordinaire. Il y a pluſieurs canaux à Harlem, & l'on fait monter le nombre de ſes Habitans à cinquante mille. La principale Egliſe eſt d'une très-belle achitecture gothique, & l'on y voit trois buffets d'orgues. On m'y fit remarquer pluſieurs boulets qui ſont encore enfoncés dans les murailles depuis le fameux ſiége que les Eſpagnols firent de cette Ville en 1572. Les objets qui méritent le plus l'attention des Voyageurs à Harlem ſont les Manufactures & les Blancheries. Le principal Commerce conſiſte, en effet, dans le blanchiſſage des toiles que l'on apporte en très-grande quantité de différens endroits des Provinces-Unies, de la Flandre, & même de la Siléſie. Tous les vaiſſeaux qui arrivent ici d'Ecoſſe & d'Irlande ſont chargés des mêmes marchandiſes, & ne viennent que pour les faire blanchir. On doit attribuer aux qualités de l'eau la beauté du blanchiſſage de Harlem; car on a fait faire ſans ſuccès une foule d'expériences dans ce genre en Angleterre, en Ecoſſe & en Irlande par des Blanchiſſeurs Hollandois. On

doit pourtant ſe rappeller qne l'on peut conclure le peu de durée des toiles blanchies dans ces Contrées de leur grande blancheur ; car les préparations auxquelles les Hollandois les ſoumettent pour les blanchir, en alterent en même temps la bonté. Cette recherche, dans la propreté, ne doit donc convenir qu'aux toiles qui ſont deſtinées, par leur haut prix, aux perſonnes opulentes. Il ſeroit au contraire déſavantageux à tous autres Particuliers d'en faire uſage. Les frais du tranſport des toiles d'Ecoſſe en Hollande joint au prix de leur blanchiſſage, en augmente la valeur d'environ dix deniers ſterlings ou de vingt ſols de France par aune, (l'aune d'Angleterre ne fait que les trois-quarts de celle de Paris,) ce qui fait une augmentation prodigieuſe ſur le prix des toiles même les plus fines.

Indépendamment de cette branche de Commerce, il y a encore à Harlem un très-grand nombre de Manufactures, ſur-tout de velours, de damas, de ſatin, d'étoffes de ſoie, de différentes eſpeces de fil, de tapis, &c. dans leſquelles excellent les Habitans de cette Ville. Ces Manufactures occupent un grand nombre de bras. On me dit à Harlem préciſément tout le contraire de ce que j'avois appris dans d'autres endroits de la Hollande ; ſavoir, que les

Fabriques étoient conſidérablement augmentées depuis quelques années ; mais que le blanchiſſage des toiles avoit diminué. Les Ouvriers employés dans les Manufactures de Soie, gagnent environ cinq florins & demi par ſemaine, ce qui revient à neuf ſchellings ou onze livres & quelques ſols, qui font le ſalaire des Ouvriers du même genre en Angleterre. On ne convient pas exactement du nombre des perſonnes employées dans toutes les Manufactures de Harlem. Les uns le font monter à trente mille, d'autres à trente-cinq mille, & quelques Particuliers le portent juſqu'à quarante-trois mille. Il faut encore convenir qu'il y a une très-grande quantité d'Ouvriers occupés dans pluſieurs Braſſeries très-conſidérables qui ne travaillent que pour l'Etranger.

On compte environ huit ou neuf milles ou trois lieues de France de Harlem à Amſterdam. La barque qui y conduit les Voyageurs n'emploie communément que deux heures & demie à faire ce trajet. On trouve à moitié chemin pluſieurs grandes écluſes d'une conſtruction très-ſurprenante. Cet obſtacle oblige les Paſſagers à mettre pied à terre, & à faire environ un quart de mille ou un douzieme de lieue pour aller prendre une autre barque. Le canal qui facilite la communication du lac de Harlem

avec un bras de mer voiſin eſt dans un très-mauvais état.

J'arrivai le premier du mois de Mai à Amſterdam, & je deſcendis ſur le champ dans une maiſon particuliere qui m'avoit été retenue par mon Correſpondant, à qui j'avois donné cette commiſſion. Comme je m'étois propoſé de demeurer quelque temps dans cette Ville, pour y examiner en détail tout ce qui ſeroit digne d'être remarqué, je préſumai qu'un pareil logement me ſeroit beaucoup plus agréable qu'une Auberge.

CHAPITRE III.

DESCRIPTION d'Amſterdam, de ſes Bâtimens, Objets remarquables, Population, Commerce, Richeſſes, &c.

LE coup d'œil d'Amſterdam n'a rien de bien ſurprenant pour un Etranger qui vient dans cette Ville pour la premiere fois, à moins qu'il ne traverſe les rues dites *Heere Graft* & *Keyſer Graft*. Celle de Harlem eſt très-longue ; mais les écluſes que l'on voit dans ſon canal interrompent & choquent la vue. Les deux autres rues, dont le milieu eſt également occupé par un beau canal, offrent un beau coup d'œil. On y voit de belles allées d'arbres comme dans pluſieurs Villes de la Hollande. J'ai remarqué pluſieurs canaux d'une largeur conſidérable qui font le meilleur effet. Mais les maiſons qui les bordent ne ſont pas en général bâties dans un bon ſtyle ; au contraire, il y en a pluſieurs qui déparent les places qu'elles environnent. Cet inconvénient, quoique déſagréable à la vue, ſe trouve dans toutes les Villes de l'Europe, ſur-tout à Londres. Un des grands défauts de la Ville d'Amſterdam conſiſte dans ce qu'elle manque de belles Places publiques. Le nombre

de celles qu'on y voit eſt très-petit, & chacune d'entr'elles n'a rien de frappant. La principale Place, appellée le *Dam*, eſt très-irréguliere. Elle ſeroit décorée par l'Hôtel-de-Ville, s'il ne ſe trouvoit pas un ancien bâtiment du plus mauvais goût qui en cache la belle façade. Il eſt honteux pour le Gouvernement de laiſſer ſubſiſter une difformité auſſi choquante.

Quoique la Ville d'Amſterdam n'ait pas d'auſſi belles Places que pluſieurs Capitales, elle renferme cependant pluſieurs édifices publics, dont la magnificence frappe ceux qui les voient pour la premiere fois & leur prouvent les progrès du Commerce dans ce Pays. Je deſirois ardemment de voir les principaux objets qui méritent l'attention des Etrangers à Amſterdam. Je fus bien ſecondé dans l'exécution de mon deſſein par les ſoins que voulurent ſe donner pour moi MM. Sautyn & Roſevelt, deux des premiers Négocians de cette Ville, pour leſquels j'avois des Lettres de recommandation. Ils employerent tous les moyens pour me rendre agréable le ſéjour que je fis à Amſterdam, & me conduiſirent eux-mêmes pour me faire voir les principaux édifices. Je rends ici avec plaiſir un témoignage public à leur politeſſe & à leur prévenance.

L'Hôtel-de-Ville d'Amſterdam eſt ſans con-

tredit le plus bel édifice de cette Ville (1); ſa façade, ſelon les Auteurs qui ont parlé de ce monument, a deux cent quatre-vingt-deux pieds de long; la profondeur de cet Hôtel eſt de deux cent trente-deux, & ſa hauteur eſt de cent ſeize, indépendamment d'un petit dôme qui termine cet édifice. On a commencé à le conſtruire en 1648, & l'on fait monter ce qu'il a coûté à des ſommes qui different entre elles d'une maniere prodigieuſe. Les uns veulent que l'on ait employé trois cent mille livres ſterlings à bâtir cet Hôtel, & d'autres prétendent que l'on y a dépenſé trois millions de ces livres ou ſoixante-trois millions de notre monnoie. Si l'on ajoute foi à cette derniere opinion, il faut admettre, de toute néceſſité, que l'on rapporte les ſommes que cet Hôtel a coûté à ce qu'elles vaudroient aujourd'hui. Malgré cette ſuppoſition, ce récit paroît encore bien éloigné de la vérité. Il eſt cependant beaucoup plus probable que la premiere dépenſe dont je viens de parler en approche davantage. La façade de l'Hôtel-de-Ville d'Amſterdam n'a rien d'élégant,

(1) Ceux qui deſireroient de plus grands détails ſur cet édifice célebre, pourront conſulter la deſcription qui ſe trouve à la page 132 du Tome ſecond de la Vie des Architectes, que je publiai à Paris en 1770.

ce

ce n'eſt qu'une maſſe énorme qui frappe le Spectateur par les idées de grandeur qu'elle réveille en lui. Si je puis donner ici mon ſentiment, je dirai que l'Architecte qui a donné le plan de ce vaſte édifice, a commis une faute beaucoup plus lourde en manquant l'effet général qu'en négligeant de faire une entrée d'une grandeur proportionnée à celle de l'édifice. Les côtés de cet Hôtel ont été finis dans un goût très-noble, ſi l'on fait attention aux différens uſages auxquels ils ſont deſtinés. On y trouve les Priſons, la Banque, les Salles pour les Cours de Juſtice & les Corps-de-Garde. Les pavés de la plupart des Salles ſont de marbre. Leurs murs, de même que les piliers qui les décorent, ſont revêtus de la même matiere. On y voit pluſieurs appartemens ornés de peintures des meilleurs Maîtres Flamands. Je ne ſaurois approuver les ſculptures & les dorures que l'on y remarque. Les ornemens m'ont paru trop délicats & d'un genre qui n'étoit pas aſſez mâle pour la deſtination d'un pareil édifice. Le ſecond étage de l'Hôtel-de-Ville d'Amſterdam forme une vaſte ſalle d'armes au deſſus de laquelle ſont de grands réſervoirs d'eau avec des tuyaux pour la conduire dans chaque appartement. On a encore pris une autre précaution contre le feu, c'eſt de doubler les cheminées avec des

plaques de cuivre. Je montai au dôme pour jouir du coup d'œil de la Ville & des Campagnes voiſines. On s'y procure d'autant plus facilement ce ſpectacle, que ce dôme commande toutes les maiſons, de même que les canaux & le Port, ce qui forme une vue des plus intéreſſantes.

La Banque, qui eſt dans les appartemens inférieurs ou bien au rez-de-chauſſée de cet Hôtel, eſt fameuſe par toute l'Europe, & les ſommes immenſes qui ſont renfermées dans les caves de cet édifice lui appartiennent. Elles ſont compoſées de tout l'argent que les Particuliers y apportent, non pour y recevoir des billets de Banque en échange, mais pour avoir la facilité de céder à leurs Créanciers le crédit qu'un pareil dépôt peut leur procurer. Cette Banque ne reſſemble point à celle de Londres, où l'on vous donne des billets pour de l'argent. Celle d'Amſterdam n'eſt autre choſe qu'une Banque de dépôt : quiconque y apporte de l'argent, en voit enregiſtrer la valeur ſur les Livres de la Banque ; mais il ne peut en demander un ſchelling ou vingt-quatre ſols par la ſuite. Lorſque cette perſonne a beſoin de ſon argent, elle offre de vous vendre ſon crédit en Banque juſqu'à la concurrence de la ſomme qui lui eſt néceſſaire. Ce tranſport ſe fait dans

l'inſtant, & le Particulier a toujours la facilité de pouvoir ſe procurer de l'argent dans le moment.

C'eſt ici le cas de demander tout naturellement de quel uſage & de quelle reſſource peut être une pareille Banque ? On voit du premier coup d'œil les avantages d'une Banque de circulation ; car les papiers qui circulent peuvent remédier à une foule d'inçonvéniens qui ralentiſſent dans certaines circonſtances le cours des eſpeces. Si ces dernieres ſont trop rares, une Banque de circulation peut y ſuppléer avec avantage en les remplaçant par du papier. De pareilles Banques ont encore un avantage, du moins comme on le croit en Angleterre, c'eſt qu'en fourniſſant beaucoup de billets aux Particuliers, elle leur fournit un moyen facile pour payer leurs dépenſes courantes & toutes celles qu'ils font dans leurs maiſons avec cette eſpece de monnoie. Les Marchands peuvent alors ſe ſervir de leur or & de leur argent pour l'employer au dehors, comme ils le jugent à propos, pour augmenter tout à la fois & leur Commerce & leur fortune (1). Il n'en eſt pas de même d'une Banque

(1) On a long-temps agité cette fameuſe queſtion ; ſavoir, ſi les Banques ſont des établiſſemens favorables ou nuiſibles

de dépôt, elle n'a aucun de ces avantages

aux Nations commerçantes. On ne prétend parler que des Banques de circulation comme celle d'Angleterre; je vais tâcher d'éclaircir cette queſtion. Au premier aſpect elle ajoute un numéraire fictif au numéraire réel, & double par conſéquent l'eſpece ou le ſigne de véritables richeſſes. La Banque contribue à accélérer la circulation en facilitant les paiemens; mais il faut pour cela que le Public ſoit ſincérement perſuadé que les fonds dépoſés ſuffiſent pour rembourſer ſur le champ tous les billets qui les repréſentent. Ces billets ſont dès-lors préférables à l'argent comptant, étant moins embarraſſans, plus portatifs & diſpenſant toute eſpece de remiſe dans le cas de paiemens à faire dans les Provinces éloignées. Ils l'emportent de beaucoup ſur les meilleures lettres de change, puiſque dans notre hypothèſe il n'y a point de banqueroute à craindre, ni de longues échéances à attendre. Mais il n'y a que les Nationaux qui puiſſent accorder une certaine confiance à ces billets, étant les ſeuls à portée de les connoître. On ne ſauroit donc s'en ſervir pour payer à l'Etranger les marchandiſes & les denrées que l'on en tire. Il faudra donc le payer en argent comptant; mais ſi la balance du Commerce eſt en ſa faveur, il ne reſtera donc plus que du papier dans le Pays où eſt la Banque avec l'argent dépoſé; c'eſt ce qui eſt arrivé à Rome, d'où l'or a diſparu pour être remplacé par des *cédules*. Il faut donc conclure qu'une Banque de circulation n'eſt véritablement utile que dans un Pays Républicain où les fonds ſont ſous les yeux du Peuple, & lorſque ſon Commerce extérieur attire plus d'argent de l'Etranger que celui de ce dernier n'en fait ſortir. Dans les autres cas, les Banques n'offrent qu'une reſſource fictive & momentanée, dont on abuſe preſque toujours.

elle ne ſert au contraire qu'à gêner conſidérablement la circulation. Un million de gilders qui circuleroit dans les Provinces-Unies pourroit leur procurer un avantage certain en y excitant l'induſtrie. Suppoſant que ce million de gilders ſoit renfermé dans les coffres de la Banque, on pourra me dire qu'il circule toujours par le moyen des Livres de cette derniere, ſur leſquels on crédite tel ou tel Vendeur. Cela eſt vrai pour la ſeule Place d'Amſterdam; mais il n'en eſt pas de même pour les autres Villes du Pays. On doit donc conclure que le ſeul avantage qui réſulte d'une Banque de dépôt, eſt celui de fixer dans le même endroit une grande partie du Commerce & des richeſſes d'une Contrée. Amſterdam fournit la preuve la plus évidente de ce que j'avance: Quoique le Port de cette Ville ſoit un des plus mauvais que l'on connoiſſe, il s'y fait néanmoins beaucoup plus de Commerce que dans toutes les autres Ville de la Hollande. L'avantage particulier de faciliter la circulation dans un ſeul endroit, & d'y attirer les affaires au préjudice de toutes les autres Places, ne milite pas ſûrement en faveur d'un pareil établiſſement. La Banque d'Amſterdam, politiquement parlant, doit donc être regardée comme dangereuſe pour un Etat. Si un Ennemi étranger attaque

une Ville ou une Province, c'eſt un mal auquel on peut remédier ; mais ſi un Conquérant met le ſiége devant une Ville où ſe trouve une pareille Banque, quelle perte & quelle confuſion dans les affaires ne s'enſuivent-elles pas ? La deſtruction du ſeul Hôtel-de-Ville d'Amſterdam, pourroit être regardée comme celle de toute la Hollande. Une Banque de circulation donne lieu à quelques inconvéniens ; mais ils ne ſont pas la vingtieme partie de ceux qu'entraîne après elle une Banque de dépôt.

Les tréſors de la Banque d'Amſterdam ſont un ſecret pour le Public, excepté pour ceux qui en ont l'adminiſtration. On en fait monter la valeur depuis vingt juſqu'à quarante millions de livres ſterlings, ou plutôt on la ſuppoſe telle. Cependant ſi l'on fait attention aux diverſes ſommes qui peuvent compoſer ce tréſor, on voit évidemment que toutes ces conjectures ſont autant de chimeres. On ne peut cependant s'empêcher de croire qu'il doit ſe monter à des ſommes prodigieuſes ; car c'eſt un fait très-connu qu'une ſomme d'argent une fois comptée à la Banque & enregiſtrée ſur ſes Livres ne peut jamais être redemandée. C'eſt encore un autre fait très-avéré que l'on porte tous les jours de l'argent à cette Banque. On peut donc la regarder comme un endroit où il ſe fait ſans ceſſe des rentrées

de fonds, & d'où il ne ſort jamais la moindre ſomme; c'eſt donc un tréſor immenſe qui paroît augmenter conſidérablement (1).

(1) Depuis que j'ai écrit mon Voiage, j'ai trouvé, dans un Auteur moderne, pluſieurs détails très-intéreſſans ſur les opérations de la Banque d'Amſterdam, qui méritent de trouver ici une place. = Suppoſons un cas qui peut arriver; ſavoir, que le Commerce d'Amſterdam ait beſoin, pendant un certain temps, d'un plus grand ſupplément de crédit à la Banque qu'il n'en exige ordinairement; cette circonſtance fera-t-elle hauſſer l'agio? Cela ne ſouffre pas de doute. (*L'agio eſt la différence qui ſe trouve entre la repréſentation de l'argent reçu à la Banque & l'argent courant.*) Si l'agio monte ſi haut qu'il procure un avantage réel à porter ſon argent à la Banque pour y être reçu ſur le pied fixé par ſes propres Réglemens, il eſt évident que ces ſommes augmenteront la totalité du crédit de la Banque; parce que l'argent que l'on vient d'y dépoſer ſemble ne faire qu'une même ſomme avec les billets de crédit qu'il fournit. La valeur eſt écrite ſur les Livres de la Banque & lorſque cette opération eſt faite, l'argent eſt renfermé pour toujours.

S'il arrivoit enſuite que le Commerce d'Amſterdam vint à diminuer au point de retomber dans ſon premier état, ce ſurplus de crédit ne feroit-il pas tomber le prix de la monnoie de Banque, & l'agio ne ſeroit-il pas trop au deſſous de la parité de la valeur intrinſeque des deux monnoies courantes?

Je ne reponds à ces difficultés que comme une perſonne qui n'a aucune certitude ſur ces faits, & comme n'ayant jamais pu m'en procurer la moindre auprès d'un grand nom-

La Loge eſt un vaſte édifice très-bien diſtribué pour l'uſage auquel il eſt deſtiné. On n'y

---

bre de Particuliers auprès deſquels je me ſuis informé en Hollande. Ces matieres ſont inconnues à la plupart des Habitans de cette Contrée, & reſtent ignorées parmi les ſecrets les plus importans de la Ville d'Amſterdam. Il faut donc avoir recours aux conjectures fondées ſur quelques faits & à la ſagacité naturelle.

1°. La Ville d'Amſterdam connoît, par une longue expérience, à combien ſe montent toutes les demandes qu'on lui fait en monnoie de Banque, & l'on ne peut pas ſuppoſer que dans un cas ſubit & imprévu qui augmenteroit cette demande pour un temps, elle ſeroit aſſez ſimple pour augmenter le crédit ſur les Livres au point de courir les riſques de mettre ſur la place une quotité de ce crédit qui deviendroit ſuperflu ſur-tout en pareille occaſion; comme le défaut du crédit de la Banque peut être ſuppléé par l'argent, on peut le trouver dans la Ville d'Amſterdam.

De plus, qui aſſurera que cet événement venant à avoir lieu, ceux qui ſont chargés de l'adminiſtration de la Banque n'en feroient pas ſortir l'argent pour abſorber ce crédit ſuperflu, dans le cas où, malgré toutes les précautions pour le prévenir, il ſe trouveroit ſur les Livres de la Banque une ſurabondance de crédit pour quelques temps.

Il eſt très-vrai en même temps que toute perſonne qui a du crédit en Banque, n'a pas le droit de demander l'argent qu'elle a dépoſé pour ſe le procurer. Or, comme une pareille demande ne ſauroit jamais avoir lieu, il eſt très-naturel de ſuppoſer que la ſurabondance de l'argent & du crédit ne peuvent jamais exiſter.

voit aucun ornement, & ſon architecture n'eſt point uniforme & réguliere comme celle de

---

J'ai éprouvé les plus grandes difficultés pendant mon ſéjour en Hollande, pour ſavoir ſi, dans pareilles circonſtances, la Banque faiſoit ſortir ſon argent pour ſoutenir ſon crédit; mais j'avoue en même temps que je n'ai jamais pu rien apprendre de ſatisfaiſant à cet égard. Tous ceux avec qui j'ai converſé ſur cette matiere, penſoient que ſi l'on avoit tiré de l'argent des tréſors de la Banque, ce n'avoit été que par l'ordre des États Généraux & pour l'employer pour les beſoins les plus preſſans de la Nation. Je trouvai qu'il eût été difficile de tenir une pareille conduite aſſez ſecrete, pour laiſſer des doutes; d'où je conclus que cette opinion eſt très-incertaine; mais cela n'a rien de commun avec le ſujet que je me propoſe de traiter. Je ne ſaurois aſſurer que l'on ait jamais tiré de l'argent de la Banque, quoique j'avoue que je ne crois pas que cela ſoit jamais arrivé. Mais comment peut-on diſpoſer du crédit ſuperflu qui eſt écrit ſur les Livres de la Banque? c'eſt en quoi conſiſte toute la difficulté.

L'opinion commune eſt que l'argent a été tiré de la Banque pour les beſoins de l'Etat; mais les perſonnes les plus éclairées penſent tout le contraire.

Je vais propoſer maintenant mon opinion, non-ſeulement ſur ce point, mais encore ſur le fond de la queſtion. Je ne prétends cependant pas être mieux informé que les autres Écrivains; je ne donnerai que mes ſimples conjectures, que je ſoumets humblement aux réflexions de mon lecteur.

Je crois donc, premiérement, que chaque ſchelling inſcrit ſur les Livres de la Banque, eſt actuellement renfermé dans ſon tréſor.

la Bourſe de Londres. L'idée de numéroter les piliers pour faciliter le moyen de trouver plus

---

Secondement, que malgré que l'on ne puiſſe délivrer, d'après les Réglemens de la Banque, aucune ſomme d'argent à ceux qui la demanderoient, en vertu du crédit qu'ils y ont acquis, je ne doute pas un inſtant que le crédit écrit ſur les Livres de la Banque, & l'argent renfermé dans ſon tréſor qui en fait la balance, ne puiſſent ſouffrir alternativement des dimunitions & des augmentations dans leur valeur, ſelon que l'on demande, plus ou moins, de l'argent de Banque. Si je puis prouver ce que je viens d'avancer, il ne me reſtera plus de difficulté.

Les raiſons ſur leſquelles je fonde mon opinion, ſont, premiérement, que je dois conclure, d'après les principes, que ſi, dans une circonſtance quelconque, même quand il s'agira de la plus petite demande pour de l'argent de Banque, lorſque la plus grande demande en argent effectif a lieu, il y a une eſpece d'impoſſibilité qu'il ſe faſſe la moindre diminution dans le crédit de la Banque, ou de ſe procurer quelque ſupplément d'argent monnoyé de ſon tréſor. Il reſulteroit certainement un diſcrédit conſidérable pour la monnoie de Banque, ou, ce qui eſt la même choſe en d'autres termes, il en reſulteroit une augmentation extraordinaire dans la valeur de l'or & de l'argent, en comparaiſon de l'argent de Banque.

Or, ce cas ne peut jamais arriver; les variations dans l'agio, qui ſe montent depuis deux juſques à trois pour cent, & peut-être plus, ſont très-communes. Les demandes du Commerce pour l'argent comptant ou pour de l'argent de Banque, tiennent à tant de circonſtances qui changent ſans ceſſe, que de

facilement un Marchand eſt très-commode, & mériteroit d'être imitée ailleurs.

---

pareilles variations ſont inévitables. Lorſqu'il y a une ſurabondance d'argent de Banque, ce qu'aucune Puiſſance ne peut diminuer; il eſt facile de s'en appercevoir promtement; parce que l'augmentation de l'agio s'arrête, de même que les fléaux d'une balance qui ſont preſque en équilibre ceſſent d'être de niveau quand on ne met qu'un ſeul poids dans l'un des baſſins.

2°. Ma ſeconde raiſon eſt fondée ſur un fait que je vais éclaircir.

Il y a toujours ſur la place de l'Hôtel-de-Ville d'Amſterdam, qui ſe nomme le Dam, entre dix & onze heures du matin, un grand nombre de Courtiers qui ne font d'autre Commerce que celui d'acheter de l'argent de Banque pour de l'argent comptant. Ils s'arrangent avec tous ceux qui ſont dans le cas d'acheter ou de vendre; & ſelon ce que ces derniers demandent en eſpeces courantes ou pour du crédit de Banque, l'agio baiſſe ou augmente. Or, ces Courtiers doivent toujours gagner, ſoit qu'ils fourniſſent du crédit en banque ou de l'argent comptant, puiſqu'ils ne propoſent jamais les premiers de pareilles opérations aux Négocians. On trouve communément qu'ils ont toujours un ſeizieme pour cent de bénéfice, & même un huitieme, ſelon les révolutions qu'éprouvent les demandes; c'eſt-à-dire, que celui qui voudroit d'abord vendre de l'argent comptant à ces Courtiers & le racheter enſuite en argent de Banque, perdroit un huitieme pour cent, ou peut-être un $\frac{1}{16}$ ſur cette opération.

C'eſt un fait connu que la Banque prête de l'argent au

L'Amirauté, qui eſt l'édifice public le plus voiſin de celui dont je viens de parler, mérite

---

du crédit en Banque à ces Caiſſiers, Courriers ou Lombards (*), que l'on trouve tous les jours ſur la Place du Dam. C'eſt pourquoi, toutes les fois que la Banque trouve que l'agio tombe trop bas par rapport au prix de l'argent, & que par conſéquent les demandes pour de l'argent comptant augmentent, elle prête à ces Courtiers de l'argent qu'elle

(*) On appelle encore *Lombards* des établiſſemens de piété où l'on prête de l'argent ſur des effets moyennant un intérêt modéré. On leur donna le nom de Lombards, parce qu'ils ſuppléérent aux prêts uſuraires que faiſoient jadis des Marchands Génois & Vénitiens répandus dans les principales Villes de l'Europe, & qui étoient connus ſous le nom général de *Lombards*; cette dénomination devint dans la ſuite injurieuſe. Il y a des maiſons où l'on emprunte ſur des effets en Italie, en Flandre & en Hollande où on les nomme *Bank van leeninge*. Il eſt certain que les Lombards ou Monts de Piété ſont ſujets à quelques inconvéniens, comme celui de ruiner les Peuples en leur fourniſſant les moyens de trouver ſur le champ de l'argent pour fournir à leurs débauches; 2°. de favoriſer les vols en facilitant les moyens d'en faire un emploi facile, qui eſt celui de les mettre en gage; mais l'uſure atroce, en uſage dans quelques grandes Villes de l'Europe, ne produit pas moins de maux. Elle ruine infailliblement celui qui emprunte, offre une reſſource à la rapacité de bien des gens, qui, ſans elle, reſteroient peut-être honnêtes; enfin, la tolérance à cet égard eſt vraiſemblablement déterminée par des raiſons prépondérantes qui ne ſont pas connues des Particuliers. L'uſage des Anglois à cet égard paroîtra peut-être très ſage. Ils ne connoiſſent point les Monts de Piété, ni les Lombards; le prêt ſur gage eſt légal, la concurrence qui s'établit naturellement entre les Prêteurs ou *Pawn Brokers* eſt cauſe que celui qui emprunte trouve de l'argent à un prix moins haut. Tout ſe fait publiquement. Il n'y a point de *Bourſes* ni de *Courtiers* à Londres, dont l'exiſtence ſecrete détruit la concurrence.

que l'on y faſſe quelque attention. Son étendue & celle de ſes environs, qui comprennent l'Ar-

---

tire de ſon tréſor, & lorſque l'agio hauſſe, la Banque leur prête du crédit en banque.

Ces Courtiers diſpoſent de cet argent en faveur de ceux qui ont du crédit en Banque; ou, ce qui eſt le même, à ceux qui ont un compte dans cette derniere & qui ont beſoin de le convertir en argent. Ils vendent donc de l'argent pour du crédit en Banque, & l'Acquéreur fait alors un tranſport de ſon crédit en faveur du Courtier. Celui-ci paie de nouveau la valeur de cet argent à la Banque, en tranſportant, en faveur de cette derniere, le crédit qu'ils en avoient obtenu.

Cette opération étant faite, la Banque peut effacer ce crédit ſur ſes Livres, & par ce moyen la maſſe de l'argent dépoſé diminue avec la ſomme du crédit qui étoit ſuperflue.

Si, d'un autre côté, le Commerce de la Ville d'Amſterdam commence, peu de temps après, à augmenter, ceux qui ont de l'argent, qui, dans cette circonſtance, ne peut plus leur être auſſi commode pour la circulation que le crédit en Banque, vont trouver le Courtier avec leur argent pour acheter du crédit en Banque pour cette ſomme. Ce dernier porte cet argent à la Banque, qui fait le tranſport du crédit qu'elle a prêté au Courtier, en faveur de celui qui lui avoit donné ſon argent pour avoir ce crédit ou compte en Banque. Telle eſt, autant que je puis le deviner, la maniere dont l'argent & le crédit circulent dans la Banque d'Amſterdam.

Il faut un art infini pour conſerver une exacte proportion entre la valeur de l'argent dépoſé dans la Banque, le

ſenal & les Chantiers, eſt très-conſidérable. L'Amirauté comprend donc les trois côtés d'un

---

crédit qui eſt porté ſur ſes Livres de tranſport & les demandes qui ſe font du crédit en Banque. Je conclus donc que les tréſors de la Banque d'Amſterdam ne ſont pas auſſi conſidérables que quelques Auteurs, qui n'ont écrit ſur cette matiere que d'après de ſimples conjectures peu réfléchies, ont bien voulu nous le faire croire.

L'Auteur Anglois d'un Eſſai ſur le Commerce fait monter ce tréſor à quatre millions de gilders; mais l'on voit dans l'édition qui a été faite de ſon Ouvrage à Amſterdam une note marginale qui ſert de correctif. Cette note donne à entendre que les ſommes qui ſont dépoſées à la Banque peuvent aller depuis huit juſques à neuf cent millions. Davenant fait monter les tréſors de cette Banque à trente-ſix millions ſterlings ou ſept cent cinquante-ſix millions de livres de France. M. Megens, Auteur d'un très-grand jugement & d'une grande ſagacité, ne fait pas monter cette ſomme au delà de ſoixante millions de gilders ou de cinq millions cinq cent mille livres ſterlings, qui font cent quinze millions & cinq cent mille livres, ſommes avec laquelle on peut, dit-il, faire de très-grandes opérations de Commerce. Voyez la Section 61 de l'*Univerſal Merchant*. Je penſe abſolument comme lui; c'eſt-à-dire, que l'on peut aller très-loin avec une pareille ſomme conſtamment en circulation. Elle peut encore fournir aiſément au Commerce d'Amſterdam tout l'argent comptant dont il peut avoir beſoin.

Extrait d'un Ouvrage Anglois intitulé : Recherches ſur les Principes de l'Economie Politique, par Me. Jacques Stewart, Volume II, page 299.

quarré ; la façade du bâtiment qui en occupe le milieu a deux cent vingt pieds de long, de même que delui des ailes. On voit au centre de l'eſpace qu'embraſſe ce vaſte édifice, un baſſin pour conſtruire les navires. Les armes & les agrès des vaiſſeaux ſont gardés & rangés dans cet Arſenal avec le plus grand ſoin. Le rez-de-chauſſée eſt rempli de boulets, le premier étage renferme les armes & les cordages, & le ſecond contient les voiles, les poulies, les pavillons & les flammes de chaque vaiſſeau. Indépendamment de ces différens objets, il y a pluſieurs autres curioſités relatives à la Marine qui méritent d'être vues. Le Chantier a cinq cent vingt-huit pieds de long, & l'on voit tout auprès des logemens pour les Conſtructeurs & les Charpentiers de vaiſſeaux. L'ordre dans lequel on conſerve tout ce qui a rapport à l'armement & à l'équippement des navires dans l'Arſenal d'Amſterdam, ne peut manquer de ſurprendre ceux qui le voient pour la premiére fois. Je ne vis que très-peu de vaiſſeaux de guerre dans cet endroit, quoiqu'il y en aye quelquefois plus de cinquante. Le dénombrement que je vais en donner eſt tiré du dernier état de la Marine Hollandoiſe qui a été publié. Comme il a été fait dans les Provinces-Unies, il peut être ſoupçonné de quelque inexactitude.

On compte près de ſoixante & dix vaiſſeaux de guerre à Amſterdam, huit à Helvoet-Sluys, huit à Fleſſingue, trois à Terweer en Zélande, & quinze, tant à Hoorn dans la Nort-Hollande qu'à Harlinguen dans la Frize. Les Hollandois ont outre cela quatotze ou quinze vaiſſeaux de guerre toujours à la mer pour eſcorter les Flotes Marchandes & pour les convois, ce qui fait en tout cent dix-huit vaiſſeaux de ligne, indépendamment des Galeres, dont plus de la moitié ſont en bon état & prêtes à ſervir. On a ajouté la note ſuivante. —Cet état au vrai de la Marine peut diſſiper l'erreur trop commune où l'on eſt en croyant que les forces maritimes de la Hollande ſont aujourd'hui peu conſidérables. Les Hollandois forment une Nation trop ſage pour laiſſer ruiner leur Marine, & pour la laiſſer réduire à un certain état de foibleſſe, même dans le temps de la paix la plus profonde.

J'ai fait toutes les recherches poſſibles pour m'aſſurer de la vérité de ces aſſertions. L'article qui fait mention de près de ſoixante & dix vaiſſeaux de guerre à Amſterdam, paroît lui-même très-ſuſpect; car il eſt enſuite employé pour ſoixante & dix navires effectifs. On leur donne d'abord à ces derniers le nom de vaiſſeaux de guerre, & on les compte enſuite pour des vaiſ-

ſeaux

ſeaux du premier rang. On aſſure que plus de la moitié ſont en très-bon état ; or, je demande maintenant ſi cette moitié doit s'entendre des vaiſſeaux de ligne ou de ces derniers confondus avec les frégates ou autres bâtimens légers. J'avoue que je n'ai pas des idées bien claires de tous ces détails, & que je crois, d'après les meilleures informations que je me ſuis procurées, que cet état des forces navales des Provinces-Unies eſt une véritable fiction. Pluſieurs perſonnes honnêtes avec leſquelles j'ai converſé ſur cette matiere, ſe plaignoient beaucoup de la décadence de la Marine & de ſa foibleſſe ; elles m'ont encore aſſuré que le mauvais état dans lequel ſe trouvoit leurs vaiſſeaux pouvoit leur être encore plus funeſte que l'infériorité de leur nombre. Ces particuliers me dirent encore qu'il ne ſeroit pas facile d'équiper vingt-cinq vaiſſeaux de ligne pour le ſervice de la République, ſi les circonſtances venoient à l'exiger. Une perſonne de la compagnie obſerva encore que cette négligence, à l'égard des flotes, n'étoit pas d'une conſéquence auſſi dangereuſe en Hollande que dans les autres Pays ; la raiſon qu'elle en donna, étoit que le nombre des Matelots Hollandois employés pour la Marine Marchande étoit ſi conſidérable qu'il ne faudroit plus que de l'argent pour remonter

la Marine Militaire. Les Hollandois ont encore des magaſins immenſes remplis de bois de conſtruction & de tout ce qui eſt néceſſaire pour armer les vaiſſeaux; il ne faudroit donc que deux années au plus pour rendre à la Marine Hollandoiſe ſon ancienne ſplendeur, pourvu que l'argent ne vînt pas à manquer.

Le Bâtiment de la Compagnie des Indes & l'Arſenal ſont les ſeuls grands Edifices d'Amſterdam qui méritent d'être vus. C'eſt dans le premier que la Compagnie tient ſes Aſſemblées & où elle a des magaſins immenſes remplis de marchandiſes des Indes. L'Arſenal forme un quarré qui a deux mille pieds dans tous ſes ſens. Il renferme des chantiers & des formes pour conſtruire les vaiſſeaux, avec des magaſins où ſe trouve renfermé, avec le plus grand ordre, tout ce qui eſt néceſſaire pour les équiper de la maniere la plus complette. On voit auſſi près de ces chantiers des magaſins remplis de munitions de guerre de toutes eſpeces. On trouve, dans l'un, pluſieurs groſſes pieces d'artillerie, &, dans l'autre, plus de ſix cent ancres des plus forts, qui ſont toujours prêts à être embarqués. Les deux corderies ont chacune dix-huit cent pieds de longueur.

Tels ſont les Bâtimens publics de la Ville d'Amſterdam. Je remarquerai cependant qu'il y

en a pluſieurs autres, qui, malgré qu'ils ne ſoient pas d'une auſſi grande importance, n'en méritent pas moins l'attention des Voyageurs. On peut mettre dans ce nombre les ouvrages du Port, les écluſes, les baſtions, dans chacun deſquels il y a un moulin à vent & pluſieurs ponts. Quant aux Hôpitaux, on en compte un très-grand nombre; mais leur architecture n'a rien de remarquable. Il faut pourtant obſerver comme une choſe digne d'admiration que tous les Pauvres d'Amſterdam, ainſi que tous ceux qui ſe trouvent dans les Provinces-Unies, ſont entretenus par la charité du public & par des fondations. On ne connoît point dans ces Contrées de taxes pour les Pauvres, ni dans aucun autre Etat de l'Europe, ſi ce n'eſt en Angleterre (1). Les mêmes fonds fourniſſent à la ſubſiſtance & à l'entretien de tous les Hôpitaux, dans leſquels on compte plus de vingt mille âmes.

On voit des Troncs pour les Pauvres dans

(1) Les Anglois ayant formé la réſolution de bannir la mendicité de leur Pays, ont établi des Maiſons de travail ou *Work Houſe*, où ils enferment les Pauvres valides que l'on force à travailler, & des Hôpitaux pour les Pauvres invalides. Ces établiſſemens ſubſiſtent du produit d'une taxe très-forte impoſée ſur chaque maiſon. Malgré cette précaution, on ne laiſſe pas de voir beaucoup de mendians à Londres.

un grand nombre de maiſons, ſur-tout dans celles qui ſont publiques, c'eſt à-dire, dans les maiſons où l'on traite des affaires générales. il ſeroit très-indécent de n'y pas mettre quelque choſe du produit de toutes les ventes, des ancans, des arrhes qui ſont un peu conſidérables. Ces aumônes ſont ramaſſées & miſes en caiſſe par les Tréſoriers des Pauvres, que l'on nomme *Diacres* des Pauvres à Amſterdam. Il y a pareillement un nombre de perſonnes employées à quêter dans la Ville certains jours de Fêtes. Les aumônes qu'elles recueillent ſont toutes dépenſées pour les mêmes uſages. Les Spectacles, de quelle eſpece qu'ils ſoient, donnent la troiſieme partie de leur bénéfice aux Pauvres. Quoique ces aumônes paroiſſent très-abondantes, elles ne ſuffiſent pas toujours aux dépenſes néceſſaires des Hôpitaux. Le Gouvernement ſe charge pour-lors de fournir le ſurplus.

On a pris dans toutes les Villes de Hollande d'excellentes précautions pour forcer les pareſſeux à travailler. La Maiſon de Correction eſt appellée *RaſpHouſe* à Amſterdam. C'eſt l'endroit où l'on renferme tous les mendians pareſſeux qui pourroient gagner leur vie par leur travail; mais qui aiment mieux ne rien faire. On les occupe ordinairement dans cet endroit à ſcier & à raper

du bois de bréſil ; s'ils ne ſont pas expéditifs, on les fuſtige ſévérement. Pour ce qui eſt des mauvais ſujets & des pareſſeux décidés, les Hollandois ont imaginé en leur faveur un genre de ſupplice qui m'a paru une invention merveilleuſe. C'eſt une chambre baſſe où il y a une pompe, & dans laquelle on laiſſe couler l'eau dans une quantité proportionnée à la force de la perſonne que l'on enferme dans ce réduit ; de ſorte qu'avec beaucoup de peine & de travail, elle peut empêcher qu'elle ne ſoit noyée en pompant ſans ceſſe. Tel eſt le ſort que la Loi deſtine à ces *garnemens* s'ils ne veulent pas trouver leur ſalut dans leur travail. On ne peut diſconvenir qu'une pareille peine ne convienne ſupérieurement à ceux dont la pareſſe paroiſſoit incorrigible. J'appris également que ces priſons étoient encore deſtinées pour les jeunes gens dont les débauches & le goût pour la dépenſe tendoient à la ruine de leur ſanté & de leur fortune. On les y renfermoit donc par ordre de leurs peres & meres, ou de leurs autres parens. Un pareil traitement ordonné par une famille me parut très-étrange, & je fis alors pluſieurs queſtions ſur l'étendue du pouvoir des parens ſur leurs enfans, relativement à la nature des fautes que ces derniers pouvoient commettre ; mais on ne put me donner aucune

réponſe ſatisfaiſante ; il me fut également impoſſible de ſavoir ſi ces ſupplices étoient ordonnés par des loix écrites, ou ſi elles n'étoient que les effets d'une ancienne coutume.

Pour ce qui eſt des Egliſes de la Ville d'Amſterdam, la ſeule qui mérite beaucoup l'attention des Voyageurs, eſt celle que l'on vient de bâtir ſous l'invocation de Sainte Catherine. Sa décoration eſt du meilleur ſtyle, & la Chaire eſt ſculptée avec la plus grande délicateſſe & dans le goût le plus riche. Le Chœur eſt ſéparé de la nef par une baluſtrade de bronze. Les vitreaux ſont très-bien peints, & l'orgue paſſe pour le meilleur de tous les Pays-Bas, ou, ſelon les Hollandois, pour le meilleur du monde. On y voit une rangée de tuyaux deſtinés à imiter un chœur de voix humaines ; mais ils n'y parviennent que très-foiblement. On compte en tout cinquante-deux tuyaux, outre les demi-touches. Les mauſolées érigés en l'honneur de Ruiter (1)

(1) Ruiter, Lieutenant ou Vice-Amiral Hollandois, fut l'un des plus grands Hommes de mer qui aient paru dans le monde. Il naquit à Fleſſingue en 1607 d'un Bourgeois de cette Ville. Il fréquenta la mer dès l'âge d'onze ans, & s'éleva par ſon mérite aux plus grands emplois auxquels il pouvoit parvenir. Il ſe ſignala en diverſes occaſions contre les Eſpagnols, les Anglois, les Turcs, les Suédois, les Algériens, &c. Ce grand Homme continua à ſe diſtinguer juſqu'en 1676, qu'il

& de Van-Gallen (1) méritent d'être vus. L'Egliſe dont je viens de parler n'eſt pas encore achevée, quoiqu'il y ait plus de cent ans qu'elle ſoit commencée. Le clocher devoit être le plus haut de tous ceux de la Ville d'Amſterdam, & l'on avoit déja enfoncé plus de ſix mille pilotis dans un eſpace de cent pieds en quarré pour lui ſervir de fondation. Comme le ſol a très-peu de ſolidité, on a cru qu'on ne pourroit jamais lui en donner aſſez pour porter un poids auſſi conſidérable que celui qu'auroit eu ce clocher, ſi on l'eût achevé.

Les Manufactures ſont en bien plus grand nombre à Amſterdam, & plus conſidérables que dans toutes les autres Villes de ces Contrées. On y fabrique toutes ſortes de draps de laine, de poil-de-chevre, des étoffes d'or, d'argent, des rubans, des tapiſſeries, & une

---

fut bleſſé mortellement d'un coup de canon dans un combat qu'il donna aux François devant la Ville d'Auguſte en Sicile. Son corps fut porté à Amſterdam, où les Etats Généraux lui firent ériger un ſuperbe mauſolée.

(1) Van-Gallen, Lieutenant Amiral des Hollandois, qui s'eſt rendu célebre par ſes exploits. On remarquera ici qu'il n'y a point d'Amiraux en Hollande; cette dignité eſt conférée au ſeul Stathouder, ainſi le premier grade où puiſſe parvenir un Particulier dans la Marine eſt celui de Lieutenant Amiral.

prodigieuſe quantité de toiles de toutes les qualités. On voit encore à Amſterdam des Manufactures de Cuirs, & pluſieurs autres où l'on travaille l'ivoire & les métaux. Les Etrangers peuvent auſſi y remarquer une grande quantité de moulins pour ſcier, polir, &c. pluſieurs matieres, & une grande variété dans leur conſtruction. Les Manufactures de Toiles à voile & les Papeteries ſont encore très-conſidérables. On ne doit pas oublier l'Imprimerie & un grand nombre de Libraires, qui occupent deux fois plus de preſſes à Amſterdam que ceux d'Angleterre ne ſont à Londres, ſelon l'opinion commune. Ces Livres ſont apportés dans la Grande Bretagne, & quelques-uns dans la partie méridionale de l'Europe. On prétend néanmoins que le plus grand nombre ſe vend dans toute l'Allemagne, en Danemarck & dans le Nord.

Amſterdam contient environ trois cent mille Habitans.

L'air de cette Ville eſt ſi mauvais & ſi ſujet aux brouillards, que je révoque en doute tout ce que l'on m'a dit ſur ſa prétendue ſalubrité. Amſterdam eſt entiérement environné par la mer, & par des marais; les canaux y ſont en grand nombre, & il s'en éleve ſouvent des vapeurs dangereuſes pour la ſanté. La propreté des Habitans eſt, il eſt vrai, beaucoup plus

grande que par-tout ailleurs ; mais cette précaution ne remédie en aucune maniere à de ſi terribles inconvéniens. En lavant ſans ceſſe & les meubles & les maiſons, on ne fait qu'ajouter à l'humidité naturelle de l'air & aux brouillards, qui ſont d'une épaiſſeur ſinguliere dans ce Pays. L'objet le plus utile de la propreté des Habitans d'Amſterdam eſt l'entretien des canaux ; mais j'ai cependant remarqué dans certains quartiers de cette Ville beaucoup de négligence à cet égard.

On étoit jadis très-attentif à Amſterdam à n'avoir pour toute voiture que des traînaux attelés d'un ſeul cheval. Cette précaution étoit très-ſage, ſi l'on conſidere que toute la Ville eſt bâtie ſur une fondation abſolument artificielle, c'eſt-à-dire, ſur des pilotis. Cette regle eſt aujourd'hui bien négligée ; car j'ai vu à Amſterdam beaucoup de caroſſes & de voitures à roues. Il eſt vrai que ceux à qui ils appartiennent, paient une taxe conſidérable qui a été doublée à meſure que le nombre des caroſſes s'eſt augmenté. On paie aujourd'hi ſept livres ſterlings par an ou cent cinquante livres de France pour le droit d'avoir une voiture. Comme le luxe devient tous les jours plus grand, le nombre des équipages augmente dans la même proportion. Les bons Citoyens ont remarqué, avec peine, que plus on augmentoit

cette impoſition, plus la quantité des équipages devenoit conſidérable.

Les revenus publics de la Ville d'Amſterdam, qui ſont le produit des taxes & des loyers de pluſieurs édifices publics, &c. montent annuellement à un million de livres ſterlings ou à vingt-un millions de livres de France. On a tenu derniérement dans cette Ville pluſieurs conférences ſur la maniere de percevoir ces revenus. On m'a dit qu'ils monteront à deux millions & deux cent mille livres ſterlings par année, ou à quarante-ſix millions deux cent mille livres de notre monnoie, ſans que le menu peuple ſoit plus ſurchargé d'impoſitions que par le paſſé.

Si l'on conſidere la Ville d'Amſterdam par rapport à ſon Commerce, elle eſt non-ſeulement le dépôt ou le grand magaſin de toutes les Provinces-Unies, mais elle eſt encore le centre du Commerce de toute l'Europe. La correſpondance de cette Ville avec toutes les autres Places eſt beaucoup plus conſidérable que celle de Londres; mais la valeur des marchandiſes qui ſont l'objet du Commerce de cette derniere Ville ſurpaſſe de beaucoup celle des marchandiſes qui ſont l'objet du Commerce d'Amſterdam. On voit entrer tous les ans deux mille vaiſſeaux dans le Port de cette Ville, ce qui doit néceſſairement donner lieu à un trafic immenſe.

Je ne m'étendrai pas ici ſur les différentes branches de ce Commerce, parce que je donnerai dans les Chapitres ſuivans des détails ſur cet objet, & ſur-tout ſur l'état actuel du Commerce de la Hollande.

Je fus très-heureux à Amſterdam pour mon logement, ayant été recommandé à des Négocians chez qui j'allai demeurer. J'y mangeai pendant pluſieurs jours avec toute la famille, & ma dépenſe monta pour-lors à dix ſchellings ou douze livres de France par repas, & tantôt ſoit chez différens Négocians à qui j'avois été adreſſé. Je me déterminai enſuite à vivre avec les perſonnes chez leſquelles j'étois logé. On y faiſoit beaucoup meilleure chere que je n'aurois dû le préſumer dans une maiſon où l'on louoit des appartemens. Le dîner étoit toujours excellent & préparé à la Françoiſe; mais il m'en coûtoit vingt florins ou un ſchelling & huit ſols d'Angleterre (quarante livres de France par ſemaine pour mon logement, & dix-ſept florins de plus que ſi je me fuſſe mis en penſion,) c'eſt à dire, pour moi & pour mon Domeſtique; ce qui ſeroit certainement très-cher à Londres; mais la nourriture ni le logement n'y euſſent pas été auſſi bons ni auſſi agréables; c'eſt en quoi conſiſte la différence qu'il y a entre Amſterdam & cette derniere Ville.

CHAPITRE IV.

De la Compagnie des Indes Hollandoiſes.

LA Compagnie des Indes Hollandoiſes eſt, ſans exception, l'établiſſement de Commerce le plus conſidérable qui ait jamais été fait dans le monde. Les conquêtes des Portugais dans les Indes furent faites ſous les auſpices de leur Patrie & ſoutenues de tout ſon pouvoir & de toute ſa richeſſe. Telle fut la raiſon pour laquelle elles furent ſi grandes & ſi glorieuſes. Malgré tant de reſſources & la protection ſignalée des Rois de Portugal, la Compagnie de ce Royaume n'a jamais pu acquérir ni conſerver des poſſeſſions auſſi vaſtes & auſſi étendues que celles que les Hollandois ſe ſont acquis ſous la protection d'une ſimple Compagnie de Commerce.

Nous ne devons pas être ſurpris de la grande ſupériorité de la Compagnie des Indes Hollandoiſes ſur toutes les autres aſſociations de ce genre; car lorſque le Commerce des Portugais tomba dans l'Orient elle ſuccéda à la plupart des acquiſitions que ces derniers avoient fait dans cette partie du monde. C'eſt ainſi que ces Peuples laiſſerent aux Hollandois les fondemens d'une

Puiſſance qu'ils avoient jettés pour eux-mêmes, avantage que nulle autre Compagnie ne pourroit ſe flatter de ſe procurer, à moins que de commencer ſous des auſpices auſſi favorables. On doit encore ajouter que les Hollandois jouirent de tous ces avantages & de celui de s'être établis les premiers dans ces Contrées ſans éprouver la moindre concurrence. La France ne faiſoit point alors de Commerce, & l'Angleterre, qui n'avoit point de Compagnie des Indes, ne faiſoit aucune affaire dans l'Orient. S'il arrivoit une révolution dans ces Contrées pareille à celle qu'éprouva la puiſſance des Portugais, toutes les Nations qui commercent dans les Indes y partageroient peut-être les dépouilles des Hollandois; mais dans l'état où ſont actuellement les choſes, ces derniers Peuples poſſedent preſque tout le Commerce.

Leurs acquiſitions ſont ſi étendues & en même temps ſi importantes, que la Compagnie a trouvé qu'il étoit abſolument néceſſaire d'avoir dans les Indes Orientales des forces reſpectables de terre & de mer pour s'en aſſurer la poſſeſſion Telle eſt l'origine de ces pompeuſes deſcriptions que nous avons des grandes Armées, des Flotes & du faſte du Gouverneur Général à Batavia. Je ne doute point qu'il n'y ait pluſieurs détails un peu exagérés; mais il me paroît qu'il

y en a pluſieurs autres qui ſont vrais. Le grand nombre d'iſles dont les Hollandois ſont les maîtres ou qu'ils ont ſous leur protection, & dont quelques-unes ſont les plus grandes du monde, exige qu'ils aient toujours une groſſe Flote & des forces de terre conſidérables toujours prêtes à Batavia & dans leurs autres établiſſemens, pour défendre une auſſi grande quantité de côtes & de pays.

Malgré tous ces avantages, qui l'emportent de beaucoup ſur ceux que les autres Nations de l'Europe peuvent avoir en Aſie, la Compagnie Hollandoiſe eſt depuis long-temps ſur ſon déclin, ce qu'elle doit principalement attribuer à l'établiſſement de pluſieurs autres Compagnies. Les Anglois, par exemple, lui ont enlevé une plus grande partie de ſon Commerce que les autres Nations. La France a eu depuis 1720 une Compagnie qui a été ſi floriſſante juſqu'en 1740, qu'elle a prévenu toutes les importations que les Hollandois pouvoient faire dans ce Royaume, excepté celles des épiceries. Cette même Compagnie Françoiſe a encore exporté beaucoup de marchandiſes des Indes pour l'Eſpagne, l'Allemagne & l'Italie. Le Danemarck & la Suede ons auſſi des Compagnies qui fourniſſent les Habitans de ces deux Etats des différentes marchandiſes de l'Orient dont ils ont

beſoin. On peut donc conclure que la Compagnie Hollandoiſe n'a plus de bénéfice dans les ventes ou grandes Foires qu'elle fourniſſoit jadis à l'excluſion des autres Nations. Ce contre-temps a cauſé, ſelon l'ordre naturel des choſes, un changement ſingulier dans ſes affaires. On peut encore indiquer pluſieurs autres raiſons de la décadence de ſon Commerce, que l'on trouve détaillées avece diverſes particularités très-curieuſes dans la deſcription de l'état actuel du Commerce des Hollandois par un des Gouverneurs Généraux de la Compagnie. Comme ce morceau n'a jamais paru dans la langue Angloiſe, je vais en donner pluſieurs extraits qui mettront mon Lecteur au fait de pluſieurs particularités qui méritent ſon attention.

» On ne peut nier que la Compagnie des Indes Hollandoiſes n'eſt plus aujourd'hui auſſi floriſſante qu'elle l'étoit autrefois. Nous pouvons rapporter pour preuve de ce que nous avançons, pluſieurs cauſes directes ou indirectes de cette décadence, que l'on peut réduire à trois principales. La premiere vient de la trop grande étendue des poſſeſſions de la Compagnie dans les Indes, qui en rend l'adminiſtration moins facile & plus ſujette à divers inconvéniens. La ſeconde doit être attribuée à l'abon-

dance extraordinaire des productions de l'Orient, & par conſéquent à la diminution de leur valeur en Europe. La troiſieme cauſe, enfin, doit être attribuée au défaut de zele & au relâchement d'une partie de ceux qui ſont attachés au ſervice de la Compagnie ; conſéquence néceſſaire de ſa négligence à récompenſer convenablement les ſervices des uns & à punir les fautes des autres. La premiere cauſe eſt trop ſenſible & trop claire pour avoir beſoin de nouvelles preuves. Nous ſavons combien la Compagnie a été foible dans ſon origine & à quel degré de puiſſance elle eſt parvenue dans l'eſpace de cinquante ans. Nous ſavons également qu'elles furent de tous les temps les ſuites des agrandiſſemens trop vaſtes des Etats. La ſeconde cauſe ne peut qu'être imputée à toutes les Puiſſances maritimes de l'Europe, qui, animées par l'exemple de cette Compagnie, ſe ſont appliquées au Commerce & à la navigation depuis la paix d'Utrecht. De ſorte qu'après avoir eu égard au fret, à l'intérêt de l'argent des avances & aux riſques de la mer repréſentés par les aſſurances, il y a rarement du bénéfice ſur la plupart des articles dont le trafic eſt devenu commun. Nous devons encore joindre à ces obſervations une culture beaucoup mieux entendue & conſtamment ſuivie dans certaines Colonies,

Colonies, qui a rendu certaines productions beaucoup moins rares & à beaucoup meilleur marché qu'elles ne l'étoient il y a pluſieurs années. Une conſéquence naturelle de la troiſieme cauſe eſt que les Officiers de la Compagnie, tous occupés du ſoin de faire leur fortune & de ſe récompenſer de la maniere qu'ils jugent convenable des ſoins qu'ils ſe donnent, négligent les occaſions de faire le bien de la Compagnie, & ſubſtituent leur intérêt particulier à la gloire publique. Nous ſupprimons d'autres particularités dont le détail ſeroit odieux. Il ſeroit ſeulement à deſirer que nous fuſſions capables d'indiquer les moyens les plus aiſés & les plus efficaces pour remédier à ces abus. Tel eſt l'objet que nous nous propoſons dans le cours de ces obſervations que nous allons diviſer en trois parties principales ; c'eſt-à-dire, la Navigation, le Commerce & l'Adminiſtration de la Compagnie.

De la Navigation de la Compagnie

La Navigation dans les mers des Indes orientales fut le principe & l'origine de l'établiſſement de la Compagnie. Cette derniere ne doit pas ſeulement être regardée comme une Société de Marchands, mais plutôt comme une Puiſſance commerçante. En la conſidérant ſous ces

deux points de vue, nous devons ſentir la néceſſité d'avoir des vaiſſeaux qui ſoient également propres à porter de groſſes cargaiſons & capables de ſe défendre & même d'attaquer les autres navires en cas de beſoin. Néanmoins il eſt facile d'appercevoir que la plupart des vaiſſeaux de la Compagnie Hollandoiſe ont pluſieurs défauts dans leur conſtruction qui les rendent incapables de remplir ce double objet & d'égaler les avantages des vaiſſeaux que les autres Nations emploient pour le même Commerce.

C'eſt après avoir ſérieuſement réfléchi ſur ces défauts, que les autres Nations ont évité pluſieurs des malheurs que la Compagnie avoit éprouvés depuis très-long-temps, & ſur-tout dans ces dernieres années; malheurs auxquels, outre la conſtruction mal entendue des navires, n'a pas peu contribué l'incapacité & l'ignorance des perſonnes commiſes à leur conduite.

L'architecture navale n'admet pas des ſuppoſitions comme pluſieurs autres ſciences. Elle a ſes regles & ſes principes. Tout conſiſte à donner aux vaiſſeaux une forme convenable & raiſonnée qui puiſſe les rendre propres à remplir leur deſtination. Il ne ſuffiroit pas d'augmenter leur longueur de quelques pieds; car ſi l'on vient à ſe tromper dans les proportions

des dimenſions générales, la faute devient irréparable. Les Hollandois rejettent les vaiſſeaux qui ont cent ſoixante pieds de long, ſous prétexte qu'ils tirent beaucoup trop d'eau pour certains Ports. On remarque cependant que d'autres Nations y entrent avec des navires beaucoup plus grands que les leur. Les Hollandois conſtruiſent néanmoins des vaiſſeaux depuis cent trente-cinq juſques à cent cinquante pieds de long, ou depuis cent trente juſques à cent trente-cinq. Chaque eſpece eſt bonne pour le ſervice de la Compagnie, pourvu que la largeur & la profondeur ſoient proportionnées.

Il n'y a point d'objections raiſonnables à faire contre l'expérience. Si l'entrée de certains Ports eſt praticable pour les vaiſſeaux étrangers, ſi les bancs de Bengale ne ſont pas un obſtacle pour eux ; enfin, ſi d'ailleurs d'autres vaiſſeaux que ceux de la Compagnie navigent ſans riſque juſques à Cauton, & même plus avant dans la Chine, quelle difficulté y auroit-il pour les Hollandois d'imiter les autres Peuples en conſtruiſant des vaiſſeaux pareils aux leurs, & qui puiſſent être chargés & déchargés dans tous les Ports ? Un eſſai d'un petit nombre d'années décideroit indubitablement le ſuccès de ce que l'on propoſe pour l'avantage de leur Commerce

& de leur Navigation, non-ſeulement dans les Indes, mais encore en Europe.

Il ſeroit également néceſſaire que les Hollandois ſuiviſſent les exemples des autres Nations pour l'équipement de leurs vaiſſeaux; car elles font plus avec cinquante ou ſoixante hommes que la Compagnie ne fait avec cent. En ſuivant donc les modeles que l'on vient de propoſer, les frais ne ſurpaſſeroient pas ce qu'il en coûte ordinairement pour le même objet. On auroit des vaiſſeaux beaucoup meilleurs ſans courir aucun riſque, & le tranſport des marchandiſes ſeroit beaucoup plus prompt, il en réſulteroit encore une augmentation pour les forces navales de la Compagnie, dont la plus formidable Eſcadre qu'elle puiſſe équiper dans les Indes n'eſt bonne tout au plus que pour la défenſive. L'interlope, appellé l'*Apollon*, eſt entr'autre une preuve de ce que l'on avance. Ce vaiſſeau, retournant en Europe, s'échappa par le détroit de Sincapouar à force de voiles & malgré les efforts de cinq des plus conſidébles vaiſſeaux de la Compagnie qui étoient en croiſiere dans ces parages.

Les vaiſſeaux que les Hollandois envoient croiſer dans les Indes y ſont beaucoup plus ſouvent employés au Commerce qu'à leur véritable deſtination. Il s'enſuit donc que ce n'eſt

pas toujours l'intérêt de la Compagnie de les avoir équipés de même : il ſuffiroit donc de tenir ſimplement les vaiſſeaux armés pour s'en ſervir au beſoin & ſelon l'exigence des cas.

Les équipages des plus grands vaiſſeaux de la Compagnie qui retournent en Europe ſont ordinairement de cent vingt hommes dans leur voyage de retour, & de cent dans les vaiſſeaux moins conſidérables.

La Navigation des Indes.

Le voyage d'Europe au Cap de Bonne-Eſpérance eſt trop long pour que le grand nombre d'hommes que la Compagnie embarque annuellement puiſſe arriver en bonne ſanté : il eſt vrai que les vaiſſeaux que les Anglois envoient à la Chine, qui ont rarement la moitié de pareils équipages, partent de leurs Ports, ne s'arrêtent point au Cap de Bonne-Eſpérance & continuent leur Navigation par le détroit de la Sonde ; mais ils ne peuvent point entrer en parallele avec les nôtres. Il ſeroit à deſirer que la Compagnie eût quelques petits établiſſemens de ce côté-ci de l'Equateur, afin que ſes vaiſſeaux euſſent la facilité de s'y rafraîchir. Ils pourroient ſuppléer à cet inconvénient en s'arrêtant à San-Yago, où, après s'être rafraîchis, ils continueroient leur route vers le Cap de

Bonne-Eſpérance. La diſtance dont ils s'écarteroient de leur chemin & la dépenſe ſe réduiroient à très-peu de choſe.

De la Navigation des Indes en Hollande.

On ne peut s'empêcher d'être ſurpris de ce que les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes Hollandoiſe font ſouvent naufrage en revenant en Europe, tandis que ceux des autres Nations arrivent à bon port. Ces malheurs ont deux cauſes, dont la premiere eſt le défaut de célérité dans les manœuvres, & la ſeconde vient de ce que les vaiſſeaux ſont trop embarraſſés par les effets & par les marchandiſes qui appartiennent aux Paſſagers. S'il leur étoit permis d'aller remplir leurs tonneaux vuides à l'iſle de Sainte-Helene, & de s'y pourvoir de bétail, de fourages & de légumes; une pareille relâche contribueroit beaucoup à la conſervation de la ſanté des équipages & à celle des animaux que l'on embarque. Il pourroit peut-être arriver que l'iſle de l'Aſcenſion, qui doit être également auſſi bien connue de leurs Navigateurs, pourroit être auſſi commode que la premiere. Il eſt certain que l'une ou l'autre de ces relâches ſeroient très-avantageuſes à pluſieurs vaiſſeaux quand ils reviennent des Indes en Hollande, ou lorſqu'ils font un auſſi long voyage que

celui de cette derniere Contrée au Cap de Bonne-Eſpérance.

Je ferai ici deux autres queſtions qui ne regardent pas directement le Commerce des Indes Orientales. Premiérement, ſi une Flote qui revient en Europe doit attendre un mauvais voilier ? Secondement, s'il eſt abſolument néceſſaire que les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes Hollandoiſe paſſent par le nord de l'Irlande ou de l'Ecoſſe, au lieu d'entrer tout de ſuite dans la Manche, ce qui abrégeroit le voyage de plus d'un mois.

Du Commerce de la Compagnie en général.

On demande ſi le Commerce que la Compagnie fait aux Indes Orientales doit être parfaitement libre, ou s'il doit être entiérement défendu aux autres Négocians. Un parti mitoyen eſt ſujet à de ſi grands inconvéniens qu'il eſt beaucoup plus nuiſible qu'avantageux. Nous ne pouvons pas lui donner des entraves ou lui preſcrire des bornes qui ne dépendent pas ſeulement de nous ſeuls. Telle eſt la nature du Commerce que la Compagnie fait dans les Indes, excepté pour les productions particulieres des Colonies, comme les épiceries & autres denrées dont les Hollandois ſont ſeuls en poſſeſſion. Il en eſt de même du café que

produit l'isle de Java & en partie du poivre ; mais principalement du Commerce de la Chine. Lorsque les Chinois ont permis à quiconque veut commercer chez eux l'entrée de la riviere de Canton, ils rendent à la Compagnie son octroi exclusif d'y naviger seule, plus préjudiciable qu'à aucune des autres Nations étrangeres. Si malgré cet avantage cette Compagnie ne peut pas entrer en concurrence avec elles pour cet objet, c'est une preuve que ces Nations ont déja gagné beaucoup de terrein, & qu'il ne leur sera pas difficile d'étendre leur Commerce beaucoup plus loin.

Le Commerce de la Compagnie Hollandoise dans la partie occidentale des Indes est néanmoins dans un plus mauvais état. Elle n'a que le nom de Compagnie Commerçante, tandis que d'autres Associations de même genre recueillent tout le fruit du Commerce, à l'exception des épiceries & du cuivre du Japon qui se tire en lingots, articles pour lesquels ces rivaux ne pourront jamais entrer en concurrence avec cette Compagnie. Tout ce qu'elle porte de ce côté là n'entrera jamais en comparaison avec le Commerce lucratif que les François & les Anglois font dans ce Pays. En effet, pour un vaisseau Hollandois qui entre dans le Gange, il en vient au moins cinq de ces deux Nations.

La Ville de Surate, qui eſt ſi fameuſe pour ſon Commerce, tire des ſommes prodigieuſes de ces dernieres, & ne gagne pas la moindre bagatelle avec les Hollandois. Mocka, Jéda, Baſſora, toute la Perſe & cette côte compriſe entre le golfe Perſique & le fleuve Judas, doivent être dans la plus grande ſurpriſe à l'aſpect de cette prodigieuſe quantité de marchandiſes qu'on leur apporte ou qui ſont l'objet de leur Commerce, & lorſqu'elles ne voient arriver qu'un ſeul vaiſſeau de la Compagnie Hollandoiſe à demi-chargé, & dont toute la cargaiſon ne vaut pas plus de cent mille florins ou deux cent mille livres de France.

Il y a long-temps que les rivaux des Hollandois ont accordé à différens Particuliers des Paſſe-ports & des Lettres de protection pour naviger dans ces mers ſous leur pavillon, & qu'ils s'en procurent des rétributions qui les rendent dignes d'une pareille faveur. Les Hollandois au contraire ont reſtés tranquilles ſpectateurs de toutes ces manœuvres, & ſe ſont contenté de faire en droiture la navigation de Batavia & celle de quelques autres Ports après avoir abandonné ceux de Siam, du Pégu, d'Arancan, d'Achin, & autres Places que les Etrangers ne fréquenteroient pas sûrement tous les jours, s'ils n'y trouvoient pas leur bénéfice.

Mais quels ſont les articles eſſentiels & les plus avantageux pour cette Compagnie ? C'eſt ſans contredit les épiceries & le cuivre en lingot. Le reſte, tel que l'étain, le plomb, le vermillon, le mercure, le camphre, &c. dont elle partage le Commerce avec les autres Nations, étant toujours à bon marché, n'eſt pas un objet bien important.

Mais au retour de ces Contrées, on ſe borne à tranſporter en Europe des toiles, du poivre, du ſalpêtre & autres matieres de peu de valeur, de même que des étoffes & de l'opium qui ſe vendent ſur la côte occidentale de l'iſle de Sumatra où la Compagnie fait ſeule ce dernier article depuis Baros juſqu'à la pointe d'Indrapora, & même dans toutes les Provinces qui ſont à l'Orient, dans une partie de Malaca, de Jambi, de Palembang & de Timor. Les retours qui ſe font en opium ſeroient également abandonnés s'ils n'étoient pas avantageux à Batavia ; mais quel eſt aujourd'hui ſon Commerce en mouſſelines & en toiles dans les Comptoirs de ſa dépendance, ſi l'on en excepte celui qui ſe fait le long de la côte occidentale de l'iſle de Sumatra ?

Le trafic des Comptoirs qui ſont établis dans cette partie de l'Aſie ſe réduit à ſi peu de choſe, que l'article des ſucres ne ſuffiroit pas pour

dédommager la Compagnie des frais qu'ils lui occaſionnent pour les envoyer à Surate, à Malabar, ſur la côte de Coromandel, à Mocka ou en Perſe. Que l'on ſuppute la dépenſe des établiſſemens que nous y avons & l'entretien de tant de vaiſſeaux, l'on verra ſi en faiſant abſtraction des épiceries & du cuivre en lingot du Japon, les gains ont pu fournir à de ſi grands frais depuis tant d'années. On allégueroit en vain que ces frais doivent être regardés comme indiſpenſables pour conſerver le bénéfice prodigieux que procurent les épiceries & le cuivre. Ces deux articles regardent principalement la côte de Coromandel, & les avantages que la Compagnie en retire contribuent beaucoup à donner du crédit au Gouvernement.

Si la Compagnie vouloit borner ſon Commerce à ces deux articles, elle ne perdroit pas pour cela le bénéfice qu'elle fait ſur le reſte. Combien de dépenſe n'épargneroit-elle pas en adoptant ce ſyſtême. Au lieu d'entretenir dans pluſieurs endroits des Directeurs avec leur ſuite pour former un Conſeil, il ſuffiroit d'employer un Employé d'un certain poids avec deux Eleves. Cette économie diminueroit au moins les dépenſes de la moitié.

Dans la réforme générale du ſyſtême actuel de la Compagnie, & en particulier dans la ſup-

preſſion du Commerce qu'elle fait à l'occident de ſes poſſeſſions en Aſie, nous ne comprenons pas l'iſle de Ceylan, quoiqu'elle ſoit la plus conſidérable; nous ne parlons pas non plus de ſon Comptoir le plus fort qui eſt le plus avantageuſement ſitué de tous ceux qui ſont dans cette partie, non-ſeulement parce que le Pays voiſin produit la canelle, mais parce que c'eſt la ſeule Colonie que la Compagnie poſſede excluſivement & dont elle peut continuer à jouir comme maitreſſe abſolue. C'eſt donc pour ces deux raiſons, qui différent de celles que l'on pourroit alléguer en faveur de ces établiſſemens, que cette Compagnie doit ſe diſtinguer en réglant ſa conduite par rapport à l'état actuel du Commerce de ces Contrées qui change de temps en temps.

Quant à ce qui reſte de Commerce à la Compagnie dans le Royaume de Bengale, ſur la côte de Coromandel, ſur la côte occidentale de l'iſle de Sumatra & ſur la côte de Malabar, de même qu'à Surate, en Perſe & ſur les bords de la mer rouge, où l'on ſoutient qu'elle devroit ſe réſerver privativement le trafic des épiceries & du cuivre en lingots, ne prendre en retour que ce qui eſt bon pour l'Europe, & faire de Batavia le centre d'un Commerce libre qui ſeroit ouvert à toutes les

Nations ; par ce moyen, cette Ville deviendroit une rivale redoutable pour tous ſes Compétiteurs. En levant enſuite un droit modéré, ſon Commerce procureroit à la Compagnie un avantage réel, au lieu du bénéfice incertain qu'elle a retiré juſqu'ici dans des conjonctures auſſi équivoques.

Du Commerce de la Chine.

Le Commerce entre Batavia & la Chine eſt très-différent de celui qui ſe fait directement avec l'Europe ; on ne ſauroit trop encourager & conſerver le premier. L'autre, quoique très-important, eſt prodigieuſement déchu par le grand nombre de vaiſſeaux étrangers, qui, à l'envi les uns des autres, fréquentent les Ports du vaſte Empire de la Chine. Il faut encore conſidérer que les vaiſſeaux de la Compagnie qui partent de Batavia pour y aller trafiquer & qui retournent delà en Hollande, contribuent à faire languir un Commerce déja trop diviſé. Ce n'eſt pas qu'il s'agiſſe de l'abandonner, mais il faut le faire avec prudence. Lorſque les choſes auront changé de face à Batavia, un ſeul vaiſſeau ſuffira pour cette traite. Le thé fait la branche la plus conſidérable du Commerce entre la Chine & l'Europe. Sans cet article, les vaiſſeaux ne retourneroient pas à

demi-chargés. Quant aux autres marchandiſes ; comme le bénéfice qu'elles offrent n'eſt pas ſuffiſant pour payer le fret, il ne ſe préſentera perſonne pour en faire le Commerce.

Cette production fait auſſi le principal objet de Commerce de Batavia à la Chine ; car quoique les Jonques apportent de la porcelaine, de la poterie, du tabac & du papier, & cent autres minuties pour l'uſage des Colonies ; le thé eſt toujours la marchandiſe qui leur produit des retours les plus avantageux. La quantité de thé qui vient annuellement en Hollande par la voie de Batavia, ſoit par les vaiſſeaux de la Compagnie, ſoit à bord des vaiſſeaux des Particuliers, n'eſt connue que des Négocians. Il eſt vraiſemblable que les arrangemens que l'on vient de propoſer, préviendroient le tranſport de cette production par les vaiſſeaux des Particuliers, & en faciliteroient l'importation à Batavia, ſans quoi on feroit tomber un jour le Commerce que les Jonques font avec cette Ville.

On demande s'il eſt de l'intérêt de la Compagnie d'acheter tout le thé que les Chinois apportent à Batavia ? Les raiſons que l'on apporte pour & contre, ſont également ſolides. Il eſt cependant vraiſemblable que d'auſſi grands achats cauſeroient un embarras & même une

interruption dans le Commerce que les Jonques font à Batavia ; d'autant plus que les Chinois ſont aſſujettis aux ventes de la Compagnie ; juſques-là qu'ils ne ſont maîtres de leur thé qu'après inſpection, épreuves & eſtimations faites ; autant de formalités qui décident ſi la Compagnie le retient pour ſon compte ou non. Dans le cas où elle ſe contenteroit de ſuivre ſon ancien uſage & de ne charger qu'un ſeul vaiſſeau de thé qu'elle auroit tiré de la Chine au retour des Soubre Cargues (1), il ne ſeroit pas néceſſaire qu'elle prît d'autre intérêt dans ce Commerce que de lever ſes droits & de laiſſer toutefois aux Particuliers la liberté de diſpoſer de leurs marchandiſes comme ils jugeroient à propos, ce qui ſeroit beaucoup plus ſimple & beaucoup plus avantageux pour elle.

Cette propoſition eſt certainement d'une grande conſéquence, ſur-tout ſi nous conſidérons qu'il paſſe tous les ans plus de trois millions de livres de thé dans les Provinces-Unies

(1) *Soubre Cargues*, Commis d'un ordre ſupérieur que la Compagnie des Indes Hollandoiſe entretient dans ſes Comptoirs pour y veiller à ſes intérêts, & ſur-tout pour avoir l'œil au chargement des navires, comme l'indiquent les deux mots Portugais, d'où vient le nom de Sobre Cargue.

qui ne ſont point expédiées pour le compte de la Compagnie, qui ne retire par conſéquent aucun bénéfice d'un tranſport auſſi prodigieux & auſſi conſtant. Au lieu d'éprouver une pareille perte, ce Commerce devroit être en même temps très-lucratif pour elle & très-avantageux pour les Particuliers; un vaiſſeau chargé de thé, en faiſant abſtraction du fond, en contiendra environ ſix cent mille livres, qui, étant vendues, produiront, les unes dans les autres, la ſomme de vingt ſols ou deux cent quarante mille florins à la Compagnie; or, ſans les frais de débarquement à Batavia, qui ſont eſtimés à deux pour cent au deſſus de la vente, ainſi que ceux d'enchere en Europe, les frais du tranſport n'excéderoient pas la ſomme de ſoixante mille florins; d'où l'on voit que la Compagnie gagneroit environ deux cent mille florins, ſans faire d'autres dépenſes & ſans courir d'autre riſque que celui du fond de ſes vaiſſeaux; or, d'après un pareil calcul, on voit que cinq bâtimens ainſi chargés produiroient un million de bénéfice à la Compagnie, outre vingt mille florins de profit qu'elle fait ſur l'argent en faiſant les retours.

Du Commerce de la Compagnie relativement à d'autres articles.

Le Commerce du poivre appartient excluſivement à la Compagnie, en vertu des traités qu'elle a faits avec les Princes du Pays qui fourniſſent cette production. Elle doit conſerver ce Commerce avec le plus grand ſoin & ménager cette acquiſition avec une dignité convenable à ſa puiſſance dans ces Contrées. Il en eſt de même à Bantam, à Palembang & ſur la plus grande partie de la côte de Malabar. Nous ſavons que la direction de ce Commerce eſt ſujette à de grands abus ; il ſeroit donc néceſſaire d'enjoindre particuliérement que le poivre dont la Compagnie pourroit ſe paſſer, fût vendu à l'enchere avant le départ des Jonques.

Il y a une autre partie du Commerce de la Compagnie, qui, malgré qu'elle ſoit tombée depuis pluſieurs années, doit être également conſervée, c'eſt le Commerce du Japon. Le rétabliſſement des affaires de ce Comptoir dépend ſeulement de la vigilance & de la probité de ceux qui en ſont chargés.

On a long-temps agité, ſoit en Hollande, ſoit aux Indes ſi la navigation des Particuliers entre Batavia & toutes les poſſeſſions des autres

Contrées qui ſont à l'orient de cette Ville, étoit favorable à la Compagnie. Sans vouloir abſolument décider cette queſtion, nous remarquerons que l'abolition de ce privilege ſeroit très-dure pour les pauvres Villages de ces cantons qui fourniſſent la ſubſiſtance à la Capitale. D'ailleurs, l'on n'y gagneroit rien, parce qu'en opprimant les Habitans d'Amboine & de Banda, à qui on ôteroit cette reſſource, ce ſeroit favoriſer la malverſation dans la livraiſon des clous de girofle, dont le Commerce eſt ſi précieux à la Compagnie. Une pareille opération deviendroit donc plus onéreuſe qu'utile. Il ne s'agit donc plus de défendre aux Particuliers la navigation de Macaſſar & d'Amboine, parce que ces Contrées ſont le magaſin du riz qui ſe conſomme à Batavia. La même conſidération doit encore avoir lieu parrapport à cette Ville, dont les Habitans ſont dans l'uſage d'aller chercher leur huile ſur les bords du golfe Cajili, de même que des Eſclaves & autres petits articles.

Pour ce qui eſt du Commerce des Philippines ou de Manille, leur Capitale, il a un trop grand rapport avec celui de la Compagnie pour le paſſer ici ſous ſilence. Ces iſles reçoivent annuellement, d'une part, les toiles des Indes & les autres marchandiſes dont elles ont beſoin

par le vaiſſeau de Regiſtre (1); de l'autre, elles ſont fournies de canelle, dont elles font une grande conſommation. Ce dernier Commerce regarde la Compagnie. Le premier, quoique le plus important, ſe fait ſans ſa participation, par la voie de Surate, de Bombay, de Porto-Nuovo, de Madras, de Bengale & par le détroit de Malaca aux Philippines. Depuis un certain nombre d'années, ce Commerce particulier, qui eſt frauduleux & contraire aux anciennes Ordonnances, ſe fait ſous le nom des Arméniens. A la faveur de cette tolérance, il s'eſt ſi bien établi qu'il ſeroit aujourd'hui très-difficile d'y apporter le moindre obſtacle ſans détériorer le Commerce de Batavia avec ces iſles, ce qui ne ſeroit pas bien praticable. Il eſt cependant certain que les Philippines doivent être l'objet de l'attention de la Compagnie,

(1) On appelle dans les Indes occidentales de la domination Eſpagnole, vaiſſeau ou navire de *Regiſtre*, ceux à qui le Roi d'Eſpagne ou le Conſeil des Indes accordent la permiſſion d'aller trafiquer dans les Ports de l'Amérique; ils ſont ainſi nommés de ce que cette permiſſion doit être enregiſtrée avant qu'ils mettent à la voile du Port de Cadix où ſe font le plus ordinairement les chargemens pour Buenos-Aires & les autres Ports pour leſquels il part des Vaiſſeaux de Regiſtre. Ces permiſſions coûtent très-cher.

& qu'il va de ſon intérêt d'obſerver ces iſles voiſines.

Le café fut pendant long-temps un des meilleurs articles du Commerce de la Compagnie ; mais il ſemble plutôt tomber aujourd'hui, tant le Négoce eſt ſujet à des viciſſitudes. Le poivre au contraire, dont on étoit autrefois ſurchargé, ſe vend aujourd'hui ſi bien en Europe, que l'on ne doit pas craindre qu'on l'y regarde jamais comme un article inutile. Pour ce qui eſt du café, il n'y a pas d'autre parti à prendre que de s'accommoder au temps.

Le ſucre eſt un autre article qui eſt tombé beaucoup plus bas qu'autrefois. D'après les plaintes graves qui étoient venues de Batavia, la Régence s'eſt occupée elle-même à rechercher les cauſes de cette diminution. Elle fit en 1740 de nouveaux Réglemens à la ſuite de quelques avis qui lui avoient été adreſſés. Il s'en faut de beaucoup que l'événement ait répondu au projet ; car cette branche de Commerce eſt encore tombée plus bas qu'auparavant. Elle eſt cependant trop importante pour être abandonnée. On ne ſe ſert plus aujourd'hui du ſucre que pour achever de leſter les vaiſſeaux quand l'on manque de ſalpêtre pour cet objet.

Des Poſſeſſions, des Colonies & des Etabliſſemens de la Compagnie.

Il y a une diſtinction à faire entre pluſieurs Contrées ſituées dans les Indes; ſavoir, celles qui ſont directement ſoumiſes à la Compagnie & les Pays dans les mers deſquelles elle a le privilege de naviger dans la ſeule vue du Commerce. Les premieres Contrées demandent quelquefois plus d'appareil qu'un établiſſement réel, & les ſecondes exigent ſeulement des factories pour le Commerce, & des entrepôts pour y dépoſer les marchandiſes. Les Contrées de la premiere claſſe ſont Jacatra, Ceylan, Amboina, les iſles de Banda, une partie de l'iſle de Macaſſar, &, à quelques égards, certaines parties de la côte de Malabar. La ſeconde claſſe comprend la plupart des Villes ſituées dans la partie occidentale des Indes, comme le Bengale, la côte de Coromandel, Surate, la Perſe & Moka. La côte occidentale de l'iſle de Sumatra n'appartient pas entiérement aux Hollandois, & ils regardent plutôt Malaca comme une frontiere qu'ils ne peuvent abandonner que comme une Colonie ou un établiſſement pour le Commerce. Ternate & Macaſſar couvrent des deux côtés les iſles dont on tire les épiceries. C'eſt pour cette raiſon que ces deux Villes doivent tou-

jours être en état de défenſe. On peut encore ſubdiviſer en différentes claſſes ces endroits où les Hollandois n'ont des établiſſemens que pour cultiver l'amitié des Princes Indiens, comme à Palembang, à Jamba & les Comptoirs de Java & de Bantam.

Lorſque nous conſidérons, ſous ces diſtinctions, ces différentes Contrées avec leur étendue & leur éloignement, nous ſommes obligés de convenir que la Compagnie a porté trop loin ſon Commerce & ſa navigation, & que lorſqu'elle ſe renfermera d'elle-même dans des bornes plus étroites, elle s'évitera de grandes dépenſes qui lui ſont inutiles, ſans voir pour cela diminuer ſes tréſors.

De la Colonie de Ceylan & des Iſles qui produiſent les Epiceries.

Indépendamment des Royaumes de Jucatra, de Macaſſar & d'une partie de celui de Ternate, la Compagnie poſſede encore les iſles de Ceylan, d'Amboine & de Banda. Il n'y a point d'autre Puiſſance qu'elle dans la derniere de ces iſles. Quoiqu'il y ait pluſieurs Princes dans celle d'Amboine, la Compagnie ne paſſe pas moins pour être la maitreſſe abſolue de tout le Pays qu'elle occupe dans cette iſle. Ces Domaines ſont ceux à qui l'on donne à juſte titre

le nom de Colonies Hollandoiſes, où le faſte de la Majeſté eſt abſolument néceſſaire. Les avantages que la Compagnie retire de ces poſſeſſions la récompenſent largement des dépenſes qu'elle y fait, & lui aſſurent la paiſible poſſeſſion de ces Contrées qui ſont ſa ſeule reſſource. Il eſt cependant vrai que le Commerce y a décliné ; mais il y a des moyens de réparer ce déchet, ou du moins d'empêcher qu'il ne devienne plus conſidérable à l'avenir.

Les iſles d'où l'on tire les épiceries doivent toujours être dans un bon état de défenſe, & les Colonies qui y ſont établies, doivent être toujours bien pourvues. Ceux qui ſont allés ſur les lieux ſavent combien ces objets ſont négligés. Banda eſt très-forte par ſa ſituation & par ſes Châteaux ; Amboine au contraire eſt ſi foible, que, malgré qu'on connoiſſe depuis un ſiecle le mauvais état de ſes fortifications, on n'a point encore ſongé à les réparer. Les circonſtances ne permettront pas toujours l'éxécution d'une entrepriſe auſſi diſpendieuſe ; cependant ſi l'on avoit travaillé toutes les années à ces fortifications, il y a long-temps que l'ouvrage ſeroit entiérement fini. La décadence de la Colonie d'Amboine eſt ſenſible par la diminution de la récolte du clou de girofle (1) qui

(1) *Girofle.* Les clous de girofle ſont trop connus pour

eſt la principale production de cette iſle & l'objet le plus ſolide du revenu de la Compagnie. Il y a plus d'une quinzaine d'années que l'on a non-ſeulement permis, mais encore ordonné de nouvelles plantations, ſans que l'abondance ſurmonte la diſette. De pareils inconvéniens doivent être attribués à la dureté de ceux qui ſont employés au ſervice de la Compagnie qui ont dévoré depuis long-temps ſa ſubſtance, & qui, non contens d'un bénéfice légitime, mettent les choſes ſur un tel pied, que les Habitans ſe dégoûtent d'un travail dont ils voient tout l'avantage paſſer dans des mains étrangeres.

---

s'arrêter ici à les décrire. On dira ſeulement que l'arbre qui les porte eſt de la grandeur d'un laurier, & qu'il croît en abondance dans les iſles Moluques, près de l'Equateur. Perſonne n'eſt plus inſtruit ſur la culture de cet arbre que les Hollandois établis à Ternate; car ce ſont eux ſeuls qui le cultivent & qui préparent les clous de girofle, qui ne ſont autre choſe que les embrions des fleurs de l'arbre qu'ils font ſécher. Ils en confiſent encore avec du ſucre avant qu'ils ſoient deſſéchés. On en mange dans les voyages de mer après les repas pour rendre la digeſtion meilleure & pour prévenir le ſcorbut. Quelques perſonnes font avec les clous de girofle un vin anti-ſcorbutique; ils les pilent & les enferment dans un petit ſachet qu'ils laiſſent tremper dans du vin de Canarie. On ne boit ce vin qu'à très-petite doſe.

Le ſeul moyen que nous connoiſſons pour rétablir les affaires de la Conpagnie dans les iſles Moluques, conſidérées comme des Colonies particulieres, ſeroit de recommander, 1°. la culture des terres dans l'iſle de Monado & dans les iſles voiſines; 2°. d'y aller acheter plus ſouvent & en plus grande quantité de la poudre d'or, pour ſupporter plus facilement les dépenſes occaſionnées pour cette frontiere.

Batavia & Jucatra.

Il eſt certainement de la gloire de la Compagnie de s'intéreſſer à la ſplendeur & à l'agrandiſſement de Batavia. Ce qui a été univerſellement reconnu pour vrai dès le temps même qu'elle fit de cette Ville la baſe de ſon établiſſement aux Indes orientales. Les arrangemens qui ont été pris en conſéquence furent ſuivis de progrès ſi rapides & ſi éclatans, que cette Capitale pourroit être nommée la Reine de l'Orient, ſoit par rapport au grand nombre de ſes Habitans, ſoit par rapport à ſa magnificence. Les revenus que la Compagnie tire de cette Colonie & de ſes Domaines dans le Royaume de Jucatra ſont eſtimés un million de florins; mais ils ſe monteroient beaucoup plus haut ſi l'on y comprenoit les droits qui ſe perçoivent ſur la vente des marchandiſes, ſur

la pêche & ſur pluſieurs autres objets qu'elle a cédés pour établir & pour entretenir un Conſeil Privé.

Nous avons dit, & nous le répétons encore, 1°. que ſi la Compagnie parvient à ſe réſerver le Commerce des Indes avec l'Europe, & dans les Indes, les retours qu'elle peut ſe procurer par les Comptoirs qu'elle a dans la partie occidentale de ces Contrées; 2°. que ſi elle vouloit réunir dans ſa Capitale les deux principaux articles du Commerce de l'Aſie; ſavoir, les épiceries & cuivre du Japon en lingot; 3°. ſi elle ſe propoſoit de réduire ſes dépenſes ordinaires à une médiocrité raiſonnable; 4°. qui outre cela, ſi elle avoit ſoin de pourvoir ſes Colonies de tout leur néceſſaire après leur avoir fait rapporter tout ce qu'elles peuvent fournir; 5°. enfin, que ſi elle accordoit à chaque Particulier la permiſſion de naviger & de commercer dans les Indes à l'exception de tout le Pays qui eſt à l'orient de Batavia, il eſt hors de doute que cette Ville deviendroit en très-peu de temps le centre du Commerce des Indes & une ſource féconde d'opulence. Batavia ſeroit l'aſyle de pluſieurs perſonnes très-riches qui s'y retireroient, ou par choix, ou pour être à portée de faire valoir leur argent d'une maniere plus avantageuſe; on leur en inſpireroit d'autant plus l'envie, qu'on

ne devroit rien négliger pour leur procurer tout ce qui peut rendre la vie agréable & aiſée, elles attireroient ſur-tout l'abondance dans cette Ville, & contribueroient à rendre plus uniforme le prix des denrées par la conſommation réguliere qu'elles en feroient.

Nombre de familles diſperſées dans les Indes préféreroient de vivre à Batavia, parce que l'abondance, la tranquillité & la ſûreté y régneroient plutôt qu'ailleurs ſous la protection de la Compagnie. Les Chinois ont commencé à cultiver les terres, c'eſt préſentement à nous à en perfectionner la culture. Les terres de Préanger, qui ſont environ à une journée & demie de Batavia, produiſent des pois, des fêves, des choux & des autres légumes, quoiqu'elles ne ſoient pas des meilleures, & malgré le peu de ſoin que l'on en a pris juſqu'à preſent. Que ne doit-on pas eſpérer des terres de l'iſle de Java qui ſont les plus belles & les plus fertiles du monde, ſi elles étoient bien cultivées?

Nous connoiſſons, par l'expérience, que les Hollandois ne ſont pas propres pour la culture des terres dans ces Contrées. Ils dédaignent ce genre d'occupation, ſoit par vanité, ſoit par pareſſe, & aiment beaucoup mieux paſſer leur vie dans l'indigence & dans l'oiſiveté. Cela étant, il conviendroit donc d'employer à l'agri-

culture des Payſans des environs de Saltzbourg ; du Palatinat & d'autres Pays que l'on pourroit embarquer par dizaines, & même en plus grand nombre, ſur chaque vaiſſeau que la Compagnie enverroit dans les Indes. On auroit aſſez de Laboureurs dans un petit nombre d'années pour cultiver les terres & pour en défricher de nouvelles. On ne peut pas douter que ces hommes ne trouvaſſent dans les Indes une ſubſiſtance honnête en ſe donnant un peu de peine, ſans ſe charger de faire croître du café pour le compte de la Compagnie, & ſans épuiſer le ſol en y plantant des cannes à ſucre, ſoin que l'on doit abandonner aux Chinois; le ſeul article du poivre peut fournir de la beſogne à plus de mille : il conviendroit de leur avancer pour les cinq premieres années une centaine de couronnes (ſix cent livres de France), pour être en état d'acheter des inſtrumens d'agriculture, & pour les faire ſubſiſter pendant le temps qu'ils prépareroient leurs terres. Ils rembourſeroient enſuite cette ſomme auſſi-tôt que les circonſtances pourroient le leur permettre après ce terme. »

Les extraits que je viens de donner de ce Mémoire, qui a été compoſé par un des Gouverneurs Généraux de la Compagnie des Indes orientales, contiennent pluſieurs particularités très-curieuſes. Ils nous apprennent encore plu-

ſieurs traits importans qui regardent cette Compagnie & que l'on ne peut trouver que dans cet Ouvrage. Il paroît évidemment qu'il y a beaucoup d'oſtentation & de faſte dans la deſcription du Commerce immenſe de cette Compagnie. Ceux qui s'empreſſent à l'égaler dans les Indes doivent certainement faire une grande diſtinction entre les différens Commerces qui ſe font dans ces Contrées. Nous trouvons qu'il ſeroit avantageux à la Compagnie de laiſſer le Commerce de l'Aſie libre à ſes propres Sujets, à l'exception de celui des épiceries & du cuivre du Japon, puiſque les autres branches de Commerce exigent plus de dépenſes qu'elles ne procurent de bénéfice. Ces objets ſont cependant ceux qui engagent fortement les autres Nations à vouloir y prendre part, quoique, à l'exception des Eſpagnols, il n'y en ait aucune qui ait de bonnes raiſons pour l'ambitionner. Comme ils ſont les maîtres des iſles Philippines, ils pourroient devenir les rivaux les plus redoutables des Hollandois. En effet, ces iſles produiſent abondamment de la canelle ; &, ſelon toutes les apparences, les noix muſcades & le girofle pourroient y être cultivés avec le même ſuccès. Mais, hélas! ces avantages ſont entre les mains d'une Nation ſi pareſſeuſe & ſi indolente, que les Hollandois ont peu de choſe à

craindre des tentatives qu'elle pourroit faire dans ce genre.

Ce qu'il y a de plus important dans ce Mémoire, c'eſt la preuve évidente qu'il donne de la décadence du Commerce des Hollandois dans les Indes. Il n'importe guere que l'Auteur ſoit peu exact ou non dans les différentes obſervations qu'il a faites ſur cette matiere, il n'en eſt pas moins vrai que cette diminution d'affaires fait la baſe de ſon Mémoire & ſon objet principal qu'il met dans le plus grand jour. On doit encore remarquer que ce Commerce n'a commencé à décliner qu'au milieu de la paix, ſans qu'il ſoit arrivé aucun de ces événemens ſubits qui peuvent influer ſur le Commerce. Ces obſervations me forcent à conclure que l'Auteur du Mémoire a tort de vouloir que l'on abandonne les parties du Commerce des Indes qui ne ſont pas auſſi lucratives que les autres, par la ſeule raiſon qu'elles ne dédommagent pas la Compagnie des dépenſes qu'elles lui cauſent. La véritable raiſon eſt que les grands ſuccès du Commerce en général & de toutes ſes branches en particulier, ont toujours demandé un ſiecle où les eſprits étoient diſpoſés à faire des choſes extraordinaires, & qu'ils exigent enfin ces temps où les grandes entrepriſes étoient communes, & pendant leſquels la Guerre & le Commerce

ſembloient ſe favoriſer réciproquement. La fondation & les progrès de la République de Hollande ſont eux-mêmes la preuve la plus frappante de ce que l'on avance. On pourroit également rapporter, pour ſecond exemple, ſa Compagnie des Indes qui prit naiſſance dans des temps auſſi orageux & auſſi difficiles. Tandis que le goût des grandes entrepriſes & celui des conquêtes ont ſubſiſté, on a vu fleurir le Commerce de cette Compagnie; mais dès l'inſtant que les Hollandois ſe ſont tenus tranquilles pour jouir de ce qu'ils avoient amaſſé, leur Commerce a commencé à décheoir. Les Portugais ont éprouvé exactement le même ſort. Le vaſte Commerce qu'ils faiſoient jadis dans les Indes ne s'étoit établi qu'au milieu de la guerre & pendant les entrepriſes les plus hardies. Dans le ſiecle où nous vivons, la Compagnie Angloiſe n'a reculé les bornes de ſes établiſſemens que lorſqu'elle a été conſtamment en guerre. Ne voyons-nous pas que malgré que les dépenſes néceſſaires dans pareilles circonſtances ſoient très-conſidérables, ſon Commerce eſt auſſi floriſſant & ſes affaires plus grandes qu'elles ne l'ont jamais été ? Le calme, qui eſt la ſuite de la paix, n'eſt bon que pour entretenir la corruption des mœurs & pour relâcher toute eſpece de diſcipline. Mais, dans la chaleur de

la guerre, au milieu des haſards & dans les grandes entrepriſes, il y a une effervescence dans les eſprits, qui influe auſſi favorablement ſur les opérations militaires & ſur celles du Commerce. Outre cela, les difficultés qui ſurviennent à chaque inſtant tiennent les Peuples attentifs & excitent leur activité, & ne contribuent pas peu à rendre le Commerce plus floriſſant que lorſque les ventes ſont toujours favorables & lorſque les mers ſont toujours calmes. Il n'y a rien de plus funeſte pour une Nation commerçante que cette indolence que produiſent conſtamment l'abondance & la paix. Ces obſervations ſont le réſultat des remarques que j'ai faites ſur la Compagnie des Indes d'Angleterre. Pluſieurs perſonnes ont critiqué mon ſentiment ſur la guerre & ſur les conquêtes; mais elles ne m'ont point décidé à changer d'opinion. On me permettra donc de penſer que les temps de troubles ſont toujours les plus avantageux pour de pareilles entrepriſes (1).

(1) Ils eſt auſſi ſurprenant qu'atroce de douter, dans ce ſiecle de lumieres, des avantages de la paix. Si la guerre a excité une ſorte de fermentation dans les eſprits qui ait pu favoriſer les entrepriſes les plus difficiles, conſidere-t-on quel a été le prix de pareils ſuccès? Des millions d'hommes égorgés, quelquefois pour la conquête d'un morceau de terre, ſouvent plus funeſte qu'utile. La découverte du Nouveau-

Dès

Dès qu'une Compagnie des Indes orientales ceſſera d'être guerriere & entreprenante, elle renoncera en meme temps à faire un Commerce également lucratif pour elle & avantageux à la Nation dont elle dépend.

Monde, cette abondance de l'or qui en ont été la ſuite, l'affreuſe maladie que les Eſpagnols en ont apporté ſont peut-être les plus grands maux qui ſoient arrivés à l'humanité. C'eſt pendant la paix que les mœurs s'épurent, que les Sciences & les Arts ſe perfectionnent; enfin, que l'Homme, apprenant à ſe mieux connoître, jouit plus tranquillement de ce qui eſt à ſa portée. Si les Puiſſances étoient toutes animées de l'eſprit des conquêtes, comme le deſiroit notre Auteur, on oſe lui demander quel ſeroit le ſort de ſa Patrie?

CHAPITRE V.

De l'état actuel du Commerce des Hollandois en Europe.

Ceux qui donnent des Voyages au Public négligent trop ſouvent de parler des choſes les plus utiles, dans la crainte de ne pas amuſer leur lecteur. Je ne préſume pas cependant que dans un Voyage de Hollande on ne doive trouver que des deſcriptions de canaux & d'Hôtels-de-Ville, ſur-tout ſi l'Auteur a fait quelques ſéjours dans les principaux endroits de cette Contrée. Je crois au contraire qu'il ſe rendra plus utile à ſes lecteurs, en leur donnant des notions ſur l'Agriculture, les Manufactures & le Commerce auſſi étendues qu'il a pu ſe les procurer, ſoit en converſant avec les Habitans, ſoit après avoir conſulté les meilleurs Ecrivains qui en ont traité ; ſoit enfin en donnant des extraits des Ouvrages qui en font mention & qui ne ſont point connus dans leur langue. En ſuivant cette maxime, un Voyageur peut joindre l'utile à l'agréable, & entrer dans des détails plus intéreſſans & plus nouveaux que ceux qui ſe trouvent épars dans les Auteurs qui l'ont précédé. J'ai ſuivi ce plan, comme

on a pu s'en appercevoir en liſant le Chapitre précédent. Je vais continuer à en faire uſage en ſuivant toutes fois d'autres guides.

Commerce de la Mer Baltique.

Avant que l'on eut paſſé l'Acte de la Navigation (1) en Angleterre, le Commerce de la mer Baltique employoit depuis mille juſques douze cent vaiſſeaux Hollandois, dont la plus grande partie venoient à demi-chargés & retournoient avec une cargaiſon entiere. Le ſeul Commerce de la Norwege employoit toutes les années trois cent vaiſſeaux depuis quatre cent juſqu'à cinq cent tonneaux; mais l'Acte de la Navigation ayant reſtreint le Commerce de fret des Hollandois dans ſes Ports, en ne leur

(1) L'Angleterre, qui avoit commencé ſous la Reine Eliſabeth à ouvrir les yeux ſur ſes reſſources & ſur les véritables moyens d'accroître ſa puiſſance, regarda la Hollande comme une Nation rivale. Lorſqu'elle fut convaincue que les Hollandois ne pouvoient lui diſputer les richeſſes d'un grand Commerce que par une grande marine, elle donna le fameux acte de la navigation. Cette Loi interdit l'entrée de tous les Ports de la Grande Bretagne à tout vaiſſeau étranger chargé d'autres denrées & d'autres marchandiſes que celles du crû de ſa Nation, c'eſt depuis cette époque que l'on a pu obſerver le décroiſſement du Commerce de la Hollande, pour lequel le fret a toujours été un objet conſidérable.

permettant que l'importation des denrées & des marchandiſes de leur crû, leur Commerce ſouffrit alors une grande diminution. D'un autre côté, la Marine Angloiſe s'étant accru, on vit augmenter dans la même proportion la conſommation des productions du Nord qui ſont néceſſaires pour la fabrique des vaiſſeaux. Cette circonſtance contribua encore à diminuer le Commerce des Hollandois dans les mers du Nord, par la concurrence des Anglois, qui a toujours été déſavantageuſe aux Marchands de cette Nation, ſur-tout dans les achats. C'eſt à ces deux cauſes, qui dérivent du même principe, que l'on doit attribuer l'état actuel du Commerce des Hollandois dans les mers du nord de l'Europe; Commerce qui n'eſt pas aujourd'hui la moitié de celui que les Anglois font dans ces Contrées.

L'importation des marchandiſes de Hollande à Petersbourg montoit dans l'année 1753 à . . . . . Roubles ou 5 l. de France 47,691. 58.

Les marchandiſes qu'ils en exportoient ſe montoient à . . . 344,792. 3 ¼.

Le ſurplus de l'importation des marchandiſes ſur celles qui étoient exportées ſe montoit à . . . . . 131,699 26 ¼.

En 1754, l'importation monta juſqu'à la ſomme de . . . . . 396,797. 23 ¼.

	Roubles.	
Les exportations ſe monterent		
dans la même année à	317,835.	69 $\frac{1}{4}$.
Le ſurplus monta donc à . .	81,961.	54 $\frac{1}{2}$.

Nous pouvons donc évaluer les marchandiſes que les Hollandois importent, année commune à Pétersbourg pendant la paix à deux millions ou deux millions & un quart de livres de France, qui valent environ cent mille livres ſterlings; celles qu'ils en exportent peuvent monter à ſeize ou dix-ſept cent mille livres, qui ſont environ ſoixante & dix mille livres ſterlings. L'excès de l'importation ſur ces exportations va donc depuis quatre cent juſqu'à ſix cent mille livres de France ou environ vingt-un mille livres ſterlings. L'augmentation de la Marine Angloiſe depuis l'Acte de la Navigation a doublé cinq fois dans les Ports de la Grande Bretagne la conſumation des productions du Nord propres pour la conſtruction & pour l'équipement des vaiſſeaux. L'application conſtante des Anglois à ſe procurer l'empire de la mer, leur a fait appercevoir que le principal moyen d'y parvenir conſiſtoit dans une nombreuſe Marine & dans un grand Commerce. Cette Nation s'eſt pareillement procuré de très-grands avantages par l'habileté avec laquelle ſes Négociateurs ont fait certains Traités de

Commerce. C'eſt à la faveur de ces Traités que les Anglois ont établi des Maiſons de Commerce dans tout le Nord & ſur-tout à Pétersbourg où elles ſurpaſſent de beaucoup en nombre & par leurs richeſſes celles des Hollandois. Ce genre de Commerce exige que les maiſons étrangeres aient de grands fonds pour acheter avec avantage & pour faire de longs crédits qui favoriſent les ventes. On peut dire en général que ce ſont les Anglois qui mettent le prix aux marchandiſes que fournit la Ruſſie & qui donnent le ton au Commerce de ces Contrées.

Si nous jugeons du Commerce des Anglois dans le Nord par celui qu'ils font à Petersbourg, nous verrons qu'ils font la moitié de celui de la mer Baltique. Suivant un relevé qui nous a été envoyé d'une Maiſon de Commerce de Pétersbourg de trois cent vingt-ſept vaiſſeaux qui entrerent en 1753 dans le Port de cette Ville, il y avoit cent quarante-neuf Anglois, ſoixante-dix Hollandois, trois François, huit Ruſſes, ving-cinq Lubéquois, dix-huit Danois, vingt-un Mecklembourgeois, ſix Dantziquois, deux Hambourgeois, dix de Stetin, un du Holſtein & quatorze Suédois, ce qui fait en tout trois cent vingt-ſept.

Les exportations que les Anglois firent en marchandiſes à Petersbourg dans la même

année 1753 ſe monterent à Roubles.
la ſomme de . . . . . 2,084,489. 70 ¼.
Les importations en marchandiſes du Nord ne ſe monterent qu'à . . . . . 999,963 67.
L'excédent des exporrations ſur des importations ſe monta par conſéquent à . . . . 1,084,524. 3 ¼.
En 1754 les exportations ſe monterent à . . . . . 2,207,924. 24 ¼.
Les importations en marchandiſes allerent à . . . . 989,693. 92 ¼.
Le ſurplus des exportations ſur les importations alla à . 1,218,230. 31 ¼.

D'après ce tableau, on peut donc évaluer l'exportation des Anglois pour Petersbourg, pendant la paix, à dix ou douze millions de livres, qui ſont environ cinq cent mille livres ſterlings, année commune. Leur importation à cinq millions ou près de deux cent vingt mille livres ſterlings, & la balance va à cinq ou ſix millions de livres. En temps de guerre, l'excédent eſt beaucoup plus fort, parce que l'Angleterre importe de Ruſſie une plus grande quantité de chanvre pour ſa Marine Royale.

L'exportation de toutes les marchandiſes ſorties de la Ville de Saint-Petersbourg monta

	Roubles.		
dans l'année 1753 à la ſomme de	3,461,383.	62.	
Les marchandiſes entrées ſe montoient à	3,220,623	76	½.
Excédent des exportations & ſur les importations . . .	240,759.	85	¼.
En 1754, les exportations ſe monterent à la ſomme de . .	3,577,939.	99	¼.
Les importations ſe monterent à	3,279,097.	88	¼.
La différence des exportations ſe monta à	298,842.	10.	

Nous pouvons donc évaluer l'excédent des exportations ſur les importations totales en marchandiſes de Petersbourg pendant ces deux années de paix à douze ou quinze cent mille livres, qui font près de ſoixante mille livres ſterlings; & la totalité de ce Commerce, tant d'entrée que de ſortie, de trente-trois à trente-cinq millions de livres de France, ou d'environ un million & quatre cent mille livres ſterlings.

Tel eſt le tableau que l'on peut faire des progrès de l'induſtrie en Ruſſie, ſi nous devons nous en rapporter à ce que diſent les Miniſtres de cet Empire. Il eſt vrai que ce Gouvernement s'applique beaucoup à y attirer toutes ſortes de Manufactures, ſur-tout d'étoffes de

laine, de ſoierie & de toile. Les Etrangers qui ſe ſont tranſplantés en Ruſſie y ſont malheureux, & leur induſtrie n'eſt point analogue avec un pareil climat & ne prend point chez les naturels du Pays.

Le Commerce de la Hollande avec la Norwege conſiſte principalement en bois de conſtruction pour leſquels les Hollandois paient de groſſes ſommes d'argent. Ils achetent des fers & pluſieurs munitions navales des Suédois, pour leſquels ils leur vendent toutes les productions des Indes orientales & celle du midi de l'Europe. Il eſt vrai que depuis quelques années, ils ont les François pour concurrens dans ce Commerce. Les principales affaires que les Hollandois font dans la mer Baltique, ſe traitent à Dantzick, d'où ils amenent une prodigieuſe quantité de bled que cette Ville tire de la Pologne. Ils fourniſſent en retour à ce Royaume, par la voie de Dantzick, plus de matchandiſes que les autres Nations de l'Europe. Ces objets ſont des épiceries, des étoffes des Indes, des vins, de l'eau-de-vie & tout ce qui ſe fabrique dans les différentes Manufactures dès Provinces-Unies.

L'Allemagne.

La Ville de Hambourg, qui peut être regardée

comme la rivale de la Hollande, eſt le centre d'un Commerce très-conſidérable qui ſe fait dans le nord de l'Allemagne ; mais le milieu & le midi de ce vaſte Empire ſont fournis en grande partie par les Hollandois. Ces derniers font encore un grand Commerce avec les Villes de Brême & d'Embdem, & fourniſſent ainſi l'intérieur du Pays ; mais le Commerce du Rhin eſt le plus conſidérable. Les Hollandois le font ſeuls & ſe regardent preſque comme les maîtres de la navigation de ce fleuve. Elle commence depuis la Suiſſe, & embraſſe, par le moyen de la Moſelle, du Mein & du Necker qui ſe jettent dans le Rhin, une prodigieuſe étendue de Pays très-peuplée. C'eſt ainſi que pluſieurs grandes Villes qui ſont ſituées ſur les bords de ces rivieres peuvent commercer directement avec la Hollande. La ſeule Ville de Nuremberg, qui renferme tant d'induſtrie, a une quantité prodigieuſe de Manufactures, expédie ſur-tout beaucoup de jouets pour les enfans & de bagatelles dont l'Angleterre fait une très-grande conſommation, & que l'on y nomme *joujou* de Hollande, parce qu'elle les tire de ce Pays. Il eſt néceſſaire de parler ici dans un certain détail de ce Commerce que nous appellerons *trafic dans les terres*, ſelon l'uſage reçu chez les Ecrivains Hollandois

qui ont parlé du Commerce de leur Nation.

Par le moyen du Rhin, les Hollandois fourniſſent les quatre Electorats du Rhin, la Principauté de Saarbruck, celle des Deux-Ponts, le Marquiſat de Bade, le Duché de Wirtemberg, tout le Briſgaw, le Spirebach, l'Alſace, preſque toute la Suiſſe & la plus grande partie de la Lorraine, de toutes ſortes d'épiceries, de drogues, d'huile, de riz, des fanons de baleine, d'étain, de cuivre, de fil de laiton, de ſucre, de thé, de café, de vin de France & d'Eſpagne, d'eaux-de-vie, de fruits ſecs, & du poiſſon ſec & du poiſſon ſalé. Or, il ſe fait une conſommation prodigieuſe de ces denrées dans preſque toute l'étendue de ces différentes Contrées. La Hollande ſoutient par ſon Commerce celui de Francfort, qui peut être conſidéré comme un grand entrepôt ſubordonné à ceux des Hollandois. On peut donc dire encore que preſque toutes les relations, toutes les correſpondances & le Commerce de Francfort, qui s'étend lui même très-loin en Allemagne, ne ſont autre choſe qu'un Commerce fait en ſeconde main de tous les objets qui entrent dans celui que les Hollandois font en premiere.

Les bois du conſtruction que les Hollandois tirent par le Necker & par le Rhin, les vins qui portent le nom de ce fleuve & ceux de

Moſelle, la potaſſe, le fer, le tabac que produiſent la Souabe, le Palatinat & le Spirebach ſont des objets très-avantageux, & ſont les principaux articles des retours dans ce Commerce. La cargaiſon des barques qui remontent juſques à Cologne conſiſte principalement en marchandiſes précieuſes ; de ſorte que celle d'une ſeule barque monte ſouvent juſques à cinq ou ſix cent mille florins. Telle eſt l'idée du fond de ce Commerce qui nous oblige à jetter les yeux ſur les Foires de Hollande, d'Allemagne & de tous les autres Pays qui y prennent part, pour en connoître tout le produit avec tous ſes avantages. Nous devons donc conſidérer la Hollande comme une Foire ou un Marché en regle où toutes ces contrées ſont forcées d'acheter les différentes marchandiſes dont on a parlé ci-devant & où elles vendent leur ſuperflu. Nous devons en même temps diſtinguer les Propriétaires reſpectifs de ces denrées & les Marchands qui tiennent le milieu entre ces derniers ; il faut encore remarquer, 1°. que c'eſt par le canal de ces Négocians qu'il ſe fait des achats & des ventes ; 2°. que les frets ſont un objet de lucre & qu'il ſe fait des retours ; car ſi nous exceptons l'article du bois, tout ſe fait par commiſſion ; il n'y a point de Négociant en Hollande qui faſſe ſes achats en Allemagne & qui

envoie la moindre marchandiſe de ſon Pays pour ſon compte, à l'exception des vins, parce qu'on n'eſt point dans l'uſage d'envoyer des vins, de quelle Contrée qu'ils ſoient, en Hollande à vendre par commiſſion. Le bois ne s'achete point également par commiſſion & en premiere main. Les Marchands qui font en Hollande le Commerce du vin & du bois de conſtruction achetent tout ce dont ils ont beſoin dans ce genre ſur le lieu même. Il y a auſſi des petits Commerçans de ce Pays qui ſe chargent de conduire dans leurs barques des marchandiſes de cette nature juſqu'à Cologne. Leur Commerce ne s'étend pas plus loin. Ils reſtent dans cette derniere Ville juſqu'à ce qu'ils aient fait leurs ventes & acheté une nouvelle cargaiſon pour faire leurs retours. Ces chargemens de ſortie d'Hollande ne ſont pas d'un grand prix, & il n'y a peut-être pas dix barges (1) ou bateaux en Hollande qui faſſent ainſi ce Commerce pour le compte des Propriétaires des marchandiſes.

Tout le reſte du Commerce du Rhin, tant d'entrée que de ſortie, ſe fait par commiſſion.

(1) Barges, grandes barques pour le Commerce. On a encore entendu par ce nom, des barques longues armées en guerre dans le bas Empire.

Les Hollandois ne vendent dans leur Pays les cuirs, la potaſſe, les grains & le tabac que de cette maniere. Quelques Négocians des Provinces-Unies ſpéculent ſur ces articles & font leurs emplettes ſur les lieux mêmes ; mais cet exemple eſt rare. Tous les Négocians, tant de Francfort, que des autres Villes qui ſont à portée de pouvoir profiter de la navigation du Rhin font faire leurs achats à Amſterdam ou à Roterdam par leurs Correſpondans. Les barques qui navigent depuis la Hollande juſques à Cologne ne procurent que l'avantage du fret à leurs Propriétaires. Ceux-ci n'ont aucun intérêt dans l'achat ou dans la vente des marchandiſes dont ces barques ſont chargées. Ce Commerce de fret ne s'étend pas plus loin que Cologne, où les marchandiſes ſont déchargées & miſes dans d'autres barques du Pays.

Le Commerce du Rhin eſt pour la Hollande un objet de plus de cent millions par an. Outre le profit que les Hollandois font dans les entrepôts ſur l'achat & ſur la vente des marchandiſes, ce Commerce leur procure, de plus, trois branches très-avantageuſes de Commerce qui font leur bénéfice le plus certain. Ces objets ſont le fret de la Navigation depuis la Hollande juſques à Cologne, & celui depuis cette Ville juſques en Hollande ; enfin, la circulation du

crédit que les Commiſſionnaires donnent à leurs Commettans & qui leur procure un profit ſans courir aucun riſque. Si l'on évalue donc le produit de ces trois branches d'un Commerce très-étendu à plus de cent millions, il eſt aiſé de ſe former une idée des avantages certains que la Hollande ſe procure par la navigation du Rhin.

Si les droits qui ont été impoſés à Weſel ſur la navigation de ce fleuve étoient tels qu'ils rendiſſent la navigation, depuis la Hollande juſques à Cologne, plus chere que les tranſports de terre, ſoit en allant de Maëſtricht à Cologne, ou depuis Bruxelles juſques à Treves, c'eſt alors qu'il ne faudroit plus douter que le Souverain de Weſel & ſes Sujets perdroient tout le bénéfice qu'ils peuvent retirer de la navigation du Rhin. Tout le Commerce de la Hollande, qui ſe fait par ce fleuve, pourroit également ſe faire en prenant le Rhin à Cologne & la route par terre depuis cette derniere Ville ou en prenant la Moſelle à Treves & la route de terre de Bruxelles à Treves. Le Commerce peut ſuivre ces deux routes de la même maniere. C'eſt alors que les grands droits qui ſeroient impoſés à Weſel & que le Souverain regarderoit comme une partie de ſes revenus ne produiroient preſque plus rien, & deviendroient ruineux pour ſes Sujets, ſe trouvant réduits à un ſimple droit

de conſommation qui ne l'indemniſeroit pas de la perte des droits modérés qu'il tiroit auparavant.

Ces deux routes nouvelles que le Commerce ſeroit obligé de prendre, augmenteroit néceſſairement le prix des marchandiſes, & ſur-tout de celles qui ſuivroient la route de Maëſtricht juſques à Cologne ; car cette voiture de terre ne pourroit ſe faire à moins de trois ou quatre florins du cent du poids de la marchandiſe, & peut-être plus ſi l'on conſidere le prodigieux volume de celles que les Hollandois reçoivent en retour.

Quant à la route de Bruxelles juſqu'à Treves, le Gouvernement des Pays-Bas eſt trop éclairé & trop ſage pour ne pas favoriſer de tout ſon pouvoir le tranſit des objets du Commerce de Hollande par cette route, ſi les droits impoſés à Weſel obligeoient un jour les Marchands Hollandois à la prendre. Cette route ſeroit peut-être moins avantageuſe que celle de Maëſtricht à Cologne & pourroit y ſuppléer ſi la navigation du Rhin étoit ſujette à des droits trop conſidérables.

On ne doit pas cependant ſe diſſimuler qu'il réſulteroit un grand mal des trop grands droits dont cette navigation ſeroit ſurchargée. Mais ce mal tomberoit principalement ſur toute la partie de l'Allemagne, qui débouche ſes bois de

de conſtruction & de charpente, avec toutes ſes autres denrées, par le Necker, le Mein, la Moſelle & le Rhin. Les Propriétaires ſeroient forcés de vendre toutes leurs denrées à plus bas prix pour ſoutenir la concurrence des Marchandiſes de même nature dans les Marchés de la Hollande; & les bois, forcés de ſupporter les grands droits, parce qu'ils ne peuvent être débouchés que par la navigation, tomberoient néceſſairement à un prix vil.

Le Commerce de la Meuſe n'a guere d'objets intéreſſans, au-delà d'une navigation intérieure, que le Pays de Liége, qui fait une aſſez grande conſommation de ſucre, d'épiceries, de thé, de café, de drogues, de poiſſons, de cuirs verds, & de beaucoup de Marchandiſes des Indes. La Hollande en tire des armes de toute eſpece, des cuirs, du charbon de terre, des uſtenciles de fer de toutes ſortes, &c. Elle approviſionne par terre depuis Nimegue, les Manufactures d'Etoffes de laine qui ſont répandues en grand nombre aux environs de Liége, à Aix-la-Chapelle & dans le Comté de Juliers de laines de toutes ſortes, d'huile d'olive & de ſavon. Cet article eſt d'une grande richeſſe, puiſque le ſeul entrepôt qui ſe fait de ces marchandiſes à Nimegue, pour y être expédié par terre à leur deſtina-

tion, y enrichit prodigieuſement les Commiſſionnaires.

Commerce des Pays-Bas Autrichiens.

Les Hollandois fourniſſent aux Pays-Bas Autrichiens des épiceries, du ſucre, du thé, du café, des drogues de toute ſorte; du cacao, des toiles & des étoffes des Indes; des cuirs verds, des laines d'Eſpagne, du poil-de-chevre, du cuivre, des fanons de baleine, du ſavon blanc, des potaſſes, des cendres, de l'étain, du plomb, des vins du Rhin & de Moſelle, des vins d'Eſpagne, du tabac, des huiles, du poiſſon ſec & ſalé, de la marée, des eaux-de-vie, du ſel, de la cire, des fruits ſecs de Provence & d'Italie; des ſoies, des cotons filés, de toutes ſortes de Marchandiſes du Levant; de la graine de lin, des bois de conſtruction, &c. Ils en tirent des grains, principalement du froment & du colzat, des toiles, des dentelles, des briques, des pierres, &c.

Le Commerce de ces Provinces eſt une des bonnes branches de celui de la Hollande. Elle n'en a encore perdu que deux articles aſſez intéreſſans; le débit des toiles peintes & celui du papier. Les Papeteries s'y ſont aſſez multipliées depuis quelques années pour les appro-

viſionner, & l'on a établi une Imprimerie de toiles de coton à Anvers, qui doit réduire cette branche à la vente des toiles de coton blanches. La Hollande perdra encore le Commerce des huiles du colzat, du Brabant & de la Flandre, ſi on continue d'y conſtruire des moulins pour le colzat.

L'adminiſtration des Provinces Autrichiennes fait de temps en temps quelques efforts pour retirer leur Commerce des mains des Hollandois; mais ces tentatives ſont encore trop foibles pour donner à cette branche du Commerce de la Hollande un décroiſſement bien ſenſible. Telles ſons les gênes qu'on a miſes à l'introduction du hareng de la pêche des Hollandois & les précautions priſes en dernier lieu pour faire paſſer par Oſtende toutes les laines d'Eſpagne que les Manufactures de Limbourg, Verviers, Juliers, Aix-la-Chapelle, &c. ont tirées juſques à préſent d'Amſterdam & de Roterdam. Il eſt certain que l'adminiſtration des Pays-Bas Autrichiens réuſſira, quand elle ſera dirigée ſur de bons principes, à approviſionner ces Provinces en entier de marée, de hareng & de cabilleau ſalé; mais elle ne parviendra jamais à en faire un objet de Commerce avec l'Etranger, en concurrence avec celui de la Hollande, tant que ces Provinces reſteront

ſans marine. L'article du tranſit des laines d'Eſpagne établi à Oſtende avec ſuccès, ne peut ſubſiſter au détriment des Hollandois que tout auſſi long-temps que la République n'interdira plus aux vaiſſeaux de ſes Sujets de tranſporter des laines ailleurs que dans ſes Ports; parce que les Négocians des Pays-Bas, auxquels on a procuré cette commiſſion, ne ſont pas en état d'aller charger les laines d'Eſpagne ſur des vaiſſeaux à eux, ils ſont obligés de fréter des vaiſſeaux Hollandois. S'ils entreprenoient de faire cette navigation, ils ne pourroient la faire qu'à faux fret (1) pour aller en Eſpagne; & ce Commerce deviendroit ruineux pour eux & pour les Manufacturiers, qui dès-lors préféreroient de ſe pourvoir en Hollande. Ainſi les Hollandois conſerveront ce qu'ils poſſedent aujourd'hui du Commerce des Pays-Bas Autrichiens auſſi long-temps que ces Provinces n'auront point de Marine.

Du Commerce avec les Iſles Britanniques.

Depuis l'établiſſement de la République, il y a toujours eu un grand Commerce entre elle

(1) On entend par *faux fret* la navigation que certains vaiſſeaux ſont obligés de faire ſur leurs lests pour aller charger dans certains Ports, lorſqu'ils n'ont pas pu trouver à faire leurs cargaiſons dans celui où ils avoient apporté des marchandiſes & où ils croyoient la trouver.

& l'Angleterre, malgré les efforts des Puiſſances jalouſes de leur proſpérité. Depuis que la France & l'Angleterre, de tous temps rivales, pour le malheur de l'un & de l'autre Peuple, & peut-être auſſi pour celui des autres Nations de l'Europe, ſe diſputent par le voie des négociations l'alliance de la République, lorſque chacune de ces deux Puiſſances lui préſente un ſyſtême d'intérêts politiques pour l'attirer à ſon parti; il eſt certain que les Négociateurs François peuvent faire valoir les intérêts de Commerce les plus grands & les plus ſenſibles, & l'on ne conçoit pas qu'il ſoit poſſible à l'Angleterre d'éloigner la République de ſa rivale, & même de ſe l'attacher par de ſemblables motifs. Elle doit y employer des intérêts ſupérieurs à ceux qui naiſſent du Commerce. La Hollande a fait autrefois, avec l'Angleterre, un Commerce aſſez conſidérable, & grand relativement à la ſituation où le Commerce étoit alors en Europe. Ce Commerce eſt déchu depuis 1651, époque de l'Acte de Navigation de l'Angleterre. La Hollande tire de cette derniere Contrée du tabac, de l'étain, des étoffes de laine, de la bijouterie, de la quincaillerie, des grains, du plomb; d'Irlande & d'Ecoſſe, du bœuf ſalé, du ſaumon ſalé, du beurre, du ſuif, des cuirs, du charbon, &c. Ce Commerce eſt preſque entiérement

à l'avantage de l'Angleterre. Il en faut donc déduire tout ce qui ſe conſomme en Hollande de ces marchandiſes ; le reſte eſt exporté & ne fournit peut-être pas à la Hollande un million de bénéfice.

Les droits ou les prohibitions abſolues, à l'égard des Manufactures étrangeres, à l'exception des toiles, ne permettent plus aux Hollandois d'en envoyer en Angleterre, & l'article des toiles eſt extrêmement borné par les ſoins qu'on a donné dans la Grande Bretagne, ſur-tout en Irlande, à la culture du lin & à la fabrication des toiles. Les envois de la Hollande ſont preſque entiérement réduits aujourd'hui aux épiceries, & l'Angleterre gagne encore ſeule le fret & la commiſſion de ce qu'elle fournit à la Hollande ; en ſorte que ſi la balance de la Hollande avec l'Angleterre ne paroît pas, à l'inſpection du change, auſſi déſavantageuſe qu'elle l'eſt, ce n'eſt que parce que cette balance eſt ſoutenue par les intérêts de la portion immenſe des fonds publics que l'Angleterre doit à la Hollande.

Du Commerce de la France.

Le Commerce de la Hollande avec la France a toujours été très-conſidérable & d'une grande importance aux deux Nations, mais ſur-tout

aux François par la prodigieuſe quantité de marchandiſes que les Hollandois tirent de ce Royaume, tant pour leur ſubſiſtance que pour l'entretien de leur Commerce avec les autres Nations. Peut-on concevoir que les marchandiſes que les Hollandois tirent de la France leur ſoient néceſſaires, tant pour leur ſubſiſtance, que pour l'entretien de leur Commerce avec les autres Nations, & que cependant ce Commerce ſoit plus important pour les François que pour les Hollandois ? Il falloit dire, pour être vrai, après avoir rapporté ce que ce Commerce a d'intéreſſant pour les Hollandois, qu'ils ne peuvent s'en paſſer pour leur conſommation intérieure, qu'ils perdroient d'ailleurs, en perdant ce Commerce, le bénéfice de leurs importations en France & de leurs exportations, les avantages de leurs aſſortimens dans leurs importations dans le Nord, & une branche de fret & de navigation très-étendue avec tous les bénéfices acceſſoires de leur entrepôt en Hollande des marchandiſes d'entrée & de ſortie de France, article infiniment précieux à l'entretien de la population de la République. Il importe donc beaucoup aux Hollandois de cultiver avec ſoin ce Commerce & d'y maintenir leur ſupériorité ſur les Villes anſéatiques dont ils ont la concurrence à ſoutenir.

Il n'en eſt pas moins vrai que le Commerce des Hollandois eſt très-intereſſant pour la France, & qu'elle ne ſauroit les éloigner de ſon Commerce ſans perdre les avantages précieux d'une grande concurrence & ceux d'une conſommation intérieure en Hollande qui n'eſt point à mépriſer. Car s'il y a des productions en France dont la Hollande ne peut ſe paſſer, elle ſe paſſeroit de beaucoup d'autres, & les conſommations néceſſaires ſeroient fort reſtreintes ſi la France vouloit gêner ſon Commerce. Tenons nous-en donc à cette vérité ſimple & bien ſenſible, qu'il ſe fait entre la Hollande & la France un Commerce immenſe reſpectivement utile, & qu'aucune des deux Nations ne ſauroit gêner ſans nuire à l'autre & ſans ſe nuire à elle-même.

On peut diviſer en général le Commerce que les Hollandois font avec la France en deux branches, en Commerce de terre & en Commerce de mer. La premiere, a pour objet les Manufactures, la quincaillerie & les modes que les Hollandois tirent de France par les Pays-Bas. Le Commerce maritime ſe fait de tous les Ports de cette Monarchie & n'eſt point borné aux ſeules productions du Royaume; il embraſſe encore les denrées de ſes Colonies & pluſieurs articles que ſa Compagnie des Indes

reçoit de ſes établiſſemens dans l'Inde & de la Chine. Le Levant fournit auſſi pluſieurs articles de conſéquence par la voie de Marſeille, qui entrent encore dans le Commerce de la Hollande avec la France.

La conſommation intérieure de la Hollande porte ſur des objets de luxe & ſur pluſieurs denrées importées de France; car quoique l'économie regne encore parmi les Hollandois, les conſommations dans leurs tables & leurs vêtemens ſe ſont infiniment accrues. Cependant cette exportation de la France fournit encore à une riche ré-exportation. On a eſtimé avant la derniere guerre les retours de l'Amérique en France en ſucre, café, indigo & coton de cent quarante à cent quarante-cinq millions par année. Près de la moitié de ces denrées, à l'exception du coton que la France emploie ordinairement en entier dans ſes Manufactures, paſſent de la France à Amſterdam ou à Roterdam, ſoit pour le compte des Hollandois, ſoit pour y être vendues pour le compte des François. Toute cette riche partie du Commerce de la France eſt employée en entier à la ré exportation; car la Hollande retire elle-même de ſes propres Colonies bien au delà de ce que demande ſa conſommation intérieure des mêmes denrées.

Cette importation immenſe de la France en Hollande ſe fait en entier par les vaiſſeaux Hollandois ; ainſi en laiſſant aux bénéfices du Commerce l'incertitude qui les accompagne à l'égard des achats & des ventes, on doit calculer à une ſomme très-grande d'accroiſſement de richeſſes pour la République avec une certitude phyſique, le fret d'exportation & de réexportation, les droits de Douane, de poids, les travaux aux déchargemens & aux chargemens dans les Ports de la Hollande, les droits de magaſinage, de courtage ; enfin, de commiſſion. Si l'on conſidere en détail les importations & les exportations de la Hollande, ſon cabotage, ſa navigation en Europe & les avantages de l'aſſortiment de ſon magaſin général, on peut en conclure qu'elle n'a point de branche de Commerce plus précieuſe que ſon Commerce avec la France & qu'elle doive conſerver avec plus de ſoin. Elle y a un peu perdu des avantages de ſa pêche du hareng. Celle de France eſt trop foible pour lui oppoſer de la concurrence chez les Etrangers ; mais elle eſt aſſez étendue pour lui nuire dans la conſommation intérieure du Royaume. Les François n'ont fait encore que de foibles efforts pour faire eux-mêmes leur cabotage & leur Commerce du Nord. Les Négocians de cette Nation, occupés principale-

ment du Commerce de l'Amérique, demandent de trop grands encouragemens pour ſe livrer au cabotage & au Commerce du Nord, parce que les bénéfices de ces deux branches ſont bien inférieurs à ceux du Commerce de l'Amérique. Il y a d'ailleurs une autre raiſon qui doit conſerver long-temps les Hollandois en poſſeſſion de ces deux branches, tirée de la nature même du Commerce de la France & de la ſituation de la plupart des Négocians François.

Le cabotage & ſur-tout le Commerce du Nord demandent des fonds conſidérables qu'il faut avancer pour long-temps, & par conſéquent un grand capital long-temps dehors avec un très-médiocre bénéfice au delà des intérêts qu'il faut toujours compter dans le Commerce en France à ſix pour cent. Peu de Négocians François ont aſſez de fonds pour en attendre la rentrée avec ſi peu de profit. Ils ſont accoutumés à faire leur Commerce avec peu de fonds & à faire bien plus d'opérations ſur leur crédit que ſur leur capital, & le Commerce du Nord ne ſauroit ſe faire ſur le crédit, ſur-tout en Ruſſie où il faut vendre à un an de terme & acheter comptant une année d'avance. Il n'y a pas aſſez de Négocians en France en état de ſoutenir un crédit ſi long, pour donner à la Hollande une concurrence nuiſible.

Les Négocians François font le Commerce de l'Amérique avec des fonds modiques. Ils expédient des cargaiſons preſque entieres ſur le crédit, & ſe font facilement & promptement de nouveaux fonds dès qu'ils ont reçu avis de l'expédition des retours ſur leſquels ils peuvent faire aſſurer. C'eſt même fort ſouvent avec des fonds des Hollandois, à qui ils envoient leurs retours en commiſſion, qui leur en remettent les deux tiers ou les trois quarts de la valeur, qu'ils ſoutiennent le crédit de leurs premiers armemens ou qu'ils en font de nouveaux. Il n'y a que le Commerce de l'Amérique qui donne en France une ſi heureuſe facilité aux Négocians, & leurs capitaux demandent cette facilité. Ainſi, ce ſont les Négocians François mêmes qui contribuent le plus à maintenir les Hollandois en poſſeſſion de leur cabotage & de leur Commerce du Nord, qu'ils conſerveront vraiſemblement long-temps, ſur-tout tant que le Commerce de la France avec l'Amérique ſera floriſſant.

Du Commerce d'Eſpagne.

Le Commerce d'Eſpagne eſt diviſé en deux parties extrêmement importantes, celle des productions naturelles de l'Eſpagne qui ſe fait dans différens Ports du Royaume, & celle des pro-

ductions de l'Amérique dépendante de l'Eſpagne qui ſe fait à Cadix. L'Eſpagne n'eſt point auſſi abondante en productions naturelles qu'elle pourroit l'être ; mais elle l'eſt encore aſſez pour enrichir doublement les Nations induſtrieuſes, en fourniſſant à leur induſtrie une grande quantité de matieres premieres, dont quelques-unes ſont uniques, telles que les laines, la cochenille, la vanille, &c. & en donnant aux productions de leur induſtrie une grande conſommation. Le Commerce de la Hollande a également ſouffert quelque diminution dans les deux branches du Commerce de l'Eſpagne. Mais cette diminution eſt infiniment plus ſenſible dans la ſeconde branche.

La concurrence dans la premiere partie du Commerce de l'Eſpagne, de la part de la France, de l'Angleterre & des Villes anſéatiques, s'eſt infiniment accrue. Les Hollandois ont d'ailleurs perdu l'avantage de faire ce Commerce avec leurs propres Manufactures ; ils ſont obligés d'y employer celles des autres Nations, & de faire un Commerce d'économie des matieres premieres, au lieu de les mettre en œuvre comme ils le faiſoient autrefois. Cette branche eſt cependant encore très-riche.

Le Commerce clandeſtin qui ſe fait entre les

Colonies de l'Amérique eſt aujourd'hui preſque entiérement entre les mains des Anglois, par les Comptoirs qu'ils ont établis aux iſles de la Jamaïque & de la Providence, dont la traite aux Colonies d'Eſpagne eſt devenue infiniment facile par les établiſſemens que leur a accordé le dernier traité de paix à la Floride, Campêche & Honduras; enſorte qu'une ſeule Nation fait aujourd'hui par l'Amérique aux Indes Eſpagnoles la moitié du Commerce que toutes les Nations de l'Europe y faiſoient autrefois par Cadix. Il eſt très-difficile de rétablir ce riche & important Commerce, auquel les Hollandois avoient tant de part, dans ſon ancien état, & les Négocians de la Hollande ne peuvent faire des plaintes inutiles, comme ceux de toutes les autres Nations induſtrieuſes de l'Europe également intéreſſées à la décadence du Commerce de l'Amérique par Cadix.

Mais il eſt difficile de faire ceſſer l'abus du Commerce clandeſtin à la nouvelle Eſpagne, ſi nuiſible au Commerce légitime de toutes les Nations de l'Europe, ou même d'en arrêter les progrès; il eſt peut-être plus difficile encore de prévenir une conquête entiere de cette partie de l'Amérique, que doivent faire craindre les forces des Colonies Angloiſes réunies à celle de leur

Métropole. La priſe de Louisbourg par les Troupes Provinciales (1) en 1746, a été le premier eſſai des forces naturelles de la nouvelle Angleterre, les Colonies Angloiſes du nord de l'Amérique n'ont ceſſé, depuis cette époque, d'étendre leur population, leur induſtrie, leur Commerce & leur Marine. Les ſeules Villes de Boſton & de Philadelphie ont actuellement plus de deux mille bâtimens de mer; elles ſont encore infiniment fortifiées par la grande quantité de Troupes réglées que l'Angleterre y entretient; on peut prévoir que ces Colonies formeront un jour des entrepriſes plus étendues,

(1) Les Troupes Provinciales d'Angleterre répondent exactement à la Milice de nos Colonies. Chaque Particulier y eſt Soldat pour la défenſe de ſa Patrie. Mais on doit rendre cette juſtice aux Colons François de l'Amérique, c'eſt qu'on ne les vit jamais quitter leurs Habitations pour aller faire des conquêtes: il y a auſſi des Milices en Angleterre qui paroiſſent ſagement établies. Le ſort n'indique point le Milicien. Tous les Payſans qui ſont le long de la côte ſont enrégimentés ſous des Chefs & prennent les armes dans les cas extrêmes. Chaque Paroiſſe fournit tant d'hommes à tour de rôle, qui ne ſervent qu'un an pour le ſervice journalier en temps de guerre. Le peu de durée de ce ſervice le rend moins onéreux à celui qui eſt déſigné pour le faire. C'eſt à M. Pitt que l'Angleterre, qui montra d'abord beaucoup d'oppoſition, doit cette eſpece de Milice.

plus riches avec autant de ſuccès. Quelques conquêtes ſur le Mexique & le Pérou, qui ne leur préſenteroient peut-être pas aujourd'hui plus de difficultés à vaincre que Louisbourg, ſeroient bien d'une autre importance pour les Anglois de l'Amérique, & pour ceux d'Europe, & l'on doit craindre que la ſituation actuelle de leur Commerce, de leurs forces maritimes ne les rendent capables de perpétuer cette ruineuſe ſupériorité, & ne faſſent entrer ce projet dans le ſyſtême de leur Gouvernement.

Les Colonies Angloiſes du nord de l'Amérique ont aujourd'hui plus de bâtimens de mer que n'en avoit leur Métropole au commencement du ſiecle dernier. Toutes leurs productions naturelles, ſi on en excepte les matériaux propres à la conſtruction, ſont les mêmes que celles d'Angleterre, & ces Colonies s'étant procuré des Manufactures & la liberté de la navigation dans les mers de l'Europe, elles ſont devenues dans le Commerce une Nation rivale des Anglois Européens. La traite des pelleteries, celle des matériaux propres à la conſtruction & la conſommation des Manufactures n'indemniſent point l'Angleterre du préjudice qui réſulte d'une concurrence déja très-nuiſible & qui ne doit point ceſſer d'augmenter; en effet, on voit les Manufactures s'établir, d'un côté, dans

dans ces Colonies ; &, de l'autre, leur population & leur agriculture s'accroître tous les jours. Ces Colonies envoient déja en Europe une grande quantité de riz & de grains qui entrent en concurrence avec les productions du même genre dans les Marchés d'Angleterre.

L'Angleterre Européenne & l'Angleterre Américaine, ont également un grand intérêt à faire ceſſer cette concurrence, ou à s'en indemniſer par d'autres branches de Commerce. L'Angleterre Européenne a ſur-tout un grand intérêt à ouvrir un nouveau débouché à ſes Manufactures, dont la conſommation ne ceſſe de ſe reſſerrer en Europe. Le débouché aux Indes Occidentales par le Commerce clandeſtin, quoique très-conſidérable, ne l'eſt point encore aſſez pour tenir lieu de la diminution des conſommations d'Europe, qui eſt l'effet d'une cherté exceſſive de la main-d'œuvre, que la néceſſité de ſoutenir le poids de la dette publique ne permet pas de faire ceſſer.

Des motifs ſi intéreſſans pour une Nation guerriere & commerçante, & des forces ſi redoutables en Europe & en Amérique doivent faire craindre à l'Eſpagne de perdre un jour les richeſſes des Indes Occidentales, & aux autres Nations la part qu'elles prennent à ces richeſſes par une induſtrie légitime. Une Nation qui

ſoutient & qui autoriſe depuis un ſi grand nombre d'années un Commerce clandeſtin aux dépens de toute l'Europe induſtrieuſe, permet de croire qu'elle légitimeroit également à ſes yeux une uſurpation violente, qu'on pourroit honorer de titre de conquête. On peut regarder le Commerce de l'Europe comme menacé de cette révolution; ſi l'Eſpagne ne fortifie pas avec ſoin ſes Colonies, ſi elle n'en rend pas l'accès infiniment difficile, & ſi elle ne fait pas craindre un ſecours puiſſant de la part des autres Nations en cas d'attaque. C'eſt ainſi que le Commerce des Hollandois par Cadix aux Indes Occidentales, extrêmement déchu par l'effet du Commerce clandeſtin des Anglois en Amérique, peut être un jour entiérement ruiné.

Du Commerce du Portugal.

La premiere & la principale branche de ce Commerce, eſt depuis 1703 entre les mains des Anglois. Elle conſiſte dans l'introduction des Manufactures de laine, qu'aucune autre Nation ne peut faire en Portugal que la Nation Angloiſe; ce qui a rendu les Anglois preſque entiérement les maîtres du Commerce du Bréſil, & leur a donné depuis le Traité que fit M. Methuen en 1703 avec la Couronne de

Portugal, qui excepte des interdictions des Manufactures de laine étrangeres, celles d'Angleterre ; ce qui fait toutes les années une balance en faveur de l'Angleterre, foldée par environ quinze cent mille livres. Une balance ſi riche tirée du Portugal par une ſeule Nation, ne laiſſe aux autres qu'un Commerce très-médiocre à faire dans ce Royaume. L'importation des grains en Portugal étoit autrefois un objet très-important pour les Hollandois ; mais les Colonies de la nouvelle Angleterre en apportent depuis pluſieurs années une très-grande quantité d'auſſi bonne qualité que ceux d'Europe, & qu'elles donnent à beaucoup plus bas prix.

Du Commerce d'Italie.

Les Hollandois font un grand Commerce en Italie. C'eſt-là un grand débouché de leurs marchandiſes des Indes, & de l'Amérique, & de leurs pêches. Preſque toutes les marchandiſes qu'ils tirent de ce Pays conviennent dans leur Commerce avec l'Allemagne & le Nord. Leur Commerce ſe fait principalement dans les Ports de Gênes, de Livourne, de Veniſe, de Naples & de Meſſine. Ces cinq Places ſont preſque ſeules les entrepôts de toutes les marchandiſes que le reſte de l'Italie fournit aux

Pays étrangers, & que ceux-ci fourniſſent à l'Italie.

Cette Contrée a été le berceau de toutes les Manufactures de Soie qui ſont aujourd'hui en Europe ; mais les François ont imité les Italiens avec le plus grand ſuccès. Les Fabriquans de Lyon qui envoient toutes les années en Italie une quantité prodigieuſe de leurs étoffes, ſur-tout de celles que l'on appelle *riches*, parce que l'on y emploie l'or & l'argent, prouvent évidemment la décadence des Manufactures de Soie dans ce Pays (1). Pour les étoffes or-

(1) Une Manufacture auſſi étendue que celle de Lyon, & dont les productions ſont auſſi variées, demande un appareil immenſe & un fond de connoiſſances acquiſes, qu'il eſt difficile d'enlever tout à la fois à un Pays. Les efforts des Étrangers ont été inutiles pour le *grand Riche*, même dans le Pays où l'or eſt plus commun & où il ſe trouve de l'excellente ſoie. La chaleur extrême qui s'y fait ſentir pendant une grande partie de l'année, empêche qu'on ne puiſſe travailler auſſi long-temps, & dès-lors la main-d'œuvre & l'étoffe deviennent très-cheres. Il eſt commun à Lyon de voir des Ouvriers en Soie commencer leur journée à ſept heures & ne la finir qu'à minuit. Voit-on quelque part un travail auſſi opiniâtre ? La difficulté d'avoir de beaux deſſins a encore arrêté les progrès des Étrangers, & il ſera toujours impoſſible d'en avoir, ſi l'on ne fait pas faire aux Sujets qui ſe deſtinent à la profeſſion de Deſſinateurs de Fabriques, des études raiſonnées qui ſoient analogues à ce genre.

dinaires, on fabrique à Londres, à Berlin, à Turin, à Naples, à Bergame, à Gênes, à Florence, à Lucques, à Piſe, à Valence, à Vienne, en Danemarck, en Hollande, comme en France & à Lyon. Preſque par-tout où il y a des Manufactures de Soie, la méchanique du métier ordinaire eſt auſſi perfectionnée qu'à Lyon. A Londres le bleu eſt plus beau que par-tout ailleurs ; le noir eſt ſur-tout bien ſupérieur. L'ouvrier mieux payé, mieux fourni ſur-tout, mieux veillé égaliſe mieux ſa chaîne, & finit mieux tout ce qu'il a fait. Sans entrer dans des détails infinis, quand on compare pour le moëlleux de l'étoffe & la beauté de la couleur, les ſatins noirs avec ceux d'Angleterre, on n'héſiteroit point dans le choix, s'il n'y avoit pas une grande différence dans le prix. Pluſieurs des étoffes de ſoie d'Angleterre ſont inconteſtablement plus belles que celles de toute autres Manufactures ; mais on préfere les autres, parce qu'elles ſont moins cheres.

Le génie, l'art & le goût ont développé à Lyon toutes leurs richeſſes : & les Marchands de cette Ville ſavent faire valoir les fruits de de leur induſtrie & les produire eux-mêmes par-tout, principalement dans toutes les Cours ; car Lyon eſt la Manufacture de toutes les Cours de l'Europe.

Du Commerce du Levant.

Ce Commerce a été long-temps la premiere & la plus riche branche du Commerce de l'Europe. C'eſt à cette Branche de notre Commerce que nous devons les mûriers, les vers à ſoie, nos Manufactures de ſoie & la naiſſance de preſque tous les arts utiles & agréables dont nous jouiſſons.

Les bénéfices que donne ce Commerce, comme celui de Ruſſie & celui des Indes Orientales, conſiſtent dans les retours, ſurtout pour les Nations qui ne peuvent y porter des draps ou qui n'en débitent qu'une petite quantité. Car les draps ſont le ſeul article des importations qu'on fait dans le Levant, vraiment riche pour les Négocians & pour leurs Nations reſpectives qui les fabriquent. Les Levantins étoient accoutumés aux draps de Veniſe, lorſque les François, les Anglois entrerent en concurrence avec les Vénitiens ; & comme les modes ont peu de priſe ſur le Levant, ces trois Nations donnent leurs premiers ſoins à imiter les draps de Veniſe. Ces draps furent imités fort promptement en Angleterre, en Hollande & en France ; & cette imitation fut après la découverte de la nouvelle route aux Indes Orientales, le coup le plus funeſte

porté au Commerce de Veniſe. Cette branche, la plus précieuſe du Commerce du Levant, eſt preſque entiérement perdue pour les Hollandois, & ce décroiſſement leur eſt commun avec l'Angleterre. C'eſt uniquement l'effet du haut prix que la cherté de la main-d'œuvre a donné depuis un aſſez grand nombre d'années aux Manufactures d'Angleterre & d'Hollande.

L'Angleterre toujours occupée depuis plus d'un ſiécle, du ſoin d'étendre ou de conſerver ſon Commerce, a pris toutes les précautions poſſibles pour conſerver le débit de ſes draps dans le Levant, excepté celle qui étoit la ſeule qui pouvoit relever cette branche de Commerce, qui étoit de faire fabriquer les draps à meilleur marché, ou au moins à auſſi bon marché qu'on les fabrique en France. Les François ont ajouté au meilleur marché de leurs draps la conduite la plus propre à en aſſurer & à en perpétuer le débit, en ſoumettant ce Commerce à des réglemens également ſages concernant la vente dans le Levant & la fabrication dans les Manufactures du Languedoc.

On a diſtingué dans le Commerce du Levant pour la vente des draps, les Echelles libres & celles qui ne le ſont pas; c'eſt-à-dire, on a diſtingué le marché où le drap eſt vendu en détail pour être conſommé ſur les lieux de

celui où la balle de drap ſe vend en gros en troc de marchandiſes, ou pour être exportée. Dans le premier, comme le Caire & Conſtantinople, où cette conſommation eſt bornée, les revendeurs en détail, comme ceux de l'Europe, exigent un prix égal pour leur ſervir de regle ; de là vient que les réglemens François y ont preſcrit la fixation du prix, & on a jugé que cette gêne ſeroit déplacée & onéreuſe pour le Commerce dans les autres Echelles. On a jugé par les circonſtances locales de ce Commerce, qu'il étoit néceſſaire de réunir les Négocians François pour vendre à des gens qui ſe réuniſſent & ſe liguent pour acheter. Sans le ſecours des réglemens, il y auroit ſouvent entre les Négocians d'une Echelle voiſine, une concurrence qui gâteroit tout, ſemblable à une guerre civile, toujours funeſte à ceux qui la font.

C'eſt à ces réglemens (eſpece de gêne que demandent en particulier les ſuccès de ce Commerce) & au bon marché des draps que les François doivent la propriété de leur Commerce dans le Levant, & la ſupériorité qu'ils y ont acquiſe ſur toutes les autres Nations. Ils ont d'ailleurs l'avantage d'aſſortir leurs envois de trois articles devenus infiniment précieux dans ce Commerce ; ſavoir, le ſucre, le café

de la Martinique & l'indigo. Marſeille qui eſt le ſeul entrepôt en France du Commerce du Levant, tire ces trois articles de la premiere main ; & la conſommation du ſucre & du café de la Martinique s'eſt prodigieuſement étendue dans le Levant. Indépendamment des fruits confits, les Levantins ont appris à employer beaucoup de ſucre dans leur café, & à mêler le café de la Martinique au peu de café qu'ils tirent aujourd'hui de l'Arabie par des caravanes. De ſorte qu'on ne trouve plus de café de Moca dans les Marchés du Levant, qui ne ſoit mêlé avec celui de la Martinique.

Il a été prouvé par un Etat pris ſur les Regiſtres de la Chancellerie de France (1), & par ceux de la Douane envoyés aux Miniſtres de France en 1750, que depuis l'époque des Réglemens des François, la totalité de leurs ventes eſt augmentée conſidérablement ; que celle des Anglois qui étoit de deux mille deux cent balles une année avant cette époque, s'eſt trouvée réduite à environ quatre cent balles & quelquefois moins ; que depuis cette époque, les Anglois n'ont vendu en vingt-cinq

(1) Il y a ici une erreur. On ne voit point de pareils Regiſtres à la Chancellerie ; s'ils exiſtoient quelque part, ils devroient être plutôt au Contrôle général des Finances, où l'on pourroit avoir quelquefois beſoin de les conſulter.

années que huit mille ſept cent balles, de dix à douze demi pieces.

Malgré les deux actes du Parlement pour relever le Commerce de l'Angleterre au Levant, le Commerce a toujours diminué. Les Anglois n'ont de moyens de reprendre la ſupériorité ou la concurrence, que dans le bas prix de la main-d'œuvre de leurs Manufactures, qui leur eſt ſi difficile de ſe procurer. Les Hollandois ont le même déſavantage que les Anglois dans ce Commerce, à l'égard de leurs Manufactures de draps, puiſqu'ils ſont de huit à dix pour cent plus chers que ceux de France, & qu'il leur eſt également très-difficile d'en faire baiſſer le prix par le bon marché de la main-d'œuvre. Mais les Hollandois n'ont point les raiſons de politique ou de jalouſie, qui ne permettent point aux Anglois de faire leur Commerce avec des étoffes de Manufactures étrangeres. Le Commerce de la Hollande s'approprie les Manufactures de toutes les Nations connues, & emploie généralement avec une entiere liberté les productions naturelles & d'induſtrie de tous les Pays.

Du Commerce du fret, de celui de commiſſion, &c.

Le Commerce de fret, celui de banque, celui de commiſſion & celui d'aſſurances, ſont

les branches du Commerce de la République, les plus ſolidement riches, principalement le fret & la commiſſion, qui ſont deux branches toujours ſûres & privilégiées, qui ne ſont accompagnées d'aucun riſque ; mais ces branches ont en même-temps leurs ſources uniquement dans l'enſemble de toutes les autres branches du Commerce de l'Etat ; enſorte que leur décroiſſement, leur accroiſſement ou leur conſervation, dépendent entiérement de l'Etat plus ou moins floriſſant de l'univerſalité du Commerce. Il faut donc regarder généralement toutes les autres branches du Commerce de la Hollande, comme autant de canaux qui apportent dans le ſein de la République l'aliment du Commerce de fret, de commiſſion, de banque & d'aſſurance, qui enrichiſſent en même-temps un millier de Courtiers, & fourniſſent mille moyens de ſubſiſtance à un Peuple nombreux. Ce ſont-là les vraies & les plus ſolides richeſſes qui réſultent d'un grand Commerce d'économie, tel que celui de la Hollande.

La navigation eſt ſans contredit le principe d'une grande Puiſſance, & ce qui devroit être plus intéreſſant pour l'humanité, la navigation eſt la ſource d'un grand Commerce. La Nation qui s'y livre, multiplie promptement ſes vaiſ-

ſeaux à l'infini, & la pratique lui donne cet avantage, que ces Navigateurs deviennent plus hardis & navigent plus ſûrement que ceux des autres Nations : pour cette raiſon, cette Nation emploie moins d'hommes & fait les tranſports à plus bas prix que les autres.

Une Nation Commerçante & qui navige, attire à elle les matériaux néceſſaires à la conſtruction des vaiſſeaux, les Matelots des autres Etats, & toutes ſortes d'Ouvriers pour tous les ouvrages qui ont du rapport avec la Marine. C'eſt ainſi que la Hollande a infiniment augmenté ſa navigation aux dépens des autres Nations ; c'eſt ainſi qu'une Nation navigante peut détruire enſuite la Marine des autres Nations ou l'empêcher de lui nuire. Elle fait à cet égard ce que font d'autres Nations à l'égard des Manufactures : ce ſont les mêmes conſéquences des mêmes principes dans deux objets différens. Mais la navigation influe beaucoup plus ſur l'élévation de la Puiſſance politique ; car les Manufactures ne ſauroient qu'attirer l'argent dans l'Etat ; & la navigation, outre les richeſſes qu'elle procure, donne à l'Etat une force réelle. Il eſt même difficile aux Nations qui excellent ou qui dominent dans l'Art des Manufactures, d'empêcher les autres Nations d'établir chez elles la même induſtrie. Il

eſt bien plus aiſé à la Nation qui domine ſur la mer, d'empêcher qu'une autre Nation ne s'y établiſſe puiſſamment ou y prenne une trop grande ſupériorité.

Le principal but où doivent tendre toutes les Nations qui navigent, c'eſt de conſtruire des vaiſſeaux parfaits & bons voiliers, & de les conſtruire à meilleur marché que les autres Nations. La Hollande a joui pendant long-temps de ces deux avantages : Le premier, autant que la ſituarion de ſes Ports a pu lui le permettre ; & le ſecond, tant qu'a duré le bas prix de la main-d'œuvre, & ſe procurant avec une grande économie les matériaux de la premiere main.

Le Commerce de fret eſt principalement entretenu par le Commerce d'économie qui a fait de la Hollande le Magaſin général des marchandiſes des quatre parties du monde. Il ne faut pas croire cependant que la Navigation Hollandoiſe ſoit toute entiere pour le Commerce des Hollandois & que leur Commerce conſiſte uniquement à aller acheter les marchandiſes des Nations du midi pour les tranſporter chez eux, & là en former des aſſortimens pour le Nord, & ainſi pour le Midi. C'eſt par ce Commerce que les Hollandois formerent d'abord leur entrepôt général ; mais, cet entrepôt formé,

la Hollande fut bientôt regardée comme le premier Marché de l'Europe, & ce Commerce donna lieu à une autre branche infiniment précieuſe, en ce qu'elle produit également des moyens du ſubſiſtance au Peuple & donne une grande étendue au Commerce de fret. Ce Marché, regardé par les Négocians de toutes les autres Nations comme celui où il leur étoit le plus facile & le plus commode de faire vendre & acheter toutes ſortes de marchandiſes, donne aux Hollandois un Commerce de commiſſion très-étendu; enſorte qu'une grande partie des marchandiſes eſt apportée aujourd'hui en Hollande par les vaiſſeaux Hollandois pour le compte des Etrangers, & tranſportée de même; & qu'une grande partie du Commerce des Hollandois conſiſte à acheter & à vendre pour le compte d'autrui.

Obſervations ſur les progrès & le décroiſſement du Commerce.

Les différentes branches du Commerce, qui conſiſtent à louer des vaiſſeaux, à faire des ventes & des achats pour le compte de tous les Négocians de l'Europe, à faire circuler un grand crédit & une ſomme immenſe en papier, toujours accompagnée de bénéfices, de proviſion & de courtages, & les aſſurances, ont, comme

on l'a observé, pour base toutes les autres branches du Commerce de la République. Ainsi, c'est de l'Etat plus ou moins florissant de l'universalité du Commerce que dépend le plus ou le moins d'étendue de ces branches particulieres. Il faut cependant observer que ces branches du Commerce de la Hollande n'ont point les fondemens de leur prospérité dans les bénéfices des autres branches, mais uniquement dans le volume des marchandises qui composent l'entrepôt général. Il importe peu pour ces branches de Commerce que les Négocians vendent & achetent avec peu ou beaucoup de bénéfice; mais il importe infiniment pour les conserver, que les Négocians tiennent les magasins de la Hollande toujours au même degré d'abondance & d'assortimens de toutes les marchandises des quatre parties du monde, & que le Commerce d'économie soutienne toujours la réputation qu'il a donné à la Hollande d'être le premier Marché de l'Europe. Mais si les décroissemens des autres branches de Commerce diminuent le volume des magasins de ce Marché, il faut nécessairement que le Commerce de fret, celui de commission, la banque & les assurances diminuent en proportion.

C'est depuis l'Acte de la Navigation passé en Angleterre, que l'on peut observer le décroiſ-

ſement du Commerce de la Hollande ; décroiſſement peut-être trop peu ſenſible d'abord pour attirer l'attention du Gouvernement. Ce décroiſſement a eu deux cauſes indépendantes de l'Acte de Navigation de l'Angleterre ; dont l'une pouvoit être facilement prévue, & peut-être évitée, & les effets de l'autre pouvoient être conſidérablement affoiblis. Les guerres ſurvenues depuis cette époque & les progrès des connoiſſances du Commerce, qui n'ont ceſſé de s'accroître juſques à préſent chez les autres Nations, devroient néceſſairement diminuer le Commerce des Hollandois.

Les guerres terminées par les Traités de Nimegue, de Riſwick, d'Utrecht, & enfin la derniere par le Traité d'Aix-la-Chapelle ont ſucceſſivement obligé la République de faire uſage d'un grand crédit & de faire des emprunts énormes pour en ſoutenir les frais. Les dettes ont ſurchargé l'Etat d'une ſomme immenſe d'intérêts qui ne pouvoient être payés que par une augmentation exceſſive d'impôts, dont il a fallu faire porter la plus forte partie par les conſommations dans un Pays qui n'a qu'un territoire extrêmement borné, & par conſéquent par l'induſtrie. Il a donc fallu faire enchérir infiniment la main-d'œuvre. Cette cherté de la main-d'œuvre a non-ſeulement reſtreint preſque toute

ſorte

ſorte de Fabrique & d'induſtrie à la conſommation intérieure, mais elle a encore porté un coup bien ſenſible au Commerce de fret, partie acceſſoire & la plus précieuſe du Commerce d'économie ; car cette cherté a rendu la conſtruction plus chere & augmenté le prix de tous les ouvrages qui tiennent à la Navigation, même de tous les ouvrages des Ports & des Magaſins. Il n'étoit pas poſſible que l'augmentation du prix de la main-d'œuvre ne donnât, malgré tous les efforts de l'économie Hollandoiſe, un avantage ſenſible aux autres Nations qui voudroient ſe livrer au Commerce d'économie & à celui de fret.

La ſeconde cauſe du décroiſſement du Commerce de la Hollande a fait des progrès aſſez rapides & ne ceſſe d'en faire tous les jours. Sa Compagnie des Indes a infiniment perdu de ſes avantages par l'établiſſement de celles d'Angleterre, de France, de Danemarck & de Suede ; mais c'eſt ſur-tout la concurrence de celle d'Angleterre qu'elle a le plus à redouter. Toutes les autres Nations tendent à faire tout leur Commerce directement, & les Nations autrefois les moins commerçantes de l'Europe touchent preſque à ce point. Les Ports de la Baltique, les Villes d'Allemagne font, autant qu'il leur eſt poſſible, le Commerce directement avec les Nations du

Midi, & augmentent tous les jours leur concurrence avec les Hollandois dans le Commerce d'économie. Chaque Nation s'efforce de faire tout le Commerce qu'elle peut faire, & aucune ne peut preſque donner des accroiſſemens à ſon Commerce qu'aux dépens de celui de la Hollande.

Cependant cette induſtrie, devenue générale, peut bien reſtreindre encore le Commerce de la Hollande; mais, d'un côté, elle ne ſauroit s'étendre juſques à une entiere deſtruction. Ses retours des Indes Orientales & de l'Amérique joints à ſa pêche, la mettent en état de former des aſſortimens qui lui donneront toujours une ſupériorité décidée ſur ſes concurrens des Villes anſéatiques, qui ne ſauroient ſe procurer une pareille faculté; & cet avantage ſeroit bien plus conſidérable encore ſi la République donnoit de nouveaux ſoins à ſes Colonies de l'Amérique. Si on ſe livroit à l'amélioration, on pourroit en étendre les productions au point de remplacer dans l'univerſalité du Commerce une partie des diminutions qui y ſont ſurvenues. C'eſt là l'une des plus précieuſes branches du Commerce de la Hollande, & qui mérite d'autant plus d'attention qu'elle n'eſt point précaire.

Si l'on vouloit obſerver avec attention la

marche actuelle de l'induſtrie chez toutes les Nations de l'Europe, on pourroit voir dans l'avenir, & peut-être dans un avenir très prochain, toutes les Nations faire leur Commerce naturel, & la Puiſſance que donnent les richeſſes du Commerce à peu près relatives à l'étendue & à la nature du territoire que chaque Nation poſſede, ſoit en Europe, ſoit en Amérique. Les richeſſes territoriales ſont les vraies richeſſes de l'Etat, & le Gouvernement qui applique l'induſtrie nationale à leur donner toute leur valeur, eſt celui qui donne à l'Etat la puiſſance la plus ſolidement établie ; c'eſt-là principalement ce qui doit rendre d'autant plus précieuſes les Colonies de l'Amérique. Car c'eſt ſur-tout par l'Amérique que la Hollande peut ſe procurer les avantages d'une puiſſance territoriale.

Le Commerce ne préſente aujourd'hui à aucune Nation de l'Europe des moyens légitimes d'acquérir de grandes richeſſes hors de ſon territoire que dans les découvertes. Elles ſont ſans doute difficiles ; mais elles ne ſont pas au deſſus de l'induſtrie moderne. Il eſt certain qu'il en reſte encore à faire dans l'intérieur de l'Afrique, dans l'Amérique & aux Terres auſtrales qu'on a déja tenté pluſieurs fois, & que l'on peut tenter encore avec des ſuccès plus heureux.

La Pêche de la Baleine.

Les Etats-Généraux ont rendus pluſieurs Ordonnances ou Placards pour ſervir de Réglemens pour cette pêche, qui étoit autrefois entre les mains d'une Compagnie qui en avoit le privilege excluſif. Mais depuis quelques années elle avoit enfin adopté le ſyſtême le plus avantageux que l'on ait pu imaginer, & l'on n'a pas tardé à voir couronner ſes projets par les plus brillans ſuccès. Les Hollandois envoient toutes les années juſques à deux cent cinquante navires qui partent des Ports d'Amſterdam, de Roterdam, de Sardam & de Hoorn; & les avantages qui en réſultent pour le Commerce invitent un plus grand nombre de navires à faire le même voyage. Outre les riſques de la mer qui ſont grands, il y a des haſards qui rendent ſouvent cette pêche infructueuſe pour un grand nombre de navires. Il y en a qui pêchent juſques à cinq baleines, & d'autres qui ſont forcés de revenir avec une ſeule dont le produit ne rend pas le montant de la miſe dehors ou des avances.

Les bâtimens deſtinés à cette pêche ſont de deux à trois cent tonneaux, & les équipages ſont proportionnés au nombre de chaloupes que chaque vaiſſeau emploie à la recherche des baleines & à les harponer. Chaque navire a qua-

tre, cinq, ſix ou ſept chaloupes, & ſur chacune de ces chaloupes il y a ſix ou ſept hommes. Outre ces vaiſſeaux, qui ne vont qu'à la pêche de la baleine dans le détroit de Davis, il y a tous les ans vingt-cinq ou trente petits bâtimens de cinquante à ſoixante & dix tonneaux, qui partent en même temps pour négocier ſur les côtes de ce détroit avec les Sauvages, auxquels ils portent des planches, des haches, des chaudrons, des baſſins de cuivre, &c. & en reçoivent en échange des peaux de veaux marins & des fourures. Les bénéfices de la pêche de la baleine ſont fort diminués par la concurrence des Hambourgeois, des Danois & des Suédois. Il n'eſt parti en 1765, que cinq cent quatre-vingt-dix vaiſſeaux pour cette pêche, au lieu de deux cent cinquante qu'on y envoyoit autrefois. L'art a donné depuis quelques années un petit encouragement à cette pêche, en employant le blanc de baleine au *ſpermaceti*, à la bougie; cette partie de la baleine, qui ne trouvoit qu'une médiocre conſommation dans la Pharmacie, eſt aujourd'hui plus rechechée.

De la Pêche du Hareng.

Cette pêche a été le berceau de la Marine Hollandoiſe, & la premiere ſource de la richeſſe de ſon Commerce. La pêche du hareng a

été long-temps la branche la plus conſidérable du Commerce des Provinces-Unies. Auſſi l'appelle-t'on la mine d'or de la République ; & la grande pêche, pour la diſtinguer de celle de la baleine, qui en effet ne lui eſt pas comparable. M. de Wit a écrit que cette pêche faiſoit ſubſiſter de ſon temps quatre cent cinquante mille perſonnes. C'eſt d'après M. de Witt qu'on a dit dans tous les Ecrits où l'on a parlé du Commerce de la Hollande, que ſa pêche rapporte tous les ans plus de ſoixante & dix millions de florins. Ceux qui obſervent l'état actuel de cette pêche, regardent cette évaluation comme une très-grande exagération ; & ç'en eſt une en effet, ſi l'on croit que ce rapport de ſoixante ou ſoixante & dix millions de florins eſt un bénéfice qui ſe répartit entre tous les intéreſſés à la pêche, ſoit comme Négocians ou comme Pêcheurs. Mais il n'en eſt pas de même, ſi l'on veut eſtimer les moyens de ſubſiſtance que la pêche répand dans la République, & l'utilité de la nature qu'elle ajoute aux différens objets de ſon Commerce : ce qui eſt le vrai côté d'où il faut la voir pour l'apprécier & calculer le véritable prix qu'elle a dans l'Etat. On trouvera alors que cette eſtimation de tant de millions n'eſt peut-être point encore trop exagérée, quoique la pêche ſoit infiniment déchue.

Il y a à préſent deux mille buyſes (1) de toutes les Nations, employées à la pêche du hareng. Ceux de la Hollande forment le nombre le plus conſidérable, quoiqu'ils n'excédent pas celui de mille bâtimens. Cette branche de Commerce a perdu beaucoup de ſes avantages par la concurrence de la France & de l'Angleterre (2).

Obſervations générales.

Nous avons été ſi ſinguliérement trompés en Angleterre par les détails relatifs au Commerce de la Hollande qui ſe trouvent dans les Dictionnaires, dans les Traités de Commerce & dans les nouvelles politiques, dont les trois quarts ſont calqués les uns ſur les autres, que tous ceux qui ſont dans le cas de lire des Ecrits ſur ces matieres ne peuvent manquer d'en être

(1) Nom que l'on donne aux bâtimens pêcheurs qui ſont de vingt-cinq à trente laſtes, faits exprès pour la pêche du hareng. Il eſt défendu par des Placards ou Ordonnances des États-Généraux aux Négocians ou aux Conducteurs de vaiſſeaux, de vendre aucune buyſe aux Étrangers.

(2) Voyez les Tomes I & II du Commerce de la Hollande, ou Tableau du Commerce des Hollandois dans les quatre parties du monde, &c. en 3 vol. *in*-12. imprimés à Amſterdam chez Changuion, Libraire, dans le Kalveſtraat, en 1768.

dégoûtés. Cette faute groſſiere va ſi loin chez nos Auteurs, qu'ils publient tous les jours des Ouvrages ſur la Hollande, où ils continuent à prendre pour guide Raleigh & de Witt, & autres Ecrivains auſſi anciens, pour nous inſtruire du Commerce de ce Pays. En effet, le Commerce des Hollandois a beaucoup changé depuis le temps où fleuriſſoient ces Auteurs qui ſont ſi connus en Angleterre. Il eſt donc du devoir de celui qui voyage dans un Pays avec quelque attention, de rectifier les erreurs de ces Copiſtes éternels, en donnant, autant qu'il lui eſt poſſible, le véritable état de chaque choſe. Cinq cent Ouvrages nous apprendront quel étoit l'état de la Hollande en 1600 ; mais il me faut inſtruire mon Lecteur de la ſituation des affaires de cette Contrée en 1768. Si l'on me demande comment j'ai pu me procurer tous les détails dans leſquels je vais entrer, je leur répondrai que j'ai joint à mes propres obſervations, tout ce qui ſe trouvoit d'analogue à cet objet dans les Ouvrages qui ont été nouvellement publiés dans les Pays étrangers, & dont j'ai entendu faire l'éloge pendant mon ſéjour en Hollande, par des perſonnes très-verſées dans la connoiſſance du Commerce & de la politique de leur Patrie.

Avant de ceſſer de parler du Commerce de

la Hollande, je ferai obſerver à mes Lecteurs qu'il y a deux ſentimens généralement adoptés ſur cet objet, & qui ſont également faux. Pluſieurs perſonnes s'imaginent que ce Commerce eſt aujourd'hui tombé ſi bas, & que ſa décadence a été ſi rapide, qu'elles annoncent que ſa durée ne ſauroit être bien longue, ou que ce Commerce ne tardera guere à paſſer entre les mains d'une Nation voiſine. D'autres au contraire, qui ont l'imagination échauffée par les idées du Commerce prodigieux des Hollandois & de leur ancienne puiſſance Maritime, ne peuvent point ſe perſuader que ce Commerce ait jamais ſouffert la moindre diminution. Ils continuent à regarder la République comme étant auſſi riche & auſſi puiſſante qu'elle l'étoit pendant les cinquante premieres années du ſiecle paſſé. Il y a peu de perſonnes qui puiſſent apprécier au juſte ces changemens & tenir un juſte milieu, lorſque les circonſtances ſont également brillantes & avantageuſes. A dire le vrai, la Hollande fait encore un Commerce très-conſidérable, & qui a ſurpaſſé jadis de beaucoup celui de l'Angleterre, ſoit pour le nombre & la grandeur des vaiſſeaux qu'elle y employoit, ſoit par le bénéfice qu'ils lui procuroient. Aujourd'hui ce Commerce eſt bien inférieur à celui des Anglois, & perſonne ne

peut le révoquer en doute. Il eſt encore vrai que depuis vingt ans le Commerce d'Angleterre a beaucoup augmenté, tandis que celui de la Hollande a conſidérablement diminué, ſi nous devons nous en rapporter aux perſonnes de cette Nation, qui paſſent pour les plus ſinceres. Le Commerce des François ne s'eſt pas accru, à la vérité, ſi ce n'eſt dans un petit nombre de branches; mais les Eſpagnols, les Italiens, les Allemands, les Danois, les Suédois & les Ruſſes ont fait des progrès dans le Commerce, & cela aux dépens des Hollandois, comme le remarque l'Auteur que j'ai cité ci-devant. Cette émulation générale dans le Commerce continue toujours avec la même activité, & augmente même chaque jour, tandis que le Commerce de la Hollande diminue. J'obſerverai encore que cette décadence, & celle de ſes Manufactures, ne doit pas être plutôt attribuée à la cherté de la main-d'œuvre, comme notre Auteur le croit mal-à-propos, qu'à l'envie que chaque Nation a de ſe pourvoir elle-même de tout ce dont elle a beſoin. Si ce goût étoit cependant auſſi général qu'on le préſume, la République de Hollande ne feroit bientôt plus aucun Commerce. Il ne faut donc pas avoir recours à l'augmentation de la main-d'œuvre, tandis que l'on peut expliquer la cauſe de cette

décadence d'une maniere plus ſimple & plus naturelle. Si l'on objecte que la main-d'œuvre eſt aujourd'hui plus chere en Hollande qu'elle ne l'étoit jadis, je répondrai que cette différence ne prouve rien, à moins que vous ne puiſſiez faire voir en même temps que toute la main-d'œuvre n'eſt pas plus chere en Europe qu'elle ne l'étoit autrefois. Cette augmentation générale eſt la ſuite de celle du numéraire. Quand un Royaume ou tout autre Etat ſe propoſe de tenir un rang parmi les Nations commerçantes, il ne va point s'informer ſi la main-d'œuvre eſt chere, ou non, en Hollande; mais il prend des meſures pour tirer de ſes propres Manufactures ce qu'il achetoit autrefois de l'Etranger, ou il cherche à faire des échanges qui lui ſont avantageux.

Malgré ces cauſes générales qui ont occaſionné & occaſionnent encore la décadence du Commerce des Hollandois, il faut cependant avouer que ce Peuple eſt dans la poſſeſſion excluſive de quelques branches d'un Commerce qui lui procurera toujours de très-grandes affaires, quelques ſoient les obſtacles qu'il éprouve d'ailleurs. Ces branches ſont, 1°. le Commerce des épiceries qui appartient entiérement à la Hollande, pour lequel cette Puiſſance n'a point de Compétiteurs, & dont le produit monte depuis un juſques à deux millions de livres ſter-

lings par an. C'eſt le ſeul exemple de monopole qu'il y ait dans le monde. Je n'oublierai pas de remarquer qu'il montre que le produit général du Commerce eſt bien moins conſidérable qu'on ne le ſuppoſe communément. En admettant que ce monopole n'ait jamais exiſté & que l'on veuille l'introduire, il eut été uniquement imaginé pour remplir l'objet de tous les autres Commerces. Les épiceries ſont en uſage par-tout le monde, & nous trouvons cependant que le produit d'un monopole auſſi abſolu & auſſi complet ne monte qu'à deux millions de livres ſterlings tous les ans. Quelques Ecrivains, même ceux d'un certain poids, prétendent qu'il ne va pas à un million ſterling ou vingt-un millions de livres de France. Si nous faiſions excluſivement le Commerce de ſucre dans le monde entier, quelle conſéquence pourroit-on en tirer? C'eſt que nous ne nous y attacherions d'une maniere auſſi ſtricte que pour nous dédommager de la perte que nous faiſons ſur les autres Commerces. Le fait eſt que tout monopole renferme en lui-même le principe de ſa deſtruction. Lorſqu'on augmentera continuellement le prix de la denrée qui donne lieu à ce monopole, la conſommation diminuera, & les grandes dépenſes qu'il occaſionne réduiront en même temps les profit à des ſommes beaucoup au deſſous de

celles que l'on auroit pu préſumer auparavant.

Cependant un profit de plus d'un million ſterling (vingt-un millions de livres de France) pour un Etat auſſi petit que la Hollande, joint à l'avantage de pouvoir faire le même monopole dans d'autres branches de Commerce, eſt un objet de trop grande importance. Il ne doit point manquer de contribuer à la puiſſance de la République de Hollande, auſſi long-temps qu'elle protégera ce Commerce qui lui procure un pareil bénéfice. La pêche du hareng eſt encore un article trop important dont les Hollandois font la plus grande partie. Cette pêche procure non-ſeulement des ſommes immenſes à leur République, mais elle lui fournit encore un nombre infini d'excellens Matelots. On peut faire la même obſervation ſur la pêche de la baleine.

Pour ce qui eſt de la puiſſance maritime de la Hollande, qui lui avoit jadis valu le titre de rivale de l'Angleterre, pluſieurs perſonnes ſemblent convenir que lorſqu'on a un nombre prodigieux de Matelots, c'eſt préciſément la même que d'avoir des forces navales. Un pareil ſentiment eſt une erreur. La Marine Hollandoiſe n'eſt point ſur un pied mépriſable; mais elle eſt fort au deſſous de celle d'Angleterre. Il s'en faut de beaucoup que les munitions de guerre,

uniquement deſtinées pour les vaiſſeaux, ſoient aujourd'hui en auſſi grande quantité en Hollande que dans le ſiecle dernier, où cette Puiſſance diſputoit à l'Angleterre le ſceptre de la mer. Cet objet eſt ſi prodigieuſement négligé qu'il donne à peine une idée des munitions qu'il conviendroit que cette Nation eût toujours dans ſes Arſenaux. On peut donc dire qu'il ne ſera jamais au pouvoir des Provinces-Unies de rétablir leur Marine au point de balancer un jour la puiſſance des Anglois ſur la mer. Si l'on compare donc la Marine Hollandoiſe avec celle de la Grande Bretagne, on peut dire qu'elle eſt abſolument tombée ; mais ſi on lui aſſigne un rang parmi les forces navales des autres puiſſances de l'Europe, elle eſt toujours reſpectable. La puiſſance maritime dépend à la vérité du grand nombre de bons Matelots ; mais elle dépend encore d'un bon nombre de vaiſſeaux bien conſtruits, bien armés, d'une prodigieuſe quantité de munitions de bouche & de guerre, des Magaſins, des Chantiers nombreux avec des Fonderies. Elle exige encore qu'il y ait toujours un grand nombre de Charpentiers de vaiſſeaux conſtamment employés. Toutes ces circonſtances ſont auſſi néceſſaires qu'un grand nombre de Matelots pour former une puiſſance maritime qui ſoit formidable. Ces divers objets exigent tou-

jours une ſi grande dépenſe qu'il faut toujours avoir des tréſors immenſes à ſa diſpoſition ; ſans cela une Nation n'aura jamais une puiſſante Marine, quelque grand que ſoit le nombre des bons Matelots qu'elle peut avoir.

Les affaires des Puiſſances voiſines de la Hollande ont pris une telle tournure durant pluſieurs années, qu'elle a été très-heureuſe de ſe tirer de ces circonſtances difficiles qui menaçoient ſa neutralité. Tant qu'elle pourra employer la voie de la négociation pour reſter neutre, la décadence de ſa Marine ne peut point avoir de fâcheuſes conſéquences pour elle. Il n'en ſeroit pas de même ſi la Hollande étoit forcée de prendre parti dans une guerre ; cette négligence pourroit alors lui être très-fatale, ſon ſort dépendroit de la part qu'elle prendroit dans la querelle. Si la Hollande ſe joignoit à la France contre l'Angleterre, parti que je ne crois pas qu'elle prenne jamais, à moins qu'elle n'y ſoit forcée par les Armées Françoiſes, ſa ſûreté contre les forces navales de l'Angleterre dépendroit alors de la force des Flottes combinées de France & de Hollande. J'obſerverai encore que l'union de ces deux dernieres Puiſſances ſeroit ſi peu naturelle, qu'elle ne ſauroit exiſter long temps. Si la Hollande ſe joignoit à l'Angleterre contre la France, ſon Commerce & ſes Colonies

ſeroient en sûreté, & ſes côtes ſeroient protégées & défendues, quelque foible que la Marine Hollandoiſe puiſſe être.

S'il eſt au pouvoir de la Hollande, comme cela eſt très probable, de conſerver une exacte neutralité, cette Puiſſance ne courra aucun riſque de rétablir ſa Marine & de la mettre ſur un pied reſpectable. Si au contraire elle néglige de prendre ce parti, cette Marine tombera au point qu'elle ne ſera plus que l'ombre de ce qu'elle étoit autrefois.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

VOYAGE dans la Nort-Hollande; deſcription des Campagnes de cette Contrée; état de ſon Agriculture, de ſa Population; voyage par les Iſles juſques à Harlinguen; deſcription de la Friſe, de Lewarden, de Dorkum; état de l'Agriculture dans les environs de ces dernieres Villes.

JE quittai Amſterdam le 25 de Mai, & je pris un bateau pour me rendre à Sardam qui eſt de l'autre côté de la riviere. C'eſt l'endroit des Provinces-Unies qui eſt le plus renommé pour la conſtruction des vaiſſeaux. Lorſque la Marine Hollandoiſe étoit à ſon plus haut degré de gloire, Sardam étoit ſur-tout connu par cette aſſertion ſi commune, quoiqu'exagérée, que ſi l'on avertiſſoit ſix mois d'avance les Conſtructeurs & les Charpentiers de cet endroit, ils pourroient lancer à l'eau un vaiſſeau de guerre tous les jours pendant un an. On y voit à préſent une grande quantité de bois de conſtruction & de vaſtes magaſins de mâts, de cordages, de voiles, d'ancres, de canons, & de tout ce qui eſt néceſſaire pour conſtruire, agréer & équiper toutes ſortes de vaiſſeaux. Je comptai ſeize grands navires marchands ſur le chantier; mais

il y a des formes (1) pour en bâtir un plus grand nombre à la fois. La Marine Militaire n'y offre pas un ſpectacle bien impoſant ; car je ne vis qu'un vaiſſeau de guerre qui étoit à la carenne. Le Bourg de Sardam n'eſt pas ſeulement connu parce que l'on y conſtruit beaucoup de vaiſſeaux, mais encore par pluſieurs Manufactures, & ſur tout par ſa Papeterie. On y trouve beaucoup de moulins à papier, & l'on m'a aſſuré que cette Papeterie étoit la plus conſidérable de la Hollande. Elle occupe plus de ſix cent perſonnes, ſans y comprendre les femmes & les enfans. Les hommes gagnent, les uns dans les autres, environ quatre florins & cinq ſtivers, ou huit livres & dix ſols de France par ſemaine. Il s'en trouve quelques-uns qui gagnent beaucoup plus. Ce ſalaire me paroît égaler celui des Ouvriers du même genre en Angleterre,

(1) *Formes*, excavation très-conſidérable revêtue de maçonnerie dans leſquelles on conſtruit les vaiſſeaux. Elles ſe trouvent au deſſous du niveau de la mer, dont les eaux ſont retenues par des portes ſemblables à celles des écluſes. Quand le navire eſt achevé, on introduit l'eau dans la forme où il a été conſtruit, & il s'y trouve à flot, ce qui diſpenſe de le lancer à la mer. On ouvre les portes de la forme, le vaiſſeau ſort, & l'on épuiſe les eaux contenues dans la forme pour avoir de la place pour conſtruire un nouveau navire.

quoique la nourriture ſoit beaucoup plus chere en Hollande. Cette différence eſt compenſée par la frugalité & par la ſobriété ſinguliere des Hollandois, qui ſurpaſſe de beaucoup celle des pauvres en Angleterre.

On voit à Sardam un nombre ſurprenant de moulins à vent. Ceux où le bois deſtiné à la conſtruction des vaiſſeaux eſt ſcié & mis en planches, offrent aux curieux une invention admirable. Elle facilite tellement ce genre de travail, & le rend à ſi bon marché, que l'on doit beaucoup regretter qu'elle n'ait pas été imitée en Angleterre. Les Hollandois ont de pareils moulins à Sardam depuis plus de cent trente ans, & l'on trouve dans tous les temps, que cette invention leur a procuré des bénéfices immenſes. Les Anglois & les Francois préferent néanmoins de ſe ſervir des ſcies à bras, qui coûtent au moins quarante fois plus que celles qui ſont mûes, ou par l'eau, ou par le vent. La ſeule raiſon que j'ai entendu rapporter en faveur de cette coutume, c'eſt qu'elle fourniſſoit de l'occupation à un grand nombre de Scieurs de long, qui ſe trouveroient tout-à-coup ſans travail, ſi les moulins ou ſcieries étoient généralement adoptés. Cette objection eſt une des plus foibles; car il eſt abſurde de ſuppoſer que des hommes auſſi robuſtes & auſſi

forts que les Scieurs de longs puiſſent n'être pas occupés. Ils deviendroient Charpentiers ou Calfats (1). Le bon marché du ſciage produit par les moulins à ſcie, ſeroit cauſe que l'on conſommeroit plus de bois & que l'on conſtruiroit plus de vaiſſeaux, ce qui feroit augmenter le nombre des bras employés à de pareils travaux. L'expérience prouve en Hollande, & ſur-tout à Sardam, que l'établiſſement des moulins à ſcie a augmenté prodigieuſement le nombre des Charpentiers de vaiſſeaux, comme on le voit par les Regiſtres publics.

On trouve encore dans cet endroit pluſieurs autres moulins pour hacher & pulvériſer les bois de teintures & les racines qui ſervent au même objet. On y voit pareillement des moulins à poudre & une Manufacture très-conſidérable de poudre à canon & de toute autre eſpece. Ces moulins ſont de Sardam un endroit

(1) *Calfats*, nom des Ouvriers qui calfatent ou calfeutrent les vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, qui les enduiſent extérieurement de goudron ou de bray, pour empêcher l'eau de paſſer entre les planches qui forment les bordages du navire & pour les conſerver. Un mêlange quelconque qui garantiroit les vaiſſeaux de la piqûre des vers, ſeroit une des découvertes des plus intéreſſantes pour la navigation & pour le Commerce.

très-conſidérable. Leur conſtruction eſt ſi ingénieuſe, qu'un Etranger ne ſauroit rien voir en Hollande de plus intéreſſant, ni avoir autre part, que dans ce Village, plus de motifs pour réfléchir ſur l'induſtrie ſinguliere des Hollandois & ſur le bénéfice prodigieux que leur procure leur frugalité, ainſi que les inventions dont ils ſe ſervent dans leurs Manufactures.

De Sardam, je retournai après-midi à Buikſloot par eau, ayant formé le projet de parcourir toute la Province de North-Hollande, ſelon le conſeil que m'en avoient donné quelques perſonnes d'un certain poids. Elles m'avoient aſſuré que je trouverois dans cette Contrée pluſieurs objets dignes d'être vus, quoique les Voyageurs négligent communément de les examiner. Je pris donc une barque à Sardam pour me rendre à Monikedam. Je navigeai au milieu d'un Pays, dont la plus grande partie eſt très-agréable, & où l'on ne voit que de belles plaines & de riches pâturages. Toutes les terres m'y parurent très-bien cultivées & dans le meilleur état. Les foſſés, les portes des fermes, les ponts & les allées d'arbres qui bordent les canaux me frapperent, de même que ces derniers, par leur propreté & par leur régularité. Tout y eſt fini & achevé. La propreté de la petite Ville de Monikedam me parut ſi ſurpre-

nante, que je réſolus de m'y arrêter pendant une nuit, au lieu d'aller juſqu'à Eydam, qui eſt le dernier endroit que l'on trouve ſur les bords du canal. Je me promenai dans tous les quartiers de la Ville pour admirer la propreté des Habitans, qui ſurpaſſe de beaucoup tout ce que j'ai vu dans ce genre au Midi de la Hollande. Ce petit coin du monde, qui paroit preſque ſéparé du Continent, ſemble avoir été préſervé des exemples des Nations étrangeres. Mon logement n'étoit pas excellent, mais il étoit paſſable, & plutôt à bon marché que cher. On me ſervit un excellent plat de poiſſons, & une bouteille de vin de Bourdeaux; pour environ quatre ſchellings, ou quatre livres & 16 ſols de France; mais il faut remarquer que Monikedam eſt ſitué ſur les bords de la mer. Je m'informai du prix auquel on louoit les prairies dans les environs de cette Ville. Je trouvai, ſi l'on peut s'en rapporter à ce que l'on m'apprit, qu'elles ſe louoient à raiſon de quatre livres ſterlings, ou quatre-vingt-quatre livres de France, pour la valeur d'un âcre d'Angleterre.

Je m'embarquai le 26 dans le Treckſuite, ſur les huit heures du matin, pour me rendre à Eydam. Nous employâmes un peu plus d'une heure pour faire ce trajet. Je me ſuis abſolument reconcilié avec cette maniere de voyager en

compagnie ; car elle m'avoit d'abord paru très-défagréable, parce que je n'y étois pas accoutumé. Je continuerois cependant à la déſapprouver pour l'Angleterre ; mais la ſociété que l'on trouve dans les voitures publiques des Pays étrangers, eſt beaucoup plus honnête & beaucoup plus amuſante que dans cette derniere Contrée. Eydam eſt pareillement ſitué ſur les bords de la mer. Il n'y a rien de remarquable, que la grande propreté de ſes Habitans ; mais les environs ſont beaucoup plus curieux. Le voiſinage de cette Ville eſt communément appellé Pomerend, du nom du lac qui y étoit autrefois. Ce lac eſt aujourd'hui deſſeché dans un eſpace de plus de vingt mille, ou de ſix lieues & $\frac{1}{2}$ de circonférence. On voit d'autres exemples de deſſéchement de lacs & de marais dans la Province de Nort-Hollande, & des preuves d'une excellente culture. J'employai toute la matinée pour faire une promenade de quelques milles au travers de ces riches prairies, qui étoient jadis couvertes d'eau. Je fis pluſieurs queſtions aux Payſans que je trouvai ſur mes pas, & auxquelles ils répondirent de la maniere la plus ſatisfaiſante pour moi. Parmi les différentes particularités que j'appris d'eux, ils me dirent que le ſol de ces prairies eſt, comme je l'ai préſumé en voyant les foſſés,

une glaiſe noirâtre très-fertile, qui ſelon toutes les apparences, eſt mêlée de ſable ou d'argille, ou qu'il s'eſt formé plutôt par les dépôts d'une eſpece de vaſe. L'herbe y vient très-épaiſſe; mais elle ſe trouve mêlée avec beaucoup de plantes d'une qualité inférieure. Je remarquerai cependant que parmi tous les Cultivateurs Hollandois que j'ai vu juſques ici, je n'en ai trouvé aucun qui eût une idée exacte d'une bonne prairie. L'abondance de l'herbe eſt la ſeule choſe qui les frappe & qu'ils s'efforcent de ſe procurer. J'ai remarqué que l'on trouvoit unè grande quantité de mauvaiſes plantes dans une ſeule fauchée, ſelon l'expreſſion des Fermiers d'Angleterre. Ces mauvaiſes herbes y ſont quelquefois ſi hautes, qu'elles choquent la vue. Ces prairies ne ſe louent cependant que depuis quarante ſchellins, ou quarante-quatre livres de France, juſques à cinq livres ſterlings, ou cent vingt-cinq livres l'âcre d'Angleterre. Cette grande fertilité prouve combien l'on doit attendre des lacs deſſechés. Nous n'en avons point d'exemples dans la Grande Bretagne; il y a cependant des marais dans les Comtés d'Huntingdom & de Cambrige, que l'on pourroit deſſécher, & où l'on adopteroit la même culture qu'en Hollande. Il en ſeroit de même de pluſieurs lacs qui ſont en Ecoſſe. On

peut beaucoup mieux juger de la richeſſe du ſol par la grandeur & par la groſſeur des beſtiaux, que par les pâturages. Je n'ai jamais vu de vaches ni de brebis plus groſſes que dans la Nort-Hollande. Les premieres me ſemblent de la même eſpece que celles que les Anglois appellent vaches d'Holderneſſ, & les brebis m'ont paru reſſembler à celles que l'on voit près des marais du Comté de Lincoln. Je crois cependant que celles de Hollande ſont plus groſſes. On me dit que ces vaches énormes donnoient chaque jour, depuis quatre juſques ou cinq galons d'Angleterre, c'eſt-à-dire, depuis huit juſques à dix pintes de lait par jour. Les vaches qui ſont regardées comme les meilleures, & dont le lait ſert à faire le beurre & le fromage dans la Nort-Hollande, rapportent tous les ans environ huit livres ſterlings, ou cent ſoïxante-huit livres de France. Le fromage de la Nort-Hollande eſt très connu, & ſe ſert ſur les meilleures tables, de même que le Parmeſan (1);

(1) *Parmeſan*, nom d'un excellent fromage qui ſe fait à Lodi, petite Ville appartenante aux Vénitiens, & dans ſes environs; il s'en fait un grand Commerce à Parme. Les Italiens en conſomment beaucoup, ſur-tout pour mettre dans leurs macaronis, qui eſt le mêt dont ils font le plus de cas, ſur-tout les Napolitains.

cependant s'il m'eſt permis de dire ici librement mon opinion, je penſe que les fromages qui viennent du nord du Comté de Wiltz en Angleterre ſont infiniment au deſſus. Outre cela les Hollandois mangent leurs fromages trop nouveaux.

Je dois encore remarquer que le produit de ces vaches me ſurprit ſinguliérement. J'en ai en Angleterre qui ne ſont pas d'une auſſi belle apparence, mais qui ſurpaſſent de beaucoup les fameuſes vaches de Hollande, par la quantité de lait qu'elles me donnent, quoique mes pâturages ne ſoient pas comparables à ceux de la Nort-Hollande. Je ne ſais à qui je dois attribuer cette différence, à moins que ce ne ſoit à la mauvaiſe qualité du fourage de cette Contrée. Malgré cette infériorité dans cette denrée, un Payſan Hollandois, qui n'a que cinquante ou ſoixante âcres d'Angleterre de terrein, vivra tout auſſi bien, & même mieux, qu'un Payſan Anglois qui poſſede deux cent âcres. Le Hollandois doit cet avantage à ſa frugalité & à ſon goût pour la propreté. Ces derniers paroiſſent cependant plus prodigues à certains égards; mais dans une foule d'autres, ils épargnent beaucoup plus qu'ils n'ont paru dépenſer. La propreté & la netteté ne ſe font pas ſeulement remarquer en Hollande dans les maiſons & ſur

les meubles, mais encore dans toutes les parties d'une Ferme ; de ſorte que les beſtiaux que l'on doit traire ne doivent reſter que très-peu de temps dans l'endroit où doit ſe faire cette opération. Ils y ſont auſſi proprement que dans nos ſalles. Si j'ai trouvé toutes ces choſes en auſſi bon état au mois de Mai, je puis facilement concevoir que ce doit être la même choſe pendant tout l'hiver. Cette maniere de tenir les beſtiaux toujours très-propres contribue beaucoup à leur ſanté, & augmente les engrais dont les Fermiers Hollandois connoiſſent très-bien la valeur. Les Payſans de cette Contrée conſervent tous leurs outils & les inſtrumens d'agriculture dans le plus grand ordre. Les faux, les bêches, les pelles, les pioches & les fourches paroiſſent auſſi propres que leurs meubles. Leurs chariots ſont toujours en auſſi bon état que nos voitures, & ce goût pour la propreté s'étend ſur tous les objets. Il faut convenir également que les Hollandois emploient beaucoup plus de temps à conſerver cette belle qualité que les autres Payſans des Nations pour croupir dans leur mal-propreté. Ces derniers pourroient cependant leur répondre avec avantage, ſi on leur en faiſoit un grand crime. En effet, y a-t-il beaucoup de différence pour l'uſage entre un outil ou inſtrument d'agriculture tenu très-propre

& toujours à couvert, avec ceux de la même eſpece qui reſtent couverts de boue & expoſés à l'air? Ne vaut-il pas mieux employer ſon temps à toute autre occupation & même à ſe repoſer, qu'à tenir dans la plus grande propreté tout ce qui a rapport avec les diverſes parties de la culture des terres. Cependant, cette propreté, qui ſe montre ſur tous les objets & dans tous les cas dans la Hollande, doit paroître très-raiſonnable dans l'économie champêtre de ce Pays. Les Fermiers Hollandois n'étalent pas ſeulement cette propreté dans l'intérieur de leurs maiſons, ſur leurs meubles & ſur leurs beſtiaux, mais ils en font encore parade dans tout ce qui peut empêcher les Paſſans d'entrer dans leurs poſſeſſions. Vous pouvez être aſſuré de trouver dans le meilleur état leurs foſſés, leurs retenues d'eau, leurs murailles, leurs paliſſades & leurs haies. Le même ſoin ſe fait également remarquer d'une maniere frappante dans leurs Ouvrages publics. Les canaux, les ponts, les écluſes & les foſſés ſont très-bien entretenus.

Etant à Eydam, je m'écartai du chemin qui conduit à Pomerend pour aller voir dans les environs ces campagnes fameuſes qui ont remplacé un lac nommé Beemſter qui a été deſſéché. Je m'y rendis par le canal, & je demeurai deux heures préciſes dans la barque pour faire

ce petit voyage. Ce lac fut deſſéché en 1712 ; & cet ouvrage immenſe fut entiérement achevé dans l'eſpace de quatre ans. Le terrein qu'il couvroit contenoit dix mille âcres, dont ſept mille ſont employés utilement en prairies, en vergers ou en jardins potagers ; les autres trois mille âcres qui reſtent forment le terrein des Villages, des chemins, des chauſſées, des canaux & des foſſés pratiqués pour l'écoulement des eaux. Ces campagnes ſont ſans contredit une des plus grandes curioſités des Provinces-Unies. Leur aſpect eſt auſſi beau & auſſi agréable que peut l'être celui d'un Pays abſolument plat & uni comme eſt celui-ci. Le ſol eſt prodigieuſement fertile, la verdure y eſt très-belle & toutes les haies, de même que les foſſés, y ſont fort bien entretenus. Les vergers & les jardins y ſont en grand nombre & d'une grande richeſſe. On voit paître de toutes parts dans ces campagnes de nombreux troupeaux ; en un mot, la vue de ce Pays annonce dans tous ſes détails la richeſſe de ſes Habitans. On peut dire qu'il eſt difficile de trouver une Contrée plus favoriſée de la Nature pour la fertilité. Les rentes des terres montent très-haut ; mais la fécondité du ſol l'exige. En effet, on trouve pluſieurs prairies dont un âcre pourroit nourrir plus d'une vache de la plus belle eſpece pendant

toute la belle saiſon, & l'entretenir très-graſſe. Le coup d'œil que je jettai ſur ces campagnes me ſurprit d'une autre maniere, en m'offrant une ſingularité dont je vais rendre compte ; je croyois que ce Pays devoit nourrir beaucoup de bêtes à corne, vu qu'il n'y avoit que très-peu de terres labourables, & que l'on pouvoit facilement y recueillir du fourage pour l'hiver ; on me tira bientôt de l'étonnement où j'étois d'avoir vu ſi peu de beſtiaux dans les campagnes, en m'apprenant qu'une maladie épidémique, qui avoit régné pluſieurs années ſur les bêtes à corne, en avoit beaucoup diminué le nombre. Ce fléau avoit encore rendu les Fermiers très-défiants lorſqu'il s'agiſſoit de nouveaux beſtiaux, & les avoit très-éloigné d'employer de gros fonds à de pareilles emplettes. Ces Cultivateurs font un très-grand Commerce avec le Danemarck & le Holſtein, d'où ils tirent des beſtiaux maigres qu'ils engraiſſent dans leurs pâturages. Comme l'épizootie avoit fait de très-grands ravages dans ces deux Contrées, le prix des beſtiaux y avoit encore augmenté conſidérablement & l'on couroit encore beaucoup de riſque d'acheter des animaux attaqués de cette peſte. Outre ces inconvéniens, les Etats-Généraux avoient ordonné d'interrompre ce Commerce, à cauſe de cette épidémie. C'eſt pour ces différentes rai-

ſons que cette Contrée étoit bien éloignée d'être pourvue de la quantité de bêtes à corne qu'elle peut nourrir. Les Habitans y ſuppléent en élevant un plus grand nombre de brebis que par le paſſé. Je pris diverſes informations ſur la différence qui ſe trouvoit entre ces deux revenus. On me dit généralement qu'en faiſant abſtraction de la mortalité à laquelle le gros bétail étoit expoſé depuis quelques années, les vaches & les bœufs rapportoient davantage pue les brebis.

Je pris une barque à Pomerend le 27, après-midi, pour me rendre à Hoorn. C'eſt un Port de mer conſidérable, beaucoup meilleur que celui d'Amſterdam & que tous ceux des autres Villes bâties ſur les bords de Zui der Zée (1). Il s'y fait plus de Commerce que je ne devois le préſumer dans le voiſinage de cette Capitale.

(1) Le Zui der Zée, *Auſtrinus ſinus*, eſt un grand golfe de l'océan Germanique qui ſépare la Friſe orientale de la Friſe occidentale. Son nom Hollandois ſignifie Mer du Midi, parce qu'il eſt au midi par rapport à l'océan. Ce golfe a été formé par une grande inondation de la mer, arrivée, ſelon quelques Hiſtoriens, en 1170, & ſelon d'autres, en 1225. L'océan entra par les lacs de Flevon & d'Ems & couvrit une quantité prodigieuſe de terrein. Les parties les plus élevées ne furent point ſubmergées, & formerent pluſieurs iſles que l'on nomme aujourd'hui Texel, Everland, Shelling & Améland.

La pêche du hareng eſt un objet très-conſidérable. Je pris de nouvelles informations ſur cet objet, & tous ceux à qui je m'adreſſai, me dirent unanimement que cette pêche étoit prodigieuſement tombée par la concurrence des François. On exporte de Hoorn la plupart des fromages qui ſe font dans la Province de Nort-Hollande, & pluſieurs autres productions de cette Contrée. Cette Ville fut preſqu'entiérement détruite lors de la rupture d'une digue qui y laiſſa entrer l'eau de la mer. On a pris aujourd'hui les meilleures précautions contre cet élément, en élevant une des plus belles digues que l'on puiſſe voir dans aucun autre endroit de la Hollande. Cet ouvrage mérite d'être vu par les Etrangers. Je fus médiocrement traité dans l'hôtellerie où j'étois deſcendu à Hoorn ; mais ce qui m'en coûta ſe monta à une ſomme ridicule. J'ai eu ſouvent l'occaſion de remarquer que les Aubergiſtes Hollandois mettoient rarement de la différence dans le prix de la bonne ou de la mauvaiſe chere qu'ils faiſoient faire à leurs Hôtes ; c'eſt pourquoi les Voyageurs doivent toujours demander ce qu'il y a de meilleur, parce qu'ils ne le paieront preſque pas plus cher que ce qu'il y a de plus mauvais.

Comme j'étois dégoûté de voyager par mer, je demandai s'il n'y avoit pas d'autres commodités

dités pour aller de Hoorn à Enkuiſen. On me répondit qu'il n'y avoit qu'un chariot public. J'y mis mon bagage, & je me déterminai à aller à pied dans cette derniere Ville. La route que je ſuivis, traverſe un Pays entiérement plat, qui offre le coup d'œil d'une riche prairie. Ce chemin eſt tout coupé de foſſés & de canaux. Je remarquai que les Habitans de ces campagnes tiennent leurs petites maiſons auſſi propres que dans les autres endroits de la Hollande. En effet, ils portent la propreté ſi loin, qu'on a beaucoup de plaiſir à les voir. La même attention s'étend encore au-delà de leurs demeures, puiſque tous les environs ſont auſſi propres qu'elles. Vous pouvez être aſſuré de trouver dans le meilleur état les plus petites cabanes, les jardins, les haies, les paliſſades, les portes & tout ce qui leur appartient. La principale occupation des pauvres conſiſte à faire des filets pour les Pêcheurs de harengs. Quoique cette pêche ſoit un peu tombée, elle ne laiſſe pas que d'employer beaucoup de malheureux. Je m'informai du gain que pouvoit faire un pere de famille en allant à la mer ſur les *buyſes* ou bâtimens deſtinés pour la pêche du hareng. J'appris que leur ſalaire & les harengs qu'on leur donnoit en paiement, pouvoient faire un objet

de douze ſchellings, ou de quatorze livres huit ſols de France par ſemaine.

Je logeai à Enkhuiſſen dans l'auberge qui a pour enſeigne le Parc d'Artillerie. Cette Ville eſt preſque entiérement bâtie dans la mer, étant preſque toute entourée par cet élément. Elle en eſt défendue, de même que celle de Hoorn, par des digues immenſes. On voit des canaux à Enkhuiſſen, qui facilitent aux petits vaiſſeaux le moyen d'entrer dans la plupart des rues. Cette Ville eſt très-bien bâtie, & de la plus grande propreté. On y remarque pluſieurs maiſons, qui ſont très-grandes & très-belles. L'Hôtel-de-Ville eſt un édifice conſidérable. Le Commerce d'Enkhuiſen conſiſte particuliérement dans la pêche du hareng. On y vend encore beaucoup de poiſſon ſalé, & les Habitans exportent une grande quantité des productions des campagnes voiſines. Indépendamment de ces différens articles, ils font encore un grand Commerce dans la mer Baltique, & conſtruiſent beaucoup de vaiſſeaux. On peut donc regarder Enkhuyſen comme une Ville d'un très-grand Commerce, & où il ſe trouve beaucoup de riches Négocians.

On compte tout au plus huit milles, ou deux lieues & deux-tiers de France depuis Enkhuyſen

juſques à Medenlick. Je me déterminai à y aller de pied pour les mêmes raiſons que j'ai rapporté ci-devant. Cette Ville eſt très-peu de choſe, & mon Auberge, qui avoit pour enſeigne la Ville de Hoorn, étoit aſſez mauvaiſe. J'y paſſai cependant la nuit du 28, étant prodigieuſement fatigué d'une promenade de ſeize milles ou de cinq lieues & un tiers que je venois de faire. Les Habitans de Medenlick font une partie du Commerce de la mer Baltique. Toutes les campagnes voiſines offrent une prairie auſſi riche qu'il eſt poſſible de l'imaginer. Elle eſt diviſée en un grand nombre de petites portions qui appartiennent à autant de Propriétaires particuliers. Pluſieurs de ces portions de prairies rapportent juſques à trois & même juſques à quatre livres ſterlings ou quatre-vingt-quatre livres de France par âcre. Il eſt vrai que ce n'eſt pas la plus grande quantité qui produit cette ſomme. Je vis un grand nombre de beſtiaux malgré l'épidémie qui en avoit enlevé beaucoup. Je remarquai encore une grande quantité de moutons d'une groſſeur ſurprenante. Comme j'avois le deſſein de traverſer la Province de Friſe en partant de la pointe la plus ſeptentrionale de la Hollande, & de voir les iſles en chemin faiſant, de même que la Ville d'Alcmaer, avec les campagnes qui

l'environnent, je crus devoir d'abord aller dans cette derniere Ville; mais je me trouvai dans un nouvel embarras. Comme le Treckſuite ne va qu'à Hoorn, il n'y a ici que trois chariots qui vont en droiture de Medenlick à Alcmaër. Le ſeul aſpect de ces voitures me détermina de nouveau à me ſervir de mes jambes, quoique j'euſſe à faire au moins ſeize milles ou cinq lieues & un tiers dans la journée. J'envoyai mon bagage par un de ces petits bâtimens Hollandois appellé *Skipper* juſqu'à Helder, petite Ville habitée par des Pêcheurs, qui ſe trouve dans la partie ſeptentrionale de la Hollande. Je donnai des ordres pour qu'ils y reſtaſſent juſques à mon retour à Alcmaër. Les campagnes que je traverſai, étoient autrefois des lacs qui ont été deſſéchés de même que le Beemſter. Elles ont aujourd'ui la plus belle apparence & ſont toutes diviſées en riches prairies. On trouveroit difficilement un ſeul âcre de terre ſans être employé dans toute cette étendue de terrein. Les canaux & les chauſſées y ſont bordées de rangées d'arbres, dont je crois le nombre un peu trop grand, ſi l'on peut ſe permettre ici de critiquer cet uſage (1). On

(1) On ne ſauroit diſconvenir que l'uſage de planter des arbres dans les rues n'offre un coup d'œil très-agréable dans

trouve fréquemment des Villages qui m'ont paru bien peuplés ; tout y annonce l'ordre & la propreté, ce qui rend le voyage de la Hollande l'un des plus agréables que l'on puiſſe faire. Les femmes & les enfans s'occupent particuliérement à faire des filets. Je m'arrêtai à Brokerpell, petit Village qui eſt à moitié chemin. Je mangeai dans une Auberge que l'on pourroit regarder comme un Cabaret à bierre. Je remarquai que cette maiſon & tous les meubles étoient auſſi propres que toutes celles que j'avois vu juſqu'ici, tant il eſt vrai que la propreté fait le caractere des Hollandois, ſur-tout celui du plus bas peuple de cette Nation.

J'arrivai le 29 au ſoir à Alcmaër, & je deſcendis dans l'Auberge qui a pour enſeigne la Ville d'Amſterdam, où je fus reçu avec beaucoup de politeſſe & où je fis bonne chere. Alcmaër eſt dans une ſituation auſſi belle qu'il eſt

---

la belle ſaiſon, en faiſant goûter les charmes de la campagne au milieu même des Villes. Mais il ne laiſſe pas que d'être nuiſible en interceptant la circulation de l'air, qui ne ſauroit jamais être aſſez grande dans les Villes pour qu'elles ſoient ſaines. L'uſage de planter des arbres dans les rues eſt très-ancien, & a été vraiſemblablement généralement adopté dans le Nord. On en voit quelques exemples à Warſovie, & dans quelques rues de Londres, ainſi que dans pluſieurs Villes d'Allemagne.

poſſible de la trouver dans un Pays abſolument plat. Elle eſt environnée par un grand nombre de jardins, de vergers & de riches prairies. On me fit remarquer dans ſon voiſinage un petit bois qui figureroit agréablement dans les jardins les plus beaux & les plus réguliers de l'Angleterre. Ce bois offre un aſyle charmant & des promenades délicieuſes. Les rues d'Alcmaër ſont régulieres & les maiſons y ſont bien bâties. Cependant les Egliſes & les autres Bâtimens publics n'ont rien de frappant. Après avoir pris beaucoup de renſeignemens ſur la maniere de quitter cette Ville, j'appris qu'il n'y avoit ni treckſuite, ni chariot public, ni chaiſe à Helder. Je me déterminai donc à faire une nouvelle promenade à pied. Elle devoit être un peu plus longue que la premiere ; car j'avois vingt trois milles ou près de huit lieues à faire. Pour ce qui eſt des ſept premiers milles, je louai deux chevaux, l'un pour moi & l'autre pour mon Domeſtique pour les faire. J'eus beau offrir de l'argent à mon Conducteur pour qu'il continuât à me les louer pour toute la route, ma requête fut inutile, parce qu'il avoit des affaires d'un autre côté. Toutes les campagnes ſont remplies de Villages, & l'on y voit les plus belles prairies. Je remarquai que chaque maiſon avoit un petit jardin que ces Payſans cultivent très-

bien, & que la fabrication des filets eſt l'occupation générale de tous ces différens endroits.

Le nombre des pauvres que la Hollande fait vivre en les employant à la pêche du hareng eſt très-conſidérable ; il en ſeroit de même ſur les côtes d'Angleterre où elle ſe fait, ſi leurs Habitans étoient plus attentifs à profiter des avantages que la Nature leur préſente à leurs portes. Le ſalaire des malheureux eſt extrêmement haut dans une partie conſidérable de la Grande Bretagne, & dans l'autre on voit les Pauvres mourir faute d'occupation. Il n'en eſt pas de même des Hollandois, ſes plus près voiſins, ce Peuple ſi induſtrieux, & qui connoît ſi bien ſes intérêts. Il ſe ſoutient avec la pêche du poiſſon (1) des Anglois & prend la peine de faire deux cent lieues pour recueillir ce que l'on pourroit avoir dans les Ports d'Angleterre. Toute l'Europe policée & toutes les Nations

(1) Les avantages que la pêche procure annuellement aux Hollandois n'ont point échappé à la Nation Angloiſe. La Société, pour l'encouragement des Arts, a ſouvent propoſé des prix pour ceux qui s'attacheroient à cette branche d'induſtrie, ſur-tout à la pêche du hareng & du cabillau. Il paroît que les Anglois n'ont négligé de pareils avis, que parce qu'ils trouvent à s'employer d'une maniere plus lucrative. Il n'en eſt pas ainſi de la Nation Hollandoiſe, qui ne regarde rien avec indifférence & qui met tout à profit.

qui ſe piquent d'entendre l'économie politique, n'ont jamais donné un exemple d'une pareille indifférence. Les avantages infinis que le Gouvernement Anglois en établiſſant une grande pêche de harengs près de quelques-unes des iſles occidentales de l'Ecoſſe qui ſont les mieux ſituées pour cet objet, devroient l'engager à ſuivre ce projet avec plus de vigueur. Tous les plans qui ont été donnés par la Corporation des Pêches libres d'Angleterre (1) ſont puériles & ridicules. Le ſeul moyen de réuſſir dans une pareille entrepriſe, & dont les Hollandois ont reconnu plus d'une fois la bonté avec moi, ſeroit de bâtir une Ville dans une des iſles weſternes ou occidentales de l'Ecoſſe & d'en faire faire le ſiége de cette grande opération. C'eſt dans cet endroit que l'on conſtruiroit les *buyſſes* ou petits bâtimens pour la pêche. On y feroit des filets & l'on y établiroit des Manufactures de petits ancres, des corderies, de même que des Chantiers, des Baſſins, des Magaſins, &c. C'eſt encore dans le Port de cette Ville que ſe tiendtoient tous les vaiſſeaux deſtinés à tranſporter le hareng dans les différentes Places maritimes où l'on en trouve le débit. Ces navires

(1) On appelle Corporation, en Angleterre, ce que l'on nomme Communauté ou Aſſociation dans les autres Pays.

y ſeroient conſtruits, équipés & employés d'une maniere réguliere. Les Tonneliers qui font les petits barils pour mettre ces poiſſons, demeureroient enſuite dans cette Ville. Le Gouvernement devroit enſuite accorder une gratification aux équipages de chaque buyſſe ou bâtiment qui iroit à la pêche & pour chaque baril d'hareng qui ſeroit exporté. La Compagnie qui ſe chargeroit de cette entrepriſe, auroit ſoin d'établir de vaſtes Magaſins & même une grande Halle pour y dépoſer tout le poiſſon frais qu'elle acheteroit, pour qu'il y fût ſalé & mis dans les barils pour être enſuite tranſporté à ſa deſtination. Cette opération ſe feroit ſous les yeux d'un certain nombre d'Inſpecteurs qui auroient encore ſoin de faire charger les navires avec cette marchandiſe & de les expédier pour la Méditerranée, le Portugal & les Indes occidentales. Lorſque les Pêcheurs auroient une fois un endroit où ils pourroient vendre le poiſſon qu'ils prendroient & où il pourroit être bien préparé, le nombre de ces hommes ſi utiles augmenteroit prodigieuſement. Il ſe formeroit de nouvelles Villes ſur ces côtes, & l'on y verroit une ſorte d'émulation générale qui a toujours été inconnue. On établiroit dans ces Villes de nouveaux Marchés où ſe vendroient toutes les productions des Fermes voiſines; ce

qui contribueroit à animer leur culture & augmenteroit prodigieuſement la valeur des terres. Il n'eſt pas dans le pouvoir du Roi ni du Parlement ſeul de procurer ces avantages à la Nation Angloiſe ; mais dans celui d'un grand Seigneur qui auroit des terres conſidérables dans ces iſles. Avec un ſimple capital de vingt mille livres ſterlings on quatre cent vingt mille livres de France, un Particulier feroit cinq fois plus de choſes que le Gouvernemeut avec la même ſomme.

Je m'écartai de mon chemin dans l'intention de voir Shagen, Village ſitué dans les environs d'Helder, parce que l'on m'avoit aſſuré que je verrois les terres les plus fertiles de l'Europe & les plus belles prairies. Je les examinai avec attention. Le fond du ſol eſt une terre graſſe, noirâtre, profonde & humide. Toutes les productions qu'il donne & qui le couvroient alors, offroient le plus beau coup d'œil. Je ne trouvai cependant pas qu'il y eût une grande différence entre ce terrein & celui que je vis dans les autres parties de la Province. J'appris, autant qu'il me fût poſſible de m'en informer, qu'un âcre de ces prairies pouvoit nourrir très-facilement pendant tout l'été une des plus groſſes vaches, & qu'on en louoit une grande partie à raiſon de trois livres ſterlings ou de ſoixante-trois livres

de France l'âcre. La partie la plus conſidérable du chemin de Shagen à Helder ſe fait ſur une digue d'une épaiſſeur prodigieuſe qui défend une des côtes de la pointe ſeptentrionale. Cette digue a preſque deux milles de largeur d'une mer à l'autre, je crois qu'elle peut paſſer pour ce qu'il y a de plus curieux à voir dans le Pays. On m'indiqua une Auberge qui étoit très pauvre; mais la propreté qui y régnoit me fit paſſer ſur tout ce qui auroit pu empêcher d'y loger en Angleterre. Je m'informai ſi ma malle n'étoit pas encore arrivée, & je fus très-ſurpris de n'en point apprendre de nouvelles. On n'avoit point entendu parler de Myn heer Van Hoelſt, Capitaine du skipper ou petit vaiſſeaux, à qui je l'avois confiée, depuis ſon départ d'Helder. Mon Hôte, qui le connoiſſoit beaucoup, me raſſura, en me diſant de ne plus en être en peine, parce que le vent avoit été contraire depuis quatre jours. Comme la néceſſité n'a point de loix, je fus obligé de me ſoumettre à la volonté de la Providence, à la grande ſatisfaction de mon Hôte, au lieu de partir pour l'iſle de Texel auſſi tôt après mon arrivée. Je fus forcé de paſſer une nuit entiere dans cette mauvaiſe Auberge. Mon Hôte m'y donna des ſoles, des écreviſſes de mer & un bon poulet, avec une mavaiſe bouteille de vin de Bordeaux; de

ſorte que je ne dois pas me plaindre de mon logement; car il faut conſidérer que cet endroit n'eſt qu'un pauvre Village habité par des Pêcheurs.

Le 31, mon Hollandois me dit de très-bon matin que le vent étoit toujours contraire, & que je ne devois pas eſpérer de voir ariver mon bagage dans la journée. Il ajouta qu'il falloit prendre patience, & qu'il me donneroit un excellent plat de poiſſon pour mon dîner. Comme il ſe propoſoit d'aller lui-même à la pêche dans ſon bateau, il me dit qu'il retourneroit ſur les trois heures (1), & qu'il me prépareroit enſuite un dîné digne d'être mangé par un Empereur. Ce *Gaillard* avoit, à ce que je crois, un peu de ſang étranger dans les veines; car il n'étoit pas auſſi flegmatique que les Hollandois en

(1) Les Anglois étant accoutumés à dîner fort tard, ce delai ne doit pas effrayer le Lecteur. Comme l'heure de midi eſt la plus intéreſſante pour les Marchands Anglois qui ſe raſſemblent alors à la Bourſe pour y faire leurs affaires, ils ne dinent guere que vers les trois heures. Les dejeûnés ſolides, dont ils ont coutume de ſe précautionner, préviennent les demandes de leur eſtomac. Cet uſage, qui eſt devenu général dans toute la Grande Bretagne, ne paroît pas y être nuiſible à la ſanté; il a l'avantage de donner des matinées très-longues. Le reſte du jour y eſt conſacré au plaiſir ou au repos.

général. Il étoit au contraire civil, grand parleur, & en même temps très-attentif à me venir voir pour me demander ce qu'il pourroit faire pour m'obliger. Comme il me parut de bonne humeur, je lui dis que je ferois bien aiſe d'aller à la pêche avec lui, & qu'il eût à prendre dans ſa barque quelques bouteilles de vin de Bordeaux, un petit fourneau, du pain & tout ce qui ſeroit néceſſaire pour faire les ſauces. J'ajoutai que nous dînerions en mer avec le poiſſon que nous prendrions. Cette propoſition fut très-agréable à mon Hôte; j'ordonnai le déjeûner pour les dix heures, & nous nous trouvâmes bientôt prêts pour aller à la pêche. Les mers qui baignent ces côtes abondent en poiſſons. Nous prîmes de bons turbots, des ſoles, des plies excellentes, que je crois ſupérieures aux ſoles, des crabes, avec pluſieurs autres eſpeces de poiſſons. Nous fîmes un excellent repas; nos mêts à la Hollandoiſe furent préparés avec de la graiſſe de Shakeſpéar (1); car telle étoit la

(1) Quelques efforts que j'ai pu faire pour découvrir ce que mon Auteur entend par la graiſſe de Shakeſpéar, mes recherches ont toutes été inutiles. Si l'on peut ſe livrer aux conjectures, c'eſt à préſumer que ce n'eſt autre choſe que de l'eau douce, dans laquelle ou fait bouillir le poiſſon avec des racines de perſil & du ſel. Cette maniere de

cuiſine de ce temps, qui étoit bien différente de celle de nos jours. On ne peut pas trouver du beurre ni de l'huile dans aucune Auberge.

Le skipper que j'attendois avec tant d'impatience, arriva pendant la nuit avec ma malle. Je louai le premier de Juin, de grand matin, un *ſloop* ou petite barque, pour me conduire juſques à l'iſle de Texel, que je m'étois propoſé de voir. J'y arrivai dans une heure, & j'allai me promener juſques à la petite Ville de Burck, qui en eſt le principal endroit. J'ordonnai au Sloop de prendre terre; car je m'etois arrangé avec les Matelots pour qu'ils me tranſportaſſent dans l'iſle de Flie, & delà à Herlingue. L'iſle de Texel a environ ſix milles, ou deux lieues de long, ſur quatre milles de large, ou une lieue & un tiers. C'eſt une riche prairie qui reſſemble, à tous égards, à celles que l'on voit dans la Province de Nort-Hollande. Les digues & les dunes, ou petites montagnes de ſable qui défendent cette iſle contre la mer, ſont très-fortes & bien conſtruites. Les fortifications de Buck ſont très-bonnes, & il y a toujours une forte garniſon dans cette Ville.

---

l'accommoder eſt commune en Hollande, & le poiſſon ainſi preparé, ſe nomme alors *water-fish* ou poiſſon à l'eau. Ce mêt eſt aſſez agréable.

L'iſle de Texel tire preſque toute ſa ſubſiſtance des troupeaux de moutons qu'on y éleve. Quoique ces animaux y ſoient très-gros, ce ſeul âcre de terre ſuffit pour en nourrir quatre; mais ils ne s'y engraiſſent pas. Les Habitans de cette iſle ont ſur-tout des brebis dont ils tirent le lait réguliérement, comme aux vaches, pour en faire des fromages. J'eus la curioſité d'en goûter, & je fus très-ſurpris de ce que certains Voyageurs ont eu l'abſurdité de nous dire dans leurs relations que ce fromage étoit excellent. Je puis aſſurer qu'il eſt au contraire très-médiocre. Ces inſulaires s'appliquent particuliérement à la pêche du hareng, dans laquelle ils paſſent pour avoir plus d'intelligence que les Pêcheurs de terre ferme. Il y en a encore un grand nombre qui font la profeſſion de Pilotes. De l'iſle de Texel, je paſſai à celle de Flie, qui peut avoir environ neuf milles, ou trois lieues de long, ſur trois ou quatre milles de large en quelques endroits. L'aſpect de la campagne eſt le même que celui de l'iſle de Texel. Ce ſont de riches pâturages produits par un terrein entiérement plat, où l'on voit d'eſpace en eſpace des digues pour le défendre contre la mer. Je m'embarquai dans cette iſle pour aller à Harlinguen, où j'abordai la nuit du

3 de Juin. Je deſcendis à l'auberge du Paon ; où je fus paſſablement traité. L'Hôte me montra d'abord une eſpece de chambre commune, où il y avoit pluſieurs ſortes d'Etrangers ; ce qui arrive quelquefois dans les Villages ; mais jamais dans les Villes conſidérables. Je lui dis que je déſirois avoir une chambre pour moi ſeul. Il me répondit en Anglois qu'il n'en avoit point. Sur cela j'ordonnai le meilleur ſouper que l'on pouvoit faire dans la Ville, & je demandai une bouteille de vin de Bordeaux, avec une autre bouteille de vin blanc, à condition que j'aurois une chambre. Cet arrangement détermina mon Hôte à tenir une autre conduite à mon égard, & je fus traité comme je le déſirois. Ce fut peut-être un cas, entre mille, où un Voyageur ait eu un traitement proportionné à l'argent qu'il a dépenſé. Je ne parle pas de ceux qui, naturellement portés à une économie ſordide, blâment toutes les auberges d'un Pays, parce qu'ils ne ſongent qu'à garder leur argent dans leurs poches. Cependant, quelque voyage que l'on faſſe, ſoit dans ſa Patrie, ſoit dans les Pays étrangers, pour ſes affaires ou pour ſon plaiſir, il n'en eſt pas moins vrai que l'on calcule très-mal en voulant économiſer cinquante à ſoixante livres ſterlings, ſur

ſur cinq cent que l'on doit dépenſer. Une pareille léſine ne peut contribuer qu'à rendre un long voyage très-déſagréable.

Harlinguen eſt une Ville très-bien bâtie, dont les rues ſont régulieres, & dans la plupart deſquelles on trouve de beaux canaux. Le Port, qui eſt preſque entouré de maiſons, ne reçoit cependant que de petits vaiſſeaux, & l'on ſeroit obligé de décharger les gros navires qui voudroient y entrer. On voit à Herlinguen pluſieurs Papeteries conſidérables, de même que pluſieurs Fabriques de Toiles à voiles qui ſont très-floriſſantes. Je fis une ou deux courſes dans les campagnes voiſines, & je les trouvai différentes de celles de la Province de Nort-Hollande. Au-lieu de voir les riches prairies de cette Contrée, qui n'offrent cependant que le même coup d'œil, je trouvai beaucoup de terres labourables entremêlées avec des prés. On ſeme beaucoup d'orge & de froment dans ces Cantons. Je remarquai encore pluſieurs belles prairies artificielles, où l'on voyoit de belles luzernes; je vis en même-temps pluſieurs terres en jacheres, où l'on ſe propoſoit de ſemer du froment l'année ſuivante, & du colzat dans quelques autres. On m'aſſura qu'on alloit enſemencer ces terres avec cette derniere graine vers la fin du mois. On en tire

de l'huile ; il faut ici obſerver que les Hollandois entendent beaucoup moins la culture des terres à froment, que l'entretien des prairies. J'aurois eu tort d'en être ſurpris ; car cette derniere branche de l'économie champêtre, ſuppoſe beaucoup moins de connoiſſances que la premiere, qui eſt ſuſceptible de beaucoup de variétés. Je remarquai que l'on conduiſoit pluſieurs de ces jacheres de la même façon qu'en Angleterre, c'eſt-à-dire, qu'on les laiſſoit en motte, & non pas ſans y rien ſemer. J'obſervai en même-temps que la récolte des grains étoit mêlée avec beaucoup de mauvaiſes herbes. Je ne ſuis point Cultivateur, & je n'oſerois prononcer s'il eſt plus avantageux à un Fermier de laiſſer croître indiſtinctement dans le même champ toutes ſortes de mauvaiſes plantes, pour payer plus facilement ſa rente, que de dépenſer une certaine ſomme pour les faire arracher. Il eſt certain que, dans tous les cas, il doit rechercher ſon profit : cependant tous les Livres d'agriculture que j'ai lu, ſemblent tous tomber d'accord ſur la néceſſité de ſarcler les bleds, comme ſur un fait eſſentiel. Les pâturages des environs d'Harlinguen n'égalent point en bonté ceux de la Province de Nort-Hollande.

Je pris le treckſuyte, le 5 Juin, pour me rendre à Franeker, qui eſt une très-jolie Ville,

d'une très-grande propreté. Les maiſons y ſont beaucoup mieux bâties qu'à Harlinguen. Pluſieurs Gentilshommes de la Province de Friſe y font leur demeure ordinaire. On trouve dans cette Ville une Univerſité d'où ſont ſortis pluſieurs Ecrivains célebres par leur ſavoir. Je traverſai le même jour des campagnes très-riches, où l'on voit beaucoup de terres labourables avant d'arriver à Leuvarden, qui eſt la Capitale de cette Province : cette Ville eſt environnée de quelques petites fortifications. Les rues, qui ſont régulieres, & dont les maiſons ſont bien bâties, ſont toujours tenues très-propres. Il y en a pluſieurs, dans le milieu deſquelles on voit des canaux avec des allées d'arbres. Le Prince d'Orange a un Palais à Franeker, dans lequel j'eus la curioſité d'entrer ; mais je n'y trouvai rien qui fût digne d'être remarqué.

Comme j'avois une lettre de recommandation pour M. Sautyn, Particulier très-riche de cette Ville, je me rendis chez lui auſſi-tôt après mon arrivée ; il fut aſſez obligeant pour venir ſe promener avec moi dans la Ville, & pour m'expliquer tout ce qui pouvoit attirer mon attention. J'acceptai l'invitation qu'il me fit de dîner avec lui, & je fus très-bien traité. M. Sautyn me mena enſuite après le dîner dans ſa

chaiſe, pour faire un tour dans la campagne, & pour voir pluſieurs Villages des environs. Pendant cette promenade, il voulut bien m'apprendre pluſieurs particularités intéreſſantes ſur la Province de Friſe.

On voit dans pluſieurs endroits de cette Province beaucoup de terres labourables, mais un plus grand nombre d'excellentes prairies. Comme je diſois à M. Sautyn que les prairies de la Province de Nort-Hollande avoient une plus belle apparence que celles que j'avois vu dans la Friſe, il me répondit qu'il pouvoit bien ſe faire qu'en général leurs terres ne fuſſent pas auſſi bonnes que dans la Nort-Hollande; mais qu'ils en avoient pourtant d'excellentes dans pluſieurs Cantons, comme je pouvois en juger par les chevaux, les vaches & les moutons, qui ſont tous très-gros dans ce Pays. Cependant ces terres ni ces beſtiaux ne me parurent pas auſſi merveilleux qu'aux yeux de M Sautyn. La partie Orientale de la Friſe eſt un pauvre Pays couvert de ſable, & qui n'eſt pas auſſi peuplé que le reſte de cette Contrée. M. Sautyn me dit que leurs Fermiers paſſoient en général pour être très-entendus dans la culture des terres, quoiqu'ils fuſſent inférieurs aux bons Fermiers de la Flandre. Il m'apprit en même-temps qu'ils poſſédoient au plus haut degré de perfection cer-

taines branches d'agriculture, ſur-tout la maniere de faire croître les carottes, & les turneps ou gros navets. Pour ce qui eſt des Manufactures de la Friſe, elles ſont effacées par celles de la Hollande, quoiqu'il y ait des fabriques très-conſidérables d'étoffes de laine, de draps & de toiles dans cette Province. M. Sautyn me dit qu'il ſe rappelloit qu'il ſe faiſoit jadis beaucoup plus d'affaires à Dorkum, à Leuvarden, à Harlinguen, à Stavoren, qu'à préſent. La pêche du hareng étant aujourd'hui la ſeule branche d'induſtrie qui fait la principale reſſource de ces deux dernieres Villes. Je lui demandai la cauſe de la décadence de leur Commerce ; il me dit que ces raiſons n'étoient plus particulieres à la ſeule Province de Friſe, mais qu'il craignoit qu'elles n'influaſſent beaucoup ſur celui des autres Provinces-Unies ; il me fit cependant remarquer que le Commerce prodigieux qui ſe faiſoit encore à Amſterdam & à Rotterdam, ne permettoient pas que ces cauſes fuſſent bien ſenſibles. J'obſervai que la République devant ſon origine & ſa conſervation au Commerce qu'elle faiſoit avec les autres Nations, qui avoient fait de la Hollande un entrepôt général de toutes les marchandiſes & de toutes les denrées, il en falloit conclure que ces avantages ne devoient ſubſiſter qu'autant qu'il ſe trouveroit

des Peuples qui ne s'appliqueroient pas au Commerce. Mais dès que les voiſins de la Hollande s'attacheroient ſérieuſement à la navigation, me dit M. Sautyn, il eſt évident que notre ſort doit changer, puiſqu'ils ne pourront s'enrichir qu'à nos propres dépens. Il ajouta encore que c'étoit nous, en parlant des Anglois, qui avions porté le plus grand coup au Commerce des Provinces-Unies. Nos Négocians ſavent tous que Londres eſt la rivale la plus redoutable qu'ils aient à craindre pour leur Commerce, & que ſi cette Ville y a fait quelques progrès, ce n'eſt qu'aux dépens de la Ville d'Amſterdam. M. Sautyn me fit remarquer qu'il y avoit encore deux autres cauſes auxquelles on devoit également attribuer la décadence du Commerce de ſa Patrie. Ces cauſes, me dit-il, ſont la dette Nationale & les changemens qui ſont arrivés dans nos mœurs. Notre dette Nationale a donné lieu à un ſi grand nombre de droits qui ſe perçoivent dans nos Douanes, & à tant d'impoſitions différentes, que nous pouvons dire hardiment qu'il ſeroit difficile de trouver un Commerce plus chargé de droits que le nôtre. Cet inconvénient a fait augmenter prodigieuſement les dépenſes que nous faiſons journellement dans nos maiſons. Ces circonſtances n'ont pas été cependant d'une conſéquence auſſi funeſte

pour nous que le changement de nos mœurs. Notre Patrie étoit, jadis, fameuſe par la frugalité de ſes Habitans, & même par leur parcimonie. Notre grand Commerce a été longtemps fondé ſur ces deux objets; car pour ces raiſons, nous pouvions donner nos marchandiſes à beaucoup meilleur marché que les autres Nations; nous n'en redoutions point la concurrence; toute notre application étoit tournée vers le Commerce, qui floriſſoit plus parmi nous que par-tout ailleurs, dans ces temps reculés, & nous donnoit une grande ſupériorité ſur nos Rivaux. Aujourd'hui nos Négocians ſont devenus plus indulgens pour eux-mêmes. Le luxe s'eſt introduit chez eux par degré, & les dépenſes pour leurs habillemens, pour leurs équipages, leurs tables & leurs domeſtiques, ont prodigieuſement augmenté. Un pareil changement ne peut avoir que des ſuites très-funeſtes. On ſuppoſe qu'un Particulier ait cent mille florins de revenu : s'il vit avec dix mille, & qu'il mette tous les ans les quatre-vingt-dix mille florins qui lui reſtent dans ſon Commerce, il eſt évident qu'il pourra l'étendre beaucoup plus loin qu'il ne pourra le faire s'il dépenſe trente mille florins dans ſa maiſon. Il ne pourra plus augmenter ſes fonds que de ſoixante & dix mille florins. Cette ſuppoſition,

continua mon ami M. Sautyn, eſt très-modeſte, car nous avons à Amſterdam & à Roterdam pluſieurs Négocians qui dépenſent la plus grande partie de leur revenu, & même au-delà, bien loin d'augmenter leur Commerce. La différence qui ſe trouve entre notre ancienne économie & la prodigalité qui s'eſt introduite chez nous eſt prodigieuſe ; elle n'intéreſſe pas ſeulement les individus, mais elle regarde également l'Etat ; car vous pouvez facilement concevoir que lorſque le Commerce de chaque Particulier diminue, il faut néceſſairement que le Commerce général de la Nation, qui eſt la ſomme de ces différens négoces, tombe dans la même proportion. Le changement arrivé dans nos mœurs eſt auſſi remarquable dans la Friſe que dans toutes les autres parties des Provinces-Unies. Nous avons toujours une Nobleſſe qui ne commerce point, & cette affectation de mépriſer le Commerce augmente chaque jour en proportion décuple. Ces Nobles ont augmenté leurs fermes prodigieuſement depuis une centaine d'années, & vivent plus ſplendidement que par le paſſé. Lorſque nos Négocians ſe ſont enrichis, ils portent envie à cette Nobleſſe & s'efforcent dans ce Pays libre à l'effacer par leur luxe. Cette rivalité nous fait un tort infini, & cette funeſte émulation eſt le ſeul bien que la

Nobleſſe puiſſe faire dans une République commerçante. Il ne devroit y avoir de nobles que dans les Monarchies, c'eſt le ſeul Gouvernement où ils puiſſent être utiles. En effet, quel avantage la Nobleſſe peut-elle procurer à un Pays qui ne ſubſiſte que par le Commerce, tandis que cette Nobleſſe le mépriſe ? J'écoutai avec plaiſir les raiſons de M. Sautyn, qui me parurent palpables. La ſincérité fait le caractere de ce riche Particulier, qui d'ailleurs connoît ſupérieurement les intérêts de ſon Pays. Notre converſation dura juſques au moment où nous rentrâmes dans la Ville, où je pris congé de lui & de ſa famille. Je partis le lendemain pour Dorkum.

Cette Ville ne renferme rien qui mérite l'attention d'un Voyageur, à l'exception du pont qui paſſe pour être aſſez élevé pour que les vaiſſeaux puiſſent y paſſer deſſous tout mâtés. Les Habitans font quelque Commerce en exportant une très-grande quantité de beurre & de fromage que fourniſſent les campagnes voiſines; la plupart des terres ſont en pâturages, & le ſol m'a paru très-fertile.

CHAPITRE VII.

DESCRIPTION de Groningue, de Vinſchooten ; heureuſe condition du même Peuple de ces Contrées ; voyage à Coëworden ; accident arrivé à l'Auteur qui lui procure la connoiſſance d'un Hollandois très-intelligent ; deſcription d'Utrecht, de Bois-le-Duc ; défrichemens conſidérables du Capitaine Rey ; deſcription de Berg-Op-Zoom ; voyage en Zéelande ; culture de la Garance.

JE partis le 7 du mois de Juin de Dorkum, & je pris une barque pour me rendre à Groningue, Capitale de la Province du même nom. La diſtance de ces deux Villes eſt d'environ vingt-un milles ou ſept lieues de France ; la plus grande partie des campagnes que l'on traverſe paroît employée en pâturages. Le reſte des terres paroît auſſi bien cultivé & tenu avec cette même propreté que les terres que j'ai admirées dans toute la Hollande. On rencontre ſur ſa route pluſieurs Villages qui paroiſſent bien peuplés. Nous employâmes toute la journée à faire ces vingt-un milles ou ces ſept lieues, à cauſe du grand nombre d'écluſes que nous fûmes obligés de paſſer, & dont quelques-unes étoient en mauvais état.

Groningue eſt une Ville très-jolie, qui eſt ſur-tout réguliérement bâtie. Les rues ſe coupent toutes à angles droit, & l'on y voit un grand nombre de maiſons qui ont la plus belle apparence. Les bâtimens publics concourent à embellir cette Ville, contre l'uſage aſſez commun des Provinces-Unies. Groningue eſt environné de quelques fortifications que les Habitans regardent comme très-conſidérables, ſurtout, à ce que je crois, parce tous les dehors ont été conſtruits ſous les yeux de M. Coërhorn (1). L'Egliſe de St. Martin mérite d'être vue. On y trouve un orgue remarquable que l'on montre aux Etrangers. On les conduit encore au haut du clocher pour y jouir de la vue la plus étendue & la plus agréable qu'offre la campagne des environs. Ce coup d'œil eſt digne de l'attention des Voyageurs; il s'étend, en effet, ſur une vaſte Contrée où ſe trouvent les terres les plus fertiles qui ſont coupées par de beaux canaux. La grande Place de Groningue eſt ſur-

(1) Célebre Ingénieur Hollandois, Contemporain du fameux Maréchal de Vauban; il a fortifié un très-grand nonbre de Places dans les Provinces-unies, où il a montré beaucoup d'intelligence dans le parti qu'il a tiré du local. Sa maniere de fortifier convient ſur-tout à un terrein bas comme eſt celui de ſa Patrie.

tout très réguliere & de la plus grande beauté. Les maiſons y ſont très-bien bâties. Quoique cette Ville ſoit ſituée dans les terres, on y trouve cependant un beau Port, défendu par un quai, pour recevoir les vaiſſeaux ; l'on y voit toujours beaucoup de mouvement. Le canal qui ſert à conduire les vaiſſeaux juſqu'à Groningue eſt très-beau ; on y voit encore d'autres canaux qui ſervent à la communication de cette Ville avec celles qui ſont dans les environs. Groningue fait, avec les Provinces de ſon voiſinage, un bon Commerce, qui s'étend très-loin en Allemagne. Enfin, depuis mon arrivée en Hollande, je n'ai point vu de Ville qui m'ait fait autant de plaiſir que Groningue.

Je partis le 9 de Juin de cette Ville pour aller à Winſchooten, qui en eſt éloigné d'environ vingt milles ou ſix lieues & deux tiers de France. Nous n'employâmes que ſix heures pour les faire dans le treckſuite. Tout le Pays me parut très-bien peuplé, étant rempli de Villages ; les terres me ſemblerent également bien cultivées. Le ſol qui eſt très-fertile eſt ſur-tout employé en pâturages avec quelques terres labourables, qui me parurent en bon état. La récolte me ſembla belle, & je vis que l'on tiroit un bon parti des terres qui étoient en jacheres. Le Peuple me parut très-heureux & vivre dans une

ſorte d'abondance. Cette propreté dont j'ai tâché de donner une idée en décrivant les divers endroits par où j'ai paſſé, eſt beaucoup plus frappante dans cette Contrée que dans toutes les autres. Le bonheur & le contentement d'un Peuple chez lequel voyage un Etranger, & ſurtout celui de la plus baſſe claſſe, lui procurent la plus grande ſatisfaction. En effet, rien n'eſt plus triſte ni plus dégoûtant que de traverſer une Contrée dont les Habitans ſont ſi opprimés, qu'ils ſont tous couverts de haillons & dans la plus affreuſe pauvreté. La grande différence que l'on voit dans l'état des Peuples eſt une ſuite de l'adminiſtration des différens Gouvernemens. Le deſpotiſme ne produit que la pauvreté; mais un Gouvernement libre & doux eſt béni par les Peuples qui lui ſont ſoumis. Toutes les parties des Provinces-Unies que j'ai parcourues, ſont très-fortement impoſées, & même beaucoup plus que dans tout autre Pays de l'Europe; c'eſt-à-dire qu'un nombre déterminé d'Habitans de la Hollande paie plus à l'Etat qu'un pareil nombre dans les autres Contrées; cependant tout le monde y paroît a ſon aiſe, on n'y voit point à chaque pas l'empreinte de l'oppreſſion; il y a au contraire pluſieurs Particuliers très-riches. De pareils exemples ſuffiſent ſeuls pour prouver à l'humanité le prix de la liberté & d'une bonne adminiſtration.

Le deſpotiſme appauvrit ſi prodigieuſement le Peuple qui eſt ſoumis, qu'il ne lui reſte plus rien pour payer les impoſitions. Le peu d'argent qu'on lui arrache eſt beaucoup plus pour lui que toutes les ſommes qui entrent dans les coffres du Souverain. Le Prince tyranniſe les Grands, & ceux-ci exercent le même deſpotiſme ſur le Peuple, qui ſe venge à ſon tour ſur le Marchand; ainſi, ſous une adminiſtration tyrannique, tous les Corps de l'Etat concourent à s'opprimer & à ſe déchirer les uns & les autres. Quelle propriété peut être reſpectée dans un pareil ſyſtême? Il ne peut rien y avoir de ſolide que les terres; car le travail & l'induſtrie ne peuvent fournir des reſſources pour payer les taxes de l'Etat que dans un Gouvernement libre ou modéré. Comment un Payſan Hollandois ſeroit-il capable de payer des impoſitions auſſi fortes, s'il étoit opprimé & menacé ſans ceſſe par chaque Seigneur ou Particulier un peu aiſé de ſon voiſinage? De pareilles réflexions ne devroient-elles pas leur faire appercevoir les funeſtes effets du pouvoir arbitraire? L'encouragement de l'Agriculture & des Manufactures en France paroît en quelque façon avoir voulu remplir cet objet; mais de pareilles tentatives doivent être conſtamment ſuivies, & non l'effet paſſager de la bonté momentanée

de quelques Rois. Winſchooten eſt une pauvre Ville quoique fortifiée. Sa principale force dépend de ſa ſituation, étant environnée de pluſieurs marais, qui en défendroient l'approche à une Armée.

Lorſque je quittai Winshooten, je pris pluſieurs informations relatives aux chemins & aux canaux qui traverſent la Province d'Overyſſel. Je trouvai que la route la plus fréquentée étoit celle d'Amſterdam. Cependant, comme je n'avois point vu la partie Orientale de cette Province, dont je n'avois lu aucune bonne deſcription, je ne ſuivis pas cette route, & je me déterminai à aller à Coëworden, qui eſt à trente-neuf milles ou treize lieues de Winshooten. Il n'y a point de canal ni de chemin public pour y aller. La ſeule commodité que l'on trouve eſt un chariot de poſte qui ne part pas encore réguliérement. Je m'arrangeai avec une perſonne à qui mon Hôte m'adreſſa pour louer une eſpece de chaiſe pour moi & pour mon domeſque, ſur laquelle je ne pus mettre ma malle qu'avec la plus grande difficulté. On me fournit en même-temps deux chevaux, avec un poſtillon, pour la ſomme de trente-trois florins, ou de ſoixante-ſix livres de France; je m'engageai de plus, à payer toute la dépenſe pendant le voyage. Le maître de la voiture prétendoit que je

ferois au moins un jour & demi en route, parce que les chemins traverſent pluſieurs marais & ſont néceſſairement très-difficiles. Il me dit que je trouverois le petit Village de Sleen ſur la route, où je pourrois loger dans une aſſez bonne auberge.

Je partis le 10 de très-grand matin, dans cet équipage, pour me rendre à Coëworden, & nous fimes notre premiere ſtation à Mepſche, où nous allâmes par un très-beau chemin, qui traverſe de riches campagnes très-peuplées. Après avoir quitté cet endroit, nous ne trouvâmes plus qu'une route déteſtable; les Villages étoient très-éloignés les uns des autres, & le ſol me parut ſabloneux & ſtérile dans pluſieurs Cantons, & en général bas & maréca-geux. Il s'en faut de beaucoup que les terres y ſoient tenues & cultivées avec le même ſoin que j'avois remarqué dans d'autres parties des Provinces-Unies. On a deſſéché à la vérité pluſieurs marais; mais il en reſte encore d'autres qui pourroient l'être facilement. Il y avoit deux heures que nous étions partis de Mepſche, lorſque notre chaiſe vint à ſe rompre; mais ce fut, heureuſement pour nous, à la vue d'une groſſe métairie. Le Fermier que je trouvai un Hollandois très-honnête, étoit pour lors dans ſa Cour. Comme il fut témoin de notre acci-

dent,

dent, il vint pour nous ſecourir. J'ordonnai à mon domeſtique de lui dire que j'étois un Gentilhomme Anglois qui alloit de Winshooten à Coëworden ; que j'eſpérois arriver de nuit à Sleen ; mais que je craignois que le malheur qui venoit de m'arriver ne rendît l'exécution de mon deſſein très difficile. J'ajoutai qu'il m'obligeroit beaucoup en me rendant tous les ſervices qui dépendroient de lui, & que je lui payeroit ſur le champ ce qu'il me demanderoit. Ce Fermier, qui étoit extrémement honnête, ordonna auſſi-tôt de mettre mes chevaux dans ſon écurie, & me conduiſit lui-même dans ſa maiſon, où il me préſenta de la maniere la plus obligeante à ſa femme & à ſa fille. Il envoya en même-temps un de ſes fils chercher un payſan du voiſinage, qui étoit Charron de ſa profeſſion. Ce bon Fermier me fit enſuite ſervir du beurre, de la crême, des œufs, du jambon, des légumes avec du bon fromage, du pain & de la bierre. C'étoit un vieillard dont la phyſionomie annonçoit l'ame la plus honnête que j'aie jamais vue Son fils revint une heure après, & nous dit que le payſan qui devoit raccommoder l'eſſieu de notre chaiſe étoit abſent ; qu'il ne reviendroit chez lui qu'à l'entrée de la nuit, & que ſes enfans lui avoient dit qu'il nous rejoindroit le lendemain de grand matin. Auſſi-

tôt que mon honnête Fermier eût appris cette nouvelle, il ſe tourna vers mon domeſtique, & lui dit : annoncez à votre Maître, que puiſqu'il faut qu'il reſte ici, ma maiſon eſt à ſon ſervice. Je ne pourrai pas le traiter auſſi-bien que je le déſirerois ; mais il ſera beaucoup mieux ici qu'à l'auberge de Sleen, qui eſt une véritable chaumiere. Comme je ſavois aſſez de Hollandois pour entendre une partie de ce diſcours, je fis connoître à ce Fermier, autant qu'il me fut poſſible de m'expliquer dans ſa langue, combien je lui étois obligé. Je ne pouvois que me louer de la fortune, d'avoir permis que cet accident me fût arrivé ſi près d'un homme qui avoit paru ſi diſpoſé à me ſecourir. Ma ſituation eût été bien plus déſagréable vis-à-vis le commun des payſans.

Comme mon Fermier ſe diſpoſoit après dîné à aller aux champs pour ſes affaires, je lui fis demander la permiſſion de l'y accompagner, & je pris mon domeſtique avec moi pour me ſervir d'interprête. Je crois que la plupart des Voyageurs n'apportent point aſſez d'attention aux travaux de la campagne, ne conſidérant pas qu'une agriculture bien entendue, & l'amélioration des terres, ſont les principaux ſoutiens d'un Etat. On n'attend pas d'un Gentilhomme qu'il écrive ou qu'il parle d'une maniere

bien ſatisfaiſante ſur toutes les parties de l'économie champêtre ; l'éducation qu'il reçoit communément ne lui en fourniroit pas la facilité ; & peut-être que ſes écrits ne ſeroient pas d'un grand uſage. Cependant un ignorant peut, en rapportant exactement tout ce qu'il a vu, être utile à ceux qui, par état ou par goût, s'adonnent à l'agriculture, cet art pour lequel les Nations les plus ſages & les mieux policées ont toujours eu la plus haute eſtime. Le principal but que les Voyageurs devroient toujours avoir, ſur-tout ceux qui ſe propoſent de publier leurs voyages, ſeroit d'examiner les choſes qu'ils préſument pouvoir être utiles à leurs Pays. Telles ſont la légiſlation & ſon influence ſur les Peuples ; mais dont on ne peut être que très-difficilement informé, à moins de faire un certain ſéjour dans un Pays étranger. Le Commerce, ſon origine, ſes progrès ou les cauſes de ſa décadence doivent mériter également l'attention d'un Voyageur, de même que les Manufactures. J'ai pareillement remarqué que ſi ces Voyageurs vouloient jetter un coup d'œil ſur l'état de l'agriculture, je ne vois pas qu'il en pût réſulter le moindre inconvénient. Il s'en faut de beaucoup ; car l'expérience fait voir que de pareilles connoiſſances ne peuvent être que fort utiles dans certains cas. C'eſt d'après ces réfle-

xions que j'ai pris pendant mon ſéjour en Hollande, pluſieurs renſeignemens ſur l'état de l'agriculture dans ce Pays, ſoit relativement aux terres labourables, ſoit par rapport aux prairies.

Mon nouvel Hôte m'apprit qu'il tenoit ſa Ferme du Comte de Zencyle, & qu'il la lui payoit ſur le pied de ſix florins ou de douze livres & douze ſols l'âcre ; mais qu'il ſe trouvoit beaucoup de mauvaiſes terres. Le tout pouvoit contenir cent ſoixante âcres d'Angleterre, autant que je pus en juger à la vue. Il y avoit des pâturages & des terres labourables, de même que des marais & une lande dont le terrein étoit ſabloneux. Il y avoit encore une piece de terre d'une grande étendue qui appartenoit en partie à ce Fermier. Je ne pus avoir une idée bien nette de la nature de cette poſſeſſion ; mais je préſumerois que ce terrein étoit à ſon égard ce que ſont nos Communes en Angleterre ſur leſquelles les Fermiers ont ſeuls le droit d'envoyer leurs beſtiaux, à l'excluſion des ſimples Habitans. Comme nous nous promenions dans une piece de terre qui me parut très-ſabloneuſe & très-mauvaiſe, je lui demandai s'il n'étoit pas dans l'intention de l'améliorer. Il me répondit qu'elle lui rapportoit beaucoup ; car pendant les années qu'elle reſtoit en jacheres, elle lui fourniſſoit une abondante récolte en fougere ſans qu'il

eut beſoin de faire le moindre frais de culture. Je trouvai cette branche d'économie champêtre d'autant plus extraordinaire, que j'avois toujours oui dire en Angleterre que cette plante étoit très-nuiſible dans les champs. Mon Fermier me tira bientôt d'embarras, en me diſant que la fougere lui fourniſſoit abondamment de la litiere pour ſes beſtiaux, lorſqu'il les tenoit renfermés dans ſes écuries pendant l'hiver. Il me fit enſuite remarquer que cette piece de terre, qui me paroiſſoit ſi ſabloneuſe, lui fourniſſoit de cette maniere une grande quantité d'engrais pour ſes meilleures terres; enfin, que ſes beſtiaux étoient beaucoup mieux couchés ſur la litiere faite avec de la fougere, que ſur la paille qu'ils laiſſoient tomber du ratelier en mangeant. Ces réflexions m'engagerent tout naturellement à m'informer auprès de mon Fermier s'il tenoit toujours ſes beſtiaux renfermés pendant l'hiver. Ce vieillard parut ſurpris de ce que je lui faiſois une pareille queſtion, & me demanda où je voulois qu'il les tînt. Je lui dis alors qu'en Angleterre, tous les Fermiers étoient dans l'uſage de laiſſer leurs beſtiaux dans les champs pendant l'hiver comme pendant l'été. Il ne put jamais bien comprendre la raiſon d'une pareille coutume. Ce Fermier me dit alors que tous les beſtiaux de ſa Province, jeunes & vieux, de

quelle eſpece qu'ils fuſſent, étoient tenus à l'abri dans les maiſons pendant tout l'hiver. Je lui demandai s'il ne trouvoit pas que cette coutume le jettât dans de grandes dépenſes. Il me dit que non; enfin, que ſi elle étoit plus diſpendieuſe, elle étoit abſolument néceſſaire pour la conſervation des beſtiaux; car s'ils reſtoient expoſés à la rigueur de l'hiver, ils y ſeroient ſi ſenſibles que le double de la nourriture qu'on leur donne ordinairement ne ſuffiroit pas pour les ranimer. Je préſume delà que ces animaux ſont ſi délicats qu'ils ne pourroient pas reſter expoſés pendant un hiver aux injures de l'air. Ce bon vieillard me demanda enſuite d'où nous tirions notre fumier en Angleterre, puiſque les beſtiaux y étoient toujours dans les champs? La juſteſſe de cette objection me frappa, & j'avoue que je ne m'étois pas préparé pour y répondre. Ce Fermier voyant mon embarras, autant que je pus le préſumer, ne me preſſa pas davantage & continua ainſi. En tenant nos beſtiaux dans les écuries, nous les conſervons, non-ſeulement en très-bonne ſanté, mais ils nous fourniſſent encore beaucoup de fumier avec lequel nous fertiliſons nos champs, ce qui eſt ſans contredit d'un très-grand avantage. Il eſt très-commun, reprit-il, de nourrir ici les beſtiaux avec du foin, des turneps, & des choux

d'hiver & de leur donner de la paille pour litiere. Cependant ceux chez qui la fougere croît en abondance, font manger la paille à leurs beſtiaux les moins bons, & font à tous indiſtinctement la litiere avec de la fougere. Nous trouvons que l'engrais qu'elle nous fournit, après avoir été changé en fumier, eſt de la meilleure qualité. Cet uſage nous procure encore le moyen de nourrir une grande quantité de beſtiaux avec de la paille & de ménager notre foin. Il y a encore une conſidération à avoir, c'eſt la qualité de nos fumiers. L'expérience nous apprend que la fougere produit de meilleurs fumiers que la paille ; de ſorte que deux chariots de fumiers fait avec cette derniere plante égalent la bonté de trois chariots de fumiers fait avec de la paille. Le premier de ces fumiers dure beaucoup plus long-temps ſur la terre que le ſecond. Je trouvai que toutes ces obſervations ſur les propriétés de la fougere étoient très-importantes & que les renſeignemens que j'ai pris ſur cette plante peuvent être très-utiles. Je me rappelle, en effet, que l'on voit en Angleterre des communes d'nne étendue prodigieuſe où il croît beaucoup de fougeres dont on ne retire pas le moindre parti. On l'y laiſſe pour ſervir ſur pied, de même que dans les garennes, comme s'il étoit impoſſible d'en retirer le moindre avan-

tage. Je crains bien que ſi tous ces détails, dans leſquels mon Fermier Hollandois voulut bien entrer à ma preſſante ſollicitation, étoient rendus à nos Fermiers Anglois avec la plus grande netteté, ils ne feroient aucune impreſſion ſur eux, & qu'ils ne daigneroient pas profiter d'une pareille leçon (1).

Mon Fermier, qui me paroiſſoit très-intelligent, m'aſſura qu'il étoit d'autant plus attentif à faire un pareil uſage de la fougere, qu'il trouvoit que la bonté de ſes récoltes dépendoit abſolument de la quantité de fumier de cette eſpece qu'il employoit. Il me dit encore qu'il ne pourroit faire aucun profit dans ſa Ferme, s'il négligeoit de ramaſſer la plus grande quantité de fumier qu'il pouvoit avoir pendant l'hi-

(1) Les Payſans ſont naturellement méchans, obſtinés, fripons & amateurs des procès; tel eſt le langage ordinaire de ceux qui les voient de très-près. Les Payſans ont à la verité ces mauvaiſes qualités, par ce qu'ils ſont pauvres & qu'ils ſont mépriſés. Ils ſont obſtinés, par ce qu'ils ſont pauvres, manquant preſque toujours du néceſſaire; que peut-il leur reſter pour faire des expériences? Ne doivent-ils pas être toujours en garde contre tout ce qu'on leur propoſe? Quoique leur ſort ſoit moins dur en Angleterre que par-tout ailleurs, ils n'y forment cependant que le dernier Ordre de l'Etat. Que les Payſans deviennent un jour heureux, on verra diſparoître leurs vices!

ver. Il employoit non-ſeulement ſa fougere à cet uſage, mais il tiroit encore un grand parti d'un morceau de terrein très-marécageux dont il étoit le Propriétaire. Il étoit ſi imbibé d'eau que ces beſtiaux ne pouvoient au plus y pâturer que pendant deux mois des plus grandes chaleur de l'été. Cette piece lui donne une récolte très-abondante de joncs & de glayeul, dont il charge pluſieurs chariots. Ce Cultivateur emploie ces plantes aux mêmes uſages que la fougere ; c'eſt-à-dire, qu'il en fait de la litiere pour ſes beſtiaux, & qu'il retire par conſéquent le même avantage de ſes joncs que de cette derniere plante. Il m'apprit encore une autre choſe que je crois devoir rapporter, à cauſe de ſon utilité. C'eſt la maniere dont ce Fermier prépare ſes fumiers. Dans le même temps qu'il fait la litiere de ſes beſtiaux avec de la fougere ou avec des joncs, il répand du ſable deſſus en aſſez grande quantité ; j'avoue que juſques à l'inſtant où ce Cultivateur me donna la raiſon de ce procédé, elle ne ſe préſenta à moi que lorſqu'il voulut bien me l'expliquer. L'objet de ce ſable eſt d'augmenter la quantité de fumier & de le rendre meilleur en abſorbant toutes les urines. Ce Fermier me dit encore que cet uſage ne portoit pas le moindre préjudice aux beſtiaux. Je conviens que ce pro-

cédé me frappa ; car je n'avois jamais entendu parler d'une pareille coutume en Angleterre ; on pourroit cependant l'imiter avec avantage. La maniere de gouverner les brebis dans les écuries eſt exactement la même que celle ſelon laquelle on ſoigne le gros betail. Au lieu de les tenir raſſemblés en troupeaux dans les champs auſſi long-temps que l'hiver dure, ce Fermier les retire dans une bergerie auprès de ſa grange, & leur fait de la litiere de la même façon qu'à ſes vaches.

Mon vieillard, remarquant que j'écoutois avec beaucoup d'attention tout ce qu'il me diſoit, prolongea ſa promenade pour me montrer ſes récoltes, qui me parurent très-belles. Il y avoit pluſieurs champs enſemencés avec pluſieurs ſortes de grains. Je vis une ou deux pieces où il y avoit du ſaraſin, dont il me dit qu'il tiroit un très-bon parti. Parmi les différentes cultures que je remarquai dans cette Ferme, il n'y a que celle des carottes qui ne ſoit pas connue en Angleterre. Mon Cultivateur en avoit un champ très-conſidérable où je vis beaucoup de femmes & d'enfans occupés à les ſarcler. Il me dit que cette récolte étoit la plus avantageuſe de toute ſa Ferme. Comme la nuit s'approchoit, nous retournâmes à la maiſon où la femme & la fille de mon vieillard avoient préparé le ſou-

per. Le repas qu'on me ſervit, conſiſtoit en alimens communs, mais de très-bonne qualité. Je mangeai avec le plus grand plaiſir. Je remarquai dans cette maiſon cette propreté qui caractériſe ſi particuliérement la Nation Hollandoiſe. Je donnai mes ordres à mon Domeſtique pour qu'il fît enſorte que toutes les réparations qu'il y avoit à faire à ma voiture fuſſent faites de très-bonne heure le lendemain matin. J'allai enſuite me coucher dans un lit très-propre, me félicitant d'avoir été ſi bien reçu. Je déjeûnai de bonne heure avant mon départ, & je donnai à mon digne ami une bourſe de florins avec un plaiſir plus grand que celui que je pouvois avoir eu depuis long-temps en dépenſant mon argent. Le Fermier parut pénétré de la plus vive reconnoiſſance. Nous nous acheminâmes vers Coëworden. Ce ne fut pas une ſatisfaction médiocre pour moi d'avoir eſquivé l'Auberge de Sleen. Le Pays que nous traversâmes n'eſt ni beau ni laid; on y voit beaucoup de marais. Nous ne pûmes arriver à Coëwarden que le 11 après-midi. Cette Ville eſt ſituée dans un marais très-bas, qui, avec ſes fortifications, la rend une Place de la plus grande force, & qui paſſe pour une des clefs des Provinces-Unies. L'expérience le prouva en 1672; car l'Evêque de Munſter s'en étant rendu maître, cette priſe

décida la Campagne. Coëworden n'eſt pas d'ailleurs une Ville bien remarquable. On y voit une Manufacture de Fil qui occupe pluſieurs pauvres femmes & pluſieurs enfans.

Je louai à Coëworden une autre chaiſe pour me conduire à Zwoll, qui en eſt à trente-cinq milles ou onze lieues & deux tiers. Je me déterminai à courir les riſques de coucher en chemin, quoique je fus aſſuré que je ne trouverois ſur la route que des Auberges très-médiocres. Je déjeûnai à Hardemburgh, & j'arrivai à Ommen dans l'après-dînée, où je fus très-agréablement dédommagé en trouvant une Auberge trés-décente. La Ville eſt ſituée avantageuſement ſur une riviere. Tout ce Pays eſt marécageux & pauvre en général. Le grand chemin traverſe les terres les plus élevées & qui ſont les meilleures. Le tout enſemble n'offre point une agréable Contrée, quoique ce Pays ſoit auſſi varié depuis Winshooten que tous ceux que j'ai vus en Hollande. J'arrivai le 13 au matin à Zwoll, Ville très-conſidérable ſituée entre deux rivieres, dont un de leurs bras paſſe au milieu de cette Place. Elle eſt bien bâtie & les rues en ſont régulieres. On voit pluſieurs édifices publics qui ſont dignes de l'attention d'un Etranger. Les fortifications ſont cependant le principal ornement de cette Ville par leur régularité.

Je pris une chaiſe de poſte à Zwoll pour aller à Deventer, qui n'eſt éloigné que de douze milies ou quatre lieues. Je traverſai un Pays très-fertile & très-bien cultivé où l'on voit cependant quelques landes qui n'offrent que des ſables arides à la vue & des marécages. J'allai deſcendre à l'Auberge de la Couronne où je fus très-bien traité, mais un peu chérement. On voit à Deventer quelqu'apparence de Commerce, quoiqu'il ne ſoit preſque plus rien en comparaiſon de ce qu'il étoit autrefois quand cette Ville étoit anſéatique (1). Pluſieurs perſonnes opulentes font leur réſidence à Deventer, ce qui en rend le ſéjour plus agréable aux Etrangers. Les Bâtimens publics n'ont rien de remarquable; on montre le reſte d'une tour très-ancienne, qui étoit très-ſinguliere. Ses murailles ont près de vingt pieds d'épaiſſeur. Cette fortification remarquable exiſtoit long-temps auparavant l'invention de la poudre à canon.

Je partis le lendemain au matin pour Zutphen, qui eſt à huit milles ou deux lieues & deux tiers de Deventer. Le ſol me parut médiocre. Je vis

(1) *Anſéatique*, Ville qui reſte encore dans cette fameuſe union de quatre-vingts Villes les plus commerçantes de l'Europe, qui s'étoient alliées pour le Commerce. Lubeck a toujours été regardée comme la premiere de ces Villes.

cependant des plantations de tabac dans quelques terres argileuſes & ſabloneuſes en même temps qui me parurent très-bonnes. Comme cette récolte n'eſt point ordinaire en Europe, & que je ne l'avois jamais vue juſques alors, je m'arrêtai pour la conſidérer. Lorſque les Hollandois labourent leurs terres pour ce genre de culture, ils laiſſent trois pieds de diſtance entre chaque ſillon & y ſement leur tabac, dont les plantes forment dans la ſuite des eſpeces d'allées. On me dit que le tabac demandoit un terrein des plus fertiles, & qu'il nuiſoit beaucoup à toutes les terres où on le cultivoit. En effet, il prive les champs du fumier qui devroit leur être deſtiné & il épuiſe ſinguliérement le ſol. Les Hollandois ne ſe doutent pas de tous ces inconvéniens; de ſorte que tout étant bien conſidéré, cette branche d'agriculture n'eſt pas plus avantageuſe que les autres, ou, s'il y a quelque différence dans les produits, elle eſt peu conſidérable. Zutphen eſt ſitué au milieu d'un lac qui a été jadis deſſéché; ſes Habitans regardent cependant l'air comme très-mal ſain. C'eſt une grande Ville bien bâtie & très-bien fortifiée. Les édifices publics ſont fort beaux & méritent d'être remarqués, ſur-tout le pont qui eſt ſur la riviere de Bercks. L'ancienne Egliſe eſt un très-bel édifice, & ſon clocher eſt d'une hau-

reur prodigieuſe. Chaque Ville de Hollande a ſon Hôtel-de-Ville de même qu'Amſterdam ; mais pluſieurs de ces Hôtels ſont des bâtimens très-médiocres, ainſi que nos *Townhall* (Hôtels-de-Ville) dans les Villes d'Angleterre où il y a une Corporation (1) ; on peut les regarder comme des monceaux de ruines. L'Hôtel-de-Ville de Zutphen eſt cependant digne de l'attention des Voyageurs.

Pendant les quatorze milles, ou quatre lieues & deux tiers que l'on compte depuis Zutphen juſques à Harnheim, en paſſant par Doesburg, on voit diverſes eſpeces de terre, dont pluſieurs paroiſſent très-mauvaiſes. On me dit que la plus grande partie du Comté de Zutphen, & la Province de Gueldres, conſiſtoient en général en bruyeres, en marais & en landes à demi-cultivées, ce qui me ſurprit beaucoup. Je ne pouvois concevoir que les Provinces-Unies, qui ſont en général ſi prodigieuſement peuplées, puſſent avoir un ſeul endroit qui ne fût pas ſupérieurement cultivé. Cette différence vient de ce que cette grande population n'eſt pas égale par-tout, & que les Habitans ſont diſtribués très-inégalement dans le Pays. La Province de

(1) *Corporation*, Corps de Bourgeoiſie, Communauté ſoumiſe à des Magiſtrats qu'elle a le droit de choiſir.

Hollande eſt remplie de Villes & de Bourgs, & chaque pouce de terrein y eſt en valeur ; mais le Pays dont j'eſſaye de donner ici une idée, étant éloigné du centre du Commerce, n'eſt pas auſſi peuplé. Arnheim eſt une très-jolie Ville, très-bien bâtie, où l'on voit pluſieurs belles rues. C'eſt la réſidence de pluſieurs perſonnes de qualité, ou d'une grande fortune, qui vivent ſans le ſecours du Commerce. Cet endroit eſt très-vivant, & m'a paru beaucoup plus agréable que la plupart de ceux que j'avois vus juſques ici. Je logeai à l'Auberge du Perroquet, qui eſt tenue par un François qui parle un peu Anglois. Je fus très-bien traité ; car l'on auroit preſque pu donner à ma table l'épithete d'élégante. Ma dépenſe ne fut cependant pas extraordinaire. D'Arnheim, j'allai faire une petite courſe pour voir Loo, fameuſe maiſon de plaiſance du Roi Guillaume, qui y étoit ſinguliérement attaché. Le Pays n'a cependant rien de merveilleux. On n'y voit que des landes, des bruyeres & des forêts, au milieu deſquelles on a bâti le Palais. Il n'y a rien de frappant pour un Anglois qui a vu les belles maiſons de campagne de ſon Pays. Les jardins de Loo ſont ce que les Hollandois admirent le plus. Ils ſont tous dans l'ancien goût, avec des jets d'eau, des baſſins & des caſcades régulieres.

Les

Les promenades, que l'on montre avec une ſorte d'oſtentation, ſont très-bien couvertes & très-bien plantées; on y voit de très-beaux arbres, qui, à la vérité, ſont tous taillés & rendus réguliers par le ſecours de l'Art (1). Roſendal eſt dans le même goût; mais le Château eſt très-décoré. Je fis une autre courſe pour aller voir Nimegue, qui eſt ſituée ſur un canal qu'elle a fait creuſer à ſes dépens, conjointement avec la Ville d'Arnheim. Nimegue eſt une Ville conſidérable, qui eſt très-bien fortifiée, étant regardée comme une des clefs des

(1) La principale raiſon pour laquelle la ſimple Nature a tant de charmes pour tous les hommes, doit ſon exiſtence à cette prodigieuſe variété qu'elle nous préſente dans les formes, les couleurs & les dimenſions des objets. C'eſt donc aller contre ſes vues, que de vouloir détruire ce principe de nos plaiſirs, en donnant une forme froide & réguliere aux arbres qui devroient nous étonner par leur hauteur & nous plaire par la diverſité des maſſes que devroient former leurs feuillages. Peut-on rien imaginer de plus froid que ces arcades, ces portiques de verdure qui n'offrent à l'œil que la régularité ? Quoique partiſan de la variété de la Nature, je ne crois pas que l'on ne doive pas aſſujettir les grandes plantations à une ſorte de régularité; mais le ſoin que l'on prend des arbres devroit ſe borner à les gouverner de maniere que leur tige fût droite, ſans les élaguer ſi ſouvent pour les aſſimiler à ces triſtes balais qui bordent les grandes routes d'une certaine Contrée.

Provinces-Unies, & la Capitale de la Province de Gueldres. La population y eſt très-nombreuſe, & l'on y voit pluſieurs Manufactures floriſſantes. Il y a dix Egliſes à Nimegue, dont celle de Saint Etienne eſt la plus conſidérable. On y voit le beau Mauſolée de Catherine de Bourbon, épouſe d'Adolphe VII, duc de Gueldres. L'Hôtel-de-Ville eſt un édifice très-conſidérable, qui n'a rien d'élégant. Du vieux Château, on jouit de la plus belle vue qu'offrent les campagnes voiſines. Nimegue eſt célébre dans l'Hiſtoire moderne par le Traité de paix qui y fut ſigné par les François & les Alliés en 1678, dont le ſieur Guillaume Temple nous a donné une excellente relation.

Je quittai le 17, de grand matin, la Ville d'Arnheim, pour me rendre à Utrecht, d'où l'on compte trente-deux milles, ou près d'onze lieues de France, que l'on fait dans un des Pays le plus riche & le plus agréable, où l'on voit un grand nombre de fermes & de maiſons de plaiſance. Toute cette Contrée eſt riche & bien peuplée, comme on vient de le dire. Utrecht eſt une des principales Villes des Provinces-Unies. Elle eſt grande, bien peuplée, & ſurtout admirablement ſituée, dans un très-beau Pays. Les principales rues, qui ſont régulieres & bien bâties, ſont partagées dans leur lon-

gueur par des canaux. Le nouveau Gratch & le Waert coulent dans toute la Ville, & l'on compte au moins trente-cinq ponts ſur ces deux rivieres. Les édifices qui bordent le Waert contribueroient à la réputation de quelque Ville que ce ſoit en Europe. La grande Place eſt très-ſpacieuſe, & ſert de centre à pluſieurs rues régulieres, qui ſe coupent les unes & les autres à angles droits. Utrecht eſt plus éloigné d'Arnheim que de la Haye, qui eſt même dans ſon voiſinage.

C'eſt la principale réſidence de la Nobleſſe du Pays, & d'un grand nombre de perſonnes d'un certain rang qui vivent de leurs revenus. Outre ces différens avantages, Utrecht a encore celui d'être la Capitale de la Province à qui elle donne ſon nom, & d'être le Siége de toutes les Cours ſouveraines. La Cathédrale eſt en ruine, & il n'y a point d'autre édifice public qui ſoit digne de quelque attention. Le clocher de cette Egliſe eſt cependant l'un des plus hauts de la Hollande. On a la ſatisfaction d'y jouir de la vue ſurprenante de cinq des ſept Provinces-Unies; & plus loin, du grand chemin qui va à Clêves en Allemagne. On me montra plus de cinquante Villes murées qui ſont dans le voiſinage, & dont aucune n'eſt éloignée de plus d'une journée d'Utrecht. Cette derniere Ville

eſt le Siége d'une Univerſité floriſſante, où l'on voit un grand nombre d'Etudians qui viennent de différens Pays, ſur-tout d'Allemagne & du Nord de l'Europe. Un des plus beaux coup d'œil dont on puiſſe jouir à Utrecht, eſt celui de la promenade que l'on appelle ici le *mail*, d'après le nom que l'on donne à Londres à de pareilles allées du Parc Saint James. Le mail d'Utrecht a près de trois quarts de mille de long, & l'on y voit quatre grandes allées d'arbres paralleles & contiguës. C'eſt où ſe rend la meilleure compagnie de la Ville pour s'y promener dans tous les ſens, ſur-tout le Dimanche au matin pendant l'été. Les environs d'Utrecht ſont très-agréables, étant remplis de jardins, de vergers, de canaux & de promenades. Le ſol eſt cependant très-ſabloneux pour que l'on puiſſe y voir de belles prairies. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle il y a beaucoup de terres labourables près de la Ville.

Je quittai Utrecht le 20, & je pris le treckhuyte pour me rendre à Wyann, qui eſt ſur le chemin de Bois-le-Duc. Wyann eſt une petite Ville qui paroît très-jolie ; elle n'appartient pas à la Hollande, mais aux Comtes de Berderode. L'air paſſe pour y être ſinguliérement pur & ſerain, ce qui fait que pluſieurs perſonnes s'y retirent ſous ce prétexte ; mais dans le fait elles

ont des motifs très-différens. Un pareil aſile eſt très nuiſible au Commerce de la Hollande. La plus grande partie du Pays eſt fabloneuſe. Gorkum eſt la premiere ſtation que l'on fait. Cette Ville, qui eſt ſituée ſur les bords du Waahl, eſt des mieux fortifiée. Elle eſt célebre par ſon excellent poiſſon d'eau douce. On me ſervit pour mon dîner d'auſſi belles & d'auſſi bonnes tanches, que les plus fameuſes que j'ai jamais mangé. On compte de Gorkum à Bois-le-Duc, vingt milles, ou environ ſept lieues, en paſſant par Workum & Hueſden, qui ſont deux Villes fortifiées. Le Pays ne paroît pas des meilleurs; mais les campagnes les moins fertiles, & les Contrées les plus ingrates, deviennent ici intéreſſantes, en offrant à l'œil cette propreté & cet arrangement que l'on trouve dans preſque toutes les Provinces-Unies.

Bois-le-Duc eſt une des Places frontieres de la Hollande, qui eſt la plus importante, étant ſupérieurement fortifiée par le ſecours de l'art, & plus encore par la nature. Cette Ville eſt ſituée ſur une éminence, au milieu d'un grand marais, qu'il n'eſt pas poſſible de traverſer, parce qu'il n'y a point de chemin, & parce que ſes environs ſont défendus par d'excellentes Redoutes. Bois-le-Duc peut avoir cinq milles, ou près de deux lieues de circonférence; elle

ſe trouve au confluent de trois rivieres; ſavoir, le Domel, l'Aa & la Dreſe, qui rempliſſent ſes foſſés & contribuent encore à rendre cette Place très-forte. Ces rivieres forment différens canaux qui aboutiſſent au centre de la Ville, & ſur leſquels on compte juſques à cinquante ponts de pierre. Dix belles rues vont ſe réunir comme à un point central, à la principale place, ce qui produit un très-bel effet. Cette Place eſt, à la vérité, environnée de maiſons conſtruites en bois, qui choquent la vue. Quant aux bâtimens publics, l'Egliſe de Saint Jean eſt une des plus belles; mais ſon horloge, que l'on montre aux Etrangers avec beaucoup d'oſtentation, n'eſt pas auſſi merveilleuſe que l'on voudroit bien le faire croire. On trouve à Bois-le-Duc pleſieurs Manufactures floriſſantes, ſurtout celles de toiles & de draperies. Il y en a encore quelques autres où l'on fait de la clincaillerie & des éguilles. Je m'informai de l'état de ces Manufactures, & ce que l'on m'en dit fut plus favorable pour elles que ce que j'avois appris des autres Manufactures de la Hollande; car la plupart de celles de Bois-le-Duc ſont dans l'état le plus brillant. Les Fabriques de Toiles ne ſont pas à la vérité auſſi floriſſantes qu'elles l'étoient par le paſſé; je ne crois pas cependant qu'elles aient beaucoup de raiſon de

ſe plaindre. Les campagnes que l'on trouve au ſud-Eſt de Bois-le-Duc contiennent pluſieurs terres incultes qui ſont d'une très-grande étendue ; je crois qu'elles pourroient être bien cultivées. Les Habitans de ces Cantons ne paroiſſent pas en général fort appliqués à ce genre d'induſtrie, malgré les ſuccès de quelques Particuliers qui ont tâché de s'y attacher. On peut citer parmi ces derniers, le Capitaine Rei, dont l'intelligence & les grandes entrepriſes ont été célébrées dans deux ou trois Ouvrages publiés derniérement en Hollande, & que j'ai eu l'occaſion de lire. Ce Gentilhomme eſt établi a Tillebourg, à douze milles, ou quatre lieues de Bois-le-Duc. J'y fis un petit voyage dans la ſeule intention d'aller voir ſes défrichemens. Voici en peu de mots le récit. Il y a dans le voiſinage de Tillebourg des bruyeres très-vaſtes qui étoient en communes, & dont l'aſpect n'avoit rien d'attrayant ; elles étoient dédaignées de tout le monde. M. Rei, Capitaine au Régiment de Pepin, pria les Etats de Bois-le-Duc de lui céder une partie de ces landes, aux conditions qu'il s'engageroit de les cultiver. Sa Requête fut refuſée d'après les difficultés que firent naître certaines perſonnes en place, d'un génie borné, qui ne s'oppoſent que trop ſouvent à ceux qui propoſent de nouvelles idées.

Un an s'étant écoulé après ce refus, la propoſition de M. Rei fit tant de bruit, qu'elle fut examinée par les Etats-généraux. Un Membre éclairé, de ce Corps, & en même temps bon Citoyen, dit qu'il ne doutoit point que le Capitaine Rei n'exécutât ſon projet, qui d'ailleurs tendoit tout au bien public. Ce projet fut donc accepté, & l'on mit cet Officier en poſſeſſion des terres qu'il avoit demandées.

On trouve une faute groſſiere dans pluſieurs Ecrivains, qui diſent que ce Gentilhomme a exécuté tous ſes travaux avec ſa ſeule paye de Capitaine; car j'ai appris de ſa propre bouche qu'il a commencé à défricher avec un peu d'argent de ſon patrimoine, qui lui avoit été très-utile, plutôt pour lui donner un crédit ſuffiſant pour emprunter les ſommes dont il avoit beſoin, que pour l'uſage direct qu'il en fait pour ſes défrichemens. Cette fortune n'étoit pas cependant conſidérable.

Lorſque je fus arrivé à la ferme de M. le Capitaine Rei, je donnai ordre à mon Domeſtique de dire à cet Officier que j'étois un Gentilhomme Anglois qui voyageois pour s'inſtruire, & qui, ayant entendu parler des grands défrichemens qu'il avoit faits, étoit venu exprès de Bois-le-Duc pour lui demander la permiſſion de les voir. Le Capitaine Rei vint auſſi-tôt à

ma voiture, & voulut très-poliment m'aider à en deſcendre. Il me dit en même temps que ce qu'il avoit fait, ſe réduiſoit à très-peu de choſe, mais qu'il me le montreroit avec le plus grand plaiſir. Il me conduiſit auſſi-tôt dans ſa maiſon. Il étoit environ une heure après-midi. Cet Officier me dit qu'il alloit bientôt dîner; mais qu'il alloit me montrer ſon habitation en attendant, avec toutes les dépendances de ſa Ferme.

Ce fut alors que M. Rei me dit qu'il avoit bâti peu à peu tout ce que je voyois, car il n'y avoit pas une ſeule pierre avant qu'il eût commencé cet ouvrage. La maiſon eſt petite, mais commode. Elle eſt traverſée dans le milieu par une allée, & l'on voit une grande piece ou parloir (1) de chaque côté; l'une de ces pieces ſert de chambre à coucher, & l'autre de Salle de Compagnie. On a ménagé derriere, une cuiſine & une grande piece pour les Journaliers, & pluſieurs autres commodités. On

(1) On appelle *Parloir* en Angleterre ce que l'on nommeroit en France une ſalle d'aſſemblée. Elle eſt pour l'ordinaire meublée de la maniere la plus ſimple; mais la propreté des tables & des chaiſes qui ſont de bois de Mahogani ou d'Acajou & celle des lambris, rend ces parloirs très-agréables. Les chaiſes y ſont preſque toujours d'une toile de crin noir à compartiment, ce qui fait un très-joli effet. Ces toiles ne ſont connues qu'en Angleterre.

trouve quatre chambres àcoucher au deſſus. M. Rei me montra encore une grange conſidérable, deux écuries, trois étables pour les vaches, & pluſieurs autres endroits qui environnent une cour quarrée qui eſt auprès de la maiſon. Lorſque cet Officier m'eut fait voir ſes bâtimens, il retourna chez lui pour y dîner. Un repas ſimple, mais préparé proprement, nous attendoit, & annonçoit la frugalité de mon Hôte. M. Rei eſt un homme de très-bon ſens, & qui connoît aſſez le monde pour apprécier les politeſſes & les complimens à leur juſte valeur. Je vous donnerai, Monſieur, me dit-il, du bon pain, de la bonne bierre, du bon vin & du bon fromage; quant au reſte, je vous prie de ne pas l'attendre. Cetre maniere de vivre eſt, ſans contredit, très-ſimple, & tout homme peut toujours avoir chez lui de pareilles proviſions; de ſorte qu'il n'eſt pas obligé de faire le moindre extraordinaire quand un Etranger arrive. On m'avoit tenu pluſieurs fois le même langage que M. Rei en Angleterre, mais je n'avois jamais vu qu'on l'y eût réduit en pratique, & qu'il contînt la moindre vérité : notre converſation roula ſur l'agriculture & ſur les défrichemens qu'avoit fait ce Capitaine. « Monſieur, » lorſque je vins ici, me dit-il, je ne trouvai » qu'une commune toute ouverte, où l'on ne

» voyoit que des ronces, de la fougere & au-
» tres plantes inutiles, ſans aucun enclos, ni la
» moindre choſe dont je pus faire uſage. Je fis
» d'abord conſtruire la moitié de cette maiſon,
» dans laquelle je m'établis pendant que l'on
» faiſoit les autres travaux. Je commençai mon
» défrichement avec deux chevaux & une paire
» de bœufs, avec leſquels je labourai un champ
» qui pouvoit contenir dix âcres. J'aurois pu
» tenter une plus grande entrepriſe, mais mes
» foſſés & mes haies n'auroient pas été achevés
» à temps. Je me ſuis toujours fait une regle de
» conduite d'enclore complettement la piece
» de terre que je me propoſois de défricher.
» J'ai obſervé que l'on ſe propoſoit en France
» de mettre en culture des terres nouvelles
» ſans avoir ſongé à prendre cette précaution,
» mais que toutes les tentatives que l'on avoit
» fait pour y parvenir, n'avoient jamais eu le
» moindre ſuccès. La récolte que je fis dans
» mon premier enclos fut bonne & m'encou-
» ragea à ſuivre avec ardeur mon entrepriſe.
» J'aurois bien pu ſurmonter plus facilement
» certaines difficultés, ſi j'avois été plus verſé
» dans l'Agriculture; mais mon défaut d'expé-
» rience me fit faire pluſieurs bévues dans les
» commencemens. Par exemple, je me preſſai
» trop à ſemer du grain pour en retirer du pro-

» fit, tandis que mon premier ſoin auroit dû » être de faire croître du fourrage pour nourrir » mes beſtiaux pendant l'hiver. Cette précau- » tion eſt une des plus eſſentielles à avoir dans les » commencemens. Je ne pus pas comprendre ce » raiſonnement ; car il me paroît qu'en ſe pro- » curant une denrée, avec le prix de laquelle » on peut acheter du fourrage, on parvient au » même but qu'en le faiſant croître chez ſoi (1)». Comme M. Rei continuoit à me faire part de ſes obſervations, je crus ne devoir pas l'interrompre pour le prier de réſoudre ma difficulté. « L'année ſuivante, continua-t-il, j'enfermai » deux champs de dix âcres chacun. Je fus forcé

(1) Quelque probable que paroiſſe l'opinion de mon Auteur, il me ſemble qu'un Fermier, qui tire de la terre la plus grande quantité de choſes dont il a un beſoin journalier, gagne, 1°. en économiſant le temps de ſes Valets qu'il enverroit au Marché pour les acheter ; 2°. en ménageant les beſtiaux qui les iroient chercher. On ſent que l'uſage de tirer tout ce dont on a beſoin de ſa Ferme doit avoir ſes bornes. Il ſeroit abſurde de mettre en bois un ſol excellent pour le grain ou en prairie, parce qu'un Fermier a beſoin de bois & de fourrage. Dans certaines Provinces de France, telles que les Trois Evêchés, un Fermier qui a une certaine quantité de terres labourables, doit avoir un nombre déterminé d'arpens en prairies. Cette précaution ſemble aſſurer la culture.

» de faire arracher les ronces & les mauvaiſes
» herbes pour pouvoir labourer. Cette opéra-
» tion fut très-difficile & très-diſpendieuſe. Je
» réuſſis beaucoup mieux, en eſſayant de cou-
» per une partie du gazon pour le faire brûler,
» ſelon la méthode d'un Seigneur François (1)
» qui a publié un Ouvrage ſur les défrichemens.
» Comme mon terrein eſt en même temps très-
» ſabloneux, j'eus beaucoup de peine à faire
» des foſſés. Ma méthode eſt de commencer par
» les creuſer, & de planter ſur les bords une
» haie vive d'épine blanche, & vous verrez
» que cela m'a très-bien réuſſi. Il eſt vrai que
» la dépenſe qu'exigent ces défenſes pour les
» garantir, quand elles ſont jeunes, avec des
» tiges de fougeres, devient conſidérable. J'a-
» chetai trois vaches cette même année, & je
» commençai à me croire un gros Fermier.
» C'eſt ainſi, Monſieur, me dit-il, que j'ai

(1) Le goût pour les défrichemens & l'établiſſement de Sociétés d'Agriculture date en France de la publication d'un très-bon Mémoire ſur ces matieres, par M. le Marquis de Turbilly. Parmi les différens Particuliers qui ont entrepris des défrichemens en France, on peut regarder M. Sarcey de Sutieres comme celui qui a eu les ſuccès les plus brillans. La Nation lui doit un bon Ouvrage ſur la culture des terres, & l'Ecole d'Agriculture établie dans les terres de M. Pannelier auprès de Compiegne.

» continué à augmenter peu à peu la culture de
» mes terres pendant l'eſpace de cinq années.
» Je fis dans le même temps quelques augmen-
» tations dans mes bâtimens & dans le nombre
» de mes Domeſtiques. Il plut à Dieu de favo-
» riſer tellement mon entrepriſe, que je trouvai
» facilement à emprunter vingt mille florins,
» avec leſquels je fus en état de ſuivre mon
» projet & de lui donner plus d'étendue. L'an-
» née ſuivante, j'empruntai encore une ſomme
» plus conſidérable ; & ce nouveau ſecours,
» joint à mon revenu annuel, me mirent en
» état de continuer mes défrichemens. Je les
» pouſſai avec tant de vigueur, que depuis cette
» époque j'ai eu, non-ſeulement une Ferme qui
» augmente tous les jours, mais qui m'eſt en-
» core très-avantageuſe. J'ai payé pendant quel-
» ques temps les revenus des ſommes que j'avois
» empruntées, & je compte être bientôt en état
» de les rembourſer. Un peu d'expérience m'a
» fait connoître mes erreurs, & m'a fourni,
» non-ſeulement les moyens de les réparer, mais
» encore celui de les éviter dans la ſuite. J'ai
» donc regardé comme un objet eſſentiel d'aug-
» menter, autant qu'il m'a été poſſible, le nom-
» nombre de mes beſtiaux ; c'eſt à quoi je ſuis
» parvenu en diſpoſant mon terrein pour pro-
» duire du fourrage. Comme les prairies ordi-

» naires demandent un ſol très-fertile, je me
» déterminai donc à me procurer des prairies
» artificielles. J'eſſayai de faire croître de la lu-
» zerne, de l'eſparcette, du trefle rouge, du
» trefle blanc & d'eſpergule. Je n'ai jamais pu
» tirer le moindre parti de la luzerne, excepté
» dans une petite piece d'un excellent terrein,
» qui avoit été engraiſſé avec moins d'économie
» que j'aurois dû le faire, ſi j'avois jugé à propos
» d'étendre davantage cette culture. Le grand
» trefle rouge & l'eſpergule, ont été mes meil-
» leurs amis ; car ces productions ſont celles
» qui m'ont été beaucoup plus avantageuſes
» que toutes les autres branches de ma culture.
» Les turneps & les carottes m'ont ſur tout
» fourni les moyens de nourrir mes beſtiaux
» pendant l'hiver, & j'ai trouvé qu'ils les en-
» graiſſoient beaucoup. En m'attachant à cul-
» tiver les productions les plus utiles, je n'ai
» point ceſſé d'augmenter mon bénéfice. Je ne
» dois pas non plus oublier, Monſieur, conti-
» nua-t-il, de vous faire remarquer que j'ai
» trouvé de grandes reſſources pour mon entre-
» priſe dans cinq familles Allemandes venant
» du Palatinat, à qui j'ai donné un aſile dans
» mes terres, & à qui j'ai eu le bonheur d'être
» en même temps très-utile. Elles m'ont payé
» avec uſure le ſervice que je leur ai rendu, &

» je puis dire ſincérement, que nous avons été » réciproquément très-utiles les uns aux autres.» Je fis obſerver là deſſus à M. Rei, que le ſuccès d'une pareille entrepriſe, quelle que fût la maniere dont on vouloit la tenter, dépendoit beaucoup du nombre des Habitans que l'on établiſſoit dans ces landes; car ſans beaucoup de bras, quel défrichement pourroit-on haſarder? « Cela eſt vrai », répondit mon Officier, « & je ſuis convaincu par ma propre expérien- » ce, qu'il n'y auroit rien de plus avantageux » à leurs Hautes-Puiſſances, que d'établir des » pauvres familles Allemandes dans les vaſtes » landes qui ſe trouvent en grand nombre dans » les Provinces de Zutphen, de Gueldres, de » Breda & d'Oweryſſel, qui ſeroient aujour- » d'hui très-bien cultivées, ſi l'on eût adopté » ce projet depuis quelques années ». En effet, de pareils défrichemens doivent être entrepris par de ſimples Particuliers, & ne réuſſiſſent jamais quand ils ſe font au nom des Souverains (1).

(1) L'impoſſibilité où ſe trouvent les Souverains d'avoir les yeux ſur les grandes opérations, les expoſe preſque toujours à être trompés par la négligence de leurs Prépoſés. Comme ces derniers ne doivent retirer aucune gloire, ils y ſubſtituent l'intérêt, & leur rapacité fait ſouvent échouer les

Mon

Mon Capitaine me fit voir ies parties principales de ſa Ferme, qui ſont autour de la maiſon. Elles offrent un coup d'œil très-agréable ; car toutes les haies & tous les foſſés ſont de la plus grande régularité & tout nouvellement faits, & entretenus dans le meilleur ordre. Je remarquai que les récoltes n'étoient point infectées de mauvaiſes herbes, & que toutes les terres étoient dans le meilleur état. J'ignore ce qu'un Fermier de profeſſion auroit dit ſur tout ce que je vis ; mais je dois avouer que, ſelon mes foibles connoiſſances, M. Rei m'a paru un habile Agriculteur. Il eſt très-hoſpitalier, car il me preſſa fortement de paſſer la nuit chez lui ; j'acceptai ſa propoſition, préſumant que ſa converſation ne pourroit que m'être très-agréable & très-utile. Je ne pus point le quitter ſans réfléchir ſur toutes les grandes choſes que l'on pourroit faire avec de l'induſtrie & de la perſévérance. La terre du Capitaine Rei, qui ſe trouve dans les landes de Tillebourg, eſt une nouvelle création. Pluſieurs familles vivent dans une ſorte d'aiſance, où quelques années auparavant il ne croiſſoit pas aſſez d'herbe pour

plus beaux projets ou les rend énormemens coûteux. Le Particulier au contraire veille par lui-même ſur ſes Subalternes, & ceux-ci n'oſeroient le tromper.

y nourrir un mouton. Cette terre ne doit pas être regardée comme une acquiſition particuliere ; car les Etats-Généraux, dont elle augmente le Domaine, en retirent beaucoup plus de profit que les Particuliers qui l'habitent, puiſqu'on augmente la richeſſe d'un Etat en multipliant les productions de la terre. Quelle acquiſition peut être plus avantageuſe pour un Etat, que celle qui lui procure de nouveaux Sujets également intelligens & laborieux ? Les Etats de ce Pays, qui rejetterent la demande de M. Rei, doivent être maintenant convaincus de la poſſibilité de tirer quelques avantages du défrichement de ces landes, & les Etats-Généraux ont donné une preuve très-frappante de leur ſagacité, en donnant ces terres à ce Capitaine. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'un exemple auſſi caractériſé ait produit rarement des imitateurs ; car, à l'exception d'un ou deux défrichemens, dont j'ai entendu parler ici d'une maniere très-confuſe, je ne crois pas que l'on en ait tenté d'autres ; encore n'oſerois-je pas aſſurer ſi ces défrichemens ſont d'anciennne ou de nouvelle date. Il n'eſt pas ſurprenant que les grands ſuccès de M. Rei n'aient engagé perſonne, ou du moins un petit nombre de Particuliers, à l'imiter. Je penſe que ceux qui ſeroient dans le même cas que lui, devroient craindre

de ſe charger d'une pareille entrepriſe, à moins qu'ils ne vouluſſent l'exécuter par eux-mêmes & s'en rendre les eſclaves. En effet, un homme qui ignore tous les détails de l'Agriculture doit avoir une force preſque ſurnaturelle dans le caractere, pour ſurmonter toutes les difficultés qui ſe préſentent à chaque inſtant, juſques à ce que le ſuccès ait couronné ſes eſpérances.

Quoique Tillebourg ne fût pas ſur la route de Bois-le-Duc à Breda, j'avois cependant moins de chemin à faire pour me rendre dans cette derniere Ville, qu'en retournant dans la premiere. Je pris donc congé de mon Capitaine, & je le remerciai très-ſincérement de ſon hoſpitalité & je pris la route de Breda le 24. Le chemin que je ſuivi, paſſe au travers de grandes landes couvertes de fougere qui demanderoient des hommes auſſi actifs & auſſi induſtrieux que M. Rey pour être miſes en valeur. Elles leur rendroient autant qu'à lui-même & les récompenſeroient amplement de leurs ſoins. Breda mérite l'attention d'un Voyageur. C'eſt une des plus fortes Villes de la Hollande. Les fortifications en ſont très-régulieres & très-bien entretenues. Cette Place eſt ſituée dans un endroit bas, puiſque la mer peut entrer dans ſes foſſés & ſe répandre delà dans tout le Pays, ce qui en rendroit l'approche très-difficile à une

Armée. Breda & la Baronie à qui cette Ville donne ſon nom appartiennent au Prince d'Orange en Souveraineté. On y voit un Château bâti dans le goût moderne où ce Prince fait ſa réſidence quand il eſt à Breda. Ce Château eſt accompagné de jardins & d'un petit parc. Je partis le 25 de Breda pour me rendre à Berg-Op-Zoom, qui en eſt éloigné de vingt milles ou d'environ ſept lieues de France. Le chemin qui y conduit traverſe un Pays des plus fertiles. Cette Ville eſt conſidérable & les rues ſont régulieres; l'Egliſe principale & le Palais étoient deux beaux édifices avant le ſiége qu'elle ſoutint en 1747. La place du Marché eſt très-jolie & très-grande. Les fortifications ſont cependant le ſeul objet qui ſoit digne de la curioſité d'un Voyageur. Le Duc de Parme & Spinola les trouverent tous les deux trop conndérables & trop bien défendues pour les ſoumettre à leur pouvoir, ce qui fit donner à Berg-Op-Zoom le ſurnom de *Pucelle* & celui d'*imprenable*. C'eſt ainſi qu'on le préſumoit avant que le Maréchal de Lœwendhal ſe fût préſenté devant elle. Cette Ville eſt ſituée au milieu d'un marais & a, de plus, l'avantage d'avoir été fortifiée par le Baron de Coëhorn. Ce célebre Ingénieur y fut employé pendant long-temps pour y conſtruire tous les ouvrages qu'il crut néceſſaire pour ren-

dre cette Place auſſi forte qu'il étoit poſſible. On y voit un canal qui lui facilite la communition avec la mer, & l'on a conſtruit pour le défendre un grand nombre de redoutes & pluſieurs forts. On voit même à moitié chemin un Village fortifié. Enfin, rien ne fut épargné pour faire de Berg-Op-Zoom une Place imprenable. Telle eſt l'opinion générale en Hollande où l'on croit encore que les François ne s'en ſeroient jamais emparé, s'ils n'avoient pas chargé leurs canons avec des boulets d'or (1).

(1) La haute idée que les Alliés avoient des fortifications de la Ville de Berg-Op-Zoom, leur avoit fait croire que cette Place ne pouvoit être priſe que par trahiſon. Il eſt vrai qu'elle avoit vu échouer ſous ſes murs deux des plus grands Généraux des ſiecles derniers; mais ils auroient dû réfléchir que l'art d'attaquer les Places n'étoit alors qu'au berceau, & l'on ne connoiſſoit point encore cette artillerie, auſſi nombreuſe que formidable, que l'on mene aujourd'hui dans les ſiéges. Comme les livres des Etrangers ne ſont remplis que de la perfidie du Gouverneur de Berg-Op-Zoom, & qu'il ſeroit injuſte de ne pas réfuter de pareils paſſages quand l'occaſion s'en préſente; je crois devoir rendre hommage à la vérité en rapportant le fait avec impartialité. La ſécurité dans laquelle vivoient le Gouverneur & la Garniſon de Berg-Op-Zoom, dans la préſomption que leur Ville étoit imprenable; l'abondance que leur procuroit le ſecours de vivres qu'ils recevoient ſans ceſſe par la mer, qu'on ne pouvoit point bloquer, introduiſit un grand relâchement dans le ſervice, ſur-

Après avoir dîné, j'achevai de jetter un coup d'œil ſur la Ville de Berg-Op-Zoom. Je pris enſuite un bateau pour me rendre à Goës dans l'iſle du ſud Beveland dans la Province de Zélande. Je deſcendis à l'Auberge du Lion d'Or, qui eſt aſſez médiocre & dont l'Hôte me parut très-groſſier. Je fis le lendemain matin une petite courſe pour voir l'intérieur de l'iſle qui a environ quinze milles ou cinq lieues de long & ſept milles & demi ou trois lieues & un quart de large. La terre eſt très-baſſe; mais elle eſt défendue contre la mer par de fortes digues. Le ſol eſt ſinguliérement fertile; mais on ne l'emploie pas tout en pâturages. Je vis beaucoup de froment qui me parut très-beau & ſans mauvaiſes herbes. Je remarquai encore quelques champs très-conſidérables où l'on cultivoit de la garance, qui fait un article particulier de la culture

tout depuis la mort du Major de la Place; qui fut tué pendant le ſiége. Le Maréchal de Lœwendhal, informé de cette négligence, fit tirer à boulet ſur certains ouvrages avec la plus grande vivacité. La Garniſon, s'y voyant foudroyée, n'eut garde d'y reſter. Peu de temps après, les François ne tirerent plus qu'à poudre, & les Troupes deſtinées à l'aſſaut monterent alors par des brêches preſque impraticables & ſe logerent ſur les ouvrages quelles avoient battu peu de temps auparavant. Tel fut le ſtratagême; la ruſe l'emporte ſouvent ſur la force, ſans que la trahiſon ſoit de la partie.

de ce Pays On y apporte beaucoup de ſoins; c'eſt delà qu'on a donné le nom de garance de Zélande à celle qui croît dans cette Contrée. Elle vient dans un terrein plat diviſé en plate-bandes régulieres, ſéparées les unes des autres par de petites rigoles; les pieds de garance ſont plantés ſur pluſieurs allignemens qui ſont éloignés d'un pied les uns des autres. Cette plante trace beaucoup, c'eſt-à-dire, qu'elle donne beaucoup de racines (1). J'ai cependant remarqué que les Hollandois avoient ſoin de la tenir très-propre, en la ſarclant régulièrement & en re-

(1) La garance, que les Botaniſtes nomment *Rubia tinctorum ſativa*, eſt une plante dont il y a pluſieurs eſpeces & dont les racines fourniſſent une teinture rouge plus ou moins belle, après avoir ſubi certaines préparations. Celle que l'on eſtime le plus, vient de Smyrne où elle porte le nom *d'Azale* ou *d'Izari*. Il en croît quelques eſpeces dans les bois. On en a fait des plantations aux environs de Lille en Flandre. On fait ſécher & l'on pulvériſe les racines de la garance pour la vendre; le rouge qu'elles donnent eſt à la vérité peu éclatant; mais il réſiſte avec efficacité à l'action de l'air & à celle du ſoleil, de même qu'aux épreuves dont on ſe ſert pour s'aſſurer de la ténacité des couleurs. La garance aime les terres fortes, douces & humides en deſſous; mais elle périt quand elle eſt ſubmergée. On prétend que les marais deſſéchés ſont les terreins les plus favorables pour cette plante. On a pluſieurs Traités ſur la culture de la garance. On eſtime celui de M. de Lesbros.

muant la terre auprès de chaque pied ; car je vis à peine de la mauvaise herbe dans un champ d'une très-grande étendue. On me dit que la garance demeuroit trois ans dans la terre, à moins que son accroissement ne fût extraordinaire. Dans ce cas deux années lui suffisent. Les racines de cette plante sont ce qu'il y a de plus utile ; & lorsqu'elles sont séchées, elles donnent une belle teinture. On estime dans ce Pays que la culture de la garance rapporte plus que toute autre branche de l'économie champêtre. Les Hollandois sont obligés de préparer leurs terres d'une certaine maniere pour cet objet, & il arrive encore que la garance ne peut réussir que dans certaines especes de sol. Le point essentiel est de trouver en même temps une piece de terre qui soit très-seche & très-fertile ; car il n'y a point de terre assez féconde pour cette plante. On exporte une grande quantité de garance de différens endroits de la Province de Zélande à Londres, parce que cette plante ne sauroit croître en Angleterre, malgré toutes les tentatives que l'on a fait pour l'y faire venir.

De Goës j'allai par eau à Midelbourg, qui est non-seulement la Capitale de l'isle de Walcheren, mais encore de toute la Zélande. Cette Ville est une des plus considérables des Provinces-Unies, étant très-grande & bien bâtie.

Les rues ſont larges, bien alignées & très-bien pavées. Les édifices publics ſont très-beaux, & il y en a mêmes quelques-uns qui paſſent pour magnifiques. On compte vingt Egliſes à Midelbourg, parmi leſquelles celle qui vient d'être nouvellement conſtruite eſt la plus remarquable. Elle a un très-beau dôme, & ſon architecture mérite les ſuffrages des Connoiſſeurs. Les vaiſſeaux marchands vont juſques au centre de la Ville par le moyen d'un canal qui communique avec la mer. La Ville de Midelbourg fait un très-grand Commerce, ſur-tout en vins d'Eſpagne & de France dont elle eſt le principal entrepôt. Je fis un tour dans l'intérieur de l'iſle pour en voir les endroits les plus conſidérables. J'employai très-agréablement toute la journée à cette promenade. Le Pays eſt bas, uni & fertile. On y voit également des pâturages & des terres labourables, & l'on y cultive encore beaucoup de garance. Il me ſemble que la maniere ſelon laquelle on fait croître cette plante, differe de celle qui eſt en uſage dans l'iſle de Beveland; je pris pluſieurs renſeignemens ſur tous les procédés que l'on ſuivoit. On me dit donc qu'un âcre de terre, meſure de la Grande Bretagne, où l'on cultivoit de la garance, rapportoit depuis trois juſqu'à quatre cent florins. Si cette plante a demeuré pendant trois

ans dans la terre, chaque âcre rapporte alors trente à quarante livres ſterlings; il eſt vrai que les frais de culture ſont très conſidérables, & qu'il faut des bâtimens très-vaſtes pour préparer la garance avant de pouvoir en faire un objet de Commerce. Malgré toutes ces avances les Hollandois regardent cette culture comme leur étant plus avantageuſe que celle des grains & des fourrages. Je partis le 27 de Midelbourg pour aller à Bruges, Ville de la Flandre Hollandoiſe. La partie où j'ai voyagé ne paroît pas également fertile, ni auſſi agréable que la plupart des relations veulent bien nous le faire croire. Il eſt vrai qu'à meſure que l'on approche des Pays-Bas Autrichiens, les campagnes deviennent un peu plus riantes. Comme je finis ici mon Voyage dans les poſſeſſions des Etats-Généraux, il eſt néceſſaire de faire quelques obſervations particulieres & de donner une idée de pluſieurs objets relatifs aux Hollandois, qui n'ont pas été ſuffiſamment développés dans les Chapitres précédens.

CHAPITRE VIII.

DES Manufactures de la Hollande.

CE n'eſt pas ſeulement en achetant & en vendant les denrées & le produit des Manufactures étrangeres que les Hollandois ſont parvenus au degré de richeſſe où nous les voyons aujourd'hui ; car il n'y a point de Contrée en Europe où il y ait autant de Manufactures que dans leur Pays. Ces Peuples ont de nombreuſes Fabriques où ils mettent non-ſeulement en œuvre les productions de leurs voiſins, mais encore celles de toutes les parties du monde. Ces Manufactures fourniſſent des marchandiſes à leur grand Commerce, qui eſt à ſon tour le principal ſoutien de leur état. J'ai donné en divers endroits des articles précédens le réſultat des informations & des renſeignemens que j'avois pris dans toutes les Villes de Manufactures où j'ai paſſé. Il me reſte cependant à offrir à mes Lecteurs quelques remarques générales ſur cet objet, pour qu'ils puiſſent avoir une idée plus complette de l'état actuel des Manufactures en Hollande. Je ne ferai que donner quelques extraits d'un très-bon Ouvrage qui a été publié dernierement ſur ces matieres dans ce Pays, & que je ne crois pas avoir été encore traduits dans la langue Angloiſe.

La Hollande a été le ſiége des Manufactures ſans avoir fait aucune démarche pour les attirer chez elle. Des Ouvriers de diverſes Nations, ſe voyant inquiétés dans la poſſeſſion de leurs biens, & même pour leurs perſonnes, à cauſe de leur Religion, ſe réfugierent dans ces Contrées avec leurs talens & leur induſtrie. Cette derniere s'eſt ſoutenue dans un état très-floriſſant auſſi long-temps que la médiocrité du prix de la main-d'œuvre a pu donner un bénéfice raiſonnable dans la vente du produit de leurs Manufactures. Juſques alors, il eſt certain qu'il n'y avoit point de Contrée auſſi floriſſante que la Hollande par le grand nombre de ſes Fabriques. On y trouvoit les plus belles Manufactures de toutes ſortes d'étoffes de ſoie, & même de drap d'or & d'argent. On y fabriquoit encore des draps de laine & toutes ſortes d'ouvrages de cette matiere, des toiles de toutes les qualités & de toutes les couleurs les plus fines & les plus belles, des rubans, des dentelles d'or, d'argent, de fil & de ſoie, des velours, des gazes à fleurs & unies, des tapiſſeries, des cuirs dorés, &c. Toutes ces Manufactures exiſtent encore aujourd'hui, mais avec beaucoup moins d'éclat qu'autrefois. Elles ont pour rivales les Fabriques de Gênes, de Veniſe, de France & d'Angleterre, ſur-tout pour les étoffes de laine

& les étoffes d'or, d'argent & de ſoie. On fait à Amſterdam des draps d'or & d'argent, des damas, des brocards, des moires, des ſatins, des velours & des peluches. On imite à Harlem les différentes étoffes qui ſe fabriquent à Lyon, de même que leurs deſſeins; car l'on n'a jamais connu ſupérieurement dans ces Fabriques l'art de deſſiner pour les étoffes, talent qui enrichit tous les ans les Fabriques de Tours, & ſur-tout celles de Lyon, en variant leurs étoffes à l'infini & en répandant ſur elles les agrémens de la nouveauté (1). Ces Fabriques de Soierie &

(1) On ne ſauroit diſconvenir que l'art du Deſſinateur ne contribue beaucoup à la perfection d'une Manufacture d'étoffes de Soie brochées, en variant les deſſins d'après leſquels ces étoffes ſont exécutées. Cette branche de la peinture, quoique très-inférieure à toutes les autres, ne laiſſe pas que d'avoir de très-grandes difficultés par rapport à l'économie que demande toujours le Fabricant & au grand effet qu'il exige. Ces deux conditions ſont preſque contradictoires. C'eſt ſur cette ligne très-étroite que marche ſans ceſſe le Deſſinateur de Fabrique. Il doit ſavoir deſſiner un peu la figure pour avoir plus de facilité à deſſiner la fleur, qui eſt bien moins difficile, & doit poſſéder l'ornement, c'eſt-à-dire, ce genre qui eſt analogue à l'embelliſſement des étoffes. L'eſſentiel de ſon art conſiſte dans la connoiſſance profonde du méchaniſme de la fabrication des étoffes, pour qu'il puiſſe en tirer parti dans la compoſition de ſes deſſins. Ce méchaniſme offre peu de reſſources & c'eſt avec

celles d'étoffes de laine établies à Leyde & à Utrecht, qui ont enrichit pendant quelque temps ceux qui en exportoient les produits, n'ont point pris naiſſance en Hollande, elles y furent apportées par des Réfugiés. Une tolérance des plus étendue en matiere de Religion a enrichi cette Contrée avec l'induſtrie de toutes les autres Nations, & ſur-tout avec celle des François. D'un autre côté, la prodigieuſe étendue du Commerce des Hollandois, jointe à leur intelligence & à l'économie la plus grande, a donné aux Manufactures de ces Réfugiés une réputation qui leur aſſuroit le plus grand débit du produit de leur induſtrie, & contribua, par ce moyen, à les porter au plus grand degré de

---

ce petit nombre de ſecours qu'il faut faire de belles choſes & toujours aux moindres frais. Cet art n'en eſt pas moins un des chef-d'œuvres de l'eſprit humain. Il faut donc réſumer de cette coutte notice qu'un bon Deſſinateur eſt aujourd'hui l'ame d'une Fabrique. Les Anglois ont tâché d'engager les femmes à tourner leur induſtrie vers cet objet, en leur offrant de grands encouragemens; j'ignore ſi elles ont eu quelques ſuccès. La même expérience a été tentée à Lyon; mais en vain. Les grandes combinaiſons qu'exige cet état paroiſſent incompatibles avec le génie des femmes, quoique pluſieurs d'entr'elles, aient excellé & excellent encore dans la Peinture, tels que Mlles. Wallayer & Vigé à Paris, où elles font honneur aux Académies dont elles ſont Membres.

perfection. Cette réputation a été ſi grande, qu'il n'étoit pas extraordinaire que l'on envoyât en Hollande des velours fabriqués à Milan pour les faire revenir enſuite dans cette Ville comme étant des velours d'Hollande. Les frais du tranſport, celui de la commiſſion & la réputation ſeule y ajoutoient une nouvelle valeur.

Les étoffes de Hollande ont ſoutenu pendant long-temps la concurrence de celles de Lyon, & ſur-tout des étoffes fabriqués à Paris, malgré la grande variété, le goût & la beauté de leurs deſſins, avantages qui ont long-temps décidé la ſupériorité dans toutes les Manufactures de Soieries. Les étoffes de ſoie fabriquées en Hollande ont été long-temps préférées en France à toutes les autres, à cauſe de leur bonté, ſurtout celles qui ne ſont pas ſujettes à la mode. Le caprice eſt ſouvent porté ſi loin à cet égard, que les modes ſont ſoumiſes toutes les années à des ordres ſupérieurs qui leurs ſont envoyés des Fabriques de Lyon en introduiſant dans le Commerce des étoffes d'un nouveau goût & d'un nouveau deſſin.

Les Manufactures de Hollande ont réſiſté pendant long-temps à cette foule de concurrens que le Commerce a multiplié ſans ceſſe, & qui eſt devenu néceſſairement le fléau des Manufactures, ſur-tout de celles qui exigent beau-

pour rendre les habits plus ſolides & plus durables. Le Commerce les a enſuite ennoblis, & l'induſtrie les a perfectionnés. Ils ſont devenus l'ornement & la parure des riches après avoir été un des ſignes de la pauvreté. Le faſte ſeul n'en ſoutient cependant pas l'uſage : il y a de l'économie à porter des habits galonnés. La dépenſe du luxe eſt plus conſidérable en habits unis, parce qu'une propreté un peu recherchée en uſe davantage. Les François, qui ſavent être induſtrieux & faire valoir leur induſtrie, ont donné à leurs Manufactures de Galons tous les avantages de la plus grande réputation, ſur-tout pour la légereté, le brillant, le deſſin, le goût, les lames & le clinquant. Paris ſe croit unique pour le galon d'or, comme Lyon pour le galon d'argent. La Ville d'Amſterdam a voulu partager ces avantages.

On eſt généralement d'accord que c'eſt le fil d'argent de Lyon qui donne les galons d'argent les plus blancs & les plus brillans. On attribue aux eaux du Rhône, cette qualité ſupérieure du fil de Lyon ſur les fils de Paris & d'Amſterdam, auxquels les Ouvriers ne peuvent donner qu'un blanc bleuâtre ; on prétend que c'eſt-là ce qui donne à Lyon le privilege excluſif de donner au Commerce les plus beaux fils d'argent. Il n'en eſt pas de même des fils d'or. Ceux de Paris &

d'Amſterdam ont des qualités différentes. La couleur de l'or de Paris eſt plus ſolide ; celle de l'or d'Amſterdam eſt plus vermeille, a plus d'éclat ; mais l'or de Paris, ayant plus de poids, eſt plus cher que celui d'Amſterdam ; enſorte qu'il établit le galon à un plus haut prix ſans mériter d'être plus recherché, toutes choſes d'ailleurs égales. Les Fabriques de Galons qu'il y a encore en très-petit nombre en Hollande, tirent leurs fils d'or d'Amſterdam, & ceux d'argent de Lyon; mais leurs galons y ſoutiennent avec peine la concurrence des galons de France. C'eſt cependant encore une branche de Commerce avec l'Etranger, ſur-tout en fils d'or d'Amſterdam

Les draps des Manufactures de Leyde & d'Utrecht ſoutiennent leur réputation. Les ſuperfins ſont auſſi bons & auſſi beaux que ceux des Manufactures étrangeres, & les noirs d'Utrecht ſont toujours ſupérieurs. Le camelot de Leyde égale celui de Bruxelles. Ce ſont dans ce genre deux Manufactures uniques. Les ratines conſervent auſſi leur ancienne réputation. Mais la cherté de ces Manufactures les a réduites à la conſommation intérieure. Il y a une différence dans les prix de ces Manufactures & de celles de France, des Pays de Limbourg, Verviers, Aix-la-Chapelle & Juliers, de huit à dix pour cent, ce qui eſt, dans les Marchés étrangers, un

déſavantage immenſe pour les Manufactures de Hollande. Ce déſavantage leur eſt aujourd'hui commun avec celles d'Angleterre dans les mêmes genres.

Les beſoins du Commerce ont fait introduire chez toutes les Nations qui navigent les Manufactures de Cordages, & c'eſt ſans doute l'une des plus anciennes de la Hollande. Riga, Konisberg, Mémel & Saint-Petersbourg en fourniſſent à preſque toutes les Nations, & c'eſt bien plus de ces cordages que les Hollandois font le Commerce avec les Nations du Midi, que de ceux de leurs Manufactures qui auroient bien de la peine à fournir à la conſommation immenſe de leur Marine.

Les Manufactures de Toiles dans les Provinces de Groningue, de Friſe & d'Oocriſſel ſe ſont toujours également ſoutenues. Les Manufactures de France, de Flandre & d'Allemagne n'ont pu faire mieux que de les approcher. Ces toiles, que l'on nomme toiles d'Hollande, diſtinguées des autres toiles, tant par la blancheur, la fineſſe, le grain, l'uni & la bonté, que par l'aunage & la maniere dont elles ſont pliées, occupent le premier rang dans le Commerce des toiles. C'eſt à Harlem, la Blanchérie de l'Europe la plus renommée, que l'on donne à ces toiles le luſtre & le beau blanc qui les diſtinguent.

Cette Blancherie ſert en même temps aux Négocians Hollandois à s'approprier des toiles des Manufactures étrangeres, qu'ils achetent en écrû dans la Weſphalie, dans le Comté de Juliers, dans la Flandre & dans le Brabant, qui, étant blanchies à Harlem, ſont produites dans le Commerce ſous le nom de toiles d'Hollande. Car cette Blancherie ajoute un nouveau prix aux toiles qui ſe trouvent d'ailleurs d'une bonne Fabrique. On a ſoin dans cette Blancherie, & cela ſans le ſecours d'aucun Réglement, de ne point donner aux toiles une longueur artificielle, comme on fait dans les Blancheries de Flandre, en les tordant au tourniquet, artifice lucratif, mais qui dégrade les toiles, en altere infiniment la qualité. On ne les tord à Harlem qu'à la main, & l'on emploie les cendres de la meilleure qualité.

Les Manufactures de Papier ont été dans l'état le plus floriſſant. C'eſt beaucoup qu'elles ſe ſoutiennent encore depuis qu'on les a infiniment multipliées en France & dans les Pays-Bas Autrichiens, dans des Pays ſur-tout où la main-d'œuvre eſt à très-bas prix, ce qui eſt un très-grand avantage dans une Manufacture qui occupe une grande quantité de mains. Ces Manufactures, aſſez récemment élevées & multipliées, ont porté un coup d'autant plus ſenſible à celles

de Hollande, que la ſortie du vieux linge, qui en eſt la matiere premiere, a été rigoureuſement interdite en France & dans les Provinces Autrichiennes. C'eſt cependant encore l'une des Manufactures des plus précieuſes pour la République, tant pour la conſommation intérieure qui eſt immenſe, que parce qu'elle fournit en même temps à l'exportation; & cette Manufacture ſe ſoutient comme quelques autres, par la raiſon toute ſimple, que les Manufacturiers ſe contentent d'un très-petit bénéfice, & qu'ils n'ont point le moyen de faire un meilleur emploi de leur argent.

L'exportation de l'argent de l'Europe pour payer les Manufactures des Indes, exportation qu'on a tant reprochée au Commerce des Indes Orientales, eſt déja bien diminuée, & diminue tous les jours par les progrès de l'induſtrie Européenne dans les mêmes genres. Nous devons donc regarder la Manufacture des Porcelaines comme l'une des plus précieuſes à l'Europe, parmi ce grand nombre de Manufactures modernes que l'induſtrie Européenne a élevées de nos jours à l'imitation de celles des Indes; telles que celles des mouſſelines unies, rayées & brodées, qu'on fabrique en Suiſſe & en France; des toiles de coton blanches & de toiles imprimées, qui ſurpaſſent celles des Indes par la beauté, le

goût & la varieté des deſſins, des pékins, des ſatins, des damas, des gourgourans, des cirſakas, des armoiſins & autres étoffes, qui égalent tout au moins les modeles Indiens. Les ſuccès de toutes ces Manufactures ſont aſſez grands & aſſez heureux, pour détruire inceſſamment en Europe l'uſage des Manufactures Indiennes, & réduire l'importation des marchandiſes des Indes Orientales aux matieres premieres, néceſſaires pour alimenter notre induſtrie, aux drogues & aux denrées dont notre luxe ne peut ſe paſſer. Enſorte que bientôt le Commerce des Indes Orientales, qu'on a regardé comme infiniment nuiſible à notre induſtrie, ſera l'une des branches du Commerce de l'Europe qui fournira le plus à ſes Peuples des moyens de ſubſiſtance.

Les porcelaines des Indes Orientales ont été pendant une longue ſuite d'années, l'un des articles de l'importation des Manufactures Indiennes qui enlevoit le plus d'argent à l'Europe; & les progrès de notre induſtrie, en imitant ces articles, ſont tels aujourd'hui, que cette exportation particuliére de notre numéraire eſt preſque détruite; car les porcelaines de la Chine & du Japon ne ſoutiennent plus la concurrence de celles de Saxe, de Vienne, de Hœcht dans l'Electorat de Mayence, de celles de Furſ-

tenberg, de Sèves, d'Eſpagne, de Louisbourg, de Munich, de Bareith, d'Anſpach, de Frakendal, de Copenhague, de Berlin, de Tournay, de Weeſp près d'Amſterdam.

Les porcelaines des Indes auront peut-être long-temps l'avantage que leur donne une rondeur & une proportion toujours égale. On n'a pu trouver encore en Europe des pâtes qui, comme celles des Indes, conſervent également bien leurs dimenſions dans le feu, ou dont les dimenſions données aux vaſes réſiſtent géométriquement à l'action du feu (1). Mais cet avan-

(1) La découverte de la porcelaine en Europe eſt dûe au haſard. Le Baron de Bœticher, Chymiſte d'Auguſte premier, Électeur de Saxe & Roi de Pologne, après avoir eſſayé différentes terres pour faire de bons creuſets, en employa une qui lui fut apportée de Meiſſen en Saxe. Comme les creuſets qu'il fit avec cette derniere étoient de la plus grande blancheur & de la plus grande ſolidité, il crut que cette terre feroit de la plus ſuperbe poterie. Ces tentatives réuſſirent. Ce Chymiſte eſſaya de mettre enſuite un émail ou couverte ſur cette terre, & parvint ainſi à faire de la porcelaine. Ces procédés furent très-long-temps ſecrets; mais les ſuccès de cette Manufacture de Porcelaine, & ſur-tout les grands profits qu'elle procuroit à la Saxe exciterent l'émulation des Chymiſtes des autres Pays. Le célebre M. Guettard, Membre de l'Aacadémie Royale des Sciences de Paris, & avant lui M. de Reaumur, ont beaucoup contribué à faire établir pluſieurs Manufactures de Porcelaine en

tage, qui n'eſt pas généralement ſenſible, & qui d'ailleurs n'attire l'attention que de peu d'amateurs, ne ſauroit balancer les avantages du goût, de la variété des modeles, de la variété & de la beauté des deſſins, & de la peinture des porcelaines d'Europe.

Celle qui a été établie, & ſoutenue par M. le Comte de Gronsfield à Weeſp, malgré tous les obſtacles que la cherté de la main-d'œuvre & le peu de ſubordination qu'on peut employer dans cette République, oppoſent au ſuccès d'un pareil établiſſement, égale les autres par la beauté des formes, le goût & les aſſortimens, & a le ſecret d'une pâte ſupérieure qui lui donne un mérite de plus. Une Nation auſſi in-

---

France. M. Macquer a perfectionné celle de Sève M. Hanon la Manufacture de Strasbourg & M. Anſtett celle de Niderwiller. Cette poterie précieuſe eſt un mêlange d'argille blanche (*) de quartz blancs, de taiſſons de vieille porcelaine mis en poudre & de gypſe ou plâtre calciné. Le mot de porcelaine vient du Portugais *porcellana*, qui veut dire une taſſe. Il paroît par cette dénomination que ce furent les Portugais qui, après avoir doublé le Cap de Bonne-Eſpérance dans le ſeizieme ſiecle, apporterent les premiers des ſoucoupes ou porcellaine de la Chine. M. le Comte de Milly, Membre de l'Académie Royale des Sciences, a donné un Traité eſtimé de l'art de faire cette précieuſe poterie.

(*) On trouve de cette argile à Meſſen & à Paſſaw en Baviere, à Caen, à Alençon, à Evreux, à Limoges & à Bordeaux en France.

duſtrieuſe que la Hollandoiſe, devoit prendre part, & même ſe diſtinguer dans ce nouvel eſſor de l'induſtrie Européenne, & dans un genre de Manufacture, dont le ſuccès exige une grande économie, un goût très-recherché dans les deſſins, la forme & les aſſortimens.

La Manufacture de Porcelaine de Weeſp, déja connue, vient de produire ſes Ouvrages au Public par l'établiſſement d'un magaſin à la Haye, avec tous les avantages de la richeſſe, de l'abondance & de l'aſſortiment. Mais ſi elle eſt ſupérieure, par le blanc & la pâte, à la porcelaine de toute autre Manufacture; ſi elle a encore l'avantage de ſoutenir le feu ſans éprouver la même altération que celle des autres Manufactures de l'Europe, il ne faut pas diſſimuler qu'elle a le même défaut qu'on reproche généralement à toutes les autres Manufactures de porcelaine, qui eſt l'inégalité de beauté (1). Cette imperfection pourroit peut-être

(1) La quantité de pieces difformes ou de rebut que donne chaque cuite de porcelaine dans toutes les Manufactures de l'Europe, doit être attribuée à la retraite que font au feu ces diverſes pieces; or cette retraite eſt une ſuite du peu de ſéjour de la maſſe ou pâte avec laquelle on fait la porcelaine dans les puits où elle doit entrer en fermentation. Plus cette pâte y vieillit, meilleure elle eſt. On prétend

être regardée avec beaucoup d'indulgence, ou même enviſagée comme un avantage pour le Public, dès qu'on établit, comme on a fait, dans la Manufacture de Weeſp, différens prix relatifs à cette imperfection. En général, tout Magaſin de marchandiſes de luxe doit être aſſorti, non-ſeulement des différentes ſortes, mais auſſi de différentes qualités & de différens prix, dans les mêmes genres, pour répondre également au goût & aux facultés des Acheteurs. Ainſi l'impoſſibilité où l'on a été juſques à préſent dans toutes les Manufactures de porcelaines, de ne produire que du parfait, donne cet avantage au Public, de pouvoir acheter des pieces de même goût, de même forme, dont le bas prix fait pardonner les défauts. Ces défauts ſont d'ailleurs peu ſenſibles, dans l'uſage, à un très-grand nombre d'acheteurs, qui y cherchent plutôt le bon marché que la perfection : & c'eſt le débit de ces ouvrages, qui ne ſont pas de la premiere beauté, qui ſoutient toutes les Manufactures de Porcelaine. Celles

---

qu'on doit la pétrir avec de l'eau de pluie diſtillée que l'on recueille dans le temps des équinoxes. Les Chinois laiſſent leur terre à porcelaine pendant cinquante années dans les puits, & en Europe on la retire au bout de ſix mois; encore croit-on avoir beaucoup attendu.

qui voudroient ſe piquer de ne produire que du parfait, où l'on caſſeroit rigoureuſement toute piece qui ne ſeroit pas ſans défaut, comme on faiſoit autrefois dans celle de Sèves, tomberoit néceſſairement par l'exceſſive cherté qu'elles ſeroient forcées de mettre à leurs ouvrages.

Les rafineries de camphre, de vermillon, de ſouffre, de borax, l'azur, le bray, de la réſine, du ſperma céti ou blanc de baleine, de ſel & de ſucre, occupent beaucoup de mains & fourniſſent à l'exportation: celle de ſel approviſionne avec un grand bénéfice pour la République, les Provinces Autrichiennes, le Pays de Liége & quelques Pays de l'Allemagne. Les rafineries de ſucre ont perdu beaucoup par la concurrence de celles qu'on a élevées de tous côtés; mais elles ont gagné d'ailleurs par les progrès des Colonies Berbices & de Surinam, qui fourniſſent aujourd'hui à ces rafineries, des ſucres qu'il falloit auparavant tirer de France. Cela eſt à peu près égal pour les Rafineurs, mais très-précieux à la République.

Les blancheries de cire ſont encore précieuſes à la Hollande pour le Commerce d'Eſpagne, où les Hollandois en portent beaucoup; ainſi que les fabriques d'amidon, qui fourniſſent beaucoup à l'exportation.

Les moulins à huile & à ſcie ſont un objet très-riche, quoiqu'ils occupent peu de bras : la conſommation intérieure d'huiles & de planches eſt très-grande. Ces deux articles fourniſſent encore beaucoup à l'exportation. La Hollande produit un peu de colzat, & en tire beaucoup du Brabant & de la Flandre. Les planches de bois des chênes que les Hollandois tirent du Palatinat par le Rhin, font une branche de Commerce très-riche avec la France, où on les appelle bois de Hollande, & où s'en fait toute la conſommation (1); car les Hollandois n'emploient aux planchers de leurs maiſons, & à toutes leurs boiſeries, que des planches de ſapin, que leur vernis & leur extrême propreté conſervent long-temps ſaines.

La Manufacture la plus importante, la plus

(1) Une bonne partie des bois que la France tire de la Hollande vient de ſon propre territoire, c'eſt-à-dire, des montagnes de Voſges; ils deſcendent par la Horn & l'Inn juſques à Straſbourg où ils ſont mis en radeaux pour deſcendre le Rhin. Il ne ſeroit pas impoſſible de les conduire à Paris, où il s'en fait de très-grandes conſommations, en exécutant certains canaux pour joindre la Saare à la Marne; projets dus à la ſagacité de M. le Maréchal de Vauban. Il conviendroit encore d'établir des ſcieries en France auſſi parfaites que celles de Sardam en Hollande; celles que j'ai vu dans les Voſges ſont peu économiques.

étendue, la plus riche & la plus néceſſaire, c'eſt la conſtruction des vaiſſeaux. Les Chantiers de l'Amirauté & de la Compagnie des Indes ſont immenſes, & ne ſont point comparables à ceux du Village de Sardam, que le Czar Pierre-le-Grand choiſit comme la premiere Ecole de l'Europe pour la conſtruction de toutes ſortes de bâtimens de mer, & où il mit pendant long-temps lui-même la main à l'œuvre en qualité de ſimple Ouvrier inconnu, pour s'en inſtruire, & apprendre à élever une Marine dans ſon vaſte Empire. La conſtruction eſt telle dans ce Village, qu'on dit que les Conſtructeurs s'obligeroient de livrer un vaiſſeau de guerre tous les jours, ſi on vouloit leur donner trois mois d'avance. La République paye à l'Etranger les matériaux de cette immenſe conſtruction; & le Commerce ſait bien enſuite faire rentrer dans l'Etat le prix de ces matériaux, & celui de la main-d'œuvre, par le moyen du fret, qui eſt la premiere baſe de tout le Commerce de la République, ſa branche la plus étendue & la plus riche. Après avoir déterminé la grandeur, le Port & la forme d'un navire, ſuivant que l'exigent la branche de Commerce & la navigation auxquelles on le deſtine, on doit une extrême attention à la bonté du navire, qui dépend d'abord de l'habileté & de la fidé-

lité du Conſtructeur ; enſuite de la bonté des matériaux, c'eſt-à-dire des bois, du fer, des cordages & des voiles.

La perfection de tous les bâtimens de Commerce conſiſte en général à être d'un grand port, & à pouvoir naviger avec peu de monde ; un vaiſſeau Marchand doit bien aller, bien gouverner, bien porter la voile, peu dériver ; avoir des mouvemens doux, contenir beaucoup de marchandiſes, & ne doit pas exiger un équipage nombreux. Mais il n'eſt pas facile de connoître un vaiſſeau qui a toutes ces qualités. Il eſt bien plus difficile encore de trouver une méthode de conſtruction capable de les lui donner toutes. Les défauts, même ceux qui ſont eſſentiels, échappent à la vue. Le coup d'œil eſt trompeur, dit M. Duhamel, & il y a ſi peu de différence entre un bon vaiſſeau & un vaiſſeau médiocre, qu'il eſt arrivé quelquefois que deux vaiſſeaux qui étoient ſur le chantier, celui auquel on donnoit la préférence, s'eſt trouvé moins bon que celui qu'on regardoit avec une eſpece de mépris. En effet, l'œil peut il être aſſez juſte pour juger ſi les capacités de la carene ſont proportionnelles au poids du vaiſſeau armé ? La ſimple inſpection eſt-elle ſuffiſante pour juger ſi les capacités de l'avant & de l'arriere ſont proportionnelles au poids que cha-

cune de ſes parties doit porter ? Si cependant cette proportion n'eſt pas bien obſervée, le vaiſſeau ſera noyé à l'avant ou à l'arriere ; & ſi on corrige ce défaut par le leſt ou par l'arimage, ſes mouvemens ſeront rudes ; il fatiguera beaucoup ſa mâture. Quelque habitué que l'on ſoit à voir des vaiſſeaux, ajoute M. Duhamel, peut-on aſſigner préciſément la poſition de leur centre de gravité, la vraie courbure des lignes d'eau ? C'eſt cependant de toutes ces choſes, & de bien d'autres, qui ſont auſſi difficiles à appercevoir, que dépendent les bonnes ou mauvaiſes qualités des vaiſſeaux ; ce ſont celles qui font qu'un vaiſſeau eſt manqué, ou qu'il a toutes les bonnes qualités qu'on déſire.

On approche dans la conſtruction Hollandoiſe, de l'exactitude de toutes ces connoiſſances, autant qu'il eſt poſſible, & que peuvent le permettre la nature du Commerce de la Hollande, & celle de ſes attérages & de ſes ports. On y excelle ſur-tout pour l'économie & la légéreté des manœuvres ; ce qui donne un grand avantage pour le bon marché & même pour la ſûreté de la navigation. Un équipage peu nombreux manœuvre mieux, plus vîte & plus facilement.

Il ſeroit cependant à déſirer qu'on adoptât en Hollande l'uſage des Anglois, qui ont ſou-

mis les Conſtructeurs à préſenter leurs plans de conſtruction à l'Amirauté, & à en obtenir l'approbation. Un uſage ſi ſage, auquel les Anglois doivent l'avantage général de leur conſtruction, porteroit peut-être bientôt en Hollande l'Art de conſtruire des vaiſſeaux à ſon plus haut degré de perfection, donneroit de nouveaux avantages à ſon Commerce, & il en réſulteroit un bien infini pour l'humanité.

Il eſt bien moins difficile de faire choix de bons matériaux. La même eſpece de bois a différens degrés de bonté ſuivant le local. En général, les bois du Midi ſont meilleurs que ceux du Nord, & ceux qui croiſſent ſur les montagnes ſont ſupérieurs à ceux des bas fonds. Les différens terreins, les différentes expoſitions & l'âge donnent des qualités différentes. Un bois pourri, un bois paſſé, un bois trop vieux, donnent une mauvaiſe conſtruction. M. de Buffon a fait une infinité d'expériences pour connoître la force du bois. Le bois des branches, celui du ſommet & de la tige d'un arbre eſt la partie la plus foible : tout le bois jeune eſt moins fort que le bois plus âgé. Le bois qui a du reſſort réſiſte beaucoup plus que celui qui n'en a pas. Le bois qui, dans le même terrein, croît le plus vîte, eſt le plus fort : celui qui a crû lentement dans les cercles annuels ou couches

ches ligneuſes, ſont minces, eſt moins fort que l'autre. Car on compte aiſément ſur la coupe tranſverſale du tronc, le nombre de ces cercles annuels, qui ſont diſtinctement ſéparés les uns des autres, & qui ſont l'accroiſſement de l'arbre de chaque année. M. de Buffon a trouvé que la force du bois eſt proportionnelle à ſa peſanteur; de ſorte qu'une piece plus peſante qu'une autre de même longueur & groſſeur, ſera auſſi plus forte à-peu-près en même raiſon. On peut, ſuivant cette obſervation, comparer la force du bois qui vient de differens Pays & qui croît dans différens terreins. C'eſt ſur-tout dans les courbes, dont la force ne ſauroit être aſſez grande pour rendre la conſtruction ſolide, puiſqu'elles ſervent à lier le vaiſſeau, qu'on pourroit faire une application très-utile de l'obſervation de M. de Buffon.

Le fer doit être choiſi doux. Il eſt ſur-tout important que le fer des chevilles ne ſoit pas caſſant. Un bon Conſtructeur n'en emploie aucune qu'après en avoir fait l'épreuve. Nous ne connoiſſons encore, juſques à préſent, de fer qui ait les bonnes qualités que demande le ſervice de la Marine, que les fers de Suéde & d'Eſpagne. Quoiqu'on ait donné de grandes perfections à l'art des fourneaux à fer en France & en Allemagne, les fers d'Eſpagne & de Suéde

ſont toujours en poſſeſſion de la préférence.

On emploie une quantité immenſe de cordages pour agréer un vaiſſeau. On diſtingue ſur-tout ceux qui ſont compoſés du chanvre de Konigsberg & ceux qui ſont faits avec du chanvre de Moſcovie. Les premiers ſont eſtimés à Amſterdam vingt pour cent de plus. Celui de Riga n'eſt inférieur à celui de Konigsberg, que de quatre pour cent. Les voiles ſont formées de pluſieurs lez de toile ordinaire de chanvre écru, couſus enſemble par les liſieres, & bordées tout au tour d'un cordage nommé ralingue, qu'on attache aux vergues & aux étais du vaiſſeau pour le faire voguer par le ſecours du vent qui s'y engouffre ; ce qui exige une toile forte & faite exprès pour ſoutenir la force du vent. Les toiles de Bretagne, celles ſur-tout connues ſous le nom de *Royales*, ont été réputées pendant long-temps les meilleures pour faire des voiles, & on en fabrique aujourd'hui de bonnes preſque par-tout.

Toutes ces connoiſſances ſont néceſſaires aux Négocians Etrangers qui font conſtruire des vaiſſeaux en Hollande, ou qui y commettent des achats de matériaux propres à la conſtruction, pour diriger les ordres qu'ils donnent à leurs correſpondans ; & aux Négocians Nationaux, pour bien faire conſtruire pour leur

compte, ſoit pour celui des Etrangers, ou pour faire des achats. Car indépendament de la conſtruction, la Hollande eſt toujours le plus grand marché de l'Europe, en toutes ſortes de matériaux, & de toutes ſortes de qualités, propres au ſervice de la Marine; & en même temps, le Pays où l'on ſait le mieux apprécier les différentes qualités des matériaux de conſtruction. On donne aux vaiſſeaux qu'on conſtruit en Hollande pour le compte des Etrangers, toutes ſortes de formes, & l'on y fait choix des différens matériaux, conformément aux ordres qui ſont donnés; ce qui fait que les bâtimens de même charge ſont plus ou moins chers, ſuivant les ordres des Commettans.

La Fabrication des Toiles peintes, ou Imprimerie de Toiles de coton, a perdu infiniment de ſes avantages. On les a trop multipliées depuis peu d'années dans les Pays où la main-d'œuvre eſt à bas prix, en France, en Suiſſe & dans les Pays Bays Autrichiens. C'eſt une concurrence qu'il eſt impoſſible à la Hollande de ſoutenir.

La Ville d'Amſterdam poſſede une Fabrication qui eſt à l'abri de l'effet de la concurrence; du moins elle n'a que celle de Londres à craindre, qui, juſques à préſent, n'a été que très-foible, & celle d'Anvers & de Paris ſont très-

peu de choſe. C'eſt la taille des diamans ; c'eſt-à-dire, l'égriſage, le clivage & le poliment. Amſterdam eſt la ſeule Ville qui poſſede au plus haut degré de perfection l'art de tailler les diamans & l'art de cliver, c'eſt-à-dire, de réduire en petits diamans, de gros diamans qui ſont dégradés par des points noirs ou par des glaces. Cet art eſt ſoutenu par celui qu'ont eu les Négocians d'Amſterdam de ſe donner le Commerce du diamant brut, tant des Indes Orientales que du Bréſil, & d'en établir chez eux la premiere main en Europe. Car indépendamment des diamans que les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes rapportent des Indes Orientales, on envoie également vendre à Amſterdam le brut qui arrive à Londres & à Lisbonne ; ici ſi le Commerce entretient & nourrit l'art à ſon tour ; l'art ſert infiniment à ſoutenir ce Commerce, parce que ſi on vouloit acheter du brut ailleurs qu'à Amſterdam, on ſeroit toujours dans la néceſſité de l'envoyer pour la taille dans cette Ville. De ſon côté, le Commerce n'a point à craindre la déſertion d'ouvriers, qui ne trouveroient point d'ouvrage ailleurs. Ce Commerce eſt tous les ans un objet de pluſieurs millions de florins ; & dans ce Commerce, il en appartient à la main-d'œuvre plus de ſix florins par karat. Il en eſt de même du rubis ;

mais la taille en eſt infiniment moins chere, parce qu'elle n'exige ni l'uſage des moulins, ni celui de la poudre à diamans, & qu'elle ſe fait à la meule. C'eſt d'ailleurs une branche d'induſtrie de Commerce très-bornée. Les rubis qui méritent de l'attention ſont fort rares.

Les Manufactures, ſur-tout celles du grand luxe, auxquelles l'économie Hollandoiſe ne permet qu'un débouché bien foible dans l'intérieur, devoient ſubir les décroiſſemens qu'on vient d'obſerver. Trois cauſes ont concouru à les réduire dans cet état. Les progrès de l'induſtrie chez les autres Nations, la décadence du Commerce des Hollandois & des dettes publiques.

L'Italie, la France, la Flandre, la Hollande & l'Angleterre, ont été les ſeules Nations induſtrieuſes de l'Europe & l'ont approviſionnée pendant long-temps de toutes ſortes de toiles, d'étoffes de laine & de ſoie & des productions d'une infinité d'autres Manufactures. Preſque toutes les Manufactures ſe ſont répandues dans une partie de l'Allemagne, dans le Nord, juſques dans la Ruſſie. Déja la Ruſſie ne tire preſque plus que des draps ſuperfins de chez les Nations induſtrieuſes. Le Danemarck a des Manufactures floriſſantes, & la Suede ne ceſſe de faire des efforts pour en acquérir. Toutes les

N tions recherchent aujourd'hui avec ſoin les moyens de perfectionner les Arts connus & de reculer les limites de leur induſtrie & de leur Commerce. Cependant, il y a encore en Europe des débouchés pour la plupart des Manufactures; mais attendu que la concurrence s'eſt infiniment accrue, ce débouché n'appartient, ſi on en excepte quelques articles de Manufactures uniques, qu'au bon marché & au bas prix de la main-d'œuvre.

Cette concurrence éloigne néceſſairement des Marchés les Manufactures qui ne peuvent être produites qu'à un haut prix, & fait infailliblement tomber celles qui ne peuvent être vendues qu'à perte. C'eſt-là la ſituation où la concurrence a mis des Manufactures que la Hollande ne pouvoit ſoutenir que par une main-d'œuvre extrêmement chere, & cette cherté a deux cauſes qu'il eſt impoſſible d'éloigner; l'abondance de l'argent, qui, ayant avili le ſigne de la valeur de la main-d'œuvre, en a fait hauſſer le prix; & les impôts, que la néceſſité de payer les intérêts des dettes qubliques, a fait étendre juſques ſur les choſes les plus néceſſaires à la vie.

La ſcience du Commerce a des maximes générales qui conviennent à toutes les Nations, & d'autres, qui, au lieu d'être ſalutaires dans

certains Pays, y ſeroient très-deſtructives. On doit élever, animer par-tout l'induſtrie, la ſoutenir & l'étendre ſur les mêmes principes. Mais la ſituation, le climat, les productions naturelles n'étant pas les mêmes dans tous les Pays, l'induſtrie doit y être portée ſur des objets différens. Les diverſes branches de l'Art, ainſi que les productions de la Nature, ſont diviſées à l'infini; mais toutes ne peuvent pas être cultivées par-tout avec le même ſuccès. Preſque toutes les ſortes de Manufactures ſont en France comme dans leur véritable Patrie: la plupart des matieres y abondent, & par les ſoins d'une bonne adminiſtration, les Négocians y fourniſſent à un bon prix celles qui y manquent. Il eſt facile de conſerver toujours les Manufactures dans un Etat qui a de vaſtes Provinces où l'on ne connoît pas d'autre Commerce que celui de la culture des terres & des Manufactures, où l'on ne peut point en faire d'autres. C'eſt ce qui tient éloignée la trop grande abondance du numéraire, qui, en rendant cheres toutes les choſes néceſſaires à la vie, fait infailliblement tomber les Manufactures par le prix exceſſif qu'elle met à la main-d'œuvre. L'Angleterre a joui pendant long-temps des mêmes avantages qu'elle commence à perdre par la ſomme exceſſive des ſignes de valeur qu'elle s'eſt donnée,

bien plus deſtructive encore que le numéraire réel. Les Anglois feront de vains efforts pour arrêter la décadence de leurs Manufactures, tant qu'ils laiſſeront ſubſiſter l'excès de leur numéraire fictif & des impôts néceſſaires pour en ſoutenir le credit. Les Hollandois ſont ſans agriculture, parce qu'ils n'ont point de terres à cultiver; occupés à faire la Banque & le Commerce d'économie de toute l'Europe, en poſſeſſion de tout ce qu'il y a de plus riche dans le Commerce de l'Indoſtan, de la Chine & du Japon, ils ne pouvoient conſerver des Manufactures qu'un moment. Ils adopteroient inutilement les maximes & les Réglemens qui ſoutiennent en France les Manufactures dans un état floriſſant; l'abondance du numéraire dont leur Commerce d'économie, leur Commerce de Banque & des Indes ont ſurchargé leur circulation, & les impôts ſur les choſes les plus néceſſaires à la vie, ne pourroient leur permettre de conſerver des Manufactures que celles qu'exige l'entretien de leur Marine ou qui ſont ſoutenues par la conſommation intérieure.

La Librairie a été autrefois dans un état floriſſant; on connoît encore en Hollande de grandes fortunes qui n'ont point eu d'autres ſources que cette branche de Commerce; & les éditions des Elzevirs montrent bien que l'Art de l'Impri-

merie y avoit été porté au plus haut degré de perfection. Cette branche de Commerce eſt aujourd'hui extrêmement tombée. Elle entretient cependant encore un grand nombre d'Imprimeries, principalement à Amſterdam, à Leyde, à la Haye, & une Fonderie en Caracteres à Harlem qui eſt renommée & mérite ſa réputation.

La ſupériorité que la Librairie de France a priſe a infiniment reſtreint celle de la Hollande. Celle-ci a pluſieurs déſavantages qui ne lui permettent pas de faire fleurir l'induſtrie qui tient à l'Imprimerie. Le papier eſt plus cher qu'en France, & les Libraires Hollandois ont bien moins d'occaſions de ſe procurer de bons manuſcrits que les Libraires de France. La Hollande n'étant point d'ailleurs pour les livres un Pays de conſommation, les Libraires ſont obligés de faire une partie de leur Commerce ſur des échanges, & il ne leur arrive preſque jamais de ſe défaire d'une édition au comptant. Ils ſont en même temps les Libraires de l'Europe qui reçoivent le plus de préjudice de la contre-façon; eſpece de brigandage qui déſole le Commerce de la Librairie, & d'autant plus fâcheux qu'on n'a d'autres moyens pour prévenir cet abus que les foibles reſſources de l'art du Commerce. Cependant on paie ſur les Livres

un droit d'entrée & de ſortie de quatre pour cent. La ſituation de cette branche de Commerce demanderoit une exemption entiere.

La reſſource du Commerce de la Librairie de Hollande eſt dans les Foires de Leipſick, dont la Librairie fait la principale richeſſe. C'eſt-là que les éditions de Hollande trouvent leur plus grande conſommation. Leipſick eſt un entrepôt immenſe de la Librairie. Tous les Libraires de l'Europe y négocient pendant les foires ou en perſonne ou par commiſſion, ſi on en excepte ceux de France & d'Angleterre qui, ayant chez eux une grande conſommation, ſe livrent peu au Commerce de Leipſick. Les Libraires y trouvent ſouvent le débit d'une édition entiere. On y fait des échanges, & beaucoup plus de ventes qui ſe font à crédit d'une Foire à l'autre, c'eſt-à-dire, de ſix mois à chaque Foire les comptes ſe ſoldent & tous les Libraires s'ouvrent un compte nouveau pour être ſoldé à la premiere Foire. Il n'y a peut-être point de branche de Commerce qui ſoit traitée d'une maniere ſi ſimple, ſi facile & avec plus de bonne foi.

La ſituation actuelle du Commerce des Arts en Europe ne laiſſe à la République qu'un moyen de relever ſes Manufactures, ou du moins d'en ſoutenir le nombre. Il faut jetter les yeux ſur les Colonies de l'Amérique, c'eſt-là

le débouché le plus certain & le plus heureux que les Nations Européennes puiſſent ſe donner pour ſoutenir leur induſtrie. La République peut multiplier encore ſes Conſommateurs dépendans dans cette partie du monde, en y animant l'agriculture & les défrichemens. Elles font déja une aſſez grande conſommation de toutes ſortes de toileries, de petites étoffes & de tout ce qui ſert au vêtement & au luxe; & ce ſeroit procurer un encouragement précieux, bien juſte & bien naturel, que de donner dans l'importation qu'on y fait continuellement de cette claſſe de marchandiſes, la préférence à celles qui ſont du produit des Manufactures nationnales. Il ſemble qu'il ſeroit facile de leur aſſurer ce débit par une Loi prohibitive, qui ne permettroit l'introduction dans l'Amérique d'aucun article des Manufactures étrangeres qui pourroit être fourni par les Manufactures nationales.

Si l'on vouloit faire une Loi dont l'objet paroît ſi utile, on ne devroit pas être arrêté par des conſidérations particulieres à l'égard du Commerce que Saint-Euſtache & Curaçao peuvent faire aux côtes de la nouvelle Eſpagne, ou aux iſles Françoiſe. Ce Commerce, contraire aux Loix reſpectives des Nations & à leurs Traités, eſt ignoré du Gouvernement & ne ſauroit attirer ſon attention, s'il étoit propoſé comme

un obſtacle à un Réglement utile, qui pourroit être déſavoué & rejetté.

Finiſſons cet article par les ſages réflexions du grand Penſionnaire de Wit, qui méritent bien plus encore aujourd'hui l'attention du Gouvernement, que dans les temps où ſes Mémoires furent publics. « La navigation, dit-il, la pêche, » le Commerce & les Manufactures qui ſont les » quatre colonnes de tout Etat, & qui y donnent la ſubſiſtance à la plupart des Citoyens, » & attirent dans le Pays toutes ſortes d'Etrangers, ſont autant de choſes qu'on ne doit jamais laiſſer languir, ni charger de taxes, à » moins toutefois que la néceſſité ne ſoit ſi preſſante qu'on puiſſe regarder le Pays comme menacé de ſa ruine entiere. En pareil cas même, » il ne faudra ſe permettre de porter coup à » cette baſe fondamentale, qu'avec la perſpective de pouvoir un jour rétablir les choſes ſur » l'ancien pied. On ne ſauroit donc ſe trop preſſer de ſupprimer les taxes dès que la tempête » a ceſſé, & encore aura-t-il été d'abord à propos de ne point toucher du tout aux Manufactures, parce que ces établiſſemens nous ſont » communs avec nos voiſins, & que nous ſommes obligés de tirer de l'Etranger bien des » drogues & des matériaux qui leur ſont néceſſaires. »

CHAPITRE IX.

De l'Agriculture de la Hollande.

TOUT le monde ſait que l'agriculture n'eſt pas l'objet principal de la Nation Hollandoiſe, qui s'attache plus particuliérement à faire fleurir ſon Commerce & ſes Manufactures. Comme ſon territoire eſt très-petit en comparaiſon du nombre de ſes Habitans, il eſt abſolument néceſſaire que les Arts & l'induſtrie y ſuppléent pour leur procurer ce qui leur eſt néceſſaire. D'ailleurs, il y a pluſieurs terres ſi favoriſées de la Nature, que les richeſſes qu'elles procurent au Commerce & aux Manufactures pourroient ſeules en rendre la culture avantageuſe. Le ſol de la Hollande eſt de deux ſortes, bons & mauvais; mais ce Pays eſt ſi malheureuſement ſitué, que le bon terrein n'a pu être acquis & ne ſauroit être conſervé que par des monumens prodigieux de l'induſtrie de ceux qui l'habitent. J'entends par ces monumens ces digues ſurprenantes, qui empêchent que les terres les plus baſſes, qui ſont en même temps les plus belles, ne ſoient ſubmergées par la mer. En effet, la partie la plus élevée de la Friſe, des Provinces d'Overyſſel, de Gueldres & de Zutphen contien-

nent en général une grande quantité de mauvaiſes terres ſabloneuſes & incultes. Cette proportion entre ces terres & les bonnes eſt beaucoup plus grande qu'on ne ſe l'imagine communément, & étoit la même lorſque la République étoit vraiſemblablement dans un état plus floriſſant. Davenant, qui peut être regardé comme un Auteur très-exact, nous apprend qu'il y avoit dans les Provinces-Unies en 1688 huit millions d'âcres, meſure d'Angleterre, qui étoient loués, avec les maiſons & les Fermes, quatre millions ſterlings. Maintenant on ne compte plus que dix ſchellings pour le loyer d'un âcre, en y comprenant les maiſons dans un Pays où l'on trouve une quantité prodigieuſe de Villes. Ces circonſtances doivent diminuer le prix du loyer de chaque âcre, & le faire réduire de dix ſchellings à ſix, ſuivant toute vraiſemblance, ou à ſept au plus; ce fait, qui eſt très-extraordinaire, nous fait voir qu'un vaſte Commerce, de floriſſantes Manufactures & des richeſſes immenſes ont peu contribué à hauſſer le prix des terres quoiqu'elles ſoient défendues par des digues de la plus grande ſolidité. Ce Pays eſt néanmoins ſi peuplé qu'on ne compte que trois âcres & demi pour la nourriture de chaque individu, & les terreins s'y louent cependant moins cher qu'en France & en Angleterre. Ce fait eſt un des plus curieux

& mérite l'attention des Politiques. Un nombre conſidérable d'Ecrivains ont inſiſté ſur les grands avantages que les terres procurent lorſque le Commerce & les Manufactures fleuriſſent dans les Contrées où elles ſont ſituées. L'exemple de la Hollande nous prouve cependant que toutes ces maximes ſont ſujetres à des exceptions. En admettant d'abord qu'un Pays ſoit ſi prodigieuſement peuplé qu'on ne puiſſe pas y adjuger quatre âcres pour nourrir chaque perſonne & que ce Peuple ſoit le plus riche de l'Europe, que les Arts & les Manufactures y ſont floriſſans & que ſon induſtrie ſoit des plus grandes, doit-on en conclure que le ſol qu'il habite doive être loué très-cher? Il ſeroit très-naturel de le préſumer; cependant quelle eſt la raiſon pour laquelle les terres ſe louent beaucoup plus bas en Hollande malgré le concours de ces mêmes circonſtances qui devroit en faire hauſſer ſinguliérement le prix?

Je conçois très-facilement la raiſon de cette ſingularité. Les terres ſe louent en général très-bas dans les Provinces-Unies; mais dans les parties qui ſont les plus riches & les plus peuplées, elles ſe louent auſſi cher que dans tout autre endroit de l'Europe. La petite étendue de ces Contrées ne ſauroit détruire ce fait. Le Peuple y eſt occupé en général à des objets qui n'ont

aucun rapport avec la culture de l'intérieur du Pays. D'ailleurs, les Hollandois ont pour maxime d'avoir une quantité immenſe de grains dans leurs magaſins qu'ils achetent quand il eſt à bon marché à Dantzick & à Londres. Ils importent beaucoup de proviſions de l'Irlande, telles que du bœuf ſalé, & ſur-tout beaucoup de beurre. Leurs fromages viennent de différens endroits & ils font venir une quantité prodigieuſe de bétail du Danemarck & du Holſtein; ajoutez à cela que leurs pêches ſont les plus conſidérables de l'Europe; je ne parle pas ſeulement de la baleine qui ne fournit rien de bon à manger; mais encore de la pêche & du cabilleau, qui nourrit une quantité prodigieuſe de Peuple. On ſait très-bien que les importations ſont ſi conſidérables en Hollande & qu'elles s'y font d'une maniere ſi bien réglée qu'on n'a jamais éprouvé de famine dans ce Pays, ni même de grandes diſettes, quoiqu'il ne produiſe pas la cinquiéme & même la dixieme partie du grain qui s'y conſomme. Enfin, il n'y a point de Contrée où le prix des denrées ſoit auſſi uniforme.

Il eſt maintenant évident que toutes ces circonſtances ne peuvent qu'influer beaucoup ſur le prix des productions de la Hollande; car chaque Fermier de Pologne ou de la Séelande

entre

entre en concurrence avec les Fermiers de ce Pays (1). Il n'y a point de denrée dont ce dernier puiſſe augmenter le prix quand les magaſins ſont remplis de celles qui viennent de diverſes Contrées où le prix en eſt toujours très-bas. Comme les importations ſont très-conſidérables & très-fréquentes, il y a peu de productions où les Cultivateurs Hollandois n'éprouvent pas les effets de la concurrence. Le lait, le beurre frais, les œufs, la viande de boucherie ſont les ſeuls articles qui en ſont exceptés. Le fromage, les grains de toute eſpece, le beurre ſalé, &c. viennent tous de dehors.

(1) Malgré la diſtance qui ſépare la Pologne de la Hollande, il n'en eſt pas moins vrai que les Cultivateurs de ces deux Contrées ſont en concurrence. Les fertiles campagnes de la Pologne ſont preſque toutes enſemencées en froment. Avant que le luxe eût ſoumis ce malheureux Pays à la diſcrétion des Marchands de Dantzick, ces derniers alloient eux-mêmes en Pologne pour y faire leurs empletes de grains qu'ils revendoient enſuite aux Hollandois; on voit encore à Caſimir les reſtes de leurs magaſins. Mais dès que les Polonois eurent reçu de l'argent des Danziquois ſur leurs moiſſons, ceux-ci les forcerent à venir chez eux pour y vendre leurs denrées. Ils y mettent le prix qu'ils veulent & leur revendent ce dont ils ont beſoin auſſi cher qu'ils le peuvent. La Pologne ne cultive donc plus que pour Dantzic, & cette Ville n'accapare plus que pour la Hollande.

Telle eſt la raiſon pour laquelle les terres ſont toujours louées à très-bas prix les unes dans les autres en Hollande. Ne pourroit-on pas demander ſi l'importation n'a pas été portée trop loin dans ce Pays ? Si l'on m'objecte que toutes les denrées que produit la Hollande ſont cependant très-cheres, & que l'importation devient par conſéquent neceſſaire, je répondrai que cette cherté n'eſt que l'effet des droits conſidérables qui ſe perçoivent dans ce Pays ſur toutes les denrées. Il n'y a pas un ſeul œuf, ni une ſeule livre de viande & autre denrée de cette eſpece, qui ne ſoit ſujette à un droit. La cherté des vivres ne fait pas l'avantage du Fermier ni celui du Cultivateur, puiſque tout le bénéfice paſſe dans les coffres de l'Etat ou dans les poches des Marchands en détail.

Quant aux riches pâturages dont j'ai eu ſouvent l'occaſion de parler dans le cours de mon voyage, comme ils ſe trouvent dans les Provinces les plus peuplées de la Hollande, & près des grandes Villes, ou ſur les bords des canaux, elles ſe louent très-cher ; car leurs productions, à quel haut prix qu'on les mette, ne peuvent être balancées par le fourrage qu'on ne ſauroit tirer de l'étranger. D'ailleurs, ces prairies ſont d'une ſi grande fertilité, que cette ſeule cauſe ſuffiroit pour les faire louer très-cher.

Je remarquerai encore que toutes les branches d'induſtrie qui ſont ſuſceptibles d'encouragement de la part d'une Nation, ſont toujours celles qui y proſperent le plus. Comme le Commerce eſt l'objet auquel s'appliquent particuliérement les Hollandois, & que les Manufactures ſont celui avec lequel il a plus de rapport, ces deux branches ont dû néceſſairement devenir très-floriſſantes dans leur Patrie. Pour ce qui eſt de l'agriculture & des avantages que procurent les terres, ils ſont abſolument ſoumis à ces deux parties. En effet, l'importation des grains, & celle des autres denrées, eſt abſolument ruineuſe pour le Fermier. On ne fait cette obſervation en Hollande, que parce que l'importation y eſt un objet de Commerce. Je dois ici obſerver qu'une pareille conduite eſt analogue à la ſituation & aux intérêts de la République des Provinces-Unies. La nature & le haſard l'ont placée de concert dans un marais abandonné, où il n'y avoit qu'une induſtrie pareille à celle de ſes Habitans, qui aient pu en faire une Nation indépendante. Un pareil Etat ne peut avoir des reſſources & d'appui que dans le Commerce, la pêche & la navigation. Ce furent en effet les ſeules qui purent favoriſer ſes premieres expéditions Maritimes contre les Eſpagnols leurs anciens maîtres; c'eſt auſſi pour

cette raiſon que les Hollandois eurent la ſageſſe de s'appliquer à ces trois objets avec la plus grande ardeur & la conſtance la plus ſoutenue. Pour ce qui eſt de l'agriculture, de quelle utilité pouvoit-elle être à une Nation qui ne poſſédoit pas encore aſſez de terres pour qu'elle pût ſeule la rendre indépendante? La néceſſité força les Hollandois à ſe tourner du côté du Commerce. Mais quel génie plus étendu que celui de Lycurgue ou de Monteſquieu auroit pu les déterminer à faire un pareil choix, ſi ce n'eſt la néceſſité. L'induſtrie jouera toujours le plus grand rôle dans un Pays ingrat où le ſol refuſe tout à la pareſſe. Il ne reſte pas d'autre parti à prendre à un Peuple nombreux dans une pareille circonſtance, ou de faire uſage de toute ſon induſtrie, ou de reſter en proie à la miſere. Telle eſt cette cauſe qui eſt ſi ſupérieure à toutes les autres. Enfin, on s'eſt ſi peu intéreſſé aux progrès de l'agriculture en Hollande, que le prix auquel on y porte certaines portions de terrein, n'eſt que la ſuite de cette richeſſe, que le Commerce a répandu dans le Pays.

Les grands progrès que les Hollandois ont fait dans le Commerce ont tellement excité l'émulation des autres Peuples, qu'ils s'empreſ-

ſent tous à les imiter ; mais il me paroît qu'ils négligent trop de faire attention aux différences eſſentielles qui ſe trouvent ſouvent entre les diverſes Contrées. La France, l'Angleterre, la Suéde & la Ruſſie poſſédent des Etats très-étendus, & renferment par conſéquent des champs très-vaſtes ; elles doivent donc s'appliquer plus particuliérement à l'agriculture, qu'une République dont le territoire eſt borné, en comparaiſon des Etats de ces Puiſſances. Ces différentes Nations, ſur-tout la France & l'Angleterre, ont tellement imité les Hollandois, qu'elles ont négligé la culture de leurs terres & lui ont préféré les intérêts de leur Commerce. Une pareille politique, qui eſt très-fauſſe, ſans contredit ; car telle conduite que la néceſſité & la ſageſſe rendent très-utile, & même indiſpenſable, dans un Pays qui ne contient que huit millions d'âcre, ſera ſûrement funeſte dans un Etat qui en contiendra quatre-vingt ou cent millions. Si les Hollandois ne s'étoient appliqués qu'à la culture de leurs terres, les ſecours qu'ils en auroient retiré n'auroient jamais ſuffi pour faire une Nation redoutable & indépendante ; il n'en eſt pas de même des Peuples dont les poſſeſſions ſont très-étendues.

Un Ecrivain Anglois, d'une très-grande réputation, Sir William Petty, publia un Ou-

vrage ſous le regne de Charles ſecond, qui étoit l'époque la plus brillante de la Nation Hollandoiſe, dont l'objet étoit de la propoſer pour modele à ſes Compatriotes. Il eſſaya de prouver 1°., que le ſeul moyen qu'ils pouvoient employer pour devenir également riches & formidables, étoit de ſe faire tous Marchands & Matelots. 2°. Qu'un Pays n'étoit réellement utile, qu'autant qu'il étoit très peuplé. 3°. Enfin, que, s'il étoit poſſible, il faudroit faire crouler dans la mer l'Irlande, l'Ecoſſe & le Pays de Galles après en avoir fait paſſer tous les Habitans en Angleterre. Une pareille opinion & pluſieurs autres de cette nature n'étoient que la paraphraſe de l'Hiſtoire de l'élévation de la République de Hollande. Il n'y a rien de plus dangereux qu'un pareil ſyſtême, & de vouloir choiſir une ſituation pareille à celle du Pays où la néceſſité a fixé les Hollandois. Si cette ſage Nation poſſédoit des Etats auſſi étendus que l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande, elle n'auroit pas adopté la même politique qu'elle a ſuivi dans les marais des Provinces-Unies.

C'eſt pour ces différentes raiſons que les Etats de l'Europe, dont les poſſeſſions ſont très-vaſtes, paroiſſent ignorer leurs véritables intérêts, quand ils montrent tant de zele pour augmenter leur Commerce & leurs Manufactures pour en

exporter le produit, & lorſqu'ils négligent leur agriculture pour mieux remplir ce premier objet. Une pareille conduite eſt l'erreur de certains Politiques bornés qui veulent porter leurs vues trop loin. Une grande Puiſſance, ſecondée par d'immenſes richeſſes, peut opérer des prodiges; mais il y a beaucoup plus de mérite & d'intelligence en diſtinguant les objets comme ils doivent l'être, & en accordant à chacun d'eux l'attention qu'ils méritent, qu'en voulant les créer. La maniere d'employer les hommes doit toujours être ſubordonnée à la nature du ſol & à la poſition du Pays qu'ils habitent; enfin, les efforts que l'on doit en attendre ſeront toujours en raiſon de leur climat. L'induſtrie peut être très-grande chez un Peuple & le faire parvenir au plus haut degré de gloire & de richeſſe quand il agira d'après des principes auſſi naturels. Il peut auſſi arriver au même but en s'oppoſant à la Nature & voulant tout devoir à l'Art; mais qu'en réſultera-t-il? Les richeſſes & la puiſſance que lui procurent les premieres cauſes ſeront ſolides & durables, au lieu que les avantages qu'il retirera des ſecondes ſeront toujours précaires & de peu de durée. Mais revenons à notre objet.

On doit remarquer dans l'agriculture de la Hollande la richeſſe des pâturages & les grands

ſoins que les Peuples de cette Contrée prennent de leurs beſtiaux, particularités dont j'ai eu ſouvent l'occaſion de parler. Les Hollandois s'appliquent encore avec une ſorte de prédilection à la culture du tabac & de la garance. Il faut encore obſerver que leurs Cultivateurs ayant ſans ceſſe des Compétiteurs pour tous les autres genres de culture néceſſaires à la vie, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils les trouvent moins avantageux que le tabac & la garance. En élevant ces deux plantes, ils n'ont d'autres objets que de tirer d'une certaine quantité de terrein donnée le plus d'argent qu'il leur eſt poſſible. Comme l'Etat n'a point en vue de tirer de ſon propre ſol toute la ſubſiſtance de ſa nombreuſe population, chaque Particulier y eſt abſolument le maître de cultiver telle plante que bon lui ſemble. Or, le tabac & la garance ſont les productions qui rapportent le plus en Hollande, ſur-tout la derniere. On y éleve donc de la garance non-ſeulement pour la grande conſommation que les Manufactures de Toiles de Coton & d'Indiennes en font dans le Pays, mais encore parce qu'il s'en vend beaucoup en Angleterre. Quant à la fourniture de garance que les Hollandois pourroient faire à la France, ils ont pour rivaux les Marchands de Marſeille qui tirent beaucoup de garance de la Turquie, ſur-tout de Smyrne.

Pour ce qui eſt des landes & des bruyeres qui ſe trouvent dans la Hollande & des diverſes parties de l'agriculture de cette Contrée, j'en ai déja donné différentes notions, que je vais cependant étendre davantage en rapportant ce que l'Auteur que j'ai déja cité & extrait ci-devant, a dit ſur cette matiere. « Les Provinces qui ſont dans les terres, ſur-tout la Gueldre, la Mairie de Bois-le-Duc & la Baronnie de Breda, préſentent à l'Obſervateur plus de quatre-vingt lieues quarrées de terres en friches, toutes ſuſceptibles d'un bon défrichement & d'une bonne culture, & dont le défrichement auroit le plus grand ſuccès, s'il étoit entrepris & ſuivi par le Gouvernement ſur de bons principes. Ce ſeroit donner à la République la valeur d'une nouvelle Province. Le détail dans lequel nous allons entrer, nous autoriſe à conſidérer cet objet comme un des plus intéreſſans pour l'Etat parmi ceux que nous avons parcouru dans cet Ouvrage; l'un de ceux qui tiennent le plus à la proſpérité de la population & du Commerce, & des plus dignes de l'attention & des ſoins de l'adminiſtration.

Les terres en friche produiſent en beaucoup d'endroits des herbes en abondance, & par-tout de la bruyere. Il y a quelques petites parties défrichées depuis dix, quinze & vingt ans, aujourd'hui égales en bonté aux terres voiſines

anciennement cultivées. Les productions les plus ordinaires des terres défrichées ſont en bois de chêne, en ſeigle, en avoine & en ſarraſin : & les Cultivateurs obſervent qu'il faut cinq ou ſix années de culture à ces terres nouvellement défrichées pour les rendre égales aux autres terres. Toutes les terres voiſines en culture ſont très-légeres & très-ſabloneuſes & de même nature que les terres en friche : elles produiſent de beau ſeigle, de l'orge, de l'avoine, du ſarraſin, du trefle, des pommes de terre, des carottes, des navets & une herbe qu'on nomme dans le Pays *ſpourie* ou *ſporée*. La culture de cette herbe n'eſt bien connue & en uſage que dans la partie du Brabant nommée la *Campine*, dans les trois Gueldres & dans le Pays de Cleves. On cueille cette herbe dans cette derniere Contrée pour la faire ſécher ſur des échalas, & l'on en fait ainſi le meilleur foin que l'on puiſſe donner aux beſtiaux.

L'utilité que l'on pourroit retirer de cette plante demande ici une obſervation particuliere. Cette plante eſt une eſpece de *morgeline* ou *mourron* blanc. Elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur d'environ un pied : ſes feuilles ſont petites, menues, étroites, diſpoſées en rayons autour de chaque nœud des branches. Ses fleurs naiſſent au ſommet des tiges ; elles ſont com-

poſées de petites feuilles diſpoſées en roſes. Les Botaniſtes, qui connoiſſent cette plante ſous le nom de *ſpergula*, ont obſervé qu'elle croît dans les champs, dans les blés, dans les pâturages, principalement en Flandre & en Angleterre; qu'elle donne beaucoup de lait aux vaches, & qu'elle contient médiocrement de ſel eſſentiel & d'huile. Dans la Campine, les trois Gueldres le Pays de Cleves, on ſeme la *ſporée* immédiatement après la récolte des grains. Cette herbe, qui eſt fort fine & fort délicate, croît rapidement & donne un pâturage très gras pour les vaches qu'on attache à un pieu dans l'herbage, qui dure trois mois. On prétend que cette plante, qui donne un verd ſemblable à celui du lin nouvellement levé, améliore le terrein. Il eſt du moins très-avéré qu'elle ne l'épuiſe pas, puiſque, au temps des ſemailles, on remet en Gueldre les mêmes terres en grain. C'eſt à cette herbe qu'on attribue l'abondance & la bonne qualité du beurre de la Campine. C'eſt auſſi pendant la durée de cet herbage que le beurre de la Gueldre eſt le meilleur de toute la Hollande. On pourroit peut-être tirer de plus grands avantages d'une plante qui donne ſi promptement un excellent pâturage, ſi on la connoiſſoit mieux. On pourroit réuſſir à en former des prairies artificielles ſur les terres en friche ou

des pâturages permanens qui ſeroient très-utiles. Car juſques à préſent on n'a laiſſé ſubſiſter ce pâturage que depuis la récolte juſques à la fin d'Octobre ou au commencement de Novembre, qui eſt le temps où l'on laboure les mêmes terres pour les enſemencer de nouveau en ſeigle ou en autres grains. On pourroit s'aſſurer par l'expérience & par l'obſervation d'une plus grande utilité de ce pâturage artificiel, qui n'eſt peut-être d'une ſi courte durée & d'un avantage ſi borné que par l'ignorance ou l'indolence des Cultivateurs.

On peut juger du ſuccès qu'on devroit raiſonnablement ſe promettre d'un défrichement bien fait, par l'examen de la méthode de culture qu'on ſuit pour les terres voiſines; par l'obſervation de la maniere dont les Habitans des Villages les plus à portée des terres en friche en défrichent de temps en temps quelqnes parties, & des productions des terres de ces Villages de tout temps en culture & des terres défrichées. Les terres en culture qui ſont à portée de la conſommation ne ſe repoſent jamais. On y ſeme de la *ſporée* ou des navets dès qu'on a fait la moiſſon, & on les remet en grain au commencement de Novembre. Les engrais qu'on emploie ſur ces terres ſont le fumier de vache, la cendre de tourbe & les gazons qu'on

a enlevés ſur les bruyeres, & qu'on a fait ſervir de litiere aux beſtiaux. Ce dernier engrais n'eſt point eſtimé, il ne peut être en effet que fort médiocre, ayant été ſi mal préparé. Il y a peu d'exemples d'une auſſi mauvaiſe culture que celle que l'on donne à la plupart des terres cultivées. On ne laboure qu'une fois à environ un demi pied. On paſſe enſuite ſur la terre ainſi labourée une herſe légere. C'eſt à quoi on borne les préparations de la terre pour recevoir la ſemence du ſeigle, de l'orge, de l'avoine, &c. On n'y ſeme point de froment, parce que, dit-on, les terres n'ont pas aſſez de force. Il ne paroît pas douteux que ce ſont les Cultivateurs qui en manquent pour donner aux terres les labours, les engrais & toutes les préparations qu'exige le froment. Il y a des cantons où des Cenſiers ſement du froment. Ceux-ci ne donnent que deux labours à leurs terres, qui, par cette ſeule préparation de plus, ſont en meilleur état que les autres. Mais ils ſe plaignent que cette culture, toute imparfaite qu'elle eſt, eſt trop diſpendieuſe. Cette plainte eſt fondée ſur le défaut débouchés.

Les terres en friche ſont généralement de la même qualité que les terres cultivées. Les unes & les autres ſondées juſques à trois & quatre pieds de profondeur, préſentent également un

ſable noir & gris, très-fin, doux & humide au toucher & mêlé de terre. La culture ſeule y établit de la différence. On n'y connoît point l'argile ni la marne : peut-être en trouveroit-on à une grande profondeur ; mais on trouve de la terre glaiſe à trois pieds & demi en quelques endroits. Les bois de chêne, de ſapin, d'aulne, & même en quelques endroits le hêtre, ont très-bien réuſſi dans les terres défrichées. La méthode pour défricher, ſuivie juſques à préſent par les Habitans voiſins, conſiſte à enlever le gazon qu'ils tranſportent chez eux pour le brûler ou le convertir en fumier, & à labourer enſuite le terrein. Ils ſe bornent à un ſeul labour, ſoit pour y ſemer des bois ; & dans ce dernier cas, ils ne laiſſent ſubſiſter leurs bois que pendant dix-huit ou vingt ans. Ils le détruiſent à cet âge & défrichent alors de nouveau le terrein, qui ſe trouve conſidérablement amélioré. C'eſt ainſi qu'on traite de temps en temps quelques petites portions de ces vaſtes campagnes en friche. Par cette maniere de défricher, & par l'uſage de borner la culture à un ſeul labour, les terres défrichées ne deviennent égales aux terres en culture qu'après avoir été cultivées pendant cinq ou ſix ans. La raiſon en eſt ſans doute qu'on ne donne qu'en ſix ans à ces terres la culture qu'on devroit leur donner en

une ſeule année par un défrichement fait avec ſoin ſuivant une bonne méthode. On ne connoît point l'uſage de la luzerne ni celui du ſainfoin ; mais ſeulement celui du trefle, qui réuſſit en quelques cantons. Il faut que ce terrein ſoit naturellement bien fertile pour donner des fruits après un défrichement ſi légérement fait, après un ſimple labour & un peu de fumier.

Si l'on ne conſultoit que les principes que nous préſente la théorie de l'agriculture pour les ſuivre ici rigoureuſement dans la pratique, on ſeroit tenté, à la premiere inſpection, de les négliger, comme étant de la claſſe des terres ſabloneuſes, que la théorie regarde comme preſque ſtériles. Mais le ſable qui domine ici, n'eſt point ce ſable vif & brûlant qui dévore les ſemences qu'on lui confie, & rend inutiles tous les efforts des Cultivateurs : ou s'il cede enfin à l'induſtrie, ce n'eſt qu'après qu'elle a multiplié tous les engrais les plus diſpendieux. Le ſable des terres en friche eſt ici le même qui domine dans les meilleures terres voiſines qui ſont en bonne culture ; ou, pour mieux dire, les terres en friche & les terres cultivées aux environs à de grandes diſtances ſont toutes à peu près de la même qualité. La culture ſeule les diſtingue. Car dans toutes le ſable domine preſque également. Les productions que les terres

défrichées & celles qui ſont en culture, donnent par le ſeul ſecours d'une culture ſi légere & ſi imparfaite, ſembleroient nous autoriſer à les croire ſuſceptibles d'une auſſi grande fertilité que les meilleures terres des environs des Villes. Nous avons encore des preuves que tout au moins elles en approchent infiniment dans les principes de fertilité qu'elles contiennent, & dans la comparaiſon que nous en avons faite avec d'autres terres cultivées à la porte des Villes.

L'expérience du puits faite dans les terres en friche en différens endroits, a donné le réſultat que donnent toutes les terres fertiles. La terre reſtée pendant dix-huit heures hors du puits s'eſt trouvée conſidérablement gonflée & augmentée de volume. Ce puits n'a pu la contenir. Nous ne nous ſommes pas borné à cette ſeule expérience pour conſtater la fertilité de cette grande étendue de terres. Un défrichement de cette importance ne permet pas de négliger aucune des preuves du ſuccès qu'on doit en attendre ſi on l'entreprend. C'eſt toujours un encouragement que nous préſentons ici aux Particuliers qui, par leur ſituation & leur fortune, ſont en état d'entreprendre quelques parties. Nous avons cru devoir nous aſſurer encore des principes de fertilité que ces terres contiennent par la

la voie de la leſſive & par celle de la calcination, & en les comparant par la même voie à des terres dont la fertilité eſt aſſurée par les fruits qu'on y recueille tous tous les ans.

Nous avons d'abord ſoumis à cette épreuve des terres en friche priſes ſur une bruyere, & la même quantité de terres cultivées à côté de cette bruyere priſe à la même profondeur. La bruyere ne fournit qu'un pâturage aſſez maigre, & ſon terrein ne paroît contenir que du ſable. Ce ſable eſt noir, doux & humide au toucher, mêlé de terre & ſemblable au terrein des autres campagnes en friche. Nous l'avons trouvé toujours le même qu'à ſa ſuperficie juſques à plus de trois pieds de profondeur où ſe trouve un ſable jaune & graveleux. La terre en culture qui eſt à côté eſt exactement la même, avec cette différence que le ſable jaune & graveleux s'y trouve à un pied & demi de profondeur ; & cependant cette terre qui, à l'inſpection, paroît très-mauvaiſe & ſe laboure comme de la cendre, produit tous les ans une récolte de froment & une récolte de navets, & on ne la fume que tous les deux ans.

Une égale quantité de terres cultivées & de terres en friche ſéparément calcinées à un feu violent, & ſéparément miſes en leſſive, filtrées

& évaporées, ont donné chacune une petite quantité d'une matiere calcaire & ſaline. La terre cultivée a donc un peu plus de ſel de nitre ; & c'eſt l'effet naturel de la culture qu'elle reçoit tous les ans & des engrais.

Nous avons ſoumis au même procédé l'examen des terres en friche ailleurs, priſes en cinq cantons différens & aſſez éloignés les uns des autres, juſques à deux pieds de profondeur dans les endroits qui paroiſſent les moins fertiles, & où l'on trouve juſques à trois & quatre pieds de profondeur la même qualité de terre qu'à la ſuperficie.

La terre numéro 1.er couverte de l'herbe nommée bruyere, a donné une plus grande quantité de ſel de nitre, dont on vient de voir la deſcription.

La terre numéro 2. quoique plus ſabloneuſe & plus griſe, a donné le même réſultat.

La terre numéro 3. bien moins noire, ſabloneuſe & légere, a donné plus de ſel que celles des numéros 1 & 2. Ce qui a été ſur tout obſervé par une détonation plus ſenſible, que la matiere a produite étant jettée ſur des charbons ardens.

La terre numéro 4. où le chêne croît bien, a donné une matiere vitriolique & ferrugineuſe & moins de ſel.

La terre numéro 5. s'eſt trouvée exactement la même que celle du numéro 2.

Toutes ces terres ont donné plus de ſels que celles de la premiere expérience, & ſont tout au moins égales en bonté à celles en culture, dont la fertilité ne peut être conteſtée.

Quoique la famille des *gramens* ſoit ordinairement trés-nombreuſe ſur les terres en friche; ce qui annonce un terrein infailliblement fertile, il ne s'en trouve que très-peu ici. La plante nommée *erica* en Botanique, connue ſous le nom de bruyere, ſemble s'être approprié ſeule toutes les terres, du moins elle y domine généralement.

L'*erica* eſt une eſpece de petit arbriſſeau qui pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur d'un pied ou d'un pied & demi, dures, ligneuſes, de couleur rougeâtre, brunes ou obſcures, garnies de petites feuilles un peu dures & rudes, toujours vertes. Sa racine eſt ligneuſe & éparſe dans la terre. Cette plante croît dans les landes, dans les bois & contient beaucoup de ſel & d'huile: ce qui eſt une preuve que la terre qui la produit peut être aiſément rendue fertile par une bonne culture.

Toutes ces terres en friche ſont généralement ſabloneuſes & légeres, mais farineuſes, un peu humides & douces au toucher. Une

terre de cette nature ne peut conſerver long-temps l'humidité de la pluie & de la roſée, qui ſont comme le premier inſtrument de la nutrition des plantes. Il lui manque le ſuc onctueux & ſubtil qui ſeul peut influer ſur leur accroiſſement. Ces terres exigent du fumier & de la chaux vive. Mais ce ſecours joint à de fréquens labours, en aſſure la fertilité. Ces fréquens labours doivent néceſſairement ramener inſenſiblement la majeure partie de la terre qui ſe trouve mêlée avec le ſable, comme étant plus légere ſur la ſuperficie. Si les parties de ces terres qu'on défriche de temps en temps n'égalent en bonté les terres voiſines qu'à cinq ou ſix années de culture, ce n'eſt que parce qu'on ne leur donne qu'un ſeul labour tous les ans.

Il réſulte donc des preuves frappantes de fertilité de toutes ces terres, tant de l'examen de la nature du ſol, de celui de l'état actuel des terres en friche & de leurs diverſes productions, que de la méthode qu'on ſuit pour défricher & pour cultiver.

On cultive très-mal preſque toutes les terres voiſines des bruyeres, quelques-unes parce que les denrées n'étant point à la portée de la grande conſommation, les Habitans bornent leur culture aux productions néceſſaires à leur ſubſiſtance : & ſoit indolence ou défaut de facultés,

les Habitans ne profitent pas même de la facilité qu'ils ont de ſe procurer des pâturages abondans & de faire le Commerce des beſtiaux qui pourroit être très-riche. Au lieu de planter des bois & d'établir des prairies artificielles, ils ſe ſont livrés preſque par-tout à un uſage deſtructif, qui eſt de brûler les gazons des bruyeres.

Cet uſage eſt dégénéré en un abus énorme. En enlevant ſucceſſivement les gazons, on convertira inſenſiblement une grande étendue de terre en marais. Il y en a déja une grande partie inondée pendant l'hiver. Mais cet abus, auquel il ſeroit facile de remédier, n'eſt pas un obſtacle au défrichement; les terreins mêmes que cet abus a déja convertis en marais, pourroient être mis la plupart en valeur.

Il n'y a point de mauvaiſes terres auprès des débouchés & de la grande conſommation. Si on donnoit cet avantage à ces terres, on en feroit infailliblement des Pays riches.

Il n'y a donc que deux principaux obſtacles à vaincre pour rendre certe grande étendue de terres fertiles & leur faire produire des tréſors, qui ſont le défaut de débouchés & l'abus de la propriété de ces vaſtes terres en communes. Ces deux obſtacles peuvent être attaqués avec ſuccès, l'un par l'autorité légiſlative, & l'autre par une direction ſage & éclairée.

Il eſt facile d'ouvrir à toutes ces terres la porte à une grande conſommation. Il faut diriger la culture à l'entretien du plus grand nombre de beſtiaux poſſible, principalement dans tous les endroits où les terres ſe trouvent éloignées des Villes & de la navigation. Les beſtiaux ſe tranſportent à peu de frais à de grandes diſtance. Le beurre & le fromage, dont le tranſport eſt facile, ſont l'une des productions les plus riches de la Hollande : le beurre & le fromage fourniſſent à une grande conſommation intérieure & à l'exportation. La nourriture des beſtiaux eſt l'une des branches des plus précieuſes de l'agriculture, & il eſt très-facile de la faire proſpérer dans les terres défrichées, quelques médiocres qu'on les ſuppoſe, avec le ſecours des prairies artificielles. On peut joindre à l'entretien des beſtiaux celui des abeilles, qui ne coûtent que très-peu de ſoins & ſont d'un très-grand produit dans preſque tout le voiſinage de ces terres où l'on ſait les gouverner (1); &

(1) Le Traducteur de ce Voyage, étant perſuadé depuis long-temps de cette vérité, a publié un Traité complet de l'éducation des Abeilles qu'il a mis à la ſuite de la traduction qu'il a faite du joli Poëme Italien de Rucellaï ſur la maniere de gouverner ces inſectes. Il ſe trouve à Paris chez de Lalain, rue de la Comédie Françoiſe.

c'eſt encore dans tous les Pays une culture ſuſceptible d'une grande perfection à laquelle il ſeroit facile d'atteindre, en publiant une inſtruction également ſimple & facile à ſuivre dans la pratique (1).

On eſt aſſez généralement convaincu aujourd'hui que les communes d'une grande étendue

(1) Cette obſervation eſt très-judicieuſe & peut s'appliquer avec avantage aux landes qui ſe trouvent en Angleterre, en Ecoſſe & en Irlande. L'éducation des abeilles pourroit y procurer un bon revenu, ſi elle étoit confiée à des perſonnes intelligentes. Mais qu'y voit-on aujourd'hui ? quelques ruches éparſes çà & là & totalement négligées. La remarque ſur la néceſſité d'élever beaucoup de beſtiaux eſt auſſi très-ſage; car cette branche de l'économie champêtre eſt un très-grand objet dans les défrichemens. L'expérience nous prouve que les beſtiaux ſont en effet la plus grande reſſource d'une Ferme par le fumier qu'ils lui procurent, de l'abondance deſquels dépend celle des récoltes. D'ailleurs, la facilité avec laquelle les beſtiaux ſe tranſportent d'un endroit à l'autre pour y être vendus, ſoit qu'il y ait de bons ou de mauvais chemins, ſoit que l'on y jouiſſe ou non des avantages de la navigation, doit faire préſumer un revenu fixe & certain. Le lecteur ne ſauroit trop faire attention à cet article de ces Mémoires, puiſqu'il lui indique la façon de penſer des Etrangers ſur leurs communes & ſur leurs laudes. Or, lorſque l'opinion de ces derniers ſe rencontre avec celui des meilleurs Cultivateurs du Pays, c'eſt une forte préſomption en ſa faveur; elle paroît alors avoir une baſe ſolide.

ſont contraires à la populaion & aux progrès de l'agriculture. Il eſt néceſſaire dans certains Pays de conſerver quelques parties de pâturages en commun en faveur des petits Colons pour faciliter la multiplication des beſtiaux. Ces portions de Commerce doivent être reſtreintes le plus qu'il eſt poſſible au néceſſaire exact. Ces communes diviſées en petites Fermes occuperoient de nouvelles familles, qui, par la culture & leurs divers travaux apporteroient une infinité de nouvelles valeurs à l'Etat.

Doit-on s'arrêter à cette objection triviale, dont trop de gens autoriſent l'indifférence avec laquelle on parcourt ces vaſtes Contrées en friche ? La plupart de ceux qui les connoiſſent, conviennent que leur terrein égale aſſez généralement en bonté, celui des meilleures terres voiſines en culture. On a en effet des preuves trop frappantes de leur fertilité, & que ces campagnes ne demandent que des bras, pour enrichir une multitude de Colons & l'Etat. Mais, dit-on, nous n'avons point de bras pour les défrichemens : tous nos Cultivateurs ſont employés dans nos bonnes terres, qu'on nous donne des hommes & nous défricherons.

Si les Abbayes trop opulentes & en trop grand nombre dans les Provinces Autrichiennes, qui ne ſe ſont enrichies que par les défriche-

mens immenſes qu'elles ont anciennement faits; s'étoient arrêtées à la prétendue diſette d'hommes, elles ſeroient reſtées dans la premiere indigence de leur inſtitution. Il n'y avoit alors aucun Habitant dans les campagnes qu'elles ont défrichées, & les terres en culture qui entouroient les déſerts qui leur furent donnés, n'étoient pas plus peuplées qu'elles le ſont aujourd'hui. Le nombre des Cultivateurs étoit également proportionné, dans les Contrées les plus peuplées, à l'étendue des terres en culture. La méme difficulté auroit dû empêcher les déſſéchemens de pluſieurs milliers d'arpens de marais, qui ſe ſont fait de nos jours, en Hollande, dans la Flandre Autrichienne & Françoiſe, dans l'Artois, la Picardie, le Poitou, &c. ouvrages qui demandent bien plus de bras que les défrichemens. La diſette des bras n'a fait échouer aucune de ces entrepriſes, ſi heureuſes & ſi utiles, & l'on a toujours obſervé que la culture des autres terres n'en a jamais ſouffert la moindre diminution. On pourroit ajouter à ces exemples celui de l'Angleterre, dont la moitié du territoire a été améliorée ou défrichée à la fin du ſiécle dernier & au commencement de celui-ci, & où l'on a ſu préférer les tréſors d'une bonne culture au miſérable intérêt des Communes immenſes. C'eſt par-là que cette

Nation a conſidérablement augmenté de nos jours ſes productions naturelles, la population & ſa puiſſance territoriale. On a défriché en Angleterre des terreins auſſi vaſtes que ceux dont nous nous occupons ici, & beaucoup d'une qualité inférieure: & c'eſt principalement avec le ſecours des prairies artificielles, que les Anglois ont aſſuré le ſuccès de leurs défrichemens, & qu'ils ont rendu ſur des terres ingrates, leur agriculture la plus floriſſante de l'Europe. Si nous ne pouvons imputer ici le défaut de culture à la qualité du terrein, il ne ſeroit donc pas plus raiſonnable de l'attribuer à la diſette des Cultivateurs.

Il eſt certain que les meilleures Contrées reſtent en friche faute de Colons; & que les moins fertiles deviennent abondantes par un travail aſſidu. Mais dans l'un & l'autre cas, ce n'eſt point dans la diſette ni dans le nombre des Colons qu'il faut chercher la cauſe de la ſtérilité ou de l'abondance. On trouve ſûrement la cauſe de la ſtérilité, ou dans l'excès des impôts, dans le défaut de débouché des productions de la terre. Le Cultivateur abandonne la culture qui ne lui procure pas une ſubſiſtance commode; & il ne ſauroit la trouver, lorſque les impôts dévorent le fruit de ſon travail ou lui enlevent au delà de ſon ſuperflu; ni lorſqu'il

ne peut jouir des fruits de ſon travail par la vente facile du ſuperflu des denrées, qui lui procure celles qui lui manquent pour rendre ſa ſubſiſtance aiſée. Le Colon qui ne recueille que des grains & des fruits qui lui reſtent invendus, ne pouvant ſe procurer le vêtement, eſt forcé d'abandonner la Contrée fertile pour aller chercher ailleurs les commodités de la vie. C'eſt ce qui rend déſerts certains Pays où il ſuffit de gratter la terre pour en obtenir des fruits en abondance. Mais qu'on ouvre un débouché à cette Contrée, & qu'on ne la ſurcharge pas d'impôts, on la verra bientôt couverte de Cultivateurs. Car il en eſt de l'agriculture, comme des Manufactures, la conſommation en eſt le premier & le plus eſſentiel encouragement. L'induſtrie met alors tout à profit, parce que l'intérêt l'y engage. Les hommes ſe multiplient comme les productions de la terre, & à preportion des avantages & des reſſources qu'ils trouvent dans leurs travaux.

Les Cultivateurs voiſins des terres en friche ſe plaignent généralement du défaut de fumier & de ce qu'ils ſont obligés d'avoir recours aux gazons des bruyeres qu'ils font pourrir, & qui ne ſauroient leur donner qu'un engrais très-médiocre. C'eſt la ſeule raiſon qui leur fait reſtraindre leur culture à une très-petite quantité

de terres, & qui leur fait négliger les défrichemens. Car la plupart conviennent que leurs bruyeres défrichées ſeroient auſſi fertiles que leurs meilleures terres s'ils avoient de quoi les fumer. C'eſt le ſeul obſtacle qu'ils oppoſent aux défrichemens.

L'uſage des prairies artificielles leveroit par conſéquent cet obſtacle, ſi on parvenoit à introduire dans ces Pays, ce qui peut ſe faire facilement en leur donnant l'exemple de cette culture. On ne connoît dans tous ces Pays, d'autre herbage que la *ſporée*, & dans quelques-uns le trefle. Nous trouvons l'uſage de la *ſporée* borné à fournir un pâturage d'environ trois mois: à l'égard du *trefle*, on en borne l'uſage à la quantité qu'on en ſeme avec le blé ou avec l'avoine; & l'on ignore abſolument l'uſage de la luzerne & du ſainfoin, qui forment des prairies très-abondantes, qui durent au moins cinq à ſix ans, & qui ne ſauroient manquer de réuſſir dans un terrein qui ne demande qu'une culture paſſable pour produire toutes ſortes de grains. Les Habitans pourroient, avec les ſecours de ces prairies, multiplier les beſtiaux à leur gré, & ſe donner ainſi une grande abondance de fumier & de quoi fertiliſer toutes leurs terres, ainſi que les terres défrichées. Il ſeroit plus avantageux, dans les Cantons où le débouché

pour les grains eſt difficile, de tourner le goût & les ſoins des Habitans au Commerce des beſtiaux, dont le tranſport eſt ſi facile & la vente toujours aſſurée. Ce Commerce deviendroit bientôt très-étendu, par la facilité qu'il y auroit à étendre les prairies artificielles. Il ſeroit facile d'y faire l'eſſai de la luzerne & du ſainfoin, dont le ſuccès, qu'on peut regarder comme infaillible, ſeroit le principe de l'abondance & de la richeſſe, dans une grande étendue de Pays.

Les prairies qui, par elles-mêmes, améliorent infiniment par leur ſéjour de quelques années, les terres ſur leſquelles on les établit, donneroient une excellente nourriture pour les beſtiaux pendant l'hiver; & les terres couvertes de *ſporée*, depuis le mois d'Avril, juſques au mois de Novembre, fourniroient des pâturages abondans & de la meilleure qualité, pendant tout l'été.

Les fonds néceſſaires pour faire l'avance qu'exigent les grands défrichemens, ſur-tout pour en aſſurer le ſuccès, ne peuvent ſe trouver que dans des aſſociations de Capitaliſtes. Les ſimples Cultivateurs n'ont que des bras; & ces bras ſont impuiſſans ſans le ſecours des fonds néceſſaires pour la conſtruction, pour l'achat des beſtiaux & des ſemences, & pour la ſubſiſtance des Cultivateurs, juſques au temps où ils peuvent vivre des fruits de leur travail. Dans

l'idée où l'on eſt de la fertilité de ces terres, & attendu d'ailleurs leur étendue, on ne doit point eſpérer de voir des Capitaliſtes former des compagnies pour entreprendre de les mettre en valeur. Si l'on comparoît cependant une entrepriſe de cette nature avec celle d'un déſſéchement quelconque, & ſi l'on calçuloit bien exactement les dépenſes & le produit, on trouveroit à-peu-près les mêmes avantages dans le ſuccès de l'une & de l'autre, & qu'ils correſpondroient à la miſe & aux frais d'entretien. Mais le préjugé eſt pour les deſſéchemens, & ce préjugé ne permet point d'eſpérer des entrepriſes telles que l'exigeroit le défrichement de ces terres. C'eſt au Gouvernement à en former & à donner l'exemple: & une commiſſion établie *ad hoc*, qui s'occuperoit avec ſoin de la recherche des moyens de mettre en valeur une étendue de terre ſi grande & ſi intéreſſante, ne ſauroit manquer d'y réuſſir. En obſervant le ſuccès de quelques conceſſions particulieres & de quelques défrichemens modernes dans la Gueldre, dans le Comté de Zutphen, dans la Mairie de Bois-le-Duc, &c. on ſe convaincroit que ces ſuccès mériteroient bien que le Gouvernement prît le parti d'offrir des conceſſions & les avances néceſſaires à chaque Colon qui en demanderoit, tant pour l'achat des beſtiaux,

que pour la conſtruction, les ſemences & la ſubſiſtance, juſques à la récolte, à la charge du rembourſement dans un petit nombre d'années. Il n'eſt pas douteux qu'à ces conditions, il ſe préſenteroit des Colons en aſſez grand nombre pour ne laiſſer en friche aucune portion de terre ſuſceptible de culture.

Cette propoſition eſt autoriſée par des exemples qui doivent être généralement connus, ou du moins attirer plus d'attention. Pourquoi la République ne feroit-elle pas en grand, ce qu'un Seigneur du Holſtein a ſi bien exécuté en petit? Ce Seigneur, ennemi de la ſervitude & ami de l'humanité, donna en 1739, à un payſan ſerf, des terres en friche & déſertes en propriété. Il fit conſtruire une ferme, lui fournit des meubles, des beſtiaux, des outils de labourage, des vivres & des ſemences. Dans moins de cinq ans, ce Colon rembourſa ſon bienfaiteur & ſe trouva riche. Depuis cette époque, le même Seigneur établit tous les ans une ou deux fermes ſemblables, qui eurent le même ſuccès. Il a ainſi ſucceſſivement porté cet établiſſement juſques à trente familles qu'il a rendues heureuſes, & qui d'un déſert ont fait un Pays riche. Si un ſimple Particulier, ſi un Seigneur, qui n'a qu'une Seigneurie, des terres & des facultés fort bornées, a pu faire un défrichement ſi heureux,

que ne feroit pas un Etat puiſſant, en ſuivant les mêmes principes & la même méthode ? On ne ſauroit nier que l'Etat ne puiſſe faire en grand, ce que ce Seigneur a fait en petit avec un ſi grand ſuccès.

Les terres en friche de la République demanderoient l'établiſſement peut-être de plus de quarante mille familles. Il ſemble d'abord que cela préſente une dépenſe énorme à faire par l'Etat. On pourroit l'eſtimer à cinquante millions : & c'eſt certainement un grand objet.

Mais ſuppoſons un moment cinquante mille familles établies ſur ces terres dans un état de proſpérité, & ces terres en bonne culture, qui appartiendroient à une Puiſſance étrangere, & que cette Puiſſance offriroit de les vendre à la République pour cinquante millions : il n'eſt perſonne qui ne convienne que la République n'héſiteroit pas d'en faire l'acquiſition pour cinquante millions, & qu'elle ne paieroit pas la moitié de leur valeur. Or, en imitant le Seigneur du Holſtein, la République peut ſe donner cette richeſſe à bien meilleur marché, puiſqu'elle peut ſe la procurer par des avances dont le recouvrement ſe feroit dans l'eſpace de cinq ou ſix ans, & réduire ſa dépenſe aux frais d'adminiſtration & à la perte des intérêts & des avances.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

DES Taxes de la Hollande.

LES ſommes que produiſent les taxes & les impoſitions de la Hollande, fourniſſent un moyen très-ſimple de juger de la nature de ſon Gouvernement. Devons-nous regarder les Pays où les taxes ſont les plus baſſes, comme ceux qui ſont les plus heureux, ou devons-nous conſidérer comme telles les Contrées où les impoſitions ſont très-fortes ? Il eſt ſurprenant que cette queſtion ne puiſſe pas être réſolue d'après les premieres réflexions auxquelles elle donne lieu ; ſavoir, que le Peuple qui paye le moins, eſt le plus heureux. Cependant, il n'en eſt pas ainſi ; les impoſitions montent beaucoup plus haut dans pluſieurs Etats libres de l'Europe, que dans les Monarchies. Le Pays où j'écris actuellement en eſt la preuve la plus convaincante. En effet, un nombre ſubordonné de Citoyens paye en Hollande près du double de ce que le même nombre de perſonnes de la même claſſe paye en France (1). Quoique le Peuple ne ſoit

(1) Quoique ce ne ſoit point ici le lieu de diſſerter ſur la meilleure forme de Gouvernement, on croit pourtant pouvoir dire en général que la prétendue liberté que l'on goûte dans

pas auſſi fortement impoſé en Angleterre qu'en Hollande, il paye cependant beaucoup plus qu'en France. Ce fait prouve que les fortes impoſitions ne ſont point incompatibles avec la liberté.

Cette cauſe met encore dans toute leur évidence les avantages de la liberté (1). Il eſt dans

---

les Gouvernemens mixtes, ne réſide que dans l'idée fauſſe qu'on a du Gouvernement Monarchique. Le Sujet y eſt attaché à la vérité, à une chaîne un peu lourde, mais dont il ne ſent point le poids quand il reſte à ſa place; il n'en eſt pas de même dans l'Etat Républicain, on y tient à mille conſidérations, & par conſéquent par mille chaînes; auſſi le Républicain paroît-il toujours occupé, & ne jouit jamais réellement. Notre Auteur ſemble attribuer la grande richeſſe de la Hollande à la liberté & à la tolérance. J'avoue que ces deux cauſes y contribuent, mais en concurrence avec l'induſtrie des Habitans qui eſt déterminée par la ſituation du Pays. La liberté des Suiſſes ne leur procure pas de grandes richeſſes, parce que la ſituation de leur Pays leur interdit un grand Commerce.

(1) C'eſt un uſage reçu en Angleterre d'annoncer la ruine des François & la décadence prochaine de leur Commerce & de leur Agriculture. Il eſt ridicule que les Gens de Lettres ne ſe ſoient pas ſouſtraits à cette formule également injuſte & ridicule. Les erreurs & les préjugés y ſont pour tous les Etats. Il n'y a preſque point d'Anglois qui ne croient qu'on ne mette en France de la poudre & de la pommade aux enfans dès le moment de leur naiſſance, comme le Peuple croit à Paris que les Anglois mangent la viande preſque crue.

la nature du Deſpotiſme de tout appauvrir. Les taxes y ſont portées à l'excès; mais elles n'y rapportent que très-peu de choſe. Malgré tous les moyens odieux dont on ſe ſerviroit pour les percevoir, les claſſes inférieures des Citoyens y gémiroient dans l'oppreſſion, & l'agriculture y déclineroit ſans ceſſe. Le Commerce n'y feroit pas autant de progrès que ſous les Gouvernemens libres & modérés. Les Manufactures ne ſauroient y atteindre à un certain degré de perfection. Une adminiſtration inique, irréguliere, qui opprime tous les ordres, eſt l'effet ordinaire d'un Gouvernement deſpotique.

En Hollande, en Angleterre & dans les autres Gouvernemens libres, les taxes ſont levées très-également ſur toutes les différentes claſſes des Citoyens, & y ſont proportionnées à leur fortune & à leurs revenus. En adoptant cette maxime, il ne peut ſe gliſſer que très-peu d'abus dans la perception. Il n'en eſt pas de même dans les Pays où les impoſitions ſont levées très-inégalement. Tous ceux qui ſont attachés à la Cour ſont ſinguliérement favoriſés, de même que le corps de la Nobleſſe en général, le Clergé, les gens en place, le Militaire, &c. Il ſuit d'un pareil ſyſtême, que les uns payent

trop & les autres trop peu (1). Après cette disproportion générale, il y en a encore une particuliere qui regarde les dernieres classes des Habitans. Plusieurs de ces impositions sont perçues selon les facultés de chaque contribuable ; mais cette estimation de faculté n'est fondée que sur les apparences. Les Fermiers payent selon leurs récoltes, le nombre & la qualité de leurs bestiaux, & suivant le prix de leurs meubles & de leurs habillemens. Plus un Fermier cultive sa terre & s'applique à favoriser les progrès de l'agriculture & des Arts, ainsi qu'à ser-

(1) Quelques justes & bien intentionnés que soient ceux qui imposent les biens fonds, il sera toujours impossible qu'il ne se glisse beaucoup d'abus dans cette opération, à moins qu'on ne connoisse exactement la nature de ces mêmes fonds, leur étendue avec les débouchés pour la vente de leurs productions. Un cadastre ou un arpentage général seroit donc nécessaire. Les Danois, devenus maîtres de l'Angleterre, sentirent cette nécessité dans des temps de barbarie ; car le *Doomsday* chez les Anglois date de cette époque. Plût au Ciel qu'une imposition sur les terres, à raison de tant par arpent, pût mettre un frein à la cupidité de ceux qui veulent envahir toutes les terres ! Les Romains, ce Peuple si sage, demandoient sans cesse la division des terres pour multiplier le nombre des Propriétaires & diminuer celui des manœuvres qui ne tiennent à rien, & qui sont pour l'ordinaire très-malheureux.

vir l'Etat, plus il craint d'être accablé par de nouvelles impoſitions; ce qui eſt le ſyſtême le plus funeſte & le plus propre à ruiner toutes les Nations. De cette cauſe doit naître un nombre infini de Mendians qui couvrent les grandes routes & qui les rend ſi déſagréables aux Voyageurs; elle ſeroit en même temps la ſource d'une exceſſive pauvreté dans les dernieres claſſes.

On peut encore attribuer à cette cauſe la médiocrité des ſommes que produiſent les impoſitions à proportion du nombre des Habitans.

La quotité des impoſitions qu'on peut lever ſur un nombre donné de perſonnes doit être en raiſon de leurs richeſſes, & par conſéquent le Gouvernement pourra retirer de grandes ſommes de ſes Sujets dès qu'il prendra les meilleurs moyens pour les enrichir.

En Hollande, le Gouvernement eſt libre, & quoique les impoſitions y ſoient énormes, le Peuple eſt cependant à tous égards le plus riche de l'Europe. Comme il y a différentes eſpeces de taxes, je ne ſaurois mieux les faire connoître qu'en inſérant un nouvel extrait de l'Auteur que j'ai cité ci-devant.

« Perſonne ne méconnoît la néceſſité des impoſitions. Quiconque contribue aux charges de l'Etat, contribue à ſon propre bien, à la conſervation de ſa fortune & de ſon repos. Mais ſi

les beſoins de la Société exigent impérieuſement l'uſage de l'impôt, rien n'eſt plus intéreſſant pour le bien de l'humanité que la recherche de concilier, tant le montant de l'impôt que la forme de l'impôt & la forme de la perception, avec les intérêts de la population, de l'agriculture, des Arts & du Commerce; en un mot, avec la conſervation de la ſource de l'impôt & avec les accroiſſemens dont cette ſource eſt preſque toujours ſuſceptible chez toutes les Nations. S'il eſt très-difficile d'écarter l'arbitraire des impoſitions & d'atteindre a une parfaite égalité dans la répartition, il n'eſt pas impoſſible d'en approcher infiniment & de ſoulager les Peuples, du moins par la forme & la douceur de la perception.

L'impôt du timbre, le *verponden* ou droit ſur les immeubles, les droits ſur les ſucceſſions collatérales, ſur les obligations de l'Etat, ſur les ventes, ſont très-juſtes; ils ne ſont onéreux, ainſi que les droits ſur les Domeſtiques, que pour les riches, & n'affectent l'induſtrie & les moyens de ſubſiſtance du Peuple que très-indirectement, & qu'autant que ces impôts peuvent exciter chez les riches une plus grande économie & reſſerrer un peu les conſommations.

Il n'en eſt pas de même des droits ſur le Commerce, des droits d'entrée, de poids & des

droits en ſus ſur toutes les conſommations. Les intérêts actuels du Commerce, conſidérés relativement à la ſituation générale du Commerce de l'Europe, & à la concurrence que la République éprouve aujourd'hui, exigeroient qu'on pût trouver les moyens de concilier une réduction, même une grande modération d'une partie de ces droits, avec les beſoins publics. On pourroit remplacer une diminution ſur les Douanes par une plus grande économie dans la perception, & par une attention plus exacte & plus ſévere contre les fraudeurs, par la diminution d'un trop grand nombre d'Employés dans la perception, & en diminuant les droits ſur les conſommations de premiere néceſſité, tels que les droits ſur le pain, le beurre, le lait, le pommes de terre, les fruits, le charbon, la tourbe, &c. On augmenteroit peut-être le produit des droits ſur les autres conſommations, tant par l'encouragement donné à la population, que parce que les conſommations de luxe s'étendroient davantage. On pourroit auſſi indemniſer le fiſc de cette diminution en la rejettant ſur les conſommations de luxe. Par exemple, les liqueurs fortes, les boiſſons, ſur-tout le vin, le tabac, le café, le thé, le ſucre, &c. ne paient pas aſſez, & les autres articles dont le Pauvre ne peut ſe paſſer paient trop.

Les droits ſur les conſommations ſont l'impôt le plus doux & le plus juſte qu'on puiſſe percevoir, ſur-tout chez une Nation qui n'a qu'un territoire très-borné, qui n'a que peu de Manufactures, & dont la richeſſe conſiſte eſſentiellement dans un Commerce très-étendu, qui y entretient un grande population. Chez cette Nation, dans toutes les Villes qui ſont le ſiége de ſon Commerce, cet impôt, porté même ſur toutes les conſommations de premiere néceſſité, ſemble n'affecter ni la population, ni l'induſtrie, ni le Commerce, parce que la population y eſt entretenue par le Commerce, qui ſoutient en même temps l'induſtrie bornée à l'intérieur & l'agriculture par une grande conſommation intérieure. On peut dire que ſi tout y eſt plus cher, toute main-d'œuvre y eſt chere en proportion : que tout y eſt relatif & s'y balance, & que le Commerce paie tout.

Ces réflexions générales ſont ſéduiſantes ; mais on eſt dans une grande erreur, ſi on croit qu'elles autoriſent la hardieſſe d'une adminiſtration qui étendra l'acciſe ſans meſure ſur tous les beſoins de premiere néceſſité. Cette imprudence aura des effets funeſtes, même dans les Villes qui ſont le ſiége du plus grand Commerce, ſur-tout ſi leur Commerce eſt un Commerce d'économie, & en détruira promptement les plus grands avantages.

On a cru avoir fait une obſervation bien juſte, lorſqu'on a dit dans *les Intérêts de la France avec ſes Voiſins*, article de la Hollande, « Que dans » les lieux où une République avoiſine un Etat » monarchique, on connoîtra aiſément les ter- » res de la République, & quelles ſont celles » de la Monarchie, par le bon état des ouvra- » ges publics, même des héritages particuliers ; » ceux-ci ſont négligés, ceux-là ſont peignés & » floriſſans. »

Le même Auteur a encore obſervé « Que » dans les Provinces de Flandre & du Brabant on » voit les Villes les unes ſur les autres, les Bour- » gades floriſſantes, la campagne bien cultivée, » tout eſt abondant, tout ſoigné. »

L'Obſervateur eſt également tombé dans une erreur manifeſte en attribuant ces avantages des terres de la Hollande au Gouvernement républicain, & ceux des terres de Flandre & du Brabant à l'excellence de l'adminiſtration municipale. S'il avoit porté ſon obſervation au delà des objets qui frappoient ſa vue, il auroit trouvé les impôts bien plus exceſſifs que dans tout autre Pays, & en beaucoup d'endroits l'adminiſtration ſurchargée d'abus & de frais énormes : il auroit vu dans quelques Provinces & dans pluſieurs Villes environ la moitié de l'impôt diſſipé dans la route, depuis ſa ſource juſques à la caiſſe du

Souverain, & il auroit été étonné de voir dans une assez grande étendue de Pays une agriculture florissante résister depuis plusieurs siecles à une administration destructive. Avec plus de réflexion, il auroit trouvé la cause de l'état florissant des Campagnes dans la seule situation de ces Provinces, qui, par une navigation facile sont toutes à portée d'une grande consommation; consommation uniquement soutenue depuis long-temps par le Commerce des Villes commerçantes de la Hollande. Il auroit vu les Villes à portée du Commerce ou occupées de Manufactures, assez bien peuplées; dans toutes les autres, une population très-bornée, même dans l'indigence, & le Peuple ne subsistant que par les consommations ou dépenses très-bornées des Rentiers & des Cultivateurs. Les Villes même les plus riches, Amsterdam & Roterdam, s'appauvrissent sensiblement par l'excès des impôts sur les consommations. Anvers, Malines, Bruxelles, Louvain, Gand & les autres Villes du Brabant & de la Flandre Autrichienne, sont très-mal peuplées: elles seroient tout à fait désertes si leur population n'étoit pas encore soutenue par la fabrication des toiles & des dentelles, & l'agriculture en seroit très-sensiblement affectée. Tout impôt qui resserre les consommations, détruit l'Agent le plus actif de l'agriculture & de

l'induſtrie, & affoiblit la ſource de l'impôt. C'eſt ce qui eſt arrivé dans toutes ces Provinces lorſqu'on y a étendu les droits ſur les conſommations de premiere néceſſité. C'eſt ce qui arrive par la même raiſon aujourd'hui en Angleterre. Le travail induſtrieux diſparoiſſant emporte avec ſoi les richeſſes des grandes conſommations.

Dans tout pays, dit M. Rouſſeau, les bras d'un homme valent plus que ſa ſubſiſtance. Cela n'eſt vrai que dans les Pays où ils ſont employés, & ils ne le ſont que par les conſommations qui fourniſſent en même temps des moyens de ſubſiſtance à un monde de femmes, d'enfans, de vieillards, d'invalides, d'hommes enfin qui n'ont point de bras.

Ainſi, c'eſt dans les grandes conſommations qu'il faut voir également la ſource d'une agriculture floriſſante, d'une grande population & la vraie ſource de l'impôt & de la force de l'Etat. C'eſt l'entretien de cette ſource qui doit être le véritable objet de l'adminiſtration; & l'adminiſtration d'un ſeul à l'abri de la contradiction des intérêts perſonnels qui dominent dans le Gouvernement républicain & dans l'adminiſtration municipale, a bien plus de moyens & de facilité pour établir cette ſource de la félicité publique & l'entretenir.

Rien n'eſt plus utile au Public que les écrits

ſur les matieres politiques qui l'intéreſſent le plus. C'eſt des obſervations ſur ces matieres que peuvent naître une infinité de découvertes heureuſes, & les plus grands progrès du Génie & des Arts. C'eſt à l'eſprit légiſlatif, c'eſt au génie de l'adminiſtration à y puiſer les principes des Réglemens les plus utiles ; car il eſt certain qu'il en faut pour faire fleurir l'induſtrie & le Commerce : il ſemble que plus il y a d'induſtrie & de Commerce chez une Nation, plus on eſt forcé d'y multiplier les Réglemens, & telle eſt la foibleſſe de l'eſprit humain, qu'il n'y a point de Nation chez laquelle il ne reſte rien à deſirer à cet égard. Il y a des Etats où l'on reſſent ſans ceſſe le beſoin de nouvelles Loix, quoiqu'on y ait multiplié les Loix à un excès qui eſt devenu un fardeau très-onéreux aux Peuples, & un grand obſtacle aux progrès de l'agriculture, de l'induſtrie & du Commerce. Il y en a d'autres qui ont peu de Loix utiles, & d'autres qui en manquent tout-à-fait.

Le Commerce, enviſagé dans tous ſes rapports, dans toutes ſes combinaiſons & ſon utilité, eſt un objet immenſe. Si on peut parcourir avec fruit toutes ſes branches, on doit reconnoître qu'il eſt impoſſible à un ſeul homme de les embraſſer toutes avec cet eſprit légiſlatif qu'exige l'adminiſtration. Ainſi, l'on doit ſavoir

gré à des Obfervateurs éclairés, qui s'occupent à répandre des lumieres ſur différentes branches, & qui veulent, comme les Anglois, que les Loix, les Réglemens, les projets d'amélioration de l'induſtrie & du Commerce paſſent au creuſet de la contradiction publique. C'eſt ainſi qu'on peut indiquer les limites à la prudence & à la ſageſſe de la légiſlation.

C'eſt dans ce point de vue d'utilité publique, c'eſt ſur ces principes que nous nous arrêtons ici ſur l'impôt, & que nous allons parcourir quelques-unes de ſes branches, qui intéreſſent plus l'induſtrie & le Commerce, qui influent le plus ſur leurs progrès, & qui intéreſſent le plus une Nation, ſur-tout celle qui n'a point d'autre ſource de ſa proſpérité que l'induſtrie & le Commerce.

L'impôt eſt diviſé en Hollande en trois branches principales; en droits d'entrée & de ſortie, & en droits d'appréciation, qui n'eſt, ſous cette dénomination aſſez inutile, qu'un droit additionel aux droits d'entrée & de ſortie. C'eſt-là la premiere branche de l'impôt, la ſeule qui eſt égale pour tous les Habitans des ſept Provinces, qui ſe répand ſur toutes, & ſur la généralité d'une maniere uniforme, que les Etats-Généraux dirigent directement & dont le produit appartient au tréſor de la République. Les

deux autres branches principales consistent dans les droits de poids, de province & de Ville; en droits sur les consommations & en droits personnels & réels. Ces deux branches, dont une partie du produit appartient aux Villes & l'autre aux Provinces, se subdivisent en une infinité d'autres branches, toutes dirigées par un grand nombre de Loix différentes & particulieres à chaque Province & à chaque Ville. Car les Etats des Provinces & les Régences des Villes sont les Législateurs de leur administration intérieure.

Nous ne nous proposons pas de donner ici un tableau de l'administration de la finance, qui exigeroit un grand détail, étranger à notre objet; mais simplement quelques observations qne demandent l'utilité & les avantages de l'industrie & du Commérce. Nous devons d'ailleurs cette attention à la curiosité des Etrangers qui cherchent, dans la connoissance de la sagesse & de l'économie de l'administration Hollandoise, des exemples à imiter.

La Loi des tarifs doit avoir essentiellement pour objet de favoriser, d'encourager l'agriculture, les Manufactures, généralement toute l'industrie Nationale & le Commerce extérieur. Il est très-difficile de faire une Loi générale, universellement sage & utile, sur une matiere

d'une ſi vaſte étendue chez les Nations Commerçantes, parce qu'indépendamment des beſoins de la finance, qui demande impérieuſement à l'adminiſtration des droits ſur le Commerce, des droits d'entrée & de ſortie en général ſur toutes les matieres brutes & manufacturées qui entrent & qui ſortent, les progrès ou même la conſervation de l'agriculture, des Manufactures & du Commerce, exigent des prohibitions ou des impoſitions de droits qui en tiennent lieu, ſoit à l'entrée, ſoit à la ſortie d'une infinité de différens articles de denrées, ou de matieres brutes miſes en œuvre. La France & l'Angleterre doivent favoriſer l'entrée de toutes les matieres premieres de leurs Manufactures que l'Etranger leur fournit. L'une & l'autre doivent gêner la ſortie de celles de leur crû, & l'entrée des Manufactures étrangeres, dont la concurrence peut nuire aux leurs. La France & l'Angleterre doivent faciliter, autant qu'il leur eſt poſſible, la ſortie des denrées de leur crû & de celui de leurs Colonies, que leurs Manufactures reſpectives ne peuvent conſommer, pour ſe procurer tous les avantages de l'agriculture, que ces Nations ne ſauroient trop encourager en Europe & en Amérique. Les gênes que l'agriculture, la ſource principale &

la plus précieuſe de leur Commerce, les a obligées de mettre ſur la liberté du Commerce étranger, & la néceſſité de ſoutenir leurs Manufactures, ou d'en acquérir de nouvelles, leur ont fait imaginer la reſſource des ports francs, pour remédier, autant qu'il eſt poſſible, aux inconvéniens infinis qui naiſſent des Loix prohibitives. Chez ces deux Nations, l'adminiſtration du Commerce eſt peut-être la branche du Gouvernement de l'Etat, qui exige continuellement de leurs Miniſtres le plus d'attention, de ſoins & de travail.

L'adminiſtration du Commerce de la Hollande eſt infiniment moins difficile : elle n'a pas tant d'objets de détail ; elle n'a point à ménager ou à concilier dans la légiſlation une ſi grande diverſité d'intérêts qui ſemblent ſe contredire. Quoique ſon Commerce embraſſe généralement tout celui qui ſe fait en Europe, & que l'Europe fait avec les trois autres parties du monde, ſon Commerce eſt cependant d'une nature tout-à-fait différente de celui de la France & de l'Angleterre. Ces deux Nations ſont tout enſemble Nations Agricoles, Manufacturieres, Commerçantes, Guerrieres & Puiſſances Territoriales & Maritimes ; & la Hollande n'eſt que Guerriere, Puiſſance Maritime & Nation Commerçante.

merçante. Son adminiſtration de Commerce eſt moins compliquée, & ſa légiſlation doit être infiniment plus ſimple.

La Hollande n'a point de productions naturelles à encourager par des prohibitions d'entrée, ni par des priviléges à la ſortie. Tant que la quantité de denrées qui ſe conſomment en Hollande, ſurpaſſera de beaucoup celles des productions de ſon crû, l'agriculture y ſera une des profeſſions des plus lucratives; elle n'y peut être découragée ou détruite que par la dépopulation, qui devroit être bien conſidérable pour faire ſenſation ſur la conſommation des productions d'un territoire ſi borné.

Preſque toutes ſes Manufactures, réduites à une petite conſommation intérieure, par la cherté de la main d'œuvre, ne demandent aucun ſecours dans le tarif; parce qu'il ſeroit inutile d'entreprendre de les relever par des prohibitions relatives, ni par des exemptions. Avec ce ſecours, il ſeroit encore impoſſible de les produire au dehors à un aſſez bas prix pour ſoutenir la concurrence étrangere; & l'intérêt, d'ailleurs, de l'entrepôt, exige que ſes magaſins ſoient toujours aſſortis également des productions naturelles & d'induſtrie de toutes les autres Nations.

Il faut ſeulement excepter la pêche, qu'on

peut regarder comme une ſorte de culture naturelle à la Hollande, qui eſt une des branches de l'induſtrie Nationale des plus précieuſes ; la conſtruction des vaiſſeaux, les Blancheries de Toile & de Cire, les Fabriques d'Amidon, de Papier & de Porcelaine. On ne ſauroit trop encourager l'induſtrie qui s'occupe de ces différentes branches d'induſtrie, non par des prohibitions d'entrée, qui contrediroient les intérêts de l'entrepôt & du Commerce d'économie ; mais par des exemptions intérieures, par l'exemption des droits de ſortie, & par la liberté de l'entrée chez les autres Nations.

Les bierres & quelques liqueurs, ſont preſque les ſeules productions de l'induſtrie Nationale, dont la conſommation intérieure doit être aſſurée par des droits d'entrée aſſez forts pour être l'équivalent d'une prohibition.

L'objet du tarif devroit donc être principalement de favoriſer, autant qu'il eſt poſſible, l'importation & la réexportation de toutes ſortes de marchandiſes & de denrées étrangeres ; & l'adminiſtration devroit s'attacher à donner, le moins qu'il eſt poſſible, de valeurs aux nouvelles marchandiſes & denrées importées & réexportées, pour ſoutenir les avantages de la concurrence dans le Commerce d'économie. Cette faveur que demande la nature du

Commerce de la Hollande, ſemble n'exiger dans la loi du tarif, que des diſpoſitions bien ſimples. Cependant cette loi, quoiqu'on y ait fait bien des changemens depuis qu'elle exiſte, eſt encore fort compliquée, embarraſſe le Commerce & donne de grands avantages aux Villes Anſéatiques, ſur-tout à celles de Hambourg & de Brême, dont la concurrence acquiert tous les jours de la ſupériorité, parce que leurs droits d'entrée & de ſortie ſont preſque inſenſibles.

On eſtime communément le montant de l'impôt porté par le tarif, ſur le pied de cinq pour cent de la valeur des denrées, tant d'entrée que de ſortie en général. Mais l'examen de cette loi ne permet pas de faire cette eſtimation avec préciſion.

Les droits d'entrée & de ſortie modérés à un pour cent à Hambourg, & à demi pour cent à Brême, aſſurent naturellement à ces Villes une préférence décidée chez tous les Négocians étrangers, dans toutes les occaſions où ils auront une préférence à donner; & ces occaſions ſe préſentent aujourd'hui très-ſouvent dans le cours ordinaire du Commerce. Des droits ſi modérés n'invitent point à la fraude; ils ne donnent point de bénéfice à faire pour engager aucun Négociant à s'expoſer aux plus petits

riſques; & par cette raiſon, ils fourniſſent plus d'argent au tréſor public, que ne feroient des droits aſſez riches pour provoquer des Négocians à la fraude.

Il n'y a point de Nation qui puiſſe laiſſer libres l'entrée & la ſortie généralement de toutes ſortes de denrées & de marchandiſes, & qui n'ait beſoin par conſéquent d'un tarif, ſoit pour l'intérêt de la finance, ſoit pour encourager ſon agriculture, ſon induſtrie & ſon Commerce. Mais les diſpoſitions particulieres, qui entrent dans la compoſition de cette loi, ne ſauroient être combinées avec trop de ſoin & d'attention, pour concilier les beſoins de la finance avec la néceſſité de conſerver l'agriculture, l'induſtrie & le Commerce, qui ſont les ſeules ſources de la finance.

La ſituation actuelle du Commerce de l'Europe & de celui de la Hollande, qui eſt ſi intimément lié avec celui de l'Europe, qu'il en dépend entiérement, exigeroit que non-ſeulement la réexportation fût exempte de tout droit de ſortie, mais encore qu'on reſtituât à la ſortie les droits payés à l'importation.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire une légere attention ſur la marche actuelle du Commerce en Europe & ſur la circulation des denrées & des marchandiſes, & l'on obſervera que

les bénéfices du Commerce en général, ſont réduits aujourd'hui par l'excès de concurrence, tant de l'induſtrie des Nations que de celle de leurs Négocians, à la main-d'œuvre qu'exige la circulation, au fret ou tranſport par terre, aux primes d'aſſurances, aux droits de commiſſion, de courtage, de magaſinage, & enfin au bénéfice que donne la circulation des ſignes des valeurs. Or toute Nation qui ajoutera à ces différentes valeurs que la marchandiſe acquiert indiſpenſablement, en paſſant de la premiere main à la derniere, une valeur nouvelle par des droits plus forts qu'ils ne le ſont chez les Nations rivales, doit perdre néceſſairement & fort promptement tous ſes avantages dans la circulation. Elle doit appauvrir ſon entrepôt & ſon Commerce, ſur-tout ſi elle ne fait qu'un Commerce d'économie. C'eſt-là une cauſe naturelle & infaillible d'un décroiſſement très-ſenſible dans l'univerſalité du Commerce, dont les déſavantages ne peuvent être balancés par les avantages de quelques ſpéculations particulieres, qui ont quelquefois d'heureux ſuccès. Car en cette matiere, il ne faut conſidérer que l'univerſalité du Commerce, ſon cours ordinaire & journalier, indépendamment des révolutions qui donnent lieu de temps en temps à des ſpéculations, & qui ne doivent entrer

pour rien dans l'eſprit & les motifs d'un tarif de droits d'entrée & de ſortie.

Mais ſi l'état des finances de la République & des charges qu'elle a à ſoutenir, ne permet pas d'admettre l'uſage d'un tarif, qui, en ordonnant la reſtitution des droits d'entrée à la ſortie, affranchiroit le Commerce étranger de tous droits d'entrée & de ſortie, & réduiroit les droits d'entrée à la conſommation intérieure; ſi la diminution du revenu public ne permet pas de donner un tel ſecours au Commerce, ſeroit-il impoſſible de trouver dans l'examen d'une matiere ſi importante, les moyens de donner un encouragement aujourd'hui indiſpenſablement néceſſaire, ſans altérer les revenus de l'Etat? Seroit-il impoſſible de former l'idée & le projet d'un nouveau tarif, qui, en ſubſtituant au tarif actuel, des droits plus modérés, plus ſimples, & d'une perception plus facile & plus aſſurée, donneroit le même produit, & peut-être un produit ſupérieur, & feroit reprendre au Commerce de la Hollande une partie précieuſe de ſes anciens avantages?

On ſeroit dans une grande erreur, ſi on regardoit en général l'impôt ſur les conſommations, ſur les maiſons & ſur les terres, comme indifférent au Commerce, ſur le fondement que la Hollande n'a point de Manufactures à ména-

ger, & que la conſommation y eſt ſi ſupérieure aux productions d'un territoire extrêmement borné, qu'il n'eſt point à craindre que la culture en ſoit jamais négligée, quelque ſoit l'impôt.

On regarde aſſez généralement les droits ſur les conſommations, comme l'impôt le moins onéreux, le plus juſte & le plus égal. Cela eſt vrai, ſi dans l'impoſition de l'acciſe on reſpecte les conſommations de premiere néceſſité & la ſubſiſtance du Peuple; ſi l'on ne détruit point l'induſtrie & les moyens de ſubſiſtance. En admettant ces conditions, l'impôt ſera auſſi juſte, auſſi peu onéreux qu'un impôt peut l'être.

Le poids de cet impôt porté, même ſur toutes les conſommations de premiere néceſſité, dans les Villes dont la richeſſe conſiſte eſſentiellement dans un Commerce très-étendu, qui y entretient néceſſairement une grande population, y eſt ſans doute moins ſenſible. Tout y eſt plus cher, toute main-d'œuvre y eſt plus chere en proportion, mais tout y eſt relatif, tout s'y balance, & le Commerce paye tout.

Cependant cet impôt porté ſur les conſommations de premier beſoin dans les Villes Commerçantes, quoique moins onéreux qu'ailleurs, eſt encore très-deſtructif, ſur-tout dans les Villes dont le Commerce eſt un Commerce

d'économie. On ne peut conteſter que cet impôt ne rende la vie chere pour le Peuple, & n'enchériſſe conſéquemment la main-d'œuvre ; dès-lors il faut néceſſairement que tous les ouvrages qui tiennent à la marine & à la navigation, dans un détail infini, deviennent plus chers, & l'entretien des équipages enchérit également. Il faut donc que la Nation perde alors les avantages du bas prix du fret ; il arrive encore que les travaux au chargement & déchargement des marchandiſes, & les frais de magaſinage étant plus chers, les commiſſions de l'Etranger doivent infailliblement diminuer & paſſer aux Nations rivales. La pêche devient auſſi infiniment chere, par la même raiſon, & bien moins utile aux Négocians. La Nation doit donc s'appauvrir ſenſiblement par un décroiſſement continuel de ſon Commerce & de ſa Navigation.

L'influence de l'acciſe ſur les denrées de premiere néceſſité, à l'égard de la population & du bien être des Peuples, eſt beaucoup plus ſenſible dans les Villes éloignées du Commerce maritime, & le mal y fait des progrès bien plus rapides. Il en réſulte la chûte de toute Manufacture qui n'a pu être ſoutenue par la conſommation intérieure, ou qui n'a pu ſoutenir dans l'intérieur la concurrence étrangere, par le ſeul effet de la cherté de la main d'œuvre, qui a

mis un trop haut prix aux ouvrages de l'induſtrie : & la perte d'une claſſe induſtrieuſe du Peuple, en diminuant la population & les conſommations, en appauvrit néceſſairement toutes les autres claſſes & affoiblit l'Etat. Le Peuple qui n'a que de l'induſtrie, eſt devenu très-pauvre dans les Villes de la Hollande éloignées du Commerce. La chûte des Manufactures a rejeté une partie de l'induſtrie ſur le Commerce en détail, & les Marchands détailleurs ont bien de la peine à ſubſiſter. Ils ſont en trop grand nombre : la chûte des Manufactures, en les multipliant, a diminué le nombre des acheteurs ; enſorte que la population des Villes éloignées du Commerce maritime ne peut ſe ſoutenir dans l'état de médiocrité où nous la voyons, que par le luxe & les conſommations des Capitaliſtes ou rentiers qui les habitent, & par celles des Habitans des Campagnes.

Si l'on examinoit avec attention, chez la plupart des Nations, les différentes branches de l'impôt, on en trouveroit que l'intérêt de l'induſtrie feroit diminuer ou ſupprimer tout-à-fait ; & d'autres qu'on pourroit augmenter, parce qu'elles ne tombent que ſur le luxe ou ſur la richeſſe & le ſuperflu. On trouveroit, ſans donner atteinte aux moyens de ſubſiſtance du Peuple, de quoi ſoutenir les charges publiques : &

l'on conſerveroit ainſi les ſources de la finance & les forces de l'Etat. Car ſi l'on réfléchit bien, on doit voir que les richeſſes des Particuliers & celles de la finance, ont également leur ſource dans l'induſtrie du Peuple. Les richeſſes dans leſquelles l'Etat puiſe ſa finance, dans quelques mains qu'elles exiſtent, ſont partout le produit de l'induſtrie du Peuple. Détruiſez cette induſtrie dans un Etat quelconque, les richeſſes des rentiers, celles des Propriétaires des maiſons & des terres, même celles du Commerce, ſeront bientôt annullées, & conſéquemment celles de la finance.

Qu'on examine ſur ces principes les différentes branches de l'impôt en Hollande, on trouvera que les droits ſur le pain, la viande, le lait, le beurre, les fruits, la tourbe & le charbon de terre, détruiſent ſans ceſſe la ſource de l'impôt; qu'ils devroient être infiniment réduits ou ſupprimés tout-à-fait. L'aciſe au contraire, ſur les denrées de luxe, pourroit être infiniment augmentée ſans nuire à l'induſtrie, ſans donner aucune atteinte aux moyens de ſubſiſtance du Peuple. Les droits ſur le tabac, le thé, le café, le ſucre, le cacao, les huiles d'olive, les vins, les eaux-de-vie, les étoffes, ſur-tout les ſoieries & les étoffes riches des Manufactures étrangeres, ſont trop foibles; & cepen-

dant des droits bien ordonnés ſur tous ces articles, tel que le luxe peut les ſoutenir, & dont la plupart ſont d'une grande conſommation, dédommageroient bien avantageuſement, ſans nuire au Commerce, ni à aucune branche de l'induſtrie nationale, d'une grande diminution, ou même d'une ſuppreſſion totale de l'acciſe ſur les denrées de premier beſoin.

L'impoſition ſur les rentes, ſur les hypotheques, ſur les terres, les maiſons, les chevaux, les voitures de toutes ſortes, ſur toutes ſortes de Domeſtiques, ſur les mariages, ſur les ventes publiques de meubles & d'immeubles, ſur les terres & les maiſons, en ſuppoſant l'impoſition ſur le pied d'eſtimations juſtes qui en écartent l'arbitraire; enfin, le Droit du timbre & le droit ſur les ſucceſſions, ſoit teſtamentaires ou *ab inteſtat*, hors de la ligne directe des deſcendans, ſont des impoſitions juſtes: elles n'attaquent point l'induſtrie du Peuple, elles ne tombent que ſur la richeſſe & le ſuperflu, & pourroient être imitées en tout ou en partie avec un grand avantage pour les Peuples dans d'autres Etats.

Il n'en eſt pas de même des droits impoſés ſur les vaches, tant ſous le nom de *Sel des Vachers*, que ſous d'autres dénominations qui enchériſſent le lait, le beurre & le fromage, partie précieuſe des alimens du Peuple & de premiere

néceſſité. Ces droits peuvent être regardés comme une acciſe indirecte ſur le laitage, que le Vacher vend plus cher en proportion de l'impôt ſur les vaches. On ne donne point de ſel aux vaches : la conſommation s'en fait à ſaler le fromage & le beurre, qu'on ne porte point au Marché ſans l'avoir ſalé. Par cet uſage, le Vacher revend le ſel avec un grand bénéfice, & l'impôt ne lui eſt point onéreux, parce que le prix qu'il met à ſon lait, à ſon beurre & à ſon fromage, reporte l'impôt ſur la conſommation, & le fait payer par les Conſommateurs.

Les droits ſur les conſommations enchériſſent les denrées, & cette augmentation de valeur peut produire des effets différens chez différentes Nations. Il eſt vrai en général que les droits ſur les conſommations ſont payés par les Conſommateurs, parce qu'ils ne changent rien au prix naturel de la denrée, toujours réglé au Marché ſur le pied de l'abondance ou de la rareté de l'argent, & du plus ou moins de demande. On ne doit point faire ici aucune attention aux frais des Propriétaires pour conduire leurs denrées au Marché : ceux qui ſont les plus près, jouiſſent à cet égard d'un avantage qui eſt étranger à l'impoſition, & pour lequel cette taxe ne fait aucune différence ; mais il arrive ſouvent que les droits reſtreignent beaucoup la conſomma-

tion, ſoit en éloignant le Conſommateur & en diminuant leur nombre, ſoit en les portant à uſer d'une plus grande économie. Le défaut de conſommation donne alors lieu à une ſi grande abondance de denrée, que le Propriétaire ſe voit alors obligé de la donner à bas prix, ne fût-ce que pour payer les droits qui ſont ſur cet objet de conſommation. De pareilles taxes occaſionnent une infinité de maux. Cet inconvénient n'eſt pas ſeulement à craindre en Hollande; car il ne ſauroit y avoir lieu, puiſque les Propriétaires des denrées ne peuvent payer qu'une partie du droit auquel on les aſſujettit, puiſque la conſommation ſurpaſſe de beaucoup les production du Pays. Ainſi, ſi l'on a voulu lever un droit à la charge des Habitans de la campagne, qui ſont preſque tous Vachers ou Tourbiers; & la partie du bas peuple la plus riche, la ſeule même hors des Villes maritimes qui ſoit riche, en impoſant le *Sel des Vachers* & d'autres droits ſur les vaches, ainſi qu'une eſpece de capitation ſur les Tourbiers; il eſt certain que le Légiſlateur a manqué ſon but, que ces droits ſont payés par les Conſommateurs, & qu'ils ſont très-onéreux à la partie du Peuple la plus pauvre.

Ces droits, de même que ceux de toutes les denrées de premiere néceſſité, ne ſeroient-ils pas heureuſement remplacés par des droits de

conſommation de tant pour cent de la valeur, à l'entrée des ſucres, thé, café, cacao, tabacs, ſur leſquels on n'a impoſé que des droits très-modérés, de même que ſur les ſoieries & les étoffes riches des Manufactures étrangeres? Ces denrées & ces marchandiſes ſeroient ſuſceptibles d'une grande augmentation des droits de conſommation à l'entrée, & ces droits ne ſauroient nuire à l'induſtrie nationale ni au Commerce, en reſtituant, comme on l'a obſervé, le droit de conſommation à la réexportation.

Si l'on ajoutoit aux droits ſur le tabac, des droits proportionnés ſur les conſommations du ſucre, du thé, du café, du cacao, des huiles d'olive, des vins, des eaux-de-vie, des ſoieries & étoffes riches, qui ſont des conſommations de luxe, la finance auroit sûrement un produit de ces droits ſupérieurs à la ſomme néceſſaire, pour tenir lieu de l'acciſe entiere ſur les premiers beſoins, ſur le pain, le lait, le beurre, la tourbe & le charbon de terre.

On peut obſerver que les Payſans ou Cultivateurs ſont extrêmement chargés d'impôts en Hollande; & c'eſt cependant la claſſe du Peuple qui paie le moins, parce qu'elle paie avec l'argent des Conſommateurs. On eſt étonné en parcourant les campagnes de la Province de Hollande, de voir ſi peu de terrein entre les

mains des Payſans, des impôts ſi forts, les Payſans aiſés & la plupart riches, au point qu'un très-grand nombre ne vont point en Ville autrement qu'en chaiſe à un ou deux chevaux. La raiſon en eſt bien ſimple : ceux qui ſont à la portée de la pêche ont, dans cette reſſource & dans une prodigieuſe conſommation, à leur porte un fonds de richeſſes inépuiſable : la plupart comptent leurs fortunes par tonnes d'or ou cent mille florins. Ceux pui exploitent des tourbieres ne ſont guere moins riches. Les autres Payſans n'ont que le laitage & les légumes pour objet de leur induſtrie : ils ſont tous Vachers ou Jardiniers, ou l'un & l'autre enſemble. Ils vendent les fruits de leur induſtrie fort cherement & en proportion des impôts qu'ils paient; ils ont tous l'avantage d'être à portée, par les canaux, de la grande conſommation ; en ſorte qu'on peut regarder leurs impôts comme autant de droits ſur les conſommations, qui ſont payés par les Bourgeois & les Peuples des Villes. Cette richeſſe ſe perpétue chez les Payſans, parce qu'ils ne permettent point à leurs enfans de ſortir de leur état; & c'eſt-là une des grandes ſources de la force de la République.

Mais cette ſource, cette opulence des campagnes perdroit infiniment par la diminution de la grande conſommation qui l'entretient ; ſi l'Ad-

miniſtration n'arrêtoit pas les progrès de la dépopulation des Villes du Commerce maritime. On trouveroit même que cette ſource a déjà perdu beaucoup, ſi on ſe donnoit la peine de l'obſerver avec ſoin. On ne fait peut-être pas aſſez d'attention combien la force du Peuple cultivateur & celle même de l'Etat dépendent de l'aiſance du Peuple des Villes. Si celles qui ont perdu leurs Manufactures, auxquelles il reſte peu d'induſtrie, & qui, par leur ſituation, ne peuvent prendre part au Commerce maritime, ni à la pêche, ni à la conſtruction, ſont cependant toujours obligés de payer la même ſubſide à l'Etat, il faut néceſſairement qu'elles ne ceſſent de s'appauvrir & de ſe dépeupler par des impoſitions municipales; & leur foibleſſe doit influer à la longue ſur la généralité, même ſur la proſpérité des Villes occupées d'un grand Commerce. Il ſemble donc que l'intérêt général voudroit que les Villes commerçantes vinſſent au ſecours de celles qui n'ont point de Commerce & fort peu d'induſtrie, par une plus grande contribution aux charges publiques.

L'Adminiſtrarion pourroit indemniſer les Villes commerçantes d'une augmentation de contribution aux charges publiques en ſupprimant l'onéreux des impôts qui tombe ſur la navigation, & qui altere ou détruit en partie les

avantages

avantages naturels & d'induſtrie de la navigation Hollandoiſe ſur celle des autres Nations.

Indépendamment de la légéreté des manœuvres que les Hollandois ont ſu donner à leurs vaiſſeaux, qui, par cette raiſon, exigent des équipages moins nombreux; indépendamment de leur extrême économie ſur les vivres, de leur attention à ſe procurer du fret, de faire peu de frais de voyage & de demeurage, & de ne jamais naviger ſur leur leſt; de ſe procurer tous les matériaux de conſtruction de la premiere main, & de conſtruire au meilleur marché poſſible, ils ont encore l'avantage, dont peu de Nations jouiſſent en Europe, d'avoir un plus grand nombre de Matelots que leur navigation, toute étendue qu'elle eſt, ne peut en occuper en temps de paix; ce qui établit dans tous leurs Ports un heureuſe concurrence pour former de bons équipages à bas prix. Cette claſſe du Peuple eſt ſi nombreuſe qu'il y a eu pendant la derniere guerre juſques à ving-cinq millle Matelots de Hollande ſur les vaiſſeaux Anglois.

Cette immenſe population de Matelots eſt le produit naturel de la petite pêche qui dure toute l'année, plus étendue en Hollande que par-tout ailleurs, & des pêches de la baleine & du hareng. Ces trois pêches ne ceſſent d'élever & de

former tous les ans un grand nombre de Matelots au delà de ce que la Marine & le Commerce peuvent employer.

On ne peut voir ſans regret dans une adminiſtration ſi ſage, de ſi heureux avantages balancés par des impôts. Si M. de Monteſquieu avoit été plus exactement inſtruit du Commerce & des Finances de la Hollande, il n'auroit pas dit *que tout ce qui ſert à la navigation y eſt exempt de droits.* Il auroit dit au contraire que tout ce qui ſert à la navigation devroit y être exempt de droits; parce que, comme il l'obſerve fort bien, l'économie de l'Etat donne l'ame à ſon Commerce d'économie. Ce qu'il perd de tribut eſt compenſé par la richeſſe induſtrieuſe de la République. Ici la plus ſage République trouveroit un exemple à ſuivre dans l'adminiſtration des Etats monarchiques, que M. de Monteſquieu croit ſi peu propres à faire proſpérer le Commerce en général, & ſur-tout le Commerce d'économie; car il n'y a peut-être point d'Etats monarchiques où l'on trouve des droits réels ſur les vaiſſeaux, & une eſpece de capitation ſur les équipages.

Les droits de deux & demi pour cent établis ſur les immeubles, tant du prix de la vente que du montant des hypotheques, ont été étendus ſur tous les vaiſſeaux, yachts & bâtimens cou-

verts ou découverts, du port de deux laſts (1) & au deſſus, compris leurs canons, agrès, apparaux, & même les uſtenſiles de cuiſine. On n'a excepté de ces dtoits que la premiere lettre de propriété & le privilege du Conſtructeur; & comme l'Ordonnance porte que le droit de vente ſera payé moitié par le vendeur & par l'acheteur; ſi l'acheteur eſt étranger, le droit eſt réduit à moitié.

Les vaiſſeaux paient encore un autre droit ſous le nom de *laſt geld;* c'eſt-à-dire, un droit de cinq ſols par laſt à la ſortie, & de dix ſols à l'entrée, & le bâtiment qui l'a acquitté reſte franc toute l'année. C'eſt un droit attaché au paſſe-port ou lettres de mer qui durent toute une année. Les vaiſſeaux ſont obligés de prendre tous les ans un nouveau paſſe-port, & de payer de nouveau les droits de cinq & de dix ſols par laſt.

On ne connoît d'autres exemptions de l'aciſe en faveur de la navigation, que celle du dixieme d'augmentation en ſus, en faveur des Boulangers qui livrent le biſcuit aux vaiſſeaux allant à la mer hors du Pays pour leur conſommation à bord.

(1) *Laſt*, meſure valant deux tonneaux. Comme le tonneau peſe deux milliers, le laſt en peſe quatre. Ce terme n'eſt en uſage que dans le Commerce maritime.

Le ſel paie cinq florins ou dix livres dix ſols par tonneau & dixieme d'augmentation. Celui qui eſt employé à ſaler le hareng & autre poiſſon de la pêche Hollandoiſe eſt exempt de ce droit ; & l'on a impoſé depuis un demi-ſol juſques à deux ſols par tête ſur les équipages, ſuivant les différens Pays pour leſquels ils ſont expédiés, pour le droit de conſommation ſur le ſel.

Ces droits ſur les vaiſſeaux & ſur les conſommations rendent très-onéreuſe aux Négocians Hollandois la concurrence qu'ils ont a ſoutenir aujourd'hui ſur le Commerce d'économie & ſur le fret, qui eſt la premiere baſe.

Dans le ſyſtême de l'impôt borné aux droits & à l'acciſe ou droit ſur les conſommations, il y a en Hollande, plus que dans tout autre Pays, deux ſortes de fortune, & qui ſont les plus conſidérables de la République, qui ne contribuent point aux charges publiques, parce que ces fortunes y ſont hors des atteintes de l'impôt. Car il ne faut pas regarder comme une contribution aux charges publiques, les droits d'acciſe que payent les Négocians & les Propriétaires de rentes dans les fonds publics des Nations étrangeres. Les Négocians ne payent rien à l'Etat ſur le produit des capitaux qu'ils font circuler dans le Commerçe, ni les capita-

liſtes ſur les rentes qu'ils tirent de l'Etranger. Et cependant, ſi on calculoit le revenu général de la Nation, on trouveroit que ces deux branches artificielles en font la partie la plus conſidérable, peut-être les deux tiers.

Le revenu public d'une Nation n'eſt point autre qu'une partie de ſon revenu général, dont toutes les branches doivent contribuer à former le revenu public. Or, il y a un vice deſtructif dans l'aſſiette ou dans la forme de l'impôt, par-tout où les branches de revenu général ne contribuent point à former le revenu public. Indépendamment de l'injuſtice permanente qui réſulte de l'inégalité de la répartition des charges publiques parmi les Citoyens d'un même Etat, l'exemption de l'impôt dont jouiſſent les fortunes de Négocians & les richeſſes placées dans les fonds publics des Nations étrangeres, rejette tout le fardeau des charges publiques ſur le Peuple induſtrieux, ſur l'indigence même, & en élevant le poids de l'impôt au deſſus des forces naturelles de cette claſſe du Peuple, le rend néceſſairement deſtructeur.

Les droits ſur les conſommations de luxe, principalement les droits forts ſur tout ce qui n'entre que dans la conſommation des riches, telles que les denrées de premieres qualités &

les étoffes recherchées des Manufactures étrangeres, ne préſentent encore qu'un moyen foible pour faire contribuer aux charges publiques, avec quelque ſorte de proportion, les plus grandes fortunes & les grandes richeſſes de l'Etat, dans un Pays où le luxe, à la vérité, eſt aſſez généralement introduit, mais où l'on a ſu le concilier avec la plus grande économie, & où, malgré les efforts de la mode & du luxe, peu de riches dépenſent encore plus d'un tiers ou de la moitié de leur revenu.

Que les déclamateurs contre le luxe & ceux qui ſe plaignent ſans ceſſe chez quelques Nations des impoſitions perſonnelles & de l'arbitraire qui les accompage, répondent ici aux inconvéniens qui réſultent d'une exemption de contribution aux charges publiques, dont jouiſſent les trois quarts des fortunes des Citoyens; exemption dont le moindre mal eſt de rendre inutiles les plus grandes ſources de la puiſſance de l'Etat & de la proſpérité du Peuple! C'eſt ſur-tout dans une République que l'eſprit public & le zele pour le bien de la Patrie, devroient ſuggérer des moyens d'étendre avec une juſte égalité & une heureuſe proportion, du moins autant qu'il eſt poſſible, le poids des charges publiques ſur toutes les richeſſes & ſur les plus

grandes richeſſes qui exiſtent dans l'Etat. On ne ſauroit trop rappeller l'exemple qu'en a donné la Ville de Hambourg.

On y fait contribuer à l'impôt tous les Négocians au marc la livre de leurs biens ; & le Négociant ſe taxe lui-même ; il ſait dans le moment qu'il va payer, le bien qu'il poſſede, fait ſon calcul & va porter lui-même, ou envoie dans un ſac cacheté la ſomme qu'il s'eſt impoſée, qui eſt reçue par quatre Commiſſaires ou Receveurs, & verſée en préſence du porteur dans une caiſſe, ſans qu'il ſoit permis de la compter : on en ſent aiſément la raiſon. Perſonne n'eſt reçu dans cette Ville à faire aucun Commerce, qu'au préalable on n'ait fait ſerment au Sénat de contribuer en conſcience aux charges de l'Etat. On ſent bien que par cette forme de l'impôt, beaucoup de gens peuvent, au mépris de la religion du ſerment, s'acquitter à bon marché de leur contribution aux charges publiques. Cependant le bien qui réſulte de cette forme de l'impôt perſonnel, doit être bien ſupérieure aux inconvéniens qui peuvent l'accompagner, puiſque une adminiſtration auſſi ſage que celle de Hambourg, ſe trouve bien de cette forme. Si ce n'eſt pas la plus ſûre, c'eſt du moins la plus douce, pour faire contribuer les fortunes inconnues aux charges de l'Etat ;

& s'il réſulte encore quelques inconvéniens de cette forme de l'impôt, on devroit du moins la préférer aux maux infinis que produit ſans ceſſe une exemption entiere.

La bonne adminiſtration de la finance, la plus juſte & la plus exacte égalité dans la répartition de l'impôt, doivent être regardées chez toutes les Nations, & ſur-tout en Hollande, comme un des plus grands & des plus importens moyens de conſerver ou d'accroître le Commerce: & il importe extrêmement à toutes les Nations de l'Europe que la Hollande conſerve le ſien, ou l'accroiſſe encore, s'il eſt poſſible, par l'augmentation ou par de nouveaux efforts de l'induſtrie nationale.

Le Commerce des Hollandois conſiſte à apporter les denrées & les marchandiſes du Midi, qu'ils dépoſent chez eux pour recharger avec aſſortiment pour le Nord; ainſi du Nord pour le Midi. Ils ont établi chez eux le premier marché de l'Europe, des fruits de la nature & de l'induſtrie des quatre parties du monde. Ainſi l'induſtrie des Hollandois conſiſte principalement & preſque entiérement à faire valoir l'induſtrie de toutes les autres Nations. L'induſtrie Hollandoiſe eſt donc extrêmement utile aux autres Peuples, & il leur importe infiniment qu'elle ſe perpétue. C'eſt ſur-tout la nature du

Commerce que fait la Hollande, qui établit chez toutes les autres Nations une heureuſe concurrence dans leurs ventes & dans leurs achats ; qui leur fait vendre plus aiſément & plus cher leur ſuperflu, & leur procure à plus bas prix ce qui leur manque ; ce qui donne ſans ceſſe une activité nouvelle à leur induſtrie & y multiplie les moyens de ſubſiſtances. Cette activité que les Hollandois donnent au Commerce & à l'induſtrie de toute l'Europe, par leur Navigation, eſt encore animée & infiniment accrue par la ſomme immenſe de crédit & de ſignes de valeurs, qu'ils entretiennent & qu'ils font circuler ſans ceſſe dans toutes les places du Commerce. C'eſt-là l'un des alimens les plus précieux de l'induſtrie Européenne. Cette circulation lui eſt ſi importante, que ſi on la ſuppoſoit ſuſpendue pendant une année ſeulement, dans la ſituation actuelle du Commerce de l'Europe, toute induſtrie tomberoit univerſellement dans la langueur ; les fruits de l'agriculture & des Arts ſeroient à charge à leurs Propriétaires, & les finances de la plupart des Puiſſances de l'Europe en ſeroient néceſſairement affectées. Le bien être généralement, de tous les individus qui compoſent la grande famille Européenne, exige la circulation des denrées & des marchandiſes, la plus active. Cette

circulation ne peut ſe faire qu'avec le ſecours de l'argent, qui eſt le ſigne repréſentatif de toutes les valeurs. Mais comme d'un côté l'argent ne ſauroit circuler lui-même qu'avec lenteur, & que de l'autre la ſomme du numéraire qui exiſte en Europe, ne ſauroit repréſenter la dixieme partie des valeurs que l'agriculture & l'induſtrie produiſent continuellement dans le Commerce, le génie du Commerce a également ſuppléé à la lenteur de la circulation de l'argent, & à l'inſuffiſance de ſa quantité, par les ſignes de l'argent, par des ſignes qui le repréſentent par-tout où il n'eſt pas, & qui en font exactement toutes les fonctions. Or, c'eſt le crédit ſeul qui produit les ſignes dans l'abondance néceſſaire pour donner la plus grande activité à la circulation des denrées & des marchandiſes, & la Hollande fournit à l'Europe beaucoup plus de la moitié de ce crédit.

On doit conſidérer auſſi l'induſtrie & le Commerce des Hollandois dans un autre point de vue d'utilité pour l'Europe, & d'une utilité encore bien importante.

L'équilibre du Commerce eſt l'objet qui doit le plus occuper aujourd'hui le génie politique des Nations de l'Europe. C'eſt par l'établiſſement & la conſervation de cet équilibre, que chaque Nation doit prendre dans la ſomme des richeſſes

générales de l'Europe, la part qui lui appartient naturellement par ſa ſituation, par ſes productions & par ſon induſtrie. L'intérêt général du Commerce de l'Europe eſt non-ſeulement ennemi de toute deſtruction, mais il veut encore que chaque Nation ſoit induſtrieuſe, & faſſe avec liberté tout le Commerce qu'elle peut faire. Cette liberté s'entend ici de la navigation d'un Commerce légitime entre toutes les Nations, ſans donner atteinte aux établiſſemens du Commerce, qui appartiennent à chaque Nation en particulier. C'eſt-là en quoi conſiſte l'équilibre du Commerce de l'Europe.

Aucune Nation n'eſt auſſi intéreſſée que les Hollandois à l'établiſſement & au maintien de l'équilibre du Commerce. Liés avec toutes les Nations du monde, la nature même de leur Commerce leur rend cet équilibre intéreſſant & néceſſaire. Ils ſont en même temps Nation Commerçante, Guerriere & Puiſſance maritime; & par la raiſon ſeule de cet interêt national, les autres Nations peuvent regarder cette Puiſſance maritime comme une des grandes reſſources de l'Europe pour maintenir l'équilibre du Commerce, & ſont en droit d'en réclamer les ſecours.

CHAPITRE XI.

DES Mœurs, des Uſages & du Génie des Hollandois.

JE ſuis très-perſuadé qu'il n'y a point da tâche plus difficile à remplir pour une perſonne qui n'a pas demeuré long-temps dans un Pays, que de prononcer avec une ſorte d'aſſurance & de préciſion ſur le ſujet de ce Chapitre. Auſſi ne me propoſé-je pas de faire la peinture la plus minutieuſe des mœurs des Hollandois; je ne haſarderai, au contraire, que l'eſquiſſe des grands traits de leur caractere, ſur leſquels il ne me reſte point de doute; je n'entrerai dans des détails, que lorſqu'il s'agira de quelques particularités qui ont échappé aux Ecrivains du ſiécle paſſé, qui ont parlé de ces Peuples. Ils pouvoient être Juges très-compétens dans cette matiere, & pluſieurs d'entre eux poſſédoient même cette qualité; mais la Nation Hollandoiſe a changé à bien des égards. En effet, il n'y a rien de plus commun que de lire certaines deſcriptions de Peuples, que les Auteurs ſe ſont tranſmis les uns aux autres, ou qu'ils ont ſervilement copiées, qui, malgré qu'elles aient été fidelles dans le temps où elles ont été écrites, ne peuvent plus convenir aujourd'hui à la

même Nation, puiſque ceux qui la compoſent ne reſſemblent pas plus à leurs ancêtres que les François reſſemblent aux Turcs.

Il eſt vrai que dans tous les Pays le climat influe tellement ſur les Peuples qui les habitent, que l'on trouve dans tous les temps des traits de leur hiſtoire, qui annoncent qu'ils n'ont point changé de caractere. Tacite, qui a obſervé les hommes & leurs mœurs avec tant de ſagacité, rapporte dans ſes Ecrits pluſieurs particularités du caractere des Germains, des Gaulois & des Belges, que l'on pourroit appliquer aux François, aux Allemands & aux Hollandois de nos jours, avec autant de juſteſſe qu'on les appliquoit jadis aux anciens Peuples dont ils deſcendent. Quoique l'invaſion des Barbares du Nord, après la deſtruction de l'Empire Romain, ait cauſé preſque un changement total dans toutes les Provinces de cet Empire, dans les Arts, dans les mœurs, dans le langage & dans les opinions, &c. quoiqu'un nouveau Peuple ait paru en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne & en Hollande, on y trouve toujours des traces de l'ancien caractere national. Cette ſingularité eſt, ſans contredit, la plus forte preuve de la grande influence du climat d'un Pays ſur ſes Habitans, que de voir ceux qui le peuplent de nos jours, avoir, dans

pluſieurs circonſtances, reſſemblé, de la maniere la plus frappante, à ceux qui y demeuroient dans les temps les plus reculés.

Je ne prétends point m'étendre ici ſur ces ſortes nuances qui diſtinguent d'une façon ſi particuliére les caracteres des diverſes Nations. Il ſuffit ſeulement de remarquer en faveur des ſiécles paſſés, que ces différences qu'ils ont obſervées, & qui nous ont frappé ſi long temps après eux, ſont des preuves convaincantes de leur exactitude. Guillaume Temple nous a peint, d'une maniere auſſi judicieuſe qu'agréable, les Hollandois tels qu'ils étoient dans le ſiécle dernier. Ses portraits ſont pour le moins auſſi intéreſſans que ceux qui ont été faits de toute autre Nation. L'eſprit philoſophique ſe montre plus particuliérement dans ſes Ouvrages que dans ceux de ſes Compatriotes & de ſes Contemporains. On y trouve en même temps des preuves de la ſagacité, du jugement & de la probité de leur Auteur.

Si nous tâchons de nous former une idée du caractere des Hollandois du ſiécle dernier, d'après la lecture des Ecrits de Guillaume Temple & de ceux de quelques Auteurs très-eſtimés qui en ont parlé, nous trouverons un Peuple qui renonce à la plus grande frugalité, pour commencer à jouir des richeſſes qu'il a accumu-

lées avec le plus grand ſoin pendant deux ſiécles. Dans un pareil changement, de même que dans le luxe de ce Peuple, qui n'a augmenté que par degré, on remarque toujours cette parcimonie qui fait le caractere national des Hollandois. On n'a pas vu le luxe faire chez eux ces progrès rapides comme dans les Monarchies. Sa marche a été proportionnée à cette lenteur avec laquelle tout s'opere dans les Gouvernemens Républicains.

Les Hollandois de nos jours ont prodigieuſement changé. Le luxe a fait dans leur Patrie des progrès preſque auſſi conſidérables que dans toutes les autres Contrées dont l'étendue eſt peu conſidérable, à l'exception de ceux dont le Gouvernement eſt Monarchique. En effet, ces deux circonſtances ſont abſolument néceſſaires pour ſoutenir ce luxe prodigieux que nous voyons dans les grandes Souverainetés de l'Europe. Les Cours réuniſſent dans le même endroit tous les Particuliers riches & oiſifs d'une Nation. Leur exemple & l'émulation qui regne entr'eux, engage fortement les autres Citoyens à les imiter dans leur profuſion. On eſt encore ſûr de trouver dans les Cours tous les rafinemens qui ſont les effets des grandes richeſſes & du goût pour le luxe. Or, ces grandes fortunes, ou du moins le plus grand nombre, ſont pro-

duites par les grandes terres ; on doit donc conclure que ceux qui les poſſedent ſont ſeuls capables de porter le luxe à ſon plus haut degré. Ceux qui n'ont que de l'argent, quoiqu'ils puiſſent être poſſeſſeurs d'une très-grande fortune, ne donnent jamais, ou du moins très-rarement, dans ce genre de diſſipation qui pourroit altérer leur fortune. Il n'y a que les Propriétaires de grands fonds de terre qui donnent de pareils exemples & qui rendent les autres ſi diſpoſés à les imiter.

On peut indiquer pluſieurs raiſons de cette différence dans la façon de penſer. Les perſonnes dont toute la fortune conſiſte en argent comptant, paſſent rarement leur vie ſans rien faire, ſur-tout en Hollande. Elles s'y adonnent au Commerce, & quelques-unes occupent des places lucratives. Le genre d'occupation des premieres ne contribue pas peu à leur inſpirer du goût pour l'économie, même au milieu de leur prodigalité. Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſont nés avec de grandes terres. La petite attention que celui qui eſt dans le Commerce doit toujours avoir pour ſes affaires, empêche qu'il ne donne jamais dans les extrêmes. Ce fait eſt ſi vrai en général, qu'un Auteur d'un très-grand mérite remarque que ceux qui ont de grandes terres ſont toujours diſpoſés, dans

tous

tous les Pays, à manger au-delà de leurs revenus, tandis que les perſonnes qui n'ont que de l'argent dépenſent beaucoup moins. Il faut encore obſerver qu'une fortune toute en eſpeces fait beaucoup plus d'étalage, quelle part que celui qui la poſſede puiſſe être, que des terres qui auroient la même valeur. Cent mille livres ſterlings ſont, ſans contredit, une grande fortune dans tous les Pays Commerçans de l'Europe, quand elles ont été gagnées par le négoce; mais elles ne forment qu'un objet d'une bien moindre conſéquence en fonds de terre. Dans tous les endroits où le Commerce procure une fortune beaucoup plus conſidérable que cette ſomme, les terres en fourniſſent vingt. Il ſuit donc de ces deux cas, que le Pays où l'on ne voit pas de grandes fortunes en terres, peut très-bien ne pas donner dans le luxe.

La Hollande eſt un de ces Etats qui renferme peu de perſonnes qui ont de grands biens en terres. La partie la plus conſidérable de ſes Habitans s'applique au Commerce ou exerce quelque profeſſion lucrative. On y reconnoît rarement l'avantage d'avoir ſa fortune en biens fonds. Il s'enſuit donc que le nombre des perſonnes riches qui paſſent leur vie ſans rien faire, n'eſt abſolument compoſé que ceux qui ont des emplois ou qui ſuivent la profeſſion

des armes, ou qui ſont Etrangers. Telle eſt la raiſon pour laquelle on ne voit qu'un luxe très-modéré dans les principales Villes de la Hollande, ſur-tout à la Haye, qui eſt l'endroit où l'on s'amuſe le plus volontiers, & où il ſe fait les plus grandes dépenſes. Jettez les yeux ſur les Villes de Londres & de Paris, vous y verrez faire des dépenſes prodigieuſes dans tous les genres. On y repréſente des Opéra très-coûteux, les Théatres y ſont magnifiques, les expoſitions de tableaux & de choſes rares y ſont brillantes; enfin il y a tant de ſortes d'amuſemens publics, qu'on ne ſauroit les nommer tous. Chaque jour voit élever de nouveaux Temples conſacrés aux plaiſirs, qui coûtent des ſommes beaucoup plus conſidérables que ceux que l'on avoit conſtruit auparavant pour le même objet (1). On voit très-peu de ces belles choſes à la Haye. Les plus grandes dépenſes ſe font pour les Concerts & dans les aſſemblées

(1) Notre Auteur fait ici alluſion au *Pantheon*, bâtiment immenſe élevé depuis peu de temps à Londres, pour y donner des bals & des concerts. L'intérieur eſt décoré avec la plus grande magnificence. Il tient lieu de nos Waux-Halls d'hiver. On a remarqué que le Pantheon de Londres n'avoit qu'une ſeule iſſue, ce qui expoſeroit tous les Auditeurs, & les Spectateurs en même temps, à une perte certaine, dans le cas d'incendie.

particulieres ; mais dans les deux Villes dont on a parlé ci-deſſus, elles montent bien plus haut pour ces mêmes objets. On fait une plus grande dépenſe pour la Muſique pendant un printemps à Londres, qu'à la Haye pendant deux années entieres.

Quant aux grands établiſſemens conſacrés aux Arts, & pour ce qui eſt des Théatres & autres lieux deſtinés à l'amuſement du Public, il eſt tout naturel qu'une grande Ville où réſide la Cour, ſurpaſſe en ce genre le célébre Village de la Hollande. Les uns doivent plutôt leur exiſtence à l'adminiſtration d'une ſeule Puiſſance, & les autres au grand nombre d'Habitans entaſſés dans une Ville, qui exigent néceſſairement un grand nombre d'amuſemens publics, & donnent lieu à leur magnificence.

Si après avoir examiné les monumens publics érigés au luxe dans les Provinces Unies, on jette les yeux ſur le luxe des Particuliers, on trouvera que la Hollande eſt au deſſous de la France & de la Grande-Bretagne à cet égard. On ne voit à la Haye que très-peu d'exemples de ce luxe dévorant que l'on remarque tous les jours dans les familles particuliéres de Londres & de Paris. Ce n'eſt gueres que dans ces deux Villes immenſes que l'on voit des Hôtels magnifiques meublés avec autant de richeſſe que de

goût, autant de Domeſtiques que chez quelques Princes Souverains ; des livrées ſuperbes, où l'art des Tailleurs ſemble s'être épuiſé : enfin, des tables ſervies avec profuſion, avec les mêts les plus exquis que l'Europe peut fournir ; le monde entier eſt mis à contribution pour les vins. On n'épargne rien pour les habillemens, pour les équipages, pour les plaiſirs & pour jouer le plus gros jeu. On paſſe une partie de l'année à la campagne où l'on mene un genre de vie pour le moins auſſi diſpendieux qu'à la Ville. C'eſt-là où l'on prodigue tous les embelliſſemens dans les bâtimens, dans les jardins & dans les parcs. On n'y voit des lacs, des Temples, des plantations & une variété infinie dans les amuſemens champêtres. Il faut encore ajouter à tout cela des ſouſcriptions pour les plaiſirs publics, des ſommes pour encourager les Arts & les Sciences, avec cent autres moyens de dépenſer la plus grande fortune.

Si l'on conſidere avec quelque attention le luxe que l'on vient de décrire, il faut avouer que la Haye, ni aucune Ville de la Hollande, n'offre un pareil ſpectacle. Rien n'y annonce une pareille prodigalité. Les Hollandois ont cependant une eſpece de luxe ; mais il ne ſe manifeſte que ſous des couleurs moins éclatantes, & l'on ne voit rien chez eux d'aſſez brillant pour

annoneer autant de faſte & de richeſſes qu'à Paris & à Londres. En effet, on doit ſe rappeller que le luxe eſt toujours en raiſon de cette quantité d'argent qui circule indépendamment de celle qui eſt abſolument néceſſaire pour ſatisfaire aux premiers beſoins. Cette diſtinction ne donnera pas une idée déſavantageuſe du luxe chez les Hollandois. Vous verrez un Peuple très-différent de celui dont les Ecrivains du dernier ſiecle ont décrit les mœurs & les uſages; mais vous ne remarquerez pas chez eux cette élégance & cette profuſion que l'on voit dans les Monarchies de l'Europe qui tiennent aujourd'hui le premier rang.

Les Particuliers qui jouiſſent d'une très-grande fortune en Hollande dépenſent beaucoup en bâtimens, quoiqu'ils ne les décorent point avec magnificence. Ils conſtruiſent de grandes maiſons, dont les appartemens ſont très-vaſtes. Si on les compare avec les pieces de nos Hôtels en Angleterre, on ſeroit tenté de les prendre pour des granges (1). On ne ſauroit croire combien les Hollandois laiſſent à deſirer pour la

(1) Les grands appartemens que l'on cherche aujourd'hui à rendre ridicule ont une ſorte de nobleſſe, qu'on ne trouve point dans la diſtribution de nos appartemens modernes. Tout ſe tient; il fut un temps où l'élévation & la nobleſſe

décoration & pour les ameublemens. Dans les Hôtels de Londres & dans cette foule de maiſons de plaiſance qui embelliſſent les Provinces d'Angleterre, on voit autant de goût que de magnificence, & les Beaux-Arts ſemblent y avoir été appellés par les richeſſes & par la libéralité. Les meubles qui paſſent pour être les plus recherchés chez les Hollandois ſont dans le goût de ceux que les Anglois regardent ſimplement comme beaux. Il s'en faut de beaucoup que ces meubles égalent ceux qui ornent les Hôtels de la Nobleſſe d'Angleterre ou les demeures des perſonnes opulentes de cette Contrée. On me permettra de remarquer ici que cette propreté, ſi particuliere aux Hollandois & qui fait leurs délices, quoique portée à l'excès, ne contribue pas peu à rendre leurs appartemens plus agréables que la richeſſe & la magnificence de ceux d'Italie. Les Anglois ne ſont pas auſſi propres que les perſonnes d'un certain rang en Hollande; mais le mêlange de la décoration avec la propreté que l'on remarque dans leurs maiſons, plaît beaucoup plus que tout ce que l'on peut voir en Hollande, en France & en Italie dans ce genre.

---

des goûts ſe manifeſtoient dans toutes les occaſions; aujourd'hui, il faut des boudoirs & autres petites pieces qui paroiſſent à la vérité plus commodes.

Si nous jettons les yeux ſur les divertiſſemens publics, ſur les établiſſemens en faveur des Arts, ſur l'agriculture, ſur les ameublemens, les habits & les équipages en Hollande, nous trouverons que cette Contrée ne ſauroit entrer en comparaiſon avec les grands Etats de l'Europe pour ces différens objets. Il ne faut cependant pas croire qu'ils ſoient tous dans un goût bas ou modeſte, ou ſemblable à celui qui régnoit dans ce Pays le ſiecle paſſé, on ſe tromperoit très-groſſiérement; ces diverſes choſes ſont aujourd'hui d'un goût plus recherché, & tous les Arts ont fait de grands progrès en Hollande; au lieu de voir cette ſimplicité qui régnoit jadis par-tout & cette humilité, ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion, le luxe ſe manifeſte par-tout, & annonce qu'il ne manque aux Hollandois que les mêmes richeſſes pour le diſputer en ce genre à la plus opulente Nobleſſe d'Angleterre.

Je crois que la plus grande dépenſe des Hollandois eſt celle de leurs tables; car elles ſont ſervies dans leurs fêtes avec autant de profuſion que d'élégance. On y ſert même une plus grande quantité de vins de différentes eſpeces qu'en France & en Angleterre chez les perſonnes du même rang & qui ont la même fortune ou peut être davantage. Telle eſt donc la prin-

cipale. J'ai ſouvent vu ſervir à quatre ſervices auxquels ſuccédoit un ſplendide deſſert chez des perſonnes dont le revenu n'alloit pas au delà de quatre mille livres ſterlings. Que l'on me permette d'obſerver ici que les ſervices ne ſont pas comme en Angleterre de huit ou dix plats chacun pour une compagnie peu nombreuſe ; mais ils ſont de vingt-cinq plats juſqu'à trente. L'argenterie eſt beaucoup plus commune à la Haye qu'on ne devroit naturellement le préſumer ; car pluſieurs perſonnes de qualité, qui jouiſſent d'une grande fortune ou qui ſe ſont retirées du Commerce ou des grands emplois, ont de très-beaux ſervices.

Le nombre de leurs Domeſtiques négale pas en général celui des Domeſtiques des perſonnes qui ont la même fortune qu'eux en France ou en Angleterre. Ce n'eſt guere que depuis un petit nombre d'années que l'on a renoncé dans la Grande Bretagne à l'indécente coutume de permettre aux Domeſtiques de mettre à contribution ceux qui venoient manger chez leurs Maîtres. Cet uſage ſubſiſte encore en France (1),

(1) Notre Auteur paroît mal informé; ſi l'uſage veut que l'on donne quelques pieces de monnoie aux Domeſtiques des Auberges, il ne s'en ſuit pas que ce ſoit la même choſe chez les Particuliers. Raiſonneroit-il comme un de ſes Compatriotes qui eut une querelle avec ſon Hôteſſe à Blois, qui étoit

& plus encore en Hollande, où il m'eſt arrivé de donner à la fin d'un repas aſſez d'argent pour nourrir ſept de ces quêteurs importuns.

Les Hollandois ſont de grandes fêtes dans certaines occaſions, comme pour les mariages, la naiſſance d'un fils ou d'un héritier, l'arrivée d'un enfant ou d'un ami qui revient des Indes Orientales. Ils étalent pour-lors toutes les eſpeces de luxe que leur fortune peut leur permettre. Je me ſuis trouvé à Amſterdam à l'une de ces fêtes, où je crois que l'on ſervoit huit tables à quatre ſervices qui étoient chacune de cent plats.

Les Anglois qui jouiſſent d'une certaine fortune, partagent plus volontiers leurs dépenſes entre la Ville & la campagne. Leurs maiſons de Londres & celles des champs forment le plus grand contraſte. Ils n'en font pas moins de grandes dépenſes dans les unes & dans les autres. Ils ajoutent encore aux beautés de la campagne des embelliſſemens qui leur ſont particuliers & ornent tous les environs de leurs maiſons. On y voit de beaux chemins conſtruits à leurs propres dépens; ils ont une attention

---

rouſſe. Celui ci mit ſur ſon journal, *nota bene*, que toutes les femmes de Blois ſont rouſſes & accariâtres. On paie les cartes en France & non pas en Angleterre. Voilà ce que notre Auteur auroit pu remarquer.

particuliere à imiter la conduite de leurs ancêtres qui ont vêcu dans ces maiſons de campagne pendant pluſieurs ſiecles : ils y exercent l'hoſpitalité avec cette politeſſe de nos jours, ce qui donne lieu à un genre de vie abſolument inconnu en France. Il s'en faut de beaucoup que l'on montre en Hollande autant de magnificence. La généroſité & la politeſſe ne s'y étendent pas ſi loin. Les maiſons de campagne ſont toutes fermées en Hollande comme des tabatieres & ont rarement l'air de commander le terrein qui les environne. Elles reſſemblent beaucoup aux petites maiſons de campagnes que les Bourgeois de Londres ont fait bâtir à vingt milles aux environs de cette Ville. Elles ſont toutes petites & tenues très-proprement. Leurs jardins ſont peu étendus, mais ils ſont cultivés avec beaucoup de ſoin, & les arbres y ſont taillés avec la plus grande régularité ; tout eſt traité dans ces maiſons dans le goût qui étoit en vogue en Angleterre il y a cinquante ans ; mais qui n'y eſt pas cependant porté au même degré de dépenſe. Les Hollandois ont un trop grand nombre de fontaines dans leurs jardins ; mais elles ſont auſſi déplacées dans un Pays froid & humide, qu'elles ſont agréables dans les climats brûlans de l'Eſpagne ou de l'Italie.

Pour ce qui eſt de la maniere d'élever la jeu-

neſſe & des talens qu'on lui donne, les Hollandois imitent exactement les François, à peu de choſe près, différence dont je me ſuis apperçu. L'éducation des jeunes gens conſiſte dans les études qu'ils font au College ſous la conduite d'un Précepteur Allemand & dans les voyages. De retour dans leur patrie, ils prennent des places également lucratives & honorables, entrent au ſervice de leur Nation ou à celui des Puiſſances étrangeres. Il y en a beaucoup qui vivent chez eux de leurs revenus. Ceci regarde la jeune Nobleſſe ou les fils des perſonnes qui ont une grande fortune. Quant à celles qui ſont d'un rang inférieur, elles ſont toutes dans l'uſage d'envoyer leurs enfans dans quelques-unes de leurs Univerſités, quoique ce ne ſoit que pour un petit nombre d'années, tel qu'une ou deux. On ſent bien que ces perſonnes agiſſent plutôt par vanité que pour procurer un avantage réel à leurs enfans. Il arrive très-ſouvent de trouver occupés dans les Maiſons de Commerce des Particuliers qui ont reçu ce que l'on appelle en Hollande une très-bonne éducation. Cela me rappelle que les Univerſités qui ſe trouvent dans les Provinces-Unies étant fort anciennes, leurs maximes rappellent, de même que leurs Réglemens, cette frugalité de ceux

qui les ont fondé & celle des premiers Habitans du Pays. On n'y voit point cette diſſipation ni ce goût pour la dépenſe qui fait le fléau & le malheurs des Univerſités d'Oxford & de Cambridge. Un jeune homme deſtiné pour le Commerce peut être envoyé à Leyde & à Utrecht, ſans qu'il courre d'autre riſque que de prendre un certain goût pour la littérature, qui le pourra porter un jour à lire plus volontiers des livres d'agrémens que des livres de compte ou le journal quand il ſera dans le Commerce. Il n'en eſt pas de même en Angleterre, celui qui deſtine ſon fils à devenir un jour Négociant, ſe garde bien de l'envoyer dans les Univerſités où il prendroit des goûts qui le rendroient abſolument incapable d'avoir cette prudence & cette économie qu'exige le Commerce. Ce n'eſt pas tout, les mœurs ſont plus pures dans les Univerſités de Hollande que dans celles d'Angleterre, qui, à dire le vrai, doivent être plutôt regardées comme le Séminaire du Vice, que comme l'Ecole de la Vertu.

Il eſt étonnant qu'il ne ſe ſoit pas encore introduit en Angleterre une nouvelle maniere d'élever la jeuneſſe qui n'eſt point dans le cas de briller un jour dans le grand monde, & les enfans de ceux qui deſirent qu'ils conſervent

en même temps la pureté de leurs mœurs & qu'ils apprennent le Grec & le Latin (1). La méthode que l'on ſuit aujourd'hui eſt diamétralement oppoſée à ces vues ſi ſages & ſi raiſonnables. Une des principales Ecoles du Royaume eſt dans la Capitale du Royaume (2), & les

(1) Les Anglois ſe plaignent, avec juſte raiſon, que les jeunes gens reçoivent chez eux la même éducation, quoique les circonſtances en appellent le plus grand nombre à des profeſſions différentes. Le même abus eſt général en Europe & y cauſe beaucoup de maux & enleve ſouvent aux Etats des Sujets qui auroient pu leur être utiles dans des profeſſions moins brillantes. On ne prétend pas faire ici l'apologie de l'ignorance; mais il devroit y avoir quelque différence entre l'éducation de celui qui eſt deſtiné à la Magiſtrature & celle du jeune homme que ſa famille déſtine à la profeſſion des Armes ou au Commerce, *ne ſutor ultra crepidam*, comme dit ſagement le Poëte. Cette biſarrerie a ſouvent fait le malheur de beaucoup de Particuliers dont l'éducation a fait naître chez eux des ſentimens au deſſus de leur fortune.

(2) Notre Auteur parle de l'Ecole ou College de Weſtminſter qui eſt dans Londres. On y remarque les mêmes défauts que dans bien des Colleges; on y ſurcharge la mémoire des jeunes gens, & l'on ne croit pas que pour avoir expliqué la plupart des Auteurs Grecs & Latins, leur raiſon en ait été plus perfectionnée. Ne vaudroit-il pas mieux y apprendre parfaitement à écrire dans ſa Langue maternelle, étudier enſuite les Langues vulgaires par l'analogie qu'elles peuvent avoir avec celle du Pays, apprendre en même

enfans ſont logés dans des maiſons particulieres & à portée de prendre de bonne heure tous les vices de Londres. Au lieu d'un pareil établiſſement, je voudrois que l'on établît une Ecole dans l'endroit le plus ſolitaire que l'on pourroit trouver, pour ſauver aux jeunes gens tous les écarts que la Capitale préſente à chaque inſtant à leur âge. Il eſt très-abſurde de dire qu'un jeune homme devant être un jour dans le monde, il ne ſauroit en connoître les uſage d'aſſez bonne heure. Comme s'il importoit qu'il eût ſous ſes yeux une foule d'exemples dangereux, que ſa jeuneſſe ne le porte que trop à ſuivre en les lui faiſant regarder comme de ſimples amuſemens. Quant à moi, je ne vois d'autre avantage dans cette maxime que celui d'expoſer un jeune homme à perdre ſa ſanté dès l'âge de douze ans. On ſuivroit, dans les Colleges que je propoſe, les mêmes regles que l'on obſerve dans les anciens. Au lieu d'en avoir pluſieurs réunis qui forment une grande Ville (1), je voudrois qu'il

temps L'hiſtoire naturelle, qui ne demande que des yeux & de la mémoire, étudier les Mathématiques & réſerver l'étude des Langues ſavantes pour les dernieres études?

(1) On parle ici des Villes d'Oxford & de Cambridge, dont les Colleges occupent la plus grande partie, & dont les Etudians font preſque toute la population. L'Univerſité d'Oxford a toujours montré un grand attachement au parti de la

n'y en eût qu'un ſeul dans chaque Province. Un des principaux avantages de ce projet conſiſte à ſouſtraire aux yeux des jeunes gens ces exemples de prodigalité & de profuſion, qui ne ſont que trop communs dans certains Colleges voiſins les uns des autres. Ils partageroient leur temps entre l'étude & la récréation. Mais quels amuſemens peut leur fournir une Ville ? Les campagnes voiſines de leur College, les champs, les forêts ne leur procureroient-ils pas plus d'agrémens ? D'ailleurs, le grand exercice qu'ils ſeroient dans le cas de faire, contribueroit beaucoup à fortifier leur tempérament & à les rendre également vigoureux & diſpos.

Quant aux jeunes gens qui ſont élevés dans les Colleges ou dans la maiſon paternelle, la Hollande a une très-grande quantité de Maîtres pour leur enſeigner tout ce qui entre dans une bonne éducation. Il ſe trouve des Maîtres pour la langue Françoiſe, la danſe, l'eſcrime, la mu-

---

Cour, & celle de Campridge a paru plus favorable au parti Populaire. Les abus qui ſe ſont gliſſés & qui ſe perpétuent dans ces deux Etabliſſemens érigés en l'honneur des Siences & des Lettres, empêchent que la Nation Angloiſe en retire tout le fruit qu'elle devoit en attendre. Les Etudians aiſés s'y font gloire d'y vivre dans la licence, & l'on ne voit guere que quelques pauvres Ecoſſois qui étudient avec fruit.

ſique, pour toutes les langues vivantes; connoiſſances que l'on peut acquérir très facilement à la Haye & dans pluſieurs autres Villes des Provinces-Uunies. Les jeunes gens en ont communément des notions aſſez étendues. Les filles ſont élevées en Hollande avec le plus grand ſoin & beaucoup mieux, ſelon mon opinion, que celles du même rang & qui ont la même fortune en Angleterre. Toutes les femmes d'un certain rang s'habillent comme en France, parlent la langue de ce Pays & en affectent ſinguliérement toutes les Manieres.

C'eſt une grande erreur que de croire que dans une République commerçante, dont les Habitans ont été très-long-temps fameux par leur frugalité, il eſt inutile qu'ils aient ces talens & ces connoiſſances qui concourent à faire l'agrément de la vie, & que le luxe, répandu dans toute l'Europe, a mis aujourd'hui ſi à la mode. Au contraire, quoique les Hollandois aient preſque entiérement changé de caractere; cependant la frugalité eſt encore plus généralement conſervée chez eux que chez les autres Nations; mais elle ne ſe montre que dans les dernieres claſſes des Citoyens & parmi ceux qui n'ont que très-peu de fortune. Il n'en eſt pas de même des Hollandois qui ſont d'un rang ſupérieur ou qui ont de grands biens. Je connois peu de Pays

où

où les perſonnes opulentes dépenſent plus volontiers leurs revenus pour paſſer leur temps agréablement & jouir de tous les avantages que leur offre leur place ou leur fortune. Vous trouvez par-tout de bonnes maiſons, bien meublées, des tables abondantes & élégamment ſervies & un grand nombre de Domeſtiques. Les équipages ſon auſſi communs en Hollande que partout ailleurs. On y voit des perſonnes magnifiquement habillées & pluſieurs amuſemens publics. Les Hollandois n'épargnent rien pour l'éducation de leurs enfans; l'on trouve non-ſeulement chez eux toutes les commodités de la vie, mais encore tous les rafinemens qui n'ont été connus que dans les ſiecles de luxe & d'opulence (1).

Quant au caractere du Peuple, je ne prétends pas l'analyſer ni en donner ici une idée; ſi cette tâche eſt difficile pour un Voyageur qui a fait

(1) Notre Auteur, en parlant d'une maniere auſſi générale, ſemble ſe contre-dire; car il vante, d'un côté, la ſobriété des Hollandois & leur modération dans les plaiſirs, & il releve ici des qualités contraires. Il auroit pu dire que les mœurs avoient changé à cet égard juſques à un certain point; que le goût pour l'économie ſubſiſtoit toujours; mais qu'il avoit moins d'énergie que par le paſſé, & notre Auteur auroit trouvé le juſte milieu.

un long ſéjour dans le Pays, à plus forte raiſon doit-elle l'être davantage pour celui qui a demeuré auſſi peu de temps que moi en Hollande. Je remarquerai ſeulement que j'ai obſervé une grande variété dans les caracteres; ce qui ne m'a nullement ſurpris, vu la quantité prodigieuſe d'Etrangers de tous les rangs & de tous les états qui ſont établis dans les Provinces-Unies. Ces différences doivent néceſſairement s'oppoſer à l'uniformité d'un caractere national. Les Hollandois forment une Nation eſtimable en général, chez laquelle on trouve d'auſſi bonnes qualités que chez ſes voiſins. Ils ſont bons amis, ſinceres, & les perſonnes d'un certain rang ont une politeſſe aiſée & ſans aucune affectation, ce qui rend leur ſociété très-agréable. Il ſeroit difficile de trouver un Pays où il y ait eu plus de gens inſtruits qu'en Hollande dans ces derniers temps. La littérature y eſt très-cultivée & le nombre des preſſes qui travaillent ſans ceſſe dans ce Pays eſt prodigieux; on réimprime en Hollande tous les principaux Ouvrages qui paroiſſent en France, en Allemagne, en Italie & en Angleterre. Quoique les Imprimeurs Hollandois n'entreprennent ſouvent ces éditions que pour les vendre dans les Pays étrangers, ces Ouvrages ne contribuent pas moins à répandre des connoiſſances générales

dans le Pays, & à y entretenir le goût de la Littérature & des Sciences (1).

(1) *Librairie.* Il s'en faut de beaucoup que l'Imprimerie & la Librairie de Hollande ſoutiennent aujourd'hui la réputation qu'elles s'étoient acquiſe dans les ſiecles paſſés lorſque les Elzevirs, les Blaeu, les Weſteins produiſirent ces chef-d'œuvres de Typographie qui ſont aujourd'hui ſi recherchés. La Librairie Hollandoiſe ſe borne aujourd'hui à contre-faire aſſez mal tout ce qui s'imprime de bon en France & ailleurs. La dureté avec laquelle les Libraires y traitent les Gens de Lettres y eſt ſi grande, que lorſque le célebre Voltaire a voulu déſigner un homme qui avoit été réellement malheureux, il a imaginé de faire paroître ſur la ſcêne le fameux Martin, dans Candide, qui avoit travaillé long-temps pour les Libraires de Hollande.

CHAPITRE XII.

CONSIDÉRATIONS sur l'état actuel de la puiſſance de la République de Hollande & ſur ſes rapports avec les autres Nations de l'Europe.

LE ſieur Guillaume Temple a remarqué il y a plus de cent ans que le Commerce des Hollandois étoit parvenu à ſon plus haut degré d'accroiſſement. Si l'on jette les yeux ſur ce qui s'eſt paſſé depuis ces cinquante dernieres années, l'on verra qu'il n'y a rien de plus évident que la diminution de leur puiſſance. Au milieu du dernier ſiecle les Hollandois diſputerent l'empire de la mer aux flottes réunies de France & d'Angleterre ; mais dans la guerre qui ſuivit cette époque, leur Marine étoit bien tombée ; enfin, en 1741, les forces navales de la Hollande n'étoient pas comparables à celles de l'Angleterre. On peut dire que cette Marine eſt preſque anéantie. Si nous conſidérons ces forces comme celles qui étant jointes jadis à cette dernieres Nation, formoient une puiſſance maritime. On ne peut nier que les Hollandois aient encore une flotte ; mais elle n'eſt compoſée que d'un petit nombre de vaiſſeaux, en mauvais ordre & nullement en état de ſervir au premier inſ-

tant. De ſorte que nous pouvons la regarder à coup ſûr comme une Marine anéantie. Il eſt vrai que les Provinces-Unies fourniſſent un nombre prodigieux de Matelots ; mais il ne ſuffit pas ſeul pour former une puiſſance maritime ; il faut pour cela avoir un grand nombre de vaiſſeaux conſtruits ſucceſſivement (1) très-bien entretenus, des munitions de guerre & de bouche, des magaſins immenſes, des chantiers, des approviſionnemens de bois de conſtruction, & cent autres articles tous différens de ceux que le Commerce emploie. La Marine royale d'Angleterre coûte des ſommes immenſes tous les ans ; & cependant ceux qui ſont en état de porter un jugement ſur cet objet prétendent que les Anglois ſont encore trop économes pour cet entretien. Il n'en eſt pas de même en Hollande ; les dépenſes qu'exige la Marine militaire de cette Puiſſance ſe réduiſent à ſi peu de choſe, que l'on peut dire hardiment qu'elles ſont à peine un petit article dans l'emploi des finances.

La négligence que les Hollandois apportent dans l'entretien de leurs vaiſſeaux de guerre eſt la faute la plus lourde qu'ils puiſſent faire en

(1) Une Marine compoſée de vaiſſeaux conſtruits ſucceſſivement, a l'avantage de ne pas dépérir tout à la fois & de ne pas exiger de frais immenſes pour être rétablie & entretenue

politique ; car une Puiſſance commerçante qui fait plutôt conſiſter ſa sûreté dans ſes forces de terre que dans ſes flottes, ſe met dans un cas dont la ſituation des affaires des Puiſſances voiſines peut ſeule arrêter les funeſtes conſéquences. Pendant la derniere guerre, les Hollandois furent réduits à violer ouvertement leur Traité avec l'Angleterre, en lui refuſant le ſecours qui y avoit été ſtipulé, dans le cas où elle ſeroit menacée d'une invaſion de la part de la France. La République de Hollande, qui croit devoir ſa sûreté à ſes Troupes de terre, eſt cependant gouvernée par la France. La déférence qu'elle paroît avoir pour les conſeils de cette derniere, peut être moins l'effet de ſon affection pour elle, que celui de la crainte. La France a peu de choſe à craindre de la Hollande ; & il eſt de l'intérêt de la Hollande d'avoir une Marine formidable, & de pouvoir joindre à la premiere rupture cent vaiſſeaux de guerre aux flottes de la Grande Bretagne.

L'expérience a toujours fait voir que le Armées Hollandoiſes ont été inſuffiſantes pour défendre les Provinces-Unies dans une guerre de terre, tandis que leurs flottes les ont fait triompher plus d'une fois de leurs ennemis & ont terminé leurs querelles à leur avantage. L'exiſtence de la Hollande dépend de la proſpérité de ſon

Commerce ; mais l'on demande en quoi les Armées de terre peuvent contribuer à le faire fleurir ? Dans l'invaſion de 1672, lorſque Louis IV tint ſa Cour à Utrecht, les Armées Hollandoiſes s'étoient peu oppoſées à l'exécution de ſes projets. Il n'en fut pas de même des flottes dans cette dangereuſe criſe. Les Hollandois reſterent les maîtres de la mer, ou du moins furent à l'abri des plus grands dangers. La France n'avoit point de forces à leur oppoſer ſur cet élément, puiſqu'elle avoit perdu tout ſon Commerce.

Qu'il me ſoit permis de jetter les yeux ſur l'avenir & de demander contre quelle Puiſſance la Hollande a beſoin de ſe tenir ſur la défenſive ? Ce n'eſt certainement que contre une Puiſſance du Continent ou contre une Puiſſance maritime. Ce ſeroit probablement ou contre l'Angleterre, à cauſe de la jalouſie que doit lui cauſer ſon grand Commerce & à la ſollicitation de la France, ou contre la France elle-même, à la ſollicitation de l'Angleterre. Dans l'un ou dans l'autre cas, les Provinces-Unies trouveroient plus de reſſources dans la force de leurs flottes que dans leurs Troupes de terre. De quelle utilité leur ſeroit une Armée contre l'Angleterre ? On peut encore dire que leur Commerce ſeroit anéanti par la même occaſion, & que la Hollande perdroit vraiſemblablement ſes Colonies

& ſes établiſſemens, ou ſouffriroit du moins une perte immenſe. Dans le cas d'une guerre avec la France, les tréſors de la Hollande ſuffiroient pour la défendre par terre en prenant des Troupes mercenaires à ſa ſolde. Les flottes combinées de ces deux Puiſſances pourroient détruire le Commerce des François & leurs établiſſemens dans les Contrées éloignées, ſi cent vaiſſeaux de ligne Hollandois ſe joignoient à la Marine d'Angleterre.

Pour répondre à ces différentes obſervations, on dit en Hollande avec une ſorte de raiſon, que les revenus de ces Etats ſont ſi prodigieuſement engagés, que le Gouvernement eſt abſolument hors d'état de faire aucune entrepriſe diſpendieuſe. Par exemple, le rétabliſſement de la Marine, que l'on vient de propoſer, ſeroit au deſſous de ces facultés actuelles. Il y a quelque choſe de vrai à cet égard; mais l'Etat de la République de Hollande n'eſt pas auſſi déſeſpéré que voudroient le faire croire ceux qui ſe ſervent de cet argument. Les dépenſes de cette Puiſſance ne ſe font pas d'ailleurs, d'une maniere analogue à ſes véritables intérêts. Ses Troupes de terre ſont trop conſidérables en comparaiſon de ſa Flotte. Il s'eſt gliſſé de grands abus dans l'adminiſtration des finances de ce Pays, & ils ſont capables de faire échouer tou-

tes les opérations. Pluſieurs Hollandois, auſſi éclairés que zélés pour le bien de leur Patrie, penſent que ſi leur Gouvernement portoit toute ſon attention vers la Marine, & que l'on introduisît une adminiſtration également active & déſintéreſſée, les Etats-Généraux pourroient rétablir leur Marine. S'ils ne la portoient pas au même degré de puiſſance où elle étoit vers le milieu du dernier ſiécle, ils la rendroient du moins formidable aux Flottes combinées d'Eſpagne & de France, & même reſpectable pour la puiſſante Marine d'Angleterre.

En conſidérant combien il eſt naturel qu'une Puiſſance très-Commerçante aie de grandes forces Navales, je ne crois point que les obſervations que je viens de faire aient rien de ridicule. Les finances une fois bien adminiſtrées, il ſeroit facile de remplir tous ces objets, & d'entretenir en même temps un fond très-reſpectable de Troupes, mais ſur le pied de réforme (1). Il eſt

(1) Les Anglois entendent par Régiment ſur le pied de réforme, celui à la ſuite duquel on conſerve après la paix un certain nombre d'Officiers avec la demie-paye. Ces Officiers doivent toujours être prêts à rejoindre au premier ordre. Cet uſage ne doit avoir lieu que dans un Pays tel que l'Angleterre, où le prix des emplois militaires fait un capital aſſez conſidérable pour qu'il n'y eût pas de l'injuſtice à n'en point faire la rente. La vénalité de ces Places gêne un peu l'avan-

vrai que les dettes de la République ſont très-conſidérables ; mais elle a une reſſource qui ruineroit cependant le crédit public en Angleterre, qui eſt de lever une taxe ſur le principal & ſur les intérêts des fonds. L'objet important qui donne lieu à de pareils efforts eſt favorable à la Hollande, car lorſqu'elle dépenſe la plus grande partie de ſes revenus d'une maniere conforme à ſes intérêts & ſelon le vœux & le déſir de ſes Sujets, l'argent ſe répand ſinguliérement ; & c'eſt dans de pareilles circonſtances, que l'on peut dire qu'il eſt dépenſé très-utilement.

La France a conſervé une ſinguliere influence dans les Conſeils de la République, depuis les dernieres Campagnes des Comtes de Saxe & de Lœwendhal ſur ſon territoire. Cette influence eſt sûrement un effet de la crainte d'être en proie aux Armées Françoiſes. Un Etat qui auroit une véritable conſiſtance, ſecoueroit cette crainte (1)

cement du Soldat ; cependant quand il arrive qu'un bas Officier mérite de monter à un grade ſupérieur, il y parvient comme ailleurs ; mais il ne peut pas vendre ſa commiſſion, qui appartient alors à ſon Corps.

(1) L'opinion avantageuſe que les Anglois ont de leur Patrie, leur fait préſumer que toutes les Nations ne s'occupent que du projet de la ſubjuguer ; ils préſument encore que la France eſt moins éclairée ſur ſes intérêts & qu'elle eſt toujours ani-

qui rend l'exiſtence de la Hollande toujours incertaine. En effet, c'eſt une politique très-maladroite, que de n'exiſter que ſous le bon plaiſir de ſes voiſins; il vaudroit beaucoup mieux en être le Sujet. S'il y a une Puiſſance aſſez grande pour exiger de pareils égards, qui approchent beaucoup d'une entiere ſoumiſſion, il faut prendre alors d'autres meſures. L'exiſtence d'un pouvoir auſſi formidable, eſt une raiſon ſuffiſante pour qu'il faille s'y oppoſer, ou entreprendre de le faire, en formant des alliances, ou même en tentant le ſort des armes pour le diminuer. Telle fut la ſage conduite des Hollandois pendant les cinquante dernieres années du dernier ſiécle, & au commencement de celui-ci, où la France étoit plus puiſſante qu'elle n'eſt aujourd'hui. Les ſuccès qui ſuivirent l'exécution de ce projet ſont les meilleures preuves que l'on pourroit donner de ſa bonté (1).

---

mée de l'eſprit de conquêtes; comme la Hollande pourroit être à ſa bienſéance dans cette hypothèſe, les Auteurs Anglois ne manquent pas de l'inférer dans le nombre des Contrées qu'il reſte à envahir aux François. Cette aſſertion eſt une formule dont tout Hiſtorien Anglois ne doit pas s'écarter.

(1) Il paroît que notre Auteur eſt membre de cette Société ridicule, connue à Londres ſous le nom d'Antigallicans. Elle a un café particulier près de Temple Bar, où tous ceux qui la compoſent s'engagent par ſerment à ne rien conſommer

Un Royaume qui tient en échec tous ceux qui l'environnent & qui gouverne leurs Conſeils, eſt un Etat trop puiſſant. La ſoumiſſion avec laquelle on reçoit ſes Loix ne ſert qu'à augmenter le mal ; une réſiſtance vigoureuſe & prompte eſt le ſeul remede efficace que l'on puiſſe y apporter. Les Hollandois en ont éprouvé les bons effets contre Louis XIV, lorſqu'il étoit au plus haut degré de ſa Puiſſance.

J'ai oui dire plus d'une fois, en parlant de l'attachement des Hollandois pour la France, qu'il n'avoit d'autre objet que de diminuer la rivalité de l'Anglettere pour leur Commerce. Ces mêmes perſonnes prétendoient que la Puiſſance d'un Etat voiſin, qui devient redoutable ſur la mer par le ſecours d'un grand Commerce, ne peut manquer de nuire aux Hollandois & de leur porter un beaucoup plus grand préjudice que tout ce qu'ils auroient à craindre de la France. Cet argument, quoique très-impoſant, n'a cependant rien de ſolide ; il faut être bien peu inſtruit de l'état actuel du Commerce de l'Europe, pour croire que les progrès du

---

du produit des Manufactures de France. Comme la plupart des membres de cette Société ſont des Marchands, leur réſolution eſt moins patriotique qu'on ne le penſe. On pourroit leur appliquer cet excellent trait de *Moliere* : *Vous êtes Orfévre, Monſieur Joſſe.*

Commerce des Anglois ſont en raiſon de la décadence de celui des Hollandois. La grande augmentation du Commerce en Angleterre eſt preſqu'entiérement due à ſes Colonies & à ſes établiſſemens éloignés : c'eſt en quoi cette Puiſſance n'entre point en concurrence avec la Hollande, même dans les Indes Orientales. L'augmentation du Commerce de la Compagnie Angloiſe dans les Indes, n'apporte aucun préjudice à celle des Hollandois. Les véritables rivaux de ces Peuples pour le Commerce, ſont 1°. le goût du Commerce qui s'eſt répandu par toute l'Europe. 2°. La naiſſance & les progrès du Commerce de la Ville de Hambourg & des Villes Anſéatiques ; & en général, du Commerce des Etats du Nord, qui vendent eux-mêmes pluſieurs articles de leurs productions à meilleur marché que les Hollandois. Telles ſont les cauſes qui ont le plus influé ſur la diminution du Commerce de ces derniers, que la concurrence de l'Angleterre & celle de quelques autres Nations voiſines. Le grand Commerce qui ſe faiſoit jadis en Hollande, dut toute ſon étendue à la négligence & à l'indifférence des autres Puiſſances pour le Commerce. Lorſque les Hollandois étoient les Voituriers de toute l'Europe, & lorſque Amſterdam étoit le ſeul entrepôt du monde, il n'eſt pas ſurprenant que

le Commerce ait rendu cette Nation très-floriſſante, & que ſon Commerce ait commencé à décroître dès que ſes voiſins ont mieux connu leurs intérêts.

On ne peut donc pas dire que l'Angleterre ſoit entrée, en quelque façon, en concurrence avec la Hollande pour le Commerce ; car elle ne doit ſes progrès, dans cette partie ſi eſſentielle, à une cauſe abſolument différente de celle qui a fait proſpérer le Commerce des Hollandois.

Il n'eſt pas difficile de prévoir le ſort que doit avoir la République de Hollande dans la ſuite, car il dépend abſolument de ſon Commerce. Le Territoire des ſept Provinces-Unies eſt trop ingrat & trop borné pour nourrir tous ſes Sujets ; & à plus forte raiſon, pour qu'ils puiſſent conſerver leur indépendance. Toutes les réflexions que l'on pourra faire ſur la durée de cette République, doivent donc avoir pour objet celle de ſon Commerce. Quant aux événemens militaires, ils ne paroiſſent pas devoir entrer dans cette queſtion. Il n'y a pas d'apparence, ni même la moindre probabilité, qu'elles décident jamais le ſort de la Hollande, ſoit qu'elle continue à reſter abſolument neutre, ou qu'elle ſoit oppoſée à la France.

Je ne ſaurois tomber d'accord avec ces Ecri-

vains, qui nous prédiſent chaque année la chûte du Commerce des Hollandois. Je crois, au contraire, qu'il ſe ſoutiendra pendant pluſieurs ſiécles au point qu'il eſt aujourd'hui. Les raiſons ſur leſquelles je fonde mon ſentiment, ſont les ſuivantes. Les Hollandois ont éprouvé pendant pluſieurs années tous les inconvéniens qui peuvent réſulter de la concurrence la plus ſoutenue qu'ils puiſſent jamais craindre. Depuis ces vingt ou trente dernieres années, toutes les Nations de l'Europe ont montré le plus grand empreſſement pour étendre leur Commerce & pour augmenter leurs Manufactures autant qu'il leur a été poſſible. Le Commerce de l'Angleterre eſt parvenu au point qu'il ne ſauroit augmenter davantage; celui de la France a vu, ſans contredit, ſes plus beaux jours (1); car ceux qui connoiſſent parfaitement l'état des Manufactures de cette Puiſſance, conviennent qu'elles ſont beaucoup déchues, & qu'elles n'arriveront jamais au même degré de ſplendeur

(1) On ne ſauroit ſe diſſimuler que le Commerce de la France n'ait perdu de ſon ancien luſtre depuis la derniere guerre; mais il ne paroît pas que celui des autres Nations ait augmenté; ne pourroit-on pas dire que ce fléau a cauſé un épuiſement général? Depuis qu'un jeune Monarque, guidé par l'amour du bien public, a pris les rênes de l'Etat, quelle eſpérance ne devons-nous pas avoir pour un temps plus heureux!

où elles furent jadis. Aucune des Nations qui font aujourd'hui le plus grand Commerce de l'Europe, à l'exception de la Hollande, n'a été capable, même dans ſes jours les plus brillans, d'enlever aux Hollandois le Commerce de fret. Comme ce dernier eſt d'une nature différente de tous les autres Commerces, ce Peuple n'a donc point à craindre une concurrence pour l'avenir, ou que cette branche vienne jamais à tomber. Il eſt vrai que la Ville de Hambourg & le Nord, portent quelque préjudice au Commerce de fret des Hollandois, en allant chercher ſur leurs vaiſſeaux ce que ceux-ci leur apportoient jadis dans leurs navires. Mais on ne ſauroit préſumer que ces Puiſſances l'emportent jamais ſur les Hollandois pour le fret dans le Commerce général de l'Europe; enfin, ſi on les compare aux autres Nations Commerçantes, on verra que le tort qu'elles leur ont fait ſe réduit encore à très-peu de choſe.

C'eſt ainſi que nous trouvons que la prétendue concurrence de toutes les Nations avec les Hollandois, n'a conſiſté que dans ce que leurs voiſins ont un peu plus acheté les uns des autres, ou plus vendu par eux-mêmes qu'ils n'avoient coutume de le faire, au lieu de leur laiſſer ce ſoin & celui de faire cette navigation. Il eſt vrai que ces Peuples ont tâché, avec beaucoup

beaucoup de courage, de ſe paſſer des Hollandois & qu'ils y ont réuſſi en partie. Cependant ſi l'on jette les yeux ſur le Commerce actuel des Provinces-Unies, on verra que dans ce ſiécle, où toutes les Puiſſances de l'Europe ont montré tant d'empreſſement à étendre leur Commerce; & malgré que les Hollandois en aient beaucoup ſouffert, ils n'ont pas cependant ſuccombé. Ces Peuples n'ont pas même perdu totalement le Commerce de commiſſion ou celui d'achat & de vente pour les autres Nations; Commerce dont ils poſſédent encore aujourd'hui une partie beaucoup plus conſidérable que celle qui eſt à la diſpoſition du reſte de l'Europe. On peut en conclure qu'il eſt très-difficile de détruire un Commerce bien établi, à moins que la guerre ou la politique ne cauſent de grands changemens dans l'Etat. L'avantage dont jouiſſent les Hollandois, en pouvant diſpoſer de fonds très-conſidérables, & d'avoir chez eux de nombreuſes Manufactures, leur aſſurerera la conſervation du Commerce, lors même que toutes les autres circonſtances leur ſeroient contraires.

L'objet principal du Commerce des Hollandois ne conſiſte pas ſeulement dans les achats & dans les ventes qu'ils font pour le compte des autres Nations. Leurs pêches de différentes eſpeces, ſont pour eux d'une beaucoup plus

grande conſéquence. C'eſt dans cette partie que l'on peut dire qu'ils n'ont point de rivaux, en ſe ſervant de cette comparaiſon. Ces pêches rapportent des ſommes immenſes à leur Etat, ſoutiennent une grande population & procurent des débouchés certains au produit des meilleures Manufactures de la Hollande. Outre cette branche de Commerce, ils en poſſédent encore une autre pour laquelle ils n'ont aucune Nation pour concurrent, & qui fait une partie eſſentielle de leur Commerce dans les Indes Orientales ; je veux parler des épiceries. Les Hollandois ont encore pluſieurs Colonies floriſſantes dans les Indes Occidentales. Les terres auſtrales qui ſont preſque inconnues, peuvent encore leur fournir de nouvelles reſſources, s'ils venoient à être privés de toutes les autres Le grand Continent, qui eſt encore, pour ainſi dire, inconnu, me rappelle quelques obſervations, que je ne crois pas devoir paſſer ſous ſilence.

J'ai pris pluſieurs renſeignemens à Amſterdam ſur l'idée générale qu'on avoit de ce Continent en Hollande, & ſur les vues que l'adminiſtration publique pouvoit y avoir. J'ai trouvé que les Hollandois penſoient que ce Continent leur appartenoit ; mais ils ſembloient convenir en même temps que d'autres Puiſſances maritimes

formoient des prétentions ſur quelques parties; mais qu'ils pouvoient les prévenir en rendant publique la légitimité de leurs droits. Ces Peuples regardent donc le Continent auſtral comme un objet National d'une plus grande importance que toutes les autres. J'ai encore remarqué que les Hollandois penſoient que ces vaſtes Contrées étoient beaucoup mieux connues par les Adminiſtrateurs de la Compagnie des Indes Orientales; & par conſéquent, par les Etats-Généraux, que par toute autre Puiſſance de l'Europe. Ils ſemblent avoir reçu ſur ce Continent des avis qui ſont inconnus au reſte du monde. Il eſt certain que depuis une dixaine d'années, on a expédié pluſieurs vaiſſeaux de Batavia pour aller faire des découvertes qui ont échappé aux Auteurs des gazettes politiques de l'Europe. Les Hollandois tiennent en général le réſultat de ces expéditions auſſi ſecret qu'il eſt poſſible, en diſant que l'on n'a découvert juſques ici aucune Contrée dans ce Continent qui fût d'une certaine importance. On regrette beaucoup les frais de ces armemens inutiles: cependant, quelques Matelots qui ont été employés à faire ces découvertes, tiennent un tout autre langage. Pluſieurs anecdotes répandues dans les Indes ſemblent faire croire que l'on a découvert pluſieurs iſles d'une éten-

due prodigieuſe, & qui ſont peuplées par des ſauvages qui ne ſont pas méchans, & que leur Pays eſt très-riche & très-fertile. Ce qui paroîtroit confirmer cette relation, c'eſt que les Hollandois ont expédié d'autres vaiſſeaux, qui prouvent qu'ils ne regrettent pas leurs premieres dépenſes.

On ſuppoſe ſur-tout, que la Compagnie a découvert pluſieurs Contrées de la plus grande importance, non-ſeulement pour ſon Commerce, mais pour y établir des Colonies; ce qui ſeroit très-intéreſſant pour la Hollande, ſur-tout dans le cas où elle ſeroit obligée d'avoir recours à de nouveaux objets pour ſoutenir ſon Commerce. Il eſt à préſumer que la Compagnie agit dans cette affaire, d'après les vues & les ordres du Gouvernement, & que l'on tiendra ſecretes toutes les particularités de cette expédition, juſques à ce que les Etats-Généraux puiſſent tirer parti de ces découvertes.

C'eſt une vérité connue des meilleurs Voyageurs & des meilleurs Géographes & Hiſtoriens, qu'il exiſte un grand Continent au midi de notre globe, ou pluſieurs grandes iſles, auſſi grandes que notre Continent, & qu'on ne pourroit le conteſter. Nous apprenons encore par les relations des Navigateurs qui ont fait le tour du monde, que les productions de

ces vaſtes Contrées ſont auſſi riches que celles des autres parties de la terre. La raiſon en eſt palpable. Un Continent qui s'étend preſque juſques ſous la ligne, doit poſſéder toutes les productions qui ſe trouvent à une pareille latitude dans les autres Continens. N'eſt-il pas ſurprenant que les autres Puiſſances de l'Europe, qui montrent tant d'empreſſement pour augmenter leur Commerce, n'aient pas encore ſongé à faire quelques établiſſemens dans ces Contrées inconnues (1) ? Pluſieurs parties de ces régions Méridionales produiſent vraiſemblablement des denrées très-précieuſes, ou pourroient être ſuſceptibles de culture & fournir dans la ſuite pluſieurs productions auſſi précieuſes, & peut-être d'une plus grande importance pour une Colonie, que vingt de ces objets peu intéreſſans que produit l'Europe,

(1) La plupart des Nations commerçantes de l'Europe, viennent de tenter, de nos jours, la découverte de l'hémiſphere auſtral. Les Anglois & les François y ont envoyés des Navigateurs. M. de Kerguelen eſt un de ceux qui s'eſt avancé le plus vers le pole; on prétend même qu'il a traverſé ces mers perpétuellement couvertes d'un brouillard épais qui paroiſſent s'oppoſer aux vues de tous les Marins. Cet Officier y a fait un ſecond voyage, dont les détails ne manqueront pas d'être rendus publics, s'ils peuvent étendre la ſphere de nos connoiſſances géographiques.

& pour leſquels on y prend tant de ſoin. Nous ne pouvons pas réfléchir ſur l'indifférence des Hollandois ſur cet objet ſans en être ſurpris. Quel pourroit être leur but ? Quel ſeroit le plan de leur conduite ? Pourquoi attendroient-ils pour faire ces impotantes découvertes, que la fortune leur fût devenue ſi contraire, qu'ils duſſent les regarder comme leur derniere reſſource ? On demande maintenant ſi une Nation qui ſe trouveroit dans de pareilles circonſtances pourroit tirer parti de quelques nouvelles découvertes, ou ſi elle pourroit défendre ſes nouvelles acquiſitions ?

Il importe beaucoup aux Hollandois de ſe rappeller que leur République parvint au plus haut degré de ſa gloire & de ſa puiſſance au milieu des entrepriſes les plus hardies. Tandis qu'ils étoient occupés chez eux de querelles perpétuelles, & qu'ils étoient forcés de ſoutenir une longue guerre contre les Eſpagnols, leurs anciens maîtres, quelques-uns de leurs Compatriotes tenterent la fortune dans les Contrées les plus éloignées, & ſur des mers qui leur étoient inconnues. Ils firent beaucoup de découvertes & pluſieurs conquêtes dans les Indes Orientales, & y jetterent les fondemens de cette Puiſſance, qui étonna tout l'Orient ; enfin, lorſque l'on croyoit que les Hollandois

ne pouvoient plus ſe défendre chez eux, ils firent les expéditions les plus téméraires. C'étoit alors le ſiécle de l'héroïſme & celui des entrepriſes difficiles. Tandis que leur République exécutoit ces projets, qui paroiſſoient chimériques, on la vit fleurir de la maniere la plus ſurprenante, & ſon Commerce alla toujours en augmentant. L'induſtrie Hollandoiſe ne connoiſſoit point d'obſtacles à meſure que ſon Commerce, qui ſurpaſſoit celui des plus grands Royaumes, s'étendoit. On vit les Hollandois, ainſi qu'on l'a déja dit, faire un grand nombre d'expéditions importantes qui, de nos jours, paſſeroient pour romaneſques. C'eſt ce goût pour les entrepriſes, qui fut le principe & la baſe de leur Commerce dans les Indes Orientales. On doit ici remarquer que dès l'inſtant qu'il commença à s'étendre, ce Commerce commença à décroître.

Tant que les Hollandois virent proſpérer leur Commerce, ils ne conſidérerent jamais s'il étoit trop étendu pour eux ; ils s'attacherent au contraire, à l'augmenter de plus en plus, en employant des moyens très-difficiles. C'eſt un pareil génie qui peut ſeul créer le Commerce d'une Nation. Dès que celui des Hollandois a commencé à diminuer, ces Peuples ont montré moins d'activité & d'énergie. On a même re-

marqué qu'ils s'empreſſoient à étouffer ce goût pour les entrepriſes hardies, dans la même proportion qu'ils voyoient décroître leur Commerce, & cherchoient à éteindre cette noble ardeur qui animoit jadis les Fondateurs de leur République ; enfin on les a vu contens d'un pareil ſyſtême. Les Hollandois paroiſſent ſatisfaits de cette portion de Commerce que leurs voiſins veulent bien leur laiſſer ; il étoit donc raiſonnable qu'ils ne fiſſent aucune démarche. En effet, ceux qui n'ambitionnent point de ſortir de l'état où ils ſe trouvent, ne doivent point faire de tentative pour le quitter. Cependant ſi ces maximes qui firent négliger aux Hollandois les grandes antrepriſes & la recherche de quelques nouvelles branches d'induſtrie, leur parurent autrefois raiſonnables, ils devroient aujourd'hui faire revivre cet eſprit qu'ils avoient cherché à éteindre, puiſqu'ils s'apperçoivent depuis plus de cent ans de la diminution de leur Commerce. Voici le moment de faire les plus grands efforts dans ce genre pour ſe procurer de nouvelles ſources de Commerce qui puiſſent balancer la concurrence de leurs voiſins en Europe ; concurrence qui ruine inſenſiblement leur ancien Commerce.

Rien n'eſt plus contraire au goût pour les grandes entrepriſes & pour les découvertes,

que les diſpoſitions pacifiques où ſont les Hollandois depuis pluſieurs années. J'oſerai même dire qu'une pareille apathie eſt encore plus contraire à l'eſprit du Commerce. Celui des Hollandois s'éleva & fleurit au milieu de la guerre la plus ſanglante, & il décroît au milieu de la paix. Les grandes découvertes telles que celles dont j'ai parlé ci-devant, peuvent lui rendre ſa premiere activité & ſon ancien luſtre. Les foires de Hollande éprouvent la concurrence des marchés des Peuples voiſins; mais dans les Contrées Méridionales qui ſont très-peuplées, il peut s'ouvrir de nouvelles routes pour le Commerce, où aucun navire étranger ne pourroit entrer en concurrence avec les vaiſſeaux de la Hollande. Je ne conçois pas les raiſons qui les ont déterminés à ne pas profiter des avantages que la nature leur offroit avec tant de libéralité; mais je reviens à mon objet.

Tous les différens articles de Commerce dont la République de Hollande eſt actuellement en poſſeſſion, paroiſſent ſuffire pour empêcher ſa ruine, malgré l'empreſſement de certains Auteurs qui nous la font enviſager comme prochaine. Ils ne réfléchiſſent pas aſſez ſur les avantages ineſtimables que l'on doit attendre de l'induſtrie Hollandoiſe. Il n'y a rien de plus difficile que de vouloir égaler une Nation qui

grat & abſolument négligé, quoique rempli de Villes, de Bourgs & de Villages, ces Peuples ont été obligés de s'adonner à la pêche & au Commerce maritime pour ſe procurer leur ſubſiſtance. Ces deux branches d'induſtrie devoient donc fleurir ſinguliérement entre les mains des Hollandois. Leurs Ports furent métamorphoſés en Chantiers pour la conſtruction des vaiſſeaux; de ſorte qu'on y en fabrique plus aujourd'hui que dans tout le reſte de l'Europe. Des progrès auſſi rapides furent l'effet de l'induſtrie d'une population nombreuſe raſſemblée dans une petite Contrée ſtérile. La France & l'Angleterre différent à tous égards de la Hollande. Quoique ces deux premieres Puiſſances ſoient dans le cas de pouvoir faire un très-grand Commerce de leurs productions, ſur-tout en fourniſſant leurs Colonies, elles ne pourront jamais s'emparer du grand Commerce de fret & de commiſſion, qui eſt entre les mains des Hollandois depuis ſi long-temps, & auquel ils prennent encore aujourd'hui une part beaucoup plus conſidérable que celle qu'ont tâché d'y prendre les différentes Nations de toute l'Europe.

Les autres rivaux de la Hollande ne ſauroient ſurpaſſer, ni même égaler ſon Commerce. Hambourg n'a point d'établiſſemens ni de poſſeſſions dans les Indes Orientales. Elle n'a point

de Colonie en Amérique, & toute ſa puiſſance ne conſiſte que dans une Ville aſſez foible. Toutes les Puiſſances du Nord ne peuvent pas, ſelon l'ordre naturel des choſes, faire de plus grandes avances que celles qui ſont néceſſaires pour ſe fournir elles-mêmes de ce qu'elles importent de chez l'Etranger, & en exportant beaucoup plus de leur propre fonds, & ils ne ſeront pas même en état de remplir complettement cet objet; de ſorte que nous pouvons avancer que la Hollande a déja éprouvé une concurrence auſſi nuiſible que celle qu'elle pouroit craindre.

On croit cependant pouvoir faire ici une obſervation ſur les maux qui ſe multiplient, quand une Nation tend plus à ſa décadence qu'à ſon accroiſſement. Lorſqu'elle devient floriſſante, chaque contre-temps lui eſt preſque toujours favorable. Les Membres de ce Corps politique ſont alors forts & vigoureux, & ſemblent n'avoir rien à redouter. Il n'en eſt pas de même pour un Etat qui eſt ſur ſon déclin. Le moindre événement contraire eſt un principe de corruption auquel on ne ſauroit apporter de remede. Il en ſera de même de toutes les autres Nations de la terre. Ce ſera cependant l'hiſtoire de tous les Peuples. De pareils réſultats, qui ſont communs à tous les Pays,

ne peuvent point fournir matiere à un raiſonnement ; on ne peut ſeulement examiner que la probabilité de ces événemens, qui dépendent d'eux-mêmes.

Les Hollandois forment cependant aujourd'hui une Nation conſidérable. Quoique leur Puiſſance ne paroiſſe pas augmenter, la ſituation de leurs affaire eſt néanmoins très-floriſſante. Leur Commerce eſt encore plus conſidérable que celui de toute autre Nation de l'Europe, toutes choſes égales. Les Provinces-Unies ſont le Pays le plus peuplé que l'on connoiſſe. On continue à y recevoir & à y protéger tous ceux qui veulent s'y établir. Les Hollandois ſont riches, quoique chargés d'une dette Nationale très-conſidérable. Ils ſeroient redoutables s'ils connoiſſoient leurs forces. Cette Nation ſe trouve aujourd'hui dans le cas d'avoir éprouvé la plus grande concurrence dans le Commerce qu'elle aie eu à craindre de ſes voiſins. Cette concurrence ne ſauroit vraiſemblablement augmenter. Il n'eſt donc pas facile de donner de bonnes raiſons pour prouver la chûte prochaine de la Hollande. Il y en a au contraire un grand nombre pour croire qu'elle peut être pendant très-long-temps une Nation des plus Commerçante.

Il peut s'élever des diſputes politiques, qui

peuvent avoir des ſuites plus funeſtes que celles auquel le Commerce donne lieu quelquefois. Cependant il ſeroit très-difficile de nommer quelques Puiſſances qui euſſent la moindre envie de faire la conquête de la Hollande. Auſſi long-temps que cette République conſervera une exacte neutralité, la France n'a aucun intérêt, ni aucun deſir, d'avoir le moindre démêlé avec elle. Si cette Puiſſance vouloit s'emparer de la Hollande, les autres Nations de l'Europe ne manqueroient pas de s'y oppoſer. La Hollande ne peut donc pas craindre d'être jamais en guerre toute ſeule avec la France. L'Angleterre, & une partie conſidérable des Puiſſances d'Allemagne, feroient sûrement une alliance en faveur des Provinces-Unies, que la France ne pourroit jamais balancer. D'ailleurs, le ſyſtême pacifique de la France, fondé ſur la connoiſſance que cette Nation a des avantages de la paix, aſſurent à la Hollande qu'elle n'a rien à redouter d'elle.

Quelques petites diſputes qui s'éleverent, il y a quelques années, entre le Roi de Pruſſe & la République de Hollande, montrerent à l'Europe que ce Monarque n'étoit pas dans des diſpoſitions bien favorables à cette Puiſſance; mais il n'y a pas de raiſons pour croire qu'il en viendra jamais à une rupture. Les Puiſſances

d'Allemagne ne lui permettroient jamais de faire des conquêtes en Hollande. D'ailleurs, ce ſeroit une guerre dont il ne tireroit aucun avantage. Si l'on jette un coup d'œil ſur l'état actuel des affaires en Allemagne, il eſt à préſumer que les François marcheroient indubitablement au ſecours des Hollandois, & qu'ils ne manqueroient pas de s'en faire un grand mérite en négociant avec eux pour avancer leurs intérêts. Dans le cas où la France & la Pruſſe s'allieroient pour attaquer les les Hollandois, la Maiſon d'Autriche ſeroit alors intéreſſée à entrer en Siléſie, tandis que le Roi de Pruſſe ſe trouveroit engagé dans une entrepriſe auſſi éloignée du centre de ſes entrepriſes. Je ne dis rien de la part que l'Electeur d'Hanovre, & pluſieurs Princes d'Allemagne, prendroient à cette querelle.

Il n'y a pas d'autres Puiſſances de qui les Hollandois aient la moindre choſe à craindre, pas même en idée; & ſur-tout, il n'eſt pas probable qu'ils puiſſent être enchaînés dans aucune guerre. Quoique celle qui vient de ſe faire fût générale, & que les François & les Anglois combatiſſent preſque ſur leurs Frontieres, la République de Hollande a été aſſez heureuſe pour éviter d'y prendre part. Il n'y auroit eu qu'un acte de violence d'une des

deux Puiſſances belligérantes qui eût pu la faire renoncer à ſon ſyſtême pacifique ; par exemple, ſi une de ces Puiſſances l'eût attaqué parce qu'elle ne ſe ſeroit pas déclarée en ſa faveur ; mais une pareille conduite auroit été également odieuſe & blâmable pour l'un & pour l'autre parti.

Si l'on peut tirer quelques conſéquences de tout ce qui s'eſt paſſé juſques à préſent, je crois avoir d'excellentes raiſons pour croire que les affaires de la Hollande ſe ſoutiendront encore très-long-temps ſur le pied où elles ſont aujourd'hui. Son Commerce n'augmentera pas ; il peut plutôt diminuer ; mais ce ne ſera jamais à un point qui puiſſe être funeſte à cette République. Elle évitera avec ſoin d'avoir des querelles avec ſes voiſins, & continuera à jouir de la paix & de ſes richeſſes pendant un très-grand nombre d'années.

FIN.

650018

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. *Paſſage d'Harwich à Helvoët ; Voyage d'Helvoët à Roterdam ; obſervations ſur la Campagne des environs de cette Ville & ſur la maniere de voyager ; deſcription de Roterdam,* Page 1

CHAP. II. *Voyage de Roterdam à la Haye ; deſcription de ce fameux Village ; deſcription des campagnes voiſines ; état de l'Agriculture ; notice ſur la Population ; deſcription de Harlem ; voyage de cette derniere Ville à Amſterdam,* 13

CHAP. III. *Deſcription d'Amſterdam, Bâtimens ; Objets remarquables, Population, Commerce, Richeſſes de cette Ville,* 62

CHAP. IV. *De la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales,* 92

CHAP. V. *De l'état actuel du Commerce des Hollandois en Europe,* 130

CHAP. VI. *Voyage dans la Nort-Hollande ; deſcription des campagnes de cette Contrée ; état de ſon Agriculture, de ſa Population ; voyage par les Iſles juſques à Harlinguen ; deſcription de la Friſe de Lewarden, de Dorkum ; état de l'Agriculture dans les environs de ces dernieres Villes,* 193

CHAP. VII. *Deſcription de Groningue, de Vinſchooten ; heureuſe condition du même Peuple de ces Contrées ; voyage à Coëvorden ; accident arrivé à l'Auteur qui lui procure la*

connoiſſance d'un Hollandois très-intelligent ; deſcription d'Utrecht, de Bois-le-Duc ; défrichemens conſidérables du Capitaine Rei ; deſcription de Berg-Op-Zoom ; voyage en Zéelande ; culture de la Garance, 234
CHAP. VIII. *Des Manufactures de la Hollande* 283
CHAP. IX. *De l'Agriculture de la Hollande*, 317
CHAP. X. *Des Taxes de la Hollande*, 353
CHAP. XI. *Des Mœurs, des Uſages & du Génie des Hollandois*, 396
CHAP. XII. *Conſidérations ſur l'état actuel de la puiſſance de la République de Hollande & ſur ſes rapports avec les autres Nation de l'Europe*, 440

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 5, ligne 28, liſez *ſol*, au lieu de *ſole.*
Pag. 26, lig. 21, liſez *une*, au lieu d'*un.*
Pag. 29, lig. 7, liſ. *donne*, au lieu de *donnne.*
Pag. 41, lig. 7, liſ. *plaignoient*, au lieu de *plaignoignoient*
Pag. 67, lig. 17, liſ. *procure*, au lieu de *fournit.*
Pag. 74, lig 27, liſ. *trois*, au lieu de *rrois*
Pag. 84, lig. 15 liſ. *bénéfice*, au lieu de *bénéficе.*
Pag. 102, lig. 21, liſ. l'*iſle*, au lieu de l'*iſte.*
Pag. 129, lig. 6, liſ. *u*, au lieu de *one.*
Pag. 173, lig. 11, liſ. *ſituation*, au lieu de *ſituarion.*
Pag. 177, lig. 28, liſ. *Nations*, au lieu de *Nations.*
Pag. 219, lig. 28, liſ. *mauvaiſe*, au lieu de *mavaiſe.*
Pag. 221, lig. 25, liſ. *il eſt à preſumer*, au lieu de *c'eſt à préſumer.*
Pag. 273, lig. 1.re liſ. *les*, au lieu d'*ies.*
Pag. 276, lig. 18, liſ. *conſidérables*, au lieu de *conndérables.*
Pag. 286, lig. 21, liſ. *objet*, au lieu d'*objer.*
Pag. 299, lig. 19, liſ *des Berbices*, au lieu *des Colonies Berbices.*
Pag. 369, lig. 22, liſ. *&*, au lieu de *ni.*
Pag. 384, lig. 2, liſ. *de*, au lieu de *du.*
Pag. 396, lig. 27, liſ. *fideles*, au lieu de *fidelles.*
Pag. 407, lig. 28, liſ. *elle*, au lieu de *telle.*
Pag. 413, lig. 24, liſ. *voit*, au lieu de *croit.*
Pag. 414, lig. 19, liſ. *que l'on obſervoit chez les Anciens*, au lieu de *que l'on obſerve dans les Anciens.*

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de M. le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Voyages dans la partie septentrionale de l'Europe*, par M. Marshall, Ecuyer, traduction de l'Anglois par M. Pingeron, Capitaine d'Artillerie & Ingénieur au service de Pologne, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 12 Septembre 1775.

LE TOURNEUR.

PERMISSION DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur PINGERON, Capitaine d'Artillerie & Ingénieur au service de Pologne, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Voyages dans la partie septentrionale de l'Europe, par M. MARSHALL, traduction de l'Anglois*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit

Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; en beau papier & beaux caractères ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le trente-unième jour du mois de Janvier, l'an mil ſept cent ſoixante ſeize, & de notre Regne le deuxieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 3106. fol. 91. conformément au Règlement de 1723. qui fait défenſes Article IV à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libr. & Impr. de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII dumême Règlement. A Paris, ce 6 Février 1776.

LAMBERT, *Adjoint.*